

QT 303 / 41

**nouvelle
revue
neuchâteloise**

N° 41

11^e année – Printemps 1994

Description pittoresque
et critique
de La Chaux-de-Fonds



Don

**nouvelle
revue
neuchâteloise**

11^e année
Printemps 1994
N° 41

Publication trimestrielle
ISSN 0035-3779

Case postale 1827
CH 2002 Neuchâtel 2

Comité de rédaction:

Françoise Arnoux,
rédactrice responsable
Maurice Evard
Michel Gillardin
Daniel Mesot
Michel Schlup

Administration

Imprimerie Typoffset Dynamic SA
9, allée du Quartz
2300 La Chaux-de-Fonds
Tél. 039/26 04 74/75

Abonnement pour une année civile:

4 numéros: Fr. 30. —
Etranger: Fr. 40. —
Abonnement de soutien dès Fr. 35. —

Sauf avis contraire, abonnement
renouvelé d'office

Prix du numéro: Fr. 15. —

Compte de chèques postaux: 20-61-6
(pour s'abonner, le versement au CCP
suffit, avec adresse complète lisible)

Page 1 de couverture:

«La Chaux-de-Fonds», par J. Arnout, lithographie
faisant partie de la série *La Suisse à vol d'oiseau*, 1860,
fragment [MHM]

Page 4 de couverture:

«Chaux-de-Fonds Ct. de Neuchâtel (Neuenburg)», par
J.L. Rüdissühli, gravure, entre 1840 et 1850, fragment
[MHM]

Prochain numéro:

Le Griffon: 50 ans d'édition (1944-1994)

1994 / 1263

QT 303/41

DESCRIPTION

PITTORESQUE ET CRITIQUE

DE LA

CHAUX-DE-FONDS.

SES AGRÉMENTS ET SES DÉSAGRÉMENTS. —
SES ENVIRONS. — MOEURS. —
HABITUDES.

PAR MARIN LARACINE.

CHAUX-DE-FONDS

CHAUX-DE-FONDS,

IMPRIMERIE DE ADRIEN CONVERT, RUE NEUVE, 18.

1852.

BPU NEUCHÂTEL



32000 000985996

2,3m

1,835,240



AVANT-PROPOS

Ami Lecteur,

En vous soumettant cette esquisse rapide sur la Chaux-de-Fonds, je n'ai pas eu la prétention de vouloir vous montrer cette intéressante localité jusque dans ses plus infimes détails. Il faudrait pour cela un volume. Je me suis donc borné à analyser tout ce que j'ai cru voir et savoir de plus saillant, de plus vrai et de plus intéressant. Les uns me trouveront sans doute déjà trop long; les autres, peut-être, trop court; mais ce que je dois dire, c'est que beaucoup ne trouveront pas, dans ce petit opuscule, le cachet burlesque qu'ils en attendaient.

L'Auteur

2

QT 303/41



D

1994/1263

I

LA CHAUX-DE-FONDS

Lorsque, pour la première fois, un voyageur ou un touriste arrive à la Chaux-de-Fonds, il se demande naturellement si c'est bien là le *village* dont on lui a parlé; et plus il pénètre en avant, plus sa surprise est grande. Pourquoi m'avoir parlé d'un village, se dit-il en lui-même, tandis que je trouve une ville, une véritable ville, devant laquelle maintes villes de France et d'Allemagne se considéreraient elles-mêmes comme villages.

En effet, combien de villes méritent moins ce titre que l'unique, l'incomparable village de la Chaux-de-Fonds!

Dans les définitions de presque tous les dictionnaires, une *ville* est un assemblage d'un grand nombre de maisons disposées par rues avec ou sans murailles extérieures; un *village* est un lieu sans disposition de rues, composé principalement de maisons de paysans, de ferme, etc.

D'après cela, rien ne ressemble plus à une ville que la Chaux-de-Fonds, malgré les irrégularités qui existent hors des rues principales.

Mais laissons-lui son humble nom de village, qui lui fait plus de gloire que si elle portait la dénomination de ville, et accompagnons notre touriste dans les nombreuses rues qui la sillonnent.*

* Le lecteur se rapportera au plan en fin de volume s'il veut marcher dans le sillage de l'auteur. S'il s'intéresse à l'histoire des rues de la ville, il consultera:

A travers nos rues et places d'Edouard Perrochet, dans: *La Chaux-de-Fonds, son passé et son présent...*, La Chaux-de-Fonds, 1894, p. 361-373.

L'histoire de La Chaux-de-Fonds inscrite dans ses rues de Charles Thomann, Neuchâtel, 1965.

Nous voici dans la *rue de la Combe*. Les premières maisons que nous y trouvons indiqueraient assez que ce n'est qu'un chétif village que nous allons voir. Pourtant, dans ces maisons basses ou mal alignées, on remarque des débits de vin, des enseignes de *café-beignets*.* Ce n'est pas ici que je vous permettrai de déjeuner, mon cher touriste; patience! vous aurez bien d'autres d'enseignes à remarquer et d'autres restaurants à choisir: c'est ce qui manque le moins à la Chaux-de-Fonds. Poursuivons. Après avoir dépassé le mur qui soutient la descente du quartier de *Gibraltar*, la rue de la Combe prend un aspect plus confortable, les maisons ont meilleure façon, et sont plus élevées. Déjà le grandiose du village apparaît dans la perspective de la longue et populeuse *rue de la Balance*. Là aussi commence à droite et à gauche la série des cabarets, cafés, restaurants, etc., qui ne nous quitteront plus dans notre tournée; mais ce ne sont encore que des établissements sans prétentions, où, pour tous rafraîchissements, vous trouverez du vin rouge et du blanc, ainsi que du pain et du fromage que l'on vous servira plus ou moins promptement. Cette ruelle grimpante qui est à votre droite est appelée *rue de la Chapelle*; il y a en effet une chapelle (catholique), mais tout auprès et comme une sorte de compensation, il y a aussi une auberge. Voici, encore à notre droite, la *rue des Granges*, que vous trouverez peut-être assez bien dénommée.

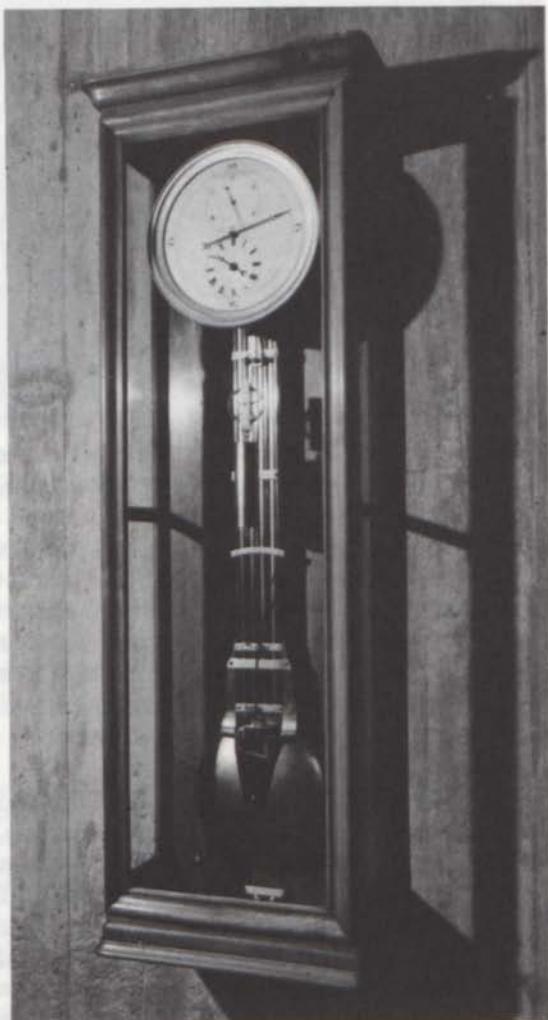
Mais dépassons vite ce *parc-aux-porcs* qui décore si vilainement le derrière de la maison-de-ville, et que l'on ne devrait pas tolérer là.

Nous voici sur la place, appelée indifféremment *vieille place* ou place de *l'hôtel-de-ville*. C'est là en effet que se trouve cet édifice obligé de toutes les localités un peu importantes; celui-ci est très modeste, comme vous le voyez, et il n'est reconnaissable qu'à la petite cloche qui surmonte son toit; cependant, son intérieur est assez vaste et assez convenablement distribué. Le tribunal du district, la justice de paix, la préfecture, la municipalité, le bureau de police et la gendarmerie ont leur siège dans cette maison communale. Venez un moment admirer, dans la petite salle du premier étage, un magnifique régulateur, qui est là comme un beau monument de l'industrie du pays. Ce

* Ces établissements servaient des boissons alcoolisées (absinthe, vermouth, vins, bière), du café et des mets simples tels que pain et fromage, saucisses, beignets, au genou ou aux pommes, dont on semblait particulièrement friand.

Si l'on en croit Charles-Eugène Tissot qui note ses dépenses dans son journal, tenu entre 1846 et 1900, on avait l'habitude de déguster le café après le «dîner»; avant ou passé le milieu de la journée, on n'en trouvait plus, ce qui ne manque pas d'étonner Laracine plus loin.

chef-d'œuvre d'horlogerie, qui immortalise son auteur, a été conçu et exécuté par MM. Klentschy père et fils; et les frais en ont été couverts par les économies du bureau de contrôle.*



Ce régulateur de précision est exposé aujourd'hui au Musée international d'horlogerie. Il porte l'inscription: *Par les économies du Bureau de Contrôle Chaux-de-Fonds, le 6 mars 1846. Chs-Fc Klentschi & Fils fecit.*

Selon O. Schoen (voir bibliogr. en fin de volume), il se réglait plus tard télégraphiquement, chaque jour à une heure, sur l'observatoire de Neuchâtel, à un seizième de seconde près, rendant ainsi d'excellents services aux horlogers du village.

* Cette célèbre institution de contrôle des métaux précieux, fondée en 1820, dont le rôle de mécène est bien connu, était installée en 1852 à la rue de la Promenade N° 1.



Maintenant, envisagez cette belle place, ces jolies maisons, ces beaux magasins. Et ces cafés, dont les grandes enseignes semblent vous appeler. Vous n'avez que l'embarras du choix; vous en avez devant et derrière vous. Mais que cela ne vous tente pas encore, nous les verrons plus tard.

N'allez pas cependant vous imaginer que la Chaux-de-Fonds ne renferme que des établissemens de cette nature; il y en a un grand nombre, il est vrai; ce qui les fait ressortir surtout, ce sont leurs enseignes perchées en tous sens, comme si l'on craignait qu'elles ne fussent pas assez en vue. Mais, si les cafés sont nombreux, les établissemens de travail le sont encore davantage, et vous ne trouverez pas de maison qui ne renferme un ou plusieurs ateliers d'horlogerie.

Cette jolie rue que vous remarquez à droite de la place s'appelle la *rue des Juifs*, je ne sais trop pourquoi; il n'y en a, que je sache, pas plus dans cette rue que dans toutes les autres. Quel que soit son nom du reste, c'est peut-être la rue la plus agréable de la Chaux-de-Fonds; elle a du moins un trottoir que l'on ose appeler de ce nom. Il n'est pas de même de ceux de la *rue de la Balance*, dans laquelle nous entrons. A part ce défaut, elle offre bien l'aspect d'une rue de grande ville; ses maisons bien alignées, son affluence d'allans et de venans en font la rue la plus vivante du village. Vous voyez dans son entier la *rue de la Cure*, que l'on pourrait tout aussi bien appeler rue de l'Eglise; elle n'est belle et fréquentée que le dimanche lorsque le beau sexe s'y presse pour se rendre au temple; à gauche vous avez la *rue Neuve*, qui ne l'est pas du tout.

Cette place encombrée de gens et de paniers s'appelle la *place neuve*. C'est aujourd'hui jour de marché; vous remarquerez qu'elle n'est pas mal approvisionnée de toutes sortes de denrées; ces beaux légumes, ces fruits, ce gibier, nous viennent des bords du Doubs, même de Besançon. Vous êtes Français; reconnaissez-vous à leur accent vos compatriotes de la frontière, ces marchandes offrant leurs choux et leurs œufs, concurremment avec les femmes de la Montagne-des-Bois, qui, de plus, vous offriront des roues de cylindre.*

Je vous ferai grâce de la *rue de la Ronde*, qui n'a d'ailleurs pas d'issue; c'est la rue qui a le plus de peine à devenir propre. En revanche, je vous montrerai ce joli *collège*, qui ferait envie et honneur à plus d'une ville, et dont je puis vous dire quelques mots.

Sur la fin du siècle dernier, la Chaux-de-Fonds, qui ne se composait alors que de quelques bâtiments épars, ne possédait non plus qu'une simple et modeste école communale. Dès l'an 1785, les principaux de l'endroit, ou si vous aimez mieux, les pères de famille les plus aisés, sentant pour la jeunesse, le besoin d'une éducation plus étendue, commencèrent à se concerter pour la création d'un établissement conforme à leur but. Et pour réaliser leur vœu, ils résolurent de faire un appel général tant aux familles riches qu'à celles qui jouissaient d'une modeste aisance. Cet appel fut entendu. Mais les hommes qui avaient pris l'initiative de ce philanthropique projet, ne s'en tinrent pas là; comprenant la nécessité d'un fonds capital en proportion de l'étendue de ce projet, ils imaginèrent d'autres ressources. C'est ainsi qu'ils obtinrent du gouvernement de l'Etat l'autorisation d'une loterie dont le produit fut affecté à leur œuvre; qu'ils décidèrent les autres chefs de famille à renoncer à la coutume absurde et impie, selon moi du moins, de *fêter* par un banquet la mort et l'enterrement d'un de leurs membres, et à reporter ces frais de l'autre monde sur leur précieux établissement à créer. Une sorte d'impôt, volontaire

* L'échappement à cylindre, invention de l'Anglais Georges Graham en 1720, représente une innovation importante dans la fabrication de la montre et s'imposera jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, moment où il sera supplanté par l'assortiment à ancre. La «roue de cylindre» en est l'élément le plus délicat demandant un outillage *ad hoc* et une minutieuse suite d'une trentaine d'opérations. Sa fabrication est effectuée dans des fermes-ateliers situés dans le triangle Maïche, Charquemont, Le Russey, qui devient un centre mondial, où chacun travaille à la fois aux champs, au jardin et à l'établi, selon les saisons. La production est livrée directement aux ateliers de La Chaux-de-Fonds ou transite par la Montagne des Bois.

Par rapport à l'échappement à roue de rencontre qu'il évince, l'assortiment à cylindre présente le triple avantage d'un meilleur réglage, d'une marche plus régulière de la montre et d'un prix de revient inférieur. Il permet en outre la réalisation de montres plus plates, répondant aux désirs d'une clientèle qui ne prise plus les «oignons» à roue de rencontre. Voir à ce sujet: *L'échappement à cylindre, 1720-1950: le Haut-Doubs, centre mondial au XIX^e siècle* par Henry L. Belmont, Besançon, 1984.



Dieu ayant disposé des jours de CHARLES-AUGUSTE DECOUWER,
fils de Anst., âgé de 69 ans, sa famille affligée sous pris
de bien vouloir assister à son convoi funèbre, qui aura lieu
samedi 11 courant, à l'heure ordinaire.

Chez-de-Fonds, le 8 Février 1806.

*Vous n'avez pas le compte de la somme que j'ai versée
à la caisse de la bibliothèque de la ville de Paris.
Je vous prie de m'en adresser un.*

Demoiselle mortuaria: Grande rue, n° 54.

Les dames se suivent pas.

sans doute, fut établi sur les nouveaux mariés; un théâtre de société,* la seule distraction du temps d'alors, et qui devrait l'être encore aujourd'hui, fut aussi engagé par eux à consacrer le bénéfice de la scène à l'instruction.

Enfin, après vingt ans de travaux et d'efforts, ces hommes que l'on peut à juste titre considérer comme les fondateurs du collège que nous visitons, virent leurs efforts couronnés de succès. En 1806, les écoles furent ouvertes dans un local autre que celui que vous voyez maintenant, mais qui suffisait déjà aux besoins de l'époque: au lieu d'un simple magister, l'on y comptait quatre instituteurs et une institutrice. Plus tard, au fur et à mesure de l'accroissement et de la prospérité de la population, la nécessité d'un plus grand local se fit sentir, et par de nouvelles contributions et de nouveaux dons volontaires, fut bâti en 1830 le collège que vous admirez en ce moment.

* On parlerait aujourd'hui d'un *théâtre d'amateurs*. Selon Lucien Landry (voir bibliogr. en fin de volume), deux sociétés (dont une était constituée d'émigrants genevois) jouaient alternativement dès le début du siècle la comédie d'amateurs, dans la maison de la Grognerie, sise au N° 4 de l'actuelle rue du Progrès. Des troupes permanentes ou de passage se produisent à partir de 1832 en plein air ou dans des salles de fortune, jusqu'à ce qu'on ouvre, en 1837, le Casino. Ce dernier ne dispose d'aucun chauffage, comme le regrettent Laracine et Charles-Eugène Tissot qui note dans son journal, au 2 janvier 1854: *Après souper je vais au théâtre avec Mr Dubois; fort peu de monde: «Bloqué, ou la chasse aux hommes», «Le chirurgien de la garde»: Encore un vaudeville que je n'écoute pas à cause du froid. Retour à 11 h.*

Il contient aujourd'hui un corps enseignant de 16 personnes, qui y donnent l'instruction à un millier d'enfans et de jeunes gens, et ce dernier chiffre n'est pourtant pas encore celui qui devrait réellement exister. Indépendamment de l'instruction élémentaire, on y pratique les branches supérieures d'instruction, telles que l'histoire, la géographie, le dessin, la physique, les mathématiques, etc. Et de ce collège, commencé (si je puis m'exprimer aussi familièrement) par un fil qui est devenu peloton, et où ils ont reçu les premières notions, sont sortis déjà plusieurs hommes remarquables ensuite par le savoir et la science.

Voilà, mon cher touriste, les bienfaits et les fruits de l'instruction *gratuite*; j'appuie sur ce dernier mot, parce que les continuateurs de l'œuvre des hommes de 1785 ont couronné cette œuvre par une autre non moins méritoire: *la gratuité de l'enseignement*. Cette gratuité n'est sans doute pas absolue; le père de famille aisé qui ne la demande pas devra payer une légère rétribution; mais celui qui veut bien la demander et qui revendique pour cela de justes droits, l'obtient soit en entier, soit en partie; donc on ne saurait contester la gratuité.

Ce petit bâtiment que vous remarquez en face du collège et qui porte l'inscription expressive *Juventuti*, est en quelque sorte une adjonction au premier. C'est le collège des plus petits enfans; il a été construit en 1845. Cela peut vous donner une idée de la population toujours croissante de la Chaux-de-Fonds, et de la sollicitude des habitans pour l'instruction de leurs enfans.



Malgré l'intérêt et l'attention que vous semblez apporter à mes petits détails, je craindrais néanmoins de vous fatiguer; je suis, du reste, à bout de mon savoir sur cet objet.



Continuons notre route par la *rue du Versoix* qui n'est qu'une continuation de celle de la Balance, et où l'irrégularité des bâtimens se fait quelque peu remarquer. Nous voyons à notre droite et dans toute leur longueur la *rue du Soleil*, puis, plus loin, la *rue de l'Industrie*; ce n'est pas que cette dernière justifie son nom, elle contient au contraire, de même que l'autre, peu d'ateliers, et surtout pas de grands. Ces deux rues paraissent assez négligées, quoique les maisons en soient régulières; cela vient peut-être de leur peu de fréquentation.

La *rue de la Demoiselle* pourrait au besoin justifier ce titre par la coquetterie de deux jolies petites maisons qui s'y présentent les premières. Nous avons tout près et comme contraste, la *rue de la Grognerie*, horrible nom dont je ne connais pas l'origine, mais qui à coup sûr n'est pas flatteur pour ses habitans; il semble que l'on doive y entendre grogner dans ces maisons.

Nous pouvons apercevoir depuis ici la *rue Robert* et la *rue du Standt*, qui sont parallèles. La première est assez importante, quoiqu'elle n'offre rien de bien remarquable, si ce n'est l'admirable mécanisme à vapeur* qui appartient à M. Cucchiani. Il est intéressant de voir comment au moyen de cette machine, les matières d'or et d'argent sont triées d'avec les corps étrangers auxquels elles sont mêlées; on voit aussi là combien ce qui est précieux peut

* On recourait à la vapeur pour les alliages contenant d'infimes quantités d'or et d'argent. On trouvera une description détaillée de l'affinage des deux métaux précieux dans: *Manuel pratique du fondeur des matières d'or et d'argent* par R. Haist, chimiste-fondeur à La Chaux-de-Fonds, Paris et Neuchâtel, 1874, p. 113-116.

Le mécanisme et son propriétaire semblent avoir disparu sans laisser de trace.

rendre ingénieux pour être retrouvé. La rue du Standt est peu considérable; seulement elle est égayée par la vue de deux petites rues aussi propres que tranquilles, la *rue St-Pierre* et la *rue de la Serre*, qui semblent faites pour des rentiers, de même que la *rue du Pré*, qui leur est latérale.

De là nous arrivons de suite à la *Grand'rue* et au *Petit-Quartier*. Ici ce qu'il y a de vraiment remarquable, c'est sans contredit l'*hôtel des postes*, édifice de récente création, qui renferme en outre un *cercle national* dont le local est à la fois élégant et confortable. Le Petit-Quartier serait mieux nommé Grand-Quartier; il est seulement dommage qu'il n'y ait pas plus de régularité et d'alignement dans les maisons. C'est dans cette partie du village que nous allons trouver le *Théâtre*, sur le fronton duquel vous lirez le titre simple et modeste de *Casino*. C'est pourtant bien un théâtre dans toutes les règles; il a été construit par actions; la salle est belle et commode; seulement il est fâcheux qu'on ne puisse la chauffer qu'avec du monde, et que les artistes soient obligés, pour s'habiller, de grimper dans les combles au moyen d'échelles dites de meunier. A part ces inconvénients, l'édifice est bien dans son ensemble.

Le Petit-Quartier est illustré par les noms célèbres de deux grands artistes que la Chaux-de-Fonds revendique avec un juste orgueil comme ses enfants. L'un et l'autre ont une renommée universelle. Vous vous rappelez et vous avez sans doute eu occasion d'admirer ces fameux automates qui ont fait le tour du monde, et qui étaient connus sous les noms de *l'écrivain* et *la pianiste*. Eh! bien, l'auteur de ce chef-d'œuvre unique de mécanisme, Jaquet-Droz, est



de ce village; voyez cette rue ou plutôt ce passage, qu'on appelle la *rue du Jet-d'Eau*; c'est là que cet artiste a habité et travaillé pendant nombre d'années. De concert avec son fils, en qui son génie avait passé, il a encore exécuté plusieurs autres pièces admirables de mécanisme, mais qui n'ont pas été autant connues que les deux automates. Cependant, ces deux pièces, qui ont tant excité l'étonnement et l'admiration, sont aujourd'hui reléguées dans un obscur galetas à Vienne en Autriche, où elles ont été abandonnées depuis la mort de leur auteur, qui seul avait le secret pour les faire mouvoir.

Remarquez plus loin cette maison basse, dont la porte est surmontée d'une modeste inscription; c'est là qu'est né Léopold Robert, ce peintre si généralement estimé et regretté. Mort en Italie en 1835, il ne vit plus que par ses œuvres, qui resteront immortelles.

Avant de retourner sur nos pas, nous pouvons visiter *l'hôpital*, que nous apercevons d'ici. Vous êtes surpris de trouver un aussi beau bâtiment, avec ses magnifiques terrasses et jardins; vous le serez davantage encore quand je vous dirai que tout cela a été créé et construit au moyen de contributions volontaires chez les habitants. Ce qui vous prouve qu'à la Chaux-de-Fonds la bienfaisance est pratiquée aussi bien et peut-être mieux qu'ailleurs.

Nous approchons de nouveau de la place de l'hôtel de ville, mais comme nous ne voulons pas *retomber sur nos jambes*, (style vulgaire) nous allons continuer notre promenade par la rue qui porte ce nom. La *rue de la Promenade* est la rue aristocratique du village, non pas que je veuille prétendre que les gens qui l'habitent soient des aristocrates; je veux seulement parler de la rue, qui mérite cette désignation par son aspect sévère, sa solitude apparente; par ses parterres, entourés de barrières de fer, qui bordent chaque entrée de maison. On dirait de cette rue une allée de grand château, une avenue particulière, la possession d'un seul maître; et ce qui pourrait faire croire à cette dernière hypothèse, ce serait cette belle rangée d'arbres taillés uniformément et plantés de chaque côté de la rue; ce serait aussi la presque uniformité des maisons et cette propreté extérieure si remarquable. Cependant, les maisons de cette rue ont, comme toutes celles du village, presque autant de propriétaires que de compartimens; seulement ces propriétaires ont su s'entendre. En un mot, la rue de la Promenade est la Chaussée-d'Antin de la Chaux-de-Fonds.*

* Tout comme l'élégante rue parisienne fut l'œuvre d'un homme, le duc dont elle porte le nom, notre rue de la Promenade doit sa fière allure à Henri-Louis Jacot, propriétaire de l'actuel N° 1. Il vendit les terrains alentour à la condition que les acquéreurs se soumissent au *Règlement adopté pour les Rues de la Promenade et du Repos*, rédigé en 1830.



Force nous est bien maintenant de rétrograder; sauf quelques ruelles et impasses, vous avez tout visité. Non, je me trompe, et nous allons finir par où nous aurions dû commencer, c'est-à-dire par une visite à l'église. Ma foi, ici, je le confesse en toute humilité, je suis fort embarrassé pour vous donner des détails précis sur ce saint édifice, remarquable par sa forme circulaire et sa jolie tour, garnie elle-même de trois cloches formant une belle sonnerie. Admirez, à l'intérieur, cette magnifique chaire, le seul ornement qui, avec les orgues, décore sévèrement les temples protestants. Cette chaire, qui a appartenu aux religieux du couvent de Belley,* a dû se trouver fort étonnée de se trouver transportée dans une église réformée. L'orgue, qui provient de la même source, ne répond pas à beaucoup près à la magnificence de la chaire.

Je ne vous montrerais pas la *rue des Cornes-Morel*, si ce n'était pour vous faire admirer un monument de plus de bienfaisance. Cette maison que vous avez devant vous est l'établissement dit *des petites filles*; c'est là que sont élevées avec une surveillance et des soins tout maternels les petites filles pauvres ou orphelines, les unes avec une entière gratuité, les autres moyennant une faible rétribution. C'est encore au moyen de contributions et de dons volontaires que cet établissement de bienfaisance a été créé. De charitables dames de la Chaux-de-Fonds en exercent la surveillance avec une vive sollicitude; chaque année elles vont elles-mêmes frapper à la porte des citoyens généreux (qui ne leur font pas défaut) pour subvenir à l'entretien de leur intéressante famille adoptive. Et, il faut le dire aussi à son honneur, la commune, qui est loin d'être riche, envoie chaque année un subside à cet établissement. Vous trouverez dans tous les cafés de la Chaux-de-Fonds des petits troncs placés dans un endroit apparent de l'établissement; là se verse l'argent trouvé dans le café ou provenant de comptes en litige; c'est encore pour les petites filles.

En descendant, jetons un coup-d'œil sur la *rue du Pont*, qui est la véritable rue du Soleil, parce que là du moins cet astre n'y fait pas défaut. Voyez, sur les perrons de ces maisons, les habitants s'épanouir aux rayons du soleil; c'est ce qui s'appelle ici vulgairement *piquer le soleil***

Si vous êtes satisfait ou fatigué de votre promenade, nous allons entrer dans ce café. Voyez comme tout y est propre et bien tenu, et quoique, au lieu de tables de marbre et de sièges rembourrés, vous n'aperceviez que des tables

* Il s'agit évidemment de Bellelay.

** L'usage du verbe *piquer* dans le sens de *prendre* est répandu dans des expressions populaires telles que: *piquer l'absinthe, la tasse, la topette, le poussegnon, la molle, etc.* Certaines d'entre elles changent de sens avec l'article indéfini, comme *piquer un soleil* qui signifie *rougir* ou... *piquer un fard*. Voir à ce propos le *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand* par W. Pierrehumbert, Neuchâtel, 1926.

de bois et des sièges nus, vous conviendrez que tout cela est d'une propreté irréprochable. Ne cherchez pas ailleurs, tous les cafés de la Chaux-de-Fonds sont tenus sur le même pied. Mais vous désirez, dites-vous, du café au lait; renoncez-y, mon cher, on ne vend pas de café au lait dans nos cafés, et à ces heures, vous n'y obtiendrez pas même du café à l'eau. Le cafetier fait du café au lait pour lui et pour sa famille, mais il n'en a point pour les étrangers et la pratique; et quant au café à l'eau, vous pourrez prendre votre tasse après votre dîner, si toutefois encore vous dînez à midi; plus tôt ou plus tard épargnez-vous la peine d'en demander.

Vous saurez donc que l'on ne débite dans les cafés de la Chaux-de-Fonds que vin, bière et liqueurs, dont, par parenthèse, il se fait une assez ample consommation, et que le café, soit la chose qui porte ce nom, y est en quelque sorte une exception. Ah! si pourtant; il s'y débite encore une espèce... de..., ma foi, je ne sais quel nom donner à la chose, malgré que cette chose porte cependant une dénomination, mais une dénomination tellement baroque, qu'il m'a toujours été impossible d'en découvrir l'étimologie, ni même l'origine, quoique pour cela je me sois fréquemment adressé aux amateurs de ce breuvage. Cette composition se dénomme *criso**; mais comment écrire cet étrange mot, cafetiers et consommateurs se contentant de le prononcer. Est-ce *criso*, ou *crisot*, *chrisot*, ou bien encore *criseau*? Je n'en sais absolument rien. Je sais seulement que cette boisson se compose de deux parties d'eau plus ou moins chaude et sucrée, et d'une partie de vin rouge; je sais de plus qu'elle est employée comme calmant par ceux dont la poitrine est en ébullition en suite de libations outre mesure, et par les enrhumés.

Contentez-vous donc, croyez-moi, du classique morceau de pain et fromage, et du modeste verre de vin blanc; il faut savoir se conformer aux *us* du pays; ces objets de consommation y sont du reste excellents.

Tiendriez-vous, peut-être, à entrer dans un restaurant ou bien dans un hôtel? Ces établissemens sont rares à la Chaux-de-Fonds, où il faudrait moins de cafés et cabarets et plus d'hôtels. Ces derniers ne sont qu'au nombre cinq;** les restaurants y sont aussi rares à proportion; mais dans les uns et

* Le *chryso* (du grec *chrysos*, or) désigne un alliage jaune ou jaune-rouge employé dans l'horlogerie, et une boisson alors fort répandue dans nos régions, composée d'eau sucrée bien chaude et de vin rouge. La proportion des liquides (et par conséquent la coloration plutôt rose que jaune) était fort variable selon que l'on donnait le breuvage aux adultes ou aux enfants pour les réchauffer en hiver. Les gosses n'avaient droit qu'à une *tombée* de vin. On peut supposer qu'avant l'extrême raffinement du sucre le mélange était vraiment *doré*.

** *Hôtel de l'Aigle Noir, Hôtel de la Balance, Hôtel de la Fleur-de-Lys, Hôtel du Guillaume-Tell, Hôtel du Lion-d'Or.*

A côté de ces cinq hôtels, l'*Indicateur des Montagnes pour 1856* recense 67 cafés, cabarets et brasseries pour les quelque 14 000 habitants que comptait alors le village.

dans les autres vous pouvez trouver à peu de chose près, le confortable que vous avez dans les restaurants et les hôtels de votre grande capitale; seulement il faut ici attendre un peu plus de temps pour être servi, surtout si l'on se présente à des heures extraordinaires. Mais dans ces hôtels de montagne, de village si vous voulez, vous rencontrerez d'excellentes tables d'hôte; vous y trouverez même à l'ordinaire (ce qui est parfois rare ailleurs) l'excellente truite saumonée du Doubs, la perche, le brochet, les poissons délicats de tous genres du lac de Neuchâtel, de la volaille, du gibier, et entre autres le gibier du pays, c'est-à-dire le bœuf, le veau, le mouton, dont la qualité de la viande est justement réputée sur celle d'autres pays. Vous trouverez de même dans ces hôtels aussi bon lit que bonne table; c'est assez vous dire.

Mais si vous êtes modeste et point gourmet, je veux bien vous accompagner au premier restaurant que nous rencontrerons. Nous voici en face d'un de ces établissements: entrons. Là il n'y a pas de sommelier, mais la maîtresse du logis en tient lieu.

— Madame, voici un touriste affamé qui demande à manger un *petit morceau* (c'est l'expression consacrée).

— Messieurs, prenez la peine de vous *seoir*; je vais, en attendant, vous chercher une chopine ou une bouteille si vous voulez, mais duquel?

Allons, touriste, décidez-vous promptement pour le blanc ou le rouge, ou pour la bouteille de bourgogne, vous serez considéré et traité selon le vin que vous demanderez.

— Eh! bien, va pour du bourgogne.

Bien parlé, mon cher touriste, car, si vous vous en fussiez tenu à la chopine ou à la bouteille de vin ordinaire, vous auriez vu arriver en même temps l'inévitable morceau de pain et de fromage; mais vous avez demandé du bourgogne, et le bourgogne exige aussi une question préalable que vous allez entendre.

— Je pense que ces messieurs désirent des côtelettes et une petite salade.

— Mais sans doute.

— C'est bien; vous allez être servi.

Mon cher touriste, pour peu que votre soif soit ardente, la bouteille sera vidée avant que les côtelettes ne soient sur la table. Voilà en effet la bouteille vidée, et la table n'est même pas encore mise; mais, attendez, j'entends venir l'hôtesse.

— Messieurs, je vais placer vos couverts à cette place; dans deux minutes on vous servira; mais, je vois que vous êtes à *fin* de votre bouteille, je vais vous en chercher une autre.

Je vous l'avais dit, mon cher, et vous conviendrez que cette tactique n'est point tant mal imaginée; vos restaurateurs parisiens qui servent, comme l'on dit, à *la baguette*, sont des nigauds auprès de cette brave dame. Elle comprend, elle, que l'attente excite l'appétit et *fait aller* le vin.

Ah! pourtant, voici nos côtelettes, accompagnées de la salade de rigueur; elles sont appétissantes, n'est-ce pas? et la salade sera bonne... pourvu que nous l'assaisonnions nous-mêmes. Mais voici aussi le mets obligé, dont jamais ne vous parle le restaurateur, parce qu'il en fait le compagnon indispensable de la côtelette et de la salade. Ce mets, c'est la pomme de terre rôtie; et ce mets ou ce plat est nécessairement accompagné d'une autre question de l'hôtesse.

— Pensez-vous, Messieurs, avoir assez, ou bien faut-il encore vous préparer autre chose; on pourrait *vous mettre* des beefsteachs, ou *vous couper* une tranche de jambon.

— Merci, madame, vos bonnes côtelettes suffisent à notre appétit.

Maintenant que le *petit morceau* est mangé et que notre appétit est satisfait, nous allons demander, non pas la carte (on nous rirait peut-être au nez, ou bien on nous apporterait un jeu de cartes), mais notre compte.

— Messieurs, cela vous fait à chacun tant.*

N'allez pas croire que ce soit là tout le compte et que vous n'ayez plus rien à payer; c'est seulement du manger qu'il s'agit. Si vous croyez avoir tout payé vous êtes dans l'erreur, on vous réclamera encore le vin, et si vous demandez pourquoi l'on ne vous a pas d'abord donné le chiffre total, on vous répondra que le manger et le boire sont deux comptes différents. Ne vous récriez pas sur cette innocente coutume; on en voit encore de plus ridicules dans maint autre pays. Qu'il vous suffise d'avoir été servi proprement et que notre petit repas ait été bon.

* Grâce au journal de Charles-Eugène Tissot qui fréquentait quotidiennement les cafés de l'endroit, on peut savoir que, dans les années 1853-1854, la *tasse* (de café) coûtait 0,20 fr. ou 0,30 accompagnée d'un *petit verre*, le *vermouth* 0,30, l'*absinthe* 0,15, un *verre de vin* 0,20, une *bouteille de vin* 1 fr., une *chope* 0,15, un *souper* 1.80, un *bifteck (à la Balance)* 1.10. On ignore le gain du jeune instituteur qui vivait alors chez ses parents. Les salaires variaient beaucoup mais étaient bas de façon générale en regard du coût de la vie très élevé. On trouve des renseignements à ce sujet dans: *La Chaux-de-Fonds ou le défi d'une crise horlogère, 1848-1914* par Jean-Marc Barrelet et Jacques Ramseyer, La Chaux-de-Fonds, 1990, p. 38-44.



II

AGRÉMENTS ET DÉSAGRÉMENTS

Puisque, mon cher touriste, vous êtes émerveillé de ce village aussi beau que curieux, et que la promenade que nous avons faite augmente encore votre curiosité, je veux bien, autant qu'il me sera possible, la satisfaire. Vous me demandez quels plaisirs et quels désagrémens l'on éprouve à la Chaux-de-Fonds. Eh! bien, allumons un cigare, et rendons-nous, par ce beau clair de lune, sur quelque promenade écartée, afin que je puisse en route recueillir un peu mes observations à ce sujet, et vous faire ensuite une appréciation un peu juste.

.

Tenez, la-bas, j'aperçois un mur de pré; allons nous y asseoir; si nous n'y sommes pas bien à l'aise, nous ne serons au moins pas dérangés.

Ah! mon cher, quelle corvée vous m'imposez en voulant absolument que je vous parle des agrémens de la Chaux-de-Fonds; il faut être bien perspicace pour les apercevoir, car ils sont d'une nature toute particulière. D'abord, je n'en connais qu'un de véritable, et celui-là dure toute l'année: c'est le travail, qui y est si constant qu'il ne laisse point de temps pour s'ennuyer. C'est un agrément que n'ont pas la plupart de vos villes de France, où il n'y a ni industrie, ni commerce; aussi bâille-t-on moins à la Chaux-de-Fonds que là. Mais si ce n'est pas là positivement pour vous un plaisir, je vous en citerai un qui est l'extrême de l'autre: c'est le café (je veux dire l'établissement qui est censé débiter cette liqueur). Lorsqu'après avoir bien travaillé, bien rempli leur journée, l'ouvrier et le maître (il n'y a point ici de sottise distinction) viennent

s'installer auprès d'une table de piquet ou bien autour d'une bouteille de vin vieux, je voudrais que vous vissiez l'air de satisfaction qui est peint sur leurs visages. Et quand le vin commence à produire son petit effet, que les pommettes des joues commencent à vermillonner, je voudrais que vous pussiez entendre avec quel entrain ils mènent la conversation; les uns raisonnent de la branche d'horlogerie qu'ils exercent, les autres s'entretiennent des nouvelles du jour; d'autres attaquent la politique avec un aplomb de diplomate; en moins d'une heure ils ont renversé dix royaumes et bâti autant de républiques; en moins d'une heure aussi ils ont parcouru l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la France, etc. Que de fois ils tiennent entre deux les destinées de votre pays dans leurs mains! Mais ne croyez point qu'ils ne raisonnent pas sainement; vous seriez au contraire frappé de la justesse avec laquelle ils émettent telle ou telle opinion. Eh! bien, c'est là pour l'ouvrier un agrément, et c'en est un aussi pour l'étranger ou le philosophe qui écoute.

Un autre agrément qui a bien son mérite, c'est le confortable des appartements, qui sont tous disposés de manière à être bien chauffés; le froid n'y a point d'accès, et en hiver on peut littéralement dire que l'on a l'été chez soi. Pourtant, vous ne trouverez d'autre cheminée que celle de la cuisine; dans l'intérieur des appartements, ce sont de bons et grands fourneaux en maçonnerie qui donnent une chaleur durable. Cela n'est pas aussi gai, il est vrai, qu'un bon feu de cheminée, mais on n'a pas non plus l'inconvénient de griller par devant et de geler par derrière. Il faut ajouter aussi que l'usage des doubles fenêtres est pour une bonne part dans la chaleur des appartements. Cela, avec le plaisir de la famille, est tout ce qui compose l'agrément intérieur.

Quant à l'extérieur, il y a plus de charmes; dans un pays comme celui-ci, où l'on peut compter huit grands mois de neige et de mauvais temps contre quatre mois à peine d'un été fugitif, on apprend à savoir profiter et jouir. Et en été les jouissances de la montagne sont préférables cent fois à celles de la plaine. Si vous avez eu de la chaleur durant le jour, le soir vous n'avez pas d'atmosphère qui vous étouffe, ni de cousins qui vous donnent des ampoules; vous éprouvez au contraire une douce et agréable fraîcheur, pure de tous les miasmes et insectes nuisibles qui circulent la nuit dans les villes. Les promenades et les excursions dans les bois, dans ces immenses forêts de sapin qui s'élèvent majestueuses devant et derrière nous, et que le clair de lune rend encore plus imposantes; ces excursions, dis-je, sont pleines de charme.

Si vos prairies ont des fruits, nos forêts ont aussi les leurs. Les dames viennent y cueillir la fraise et la myrtille; les amateurs y trouvent en abondance la morille, la chanterelle, le bollet, l'agaric: champignons délicieux, que les gourmets de la Chaux-de-Fonds savent si bien apprêter.

— Aimez-vous le champignon, touriste?... Ah! mais, vous ne me répondez pas; vous dormez, je crois... eh!!!



— Non, non, je ne dors pas; je rêve seulement à vos forêts de sapin et à vos dames qui cueillent la fraise.

— Ah! scélérat.

— Continuez.

— Sur ce premier point, je n'ai plus rien à vous dire, parce que je ne connais plus rien. Tenez-vous beaucoup à voir le revers de la médaille?

— Puisque nous y sommes, allez.

— Ma foi, je vous avoue que ce chapitre-ci ne sera pas aussi beau, et ne vous fera pas rêver.

De même que chaque pays fournit son monde, chaque pays a ses désagréments. Mais dans ce pays-ci, qui est un pays exceptionnel, les désagréments y sont aussi exceptionnels. A mon avis, le premier et le plus grand se rencontre dans son propre intérieur. Si j'ai convenu de l'agrément des appartements, je ne cacherai pas non plus l'inconvénient qui est à côté. Allez où vous voudrez, changez, déménagez à tous les termes, cet inconvénient vous suivra partout. Les compartiments de l'intérieur des maisons ne sont ni en maçonnerie, ni en briquetage; ce sont de simples planches de bois qui forment les parois, de sorte que le ménage du voisin et le vôtre n'en forment qu'un sous un certain rapport; on s'entend parler, rire, pleurer, gronder; vous n'êtes pas libre de battre votre femme sans que le voisin le sache, de casser, dans votre colère, quatre ou cinq assiettes sans qu'il l'entende; ce n'est que le nombre qu'il ignore, et c'est encore fâcheux, parce que le lendemain la voisine ira dire que vous en avez cassé douze. Aussi de chaque côté on parle bas, on s'épie, on s'observe, on tâche d'être sage; ce n'est que dans la conversation ordinaire que l'on ose hausser le ton. Vous vient-il du monde, on saura qui vous recevez, on aura en même temps que vous des nouvelles de ceux qui sont venus

vous visiter. Tout cela n'est rien encore quand cette communication forcée reste entre voisins, et que l'on vit en bonne intelligence; mais ayez le malheur de tomber sur un voisin dont la femme sera méchante ou curieuse, oh! alors, c'est dans un enfer que vous entrez; vous ne tarderez pas à avoir une querelle d'allemand que l'on vous cherchera; ce que vous faites, ce que vous dites, sera répété, commenté, alaidi; si vous parlez bas on appliquera l'oreille à votre serrure ou à une fissure de la paroi; heureux encore si, pour voir ce qui se passe dans votre intérieur, on ne perce pas des trous dans la faible paroi. Et vous devrez subir ce supplice de tous les jours, de tous les instans, six mois, un an, peut-être même davantage. C'est surtout le pauvre diable de sous-locataire qui est le plus sujet à ces tribulations-là.

Quand j'ai dit que cet inconvénient se trouvait partout, j'ai un peu exagéré; on trouve encore des appartements indépendants: heureux ceux qui peuvent les avoir. Je leur conseille de bien les garder, quelles que soient les exigences de leurs propriétaires, et les quelques louis de plus qu'ils leur feront payer pour cet agrément.

Eh! bien, mon cher, malgré ces inconvénients, tous les appartements, tous les coins et recoins sont recherchés avec empressement et envahis; vous ne trouverez pas le moindre réduit qui ne soit habité, et à chaque terme il se trouve toujours quelques ménages sans asile, faute de s'y être pris à temps pour trouver un appartement, ou faute d'en avoir pu trouver, tant la population de ce village augmente. Cette population est aujourd'hui d'environ quatorze mille âmes; si cette progression continue dans la même proportion, au bout de quelques années ce chiffre sera augmenté de plusieurs mille.

Vous avez vu, par le premier désagrément que je vous ai signalé, que toutes les maisons de la Chaux-de-Fonds sont construites en bois à l'intérieur: autre désagrément, car une fois le feu dans ces boiseries, il est fort difficile de le maîtriser, malgré les prompts secours qu'apportent et le corps des pompiers, qui est bien organisé, et le public, qui s'empresse d'accourir. Il est vrai toutefois qu'une surveillance toute particulière est exercée par ce qu'on appelle la *police du feu*. Chaque habitant est tenu, sous peine d'amende, d'avoir chez lui deux seaux d'eau en provision pour la nuit, en cas de commencement d'incendie; il lui est de plus interdit de faire sécher du bois au dedans ou autour des fourneaux. A cet effet, les citoyens sont requis à tour de rôle d'aller pendant la soirée dans les divers quartiers, par intervalles indéterminés, s'assurer si ces conditions sont remplies; cela s'appelle la *visite du feu* ou la *tournee des fourneaux*: sages précautions qui évitent bien des accidents; les incendies sont en effet proportionnellement moins fréquents par ici que partout ailleurs.

Passons maintenant aux désagréments extérieurs.

Je vous ai parlé de la longue durée de l'hiver dans ce pays; cette saison se fait remarquer par trois périodes bien distinctes: la neige, la glace et la boue. C'est la nuit surtout que la neige semble prendre ses ébats; vous rentrez chez vous à 10 ou à 11 heures du soir par une neige qui tombe en menus flocons; votre perron est encore praticable; le lendemain matin, au moment où vous croyez sortir pour vaquer à vos affaires, vous êtes obstrué par 2 à 3 pieds de neige; vous devez, à l'aide d'un balai ou d'une pèle, vous frayer votre chemin jusqu'à la rue. Arrivé là, vous rencontrez un autre inconvénient: ou le triangle (instrument triangulaire tiré par plusieurs chevaux pour rejeter la neige sur les côtés) n'a pas encore passé, ou vous vous trouvez sur le passage du triangle; dans l'un et l'autre cas, vous êtes nécessairement obligé d'enjamber, de compasser vos pas sur les trouées déjà faites, si toutefois quelqu'un a déjà passé avant vous, ou bien, pour éviter les caresses du triangle, de vous effacer contre le mur en affrontant 4 à 5 pieds de neige amoncelée.

Vous poursuivez enfin votre route, rendant grâce au ciel d'en être quitte pour n'avoir eu de la neige que jusqu'aux aisselles, ou, selon votre taille,



jusqu'au cou; mais vous avez compté sans la malice du gamin; au moment où vous croyez avoir atteint le but de votre excursion, ou l'entrée du comptoir ou de l'atelier qui vous occupe, paf! voilà une boule de neige qui vient vous rafraîchir désagréablement le visage ou telle autre partie de votre charpente. Ne vous en fâchez pas, et hâtez-vous d'entrer, autrement votre récrimination sera bien vite appuyée d'une grêle d'autres boules plus serrées que la première. Oh! que le gamin de Paris serait heureux en hiver dans nos montagnes! Celui de la Chaux-de-Fonds pourrait pourtant lui rendre des points pour l'espièglerie.

Tels sont en substance les désagréments de la première période d'hiver à la Chaux-de-Fonds. Cependant, ces désagréments, auxquels on s'habitue bien vite et qui finissent par devenir insensibles, ne sont rien auprès de ceux, bien plus dangereux, qui vous attendent.

La neige, comme la pluie, a un terme; lorsque le ciel, assez dégagé, a déversé tout le contingent de neige dévolu à nos petites Alpes, commence ensuite pour nous un autre genre de désagrément inévitable; la neige a cessé, mais celle qui est tombée se transforme en glace. Alors, ce qui pour nos gamins est un nouveau sujet d'amusement, devient pour les passans une nouvelle source de désagréments. Passez-vous dans une rue montante, vous devez vous garer à chaque instant, et laisser l'honneur du milieu de la rue au gamin qui, assis sur sa *glisse*, arrive sur vous avec la vitesse du vent. Descendez-vous la rue, vous entendez retentir à vos oreilles le cri de *gare la glisse!* jetez-vous vite alors de côté, si vous tenez à la conservation de vos tibias; si vous êtes sourd, abstenez-vous de sortir.

Pour marcher dans les rues de la Chaux-de-Fonds pendant cette période, le nouvel arrivant doit faire une sorte d'apprentissage. «Il faut être danseur pour marcher ici», me faisait judicieusement observer un honnête marchand de chaussures allemand, auquel je me plaignais que ses caoutchoucs m'avaient fait faire trois fois la culbute en un seul jour. En effet, il faut glisser avec précaution sur la pointe des pieds, comme dans une contredanse sur un parquet, si l'on ne tient pas à fixer son empreinte sur la glace à demi détrem-pée. Si vous marchez le nez au vent, avec l'assurance que donne un pavé sûr, si vous tenez à garder votre prestance et à ne pas courber votre individu en avant, vous ferez infailliblement sur votre partie postérieure une chute, pour laquelle vous ne serez pas plaint, je vous l'assure. A moins que l'on ne s'aperçoive que vous vous êtes brisé un membre, on accueillera votre mésaventure par des éclats de rire; comme pour les boules de neige ne vous fâchez pas, vous auriez mauvaise grâce; redressez-vous et filez promptement. Ne faites plus le gracieux, et surtout prenez garde aux creux dont la rue est parsemée, et qui ne sont pas moins dangereux que la glace.



Pour celui qui est danseur, suivant la prescription de mon Allemand, cet inconvénient n'est rien, parce qu'il l'évite naturellement; mais, danseur ou non, celui que vous ne pouvez éviter, c'est la boue, qui est ici l'avant-coureur de la belle saison; la glace, qui se détrempe avec l'eau et le sol marneux avec lequel elle est directement en contact (le pavé, considéré comme luxe, ou trop coûteux, n'étant pas en usage) forme un horrible limon liquide qui attaque vos habits et les imprègne de matières presque indélébiles. Le philosophe, indigène ou habitant, ne cherche pas à disputer aux passants les trottoirs étroits des rues; il marche résolument au milieu de la mare, sachant qu'il fait le sacrifice d'un pantalon. Les dames, plus actives ici que partout ailleurs, ne cherchent pas non plus à gagner les trottoirs; pressées d'arriver, elles marchent au milieu de la rue; mais, naturellement soigneuses, elles ont soin de ne pas laisser traîner leurs jupes ni leurs robes, qu'elles savent relever... à point.

Ne venez jamais chez nous, au moment du dernier dégel, en bottes vernies et en sous-pieds; arrivez en sabots ou en bottes à l'écuillère; en tout cas, quelles que soient vos précautions, vous ne pouvez manquer d'être *crotté jusqu'à l'échine*, pour me servir de l'expression d'un de vos poètes anciens.*

Sous ce dernier rapport, du reste, la Chaux-de-Fonds a beaucoup d'analogie avec votre Paris, tout pavé qu'il soit. Elle en a encore un peu sous le rapport de l'eau — j'entends l'eau potable — tout en convenant qu'en ceci nous sommes infiniment plus mal partagés. La Chaux-de-Fonds est la seule partie des montagnes neuchâteloises et jurassiennes qui ne soit pas pourvue d'eau salubre. Le Locle, qui est à notre porte; le Jura bernois qui nous avoisine, ont des fontaines; ici, nous n'avons que des puits qui fournissent une eau douteuse à l'ordinaire, trouble et vaseuse dans les temps de pluie; et comme la plupart de ces puits sont creusés à la proximité de certains canaux, l'eau est parfois d'une saveur très-significative. Il n'est donc pas étonnant que l'habitant de la Chaux-de-Fonds ait horreur de l'eau des puits et qu'il se rejette sur celle de la vigne.

La Chaux-de-Fonds pêche essentiellement par l'eau et le pavé, et c'est de ces deux choses que les habitants ont le plus à souffrir. Pourtant ce sont des inconvénients auxquels on pourrait facilement remédier; on a su trouver des fonds pour construire un collège, bâtir un hôpital, pour, enfin, créer des établissements de bienfaisance ou d'utilité publique, tandis que l'on n'a pas encore songé au point le plus essentiel de la salubrité publique: l'eau. On a su trouver de la pierre de taille pour des bâtimens publics, et l'on ne sait se procurer des cailloux pour couvrir le sol boueux des rues, que l'on est obligé d'entretenir à grands frais et à chaque instant au moyen d'une espèce de macadamisage composé de pierres cassées en menus morceaux, comme pour les grandes routes. Cependant, aujourd'hui plus que par le passé encore, on pourrait obtenir, dans la population nombreuse et prospère, des ressources pour créer des fontaines d'eau pure et salubre; une petite rivière, dite *de la Ronde*, près de la rue qui porte ce nom, peut être facilement détournée dans ce but. Les habitants s'empresseraient de contribuer de leurs deniers à l'exécution d'une œuvre aussi importante; ils ne seraient pas moins zélés pour l'introduction d'un bon pavé, qui pourrait se faire partiellement chaque année, au fur et à mesure des ressources, et...

* Boileau, *Satire I*, écrite en 1660.

— Ah! ça, voulez-vous me retenir jusqu'à l'aube sur ce maudit mur qui commence par fatiguer singulièrement mon centre de gravité; je vous assure que c'est pour moi un désagrément infiniment plus fâcheux que tous ceux que vous venez de me dépeindre, et si vous avez fini...

— Nous reprendrons le chemin du village, n'est-ce pas? Eh! bien, d'accord; d'autant plus que j'ai à peu près tout dit, et que la cloche de 10 heures vient nous inviter à la retraite. Partons.

.....

— Avant de vous dire bonsoir, ne pourrions-nous convenir d'une excursion pour demain dans vos environs. Je suis touriste et, comme tel, je tiens à tout voir. Si vous agréez ma proposition, j'irai vous prendre demain de bon matin pour continuer notre promenade.

— Très-volontiers.

— En ce cas, bonsoir.

— Bonne nuit.





III

ENVIRONS

— Ah! vous voilà seulement; savez-vous, mon cher touriste que vous n'êtes pas matinal. Il est huit heures, et si vous tenez à faire une excursion un peu longue et à parcourir tous les environs, nous ne ferons guère de chemin aujourd'hui, car nous avons déjà perdu quatre grandes heures.

— Ces environs sont donc bien nombreux?

— Sans être bien nombreux, ils sont assez distants pour qu'on ne puisse les visiter tous en moins de trois ou quatre jours.

— En ce cas, et comme je ne puis consacrer à cela plus d'une journée, visitons aujourd'hui ce qui est à notre proximité; pour le reste, je ne vous demanderai qu'une légère description, une simple idée même.

— Eh! bien, soit; je suis du reste moins ingambe qu'un touriste, et je préfère bien vous faire voir les choses en esprit. Mais nous pouvons aujourd'hui, et tout à notre aise, visiter les alentours les plus rapprochés.

Je mettrai au premier rang des environs le Locle, situé à une bonne heure de distance d'ici, et qui, sans avoir tout à fait la même importance que la Chaux-de-Fonds, n'en est pas moins un grand et beau village, ou, en termes plus vrais, une jolie petite ville, propre, élégante par ses maisons, dont l'extérieur affiche plus de luxe que celles de notre localité. Il existe, entre la Chaux-de-Fonds et le Locle, des relations commerciales étendues et incessantes, en même temps que des rapports d'excellent voisinage. Je ne me chargerai cependant pas de vous y accompagner, d'abord parce que je ne connais le Locle que très superficiellement, et qu'ensuite vous trouverez facilement un



habitant aussi complaisant que moi pour vous le faire parcourir et vous l'expliquer. Seulement prenez note qu'il n'oublie pas de vous faire visiter le *Col-des-Roches*, à 15 ou 20 minutes du Locle; là vous trouverez plus d'un sujet d'admiration. Il n'est aucun individu possédant la moindre dose d'enthousiasme pour le merveilleux, qui ne s'extasie devant les merveilles réunies au Col-des-Roches. En face de vous, à droite et à gauche, vous pourrez donner un libre cours à vos exclamations d'étonnement. Cette percée hardie, faite à travers ce rocher gigantesque qui se présente devant vous, ouvre le passage sur le territoire français. Ce rocher qui pendant les siècles passés était resté là comme une barrière infranchissable entre la Franche-Comté et notre contrée, est aujourd'hui une porte ouverte pour les deux pays. Les relations entre Besançon et nos montagnes industrielles en sont accélérées de plusieurs heures.

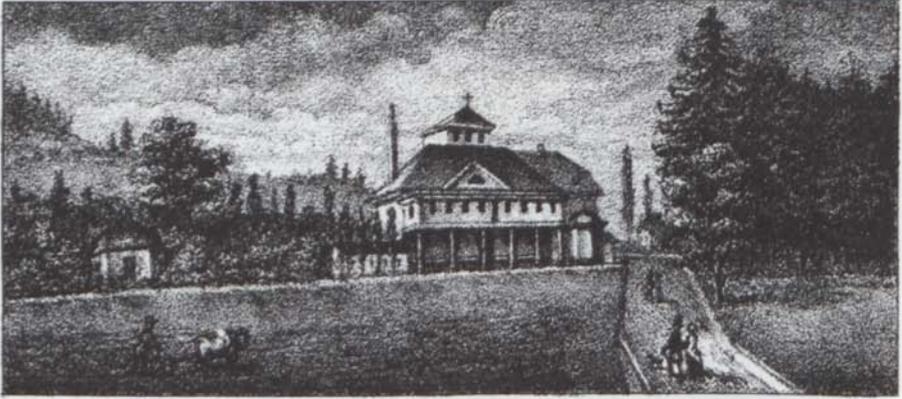
A votre droite, vous remarquerez ce torrent qui se précipite dans une autre montagne de rocher, percée de part en part non par l'effet du temps et de la nature, mais bien par l'intelligence, le patriotisme et le travail de l'homme. Auparavant, cette eau, qui n'avait aucune issue, inondait la plaine qui se trouve à gauche et en faisait un vaste marais. Grâce à l'initiative de quelques

hommes zélés et au dévouement de la population du Locle, le projet du percement du rocher fut presque aussitôt exécuté que conçu, et cela sans aucune participation de l'Etat, mais en entier aux frais et par les soins des habitants.

Vous irez à gauche visiter ces moulins souterrains, mus comme par enchantement à une grande profondeur par des eaux invisibles à la surface, et qui ont déjà excité l'étonnement et l'admiration de bien des étrangers.

Mais j'oublie que je ne m'étais point chargé de vous parler moi-même de choses que je ne puis vous expliquer aussi exactement qu'un *cicerone* de l'endroit. Revenons donc à la Chaux-de-Fonds, et dirigeons nos pas du côté de *Bel-Air*, charmante guinguette d'où l'œil peut embrasser tout le panorama du village.





Bel-Air, qui ne saurait être plus justement nommé, est le rendez-vous des promeneurs le dimanche, et celui des flâneurs pendant la semaine. C'est un des principaux endroits de récréation des villageois; on s'y récréé en effet par la vue et l'exercice. De là, vous distinguez le toit sous lequel vous habitez au village; vous voyez complètement depuis la première jusqu'à la dernière maison; c'est de là aussi que l'on se fait une juste idée de l'importance du *village* de la Chaux-de-Fonds. Vous avez, sur le même plan, aux deux extrémités du village, à votre droite l'hôpital, à votre gauche le cimetière, deux lieux funèbres qui semblent disposés de la sorte pour inviter les mortels à réfléchir. Mais lorsqu'on est à Bel-Air, on ne songe ni à l'une ni à l'autre de ces sombres demeures; à Bel-Air, on boit, on mange, on joue aux palets, aux boules, aux quilles, ou bien on se promène dans les allées du jardin; les pavillons sont garnis de joyeux consommateurs. Dans quelques-uns vous trouverez aussi des réunions de famille, depuis le grand-père au petit-fils, s'entretenant en bien ou en mal des promeneurs qu'ils aperçoivent, ou mangeant paisiblement la ration de pain et de fromage en l'arrosant de quelques gorgées de bière ou de vin. Dans d'autres, vous surprendrez des tourtereaux parlant discrètement de leurs amours présentes et de leur bonheur futur en ménage: douces illusions! De combien de serments de fidélité et d'amour, de cancanes et de discussions, de conversations insignifiantes ou sérieuses, de rêveries, toutes ces charmilles sont les témoins muets! — Hélas! ce n'est qu'un petit tableau de la grande comédie humaine.

Nous allons redescendre par un sentier qui nous conduira aux *moulins* et aux *abattoirs* que nous apercevons depuis ici. Ce n'est pas que ce soit là positivement un lieu de promenade ou de rendez-vous, mais c'est du moins un

endroit digne de remarque. Ces bâtiments sont une propriété communale; les abattoirs, comme vous le voyez, sont proprement tenus et ont un certain air d'élégance. Un règlement de police bien entendu ne permet pas l'abattage du gros bétail ailleurs que dans ce bâtiment.

Voici, à côté, les moulins, à peu près semblables à ceux du Col-des-Roches dont je vous ai parlé; les engrenages sont souterrains aussi, et à près de 60 pieds de profondeur; ils sont mus par les eaux de la petite rivière de la Ronde; mais le plus surprenant de la chose, c'est que c'est ici même que cette rivière se perd; tout en faisant mouvoir les roues des moulins, elle se précipite dans une sorte de gouffre, et ne reparaît plus nulle part. On s'est jusqu'ici perdu en conjectures, et l'on n'a pu faire que des suppositions sur les points où elle doit aller se jeter. Ce phénomène, quoique pourtant peu connu, est plus intéressant selon moi, que celui de la *perte du Rhône*, que tout le monde connaît.

Comme il est près de midi, nous allons reprendre notre route et traverser le village pour nous rendre à *Gibraltar*. Ce n'est certes pas le détroit de ce nom; c'est tout simplement un établissement du même genre que celui de Bel-Air. Nous pourrons y dîner sous la charmille, et au dessert je vous parlerai des autres sites environnants, puisque vous ne tenez pas à prolonger votre course.

Mais, tout en cheminant, jetez un coup d'œil sur l'ancien cimetière et sur les nombreux tombeaux qu'il renferme dans sa partie inférieure. Ne dirait-on pas, en comparant cette partie avec la partie supérieure, qu'il existe une distinction chez ces morts? Les premiers reposent dans un parterre parsemé de monuments et de fleurs; la place des autres ne se fait remarquer que par la petite éminence de terre qui domine leur tombe. Hélas! ils ont eu, eux aussi, leur monument et l'inscription qui les rappelait au souvenir des vivants; mais il y a de cela quelque soixante ans, et le temps a tout fait disparaître. Il devait en être ainsi. Ce cimetière a été fermé le 8 février 1851, et le nouveau a été inauguré le lendemain 9. Il semble pourtant qu'il restait encore assez d'espace pour recevoir toute une génération; eh! bien, point du tout, ceux qui y reposent ont conservé leur place, et l'on s'est assuré que les corps étaient intacts comme au premier jour de leur inhumation. Cet état de conservation est dû à la nature marneuse et grasse du sol, qui empêche la corruption.

.

Voici Gibraltar et son charmant jardin, où l'on retrouve les jeux que nous avons vus à Bel-Air; c'est aussi un rendez-vous d'amateurs, où l'on vient respirer et se rafraîchir; quant à nous, nous allons de plus nous y restaurer. Le restaurant ressemble à tous les autres: mêmes propreté et simplicité dans le service, même empressement à servir, mêmes prix.



Maintenant que notre petit repas est terminé, nous allons, comme des paresseux, voyager en esprit dans les endroits de prédilection des amateurs d'excursions pittoresques et un peu longues.

Les bords du Doubs sont les endroits que les amateurs visitent le plus volontiers et le plus souvent; on y arrive par une infinité de chemins ou de sentiers détournés, tous plus ou moins pittoresques. Il y a cependant deux routes qui sont préférées par les vrais amateurs de la belle et grandiose nature; l'une vous conduit par les *gorges de Moron* près du *Saut-du-Doubs*. Ces gorges sont un des spectacles de la nature les plus imposants que l'on puisse voir, et, encore sous le poids de l'impression qu'elles vous ont laissée vous arrivez tout droit devant le sublime et effrayant spectacle de la chute du Doubs, qui, brusquement coupé par un précipice à pic, d'une hauteur de 40 pieds, se jette en immense nappe, et avec un fracas terrible, dans un gouffre insondable, d'où il revient en écume blanchâtre pour reprendre son lit.

Pouillerel, petit mont escarpé, l'un des buts de promenade de ceux qui tiennent à exercer leurs jambes engourdis par l'assiduité à l'établi, est l'autre route pittoresque qui conduit au Doubs. Vous arrivez au sommet de Pouillerel par des sentiers et à travers de prés hérissés de plantes de gentiane; c'est avec la racine distillée de gentiane que l'on fabrique la liqueur qui porte ce nom, et qui fait les délices des amateurs de tout ce qui est nauséabond. On lui attribue cependant des vertus, entre autres, celle d'affaiblir la vue.

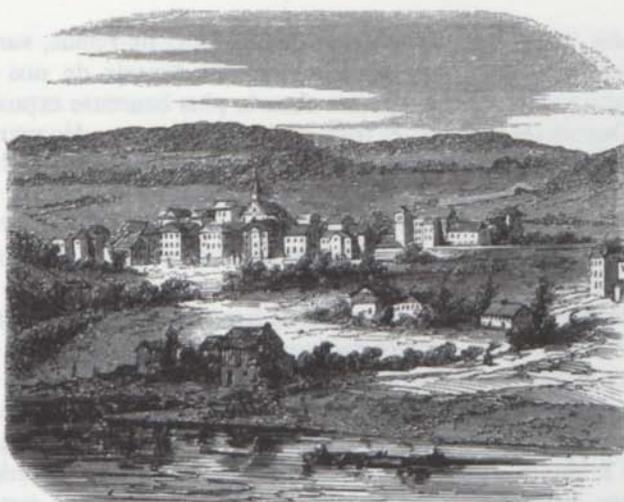
Arrivé sur l'espèce de plateau qui couronne ce petit mont, vous êtes largement récompensé de la fatigue de votre ascension par une vue des plus admirables. On découvre depuis là une partie de l'Alsace, on aperçoit les montagnes des Vosges et une grande partie de la Franche-Comté. Après avoir joui de ce tableau grandiose, on s'achemine en descendant presque continuellement, sur les côtes du Doubs. C'est au restaurant appelé la *Maison-Monsieur* et à l'auberge du *Saut*, que l'on s'arrête principalement. Dans des réservoirs d'eau vive, vous saisissez vous-même, au milieu d'un troupeau de truites frétilantes celles que vous destinez à votre sensualité gastronomique. Vous payez peut-être un peu cher cette jouissance, mais partout le plaisir se paie.

Le fleuve du Doubs est l'endroit favori de l'amateur de la pêche, du baigneur, du flâneur qui tient à ne pas être découvert, du philosophe, du misanthrope, de l'homme chagrin. Souvent le Doubs reçoit dans ses ondes certains baigneurs qui ne tiennent pas à en sortir; c'est le tombeau que choisissent bien des individus dégoûtés des misères de la vie d'ici-bas. Il ne se passe pas d'année que des familles n'aient à pleurer la perte d'un de leurs membres par cette triste voie.

Rien de plus majestueux que le Doubs depuis les Brenets jusqu'au Saut. Encaissé par d'immenses rochers qui le surplombent, ses eaux profondes, d'une teinte bleu-foncé, semblent dormir; la voix des bateliers et des promeneurs résonne avec un bruit décuple; les cimes de ces rochers sont couronnées çà et là d'arbustes planant sur l'abîme, ou de figures fantastiques formées par les sinuosités du roc. Une des mieux formées et des plus frappantes est sans contredit celle de Louis-Philippe, votre ancien roi. Vous l'apercevez qui domine le rocher à votre droite en venant des Brenets, elle vous apparaît avec le type fidèle et exact des pièces de 5 francs frappées à l'effigie de ce monarque: le profil, la chevelure, les favoris, le nez, le menton sont exactement les mêmes. Plus loin et à gauche une autre pointe de rocher vous dessine admirablement et en pied la Vierge tenant l'enfant Jésus. Le batelier, pour peu qu'il ne soit pas trop préoccupé du gain de son passage, n'oublie pas de vous faire remarquer ces étranges bizarreries de la nature. Il vous en fait encore observer d'autres, que malgré toutes ses explications et votre bonne volonté, vous ne pouvez voir avec les mêmes yeux que lui; c'est ainsi qu'entre autres il vous montre la tête et le chapeau de Calvin, que pour mon compte il m'a été impossible de reconnaître.

Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, lors de sa visite comme prince de Neuchâtel, en 1842, fut curieux de faire une promenade en cet endroit. On s'arrête volontiers, par intérêt historique, à une grotte formée à la base du rocher, et dans laquelle ce monarque, charmé du site, vint faire halte pendant quelques instants.





Chaque année a lieu, sur cette partie du Doubs, une fête à laquelle prennent part les habitants des deux rives. Français et Neuchâtelois s'y rencontrent en foule avec leurs musiques respectives, et fraternisent avec une touchante cordialité. L'origine de cette fête est de temps immémorial; je ne saurais cependant vous l'expliquer exactement, quoique à ce sujet j'aie lu dans le temps certaines versions. Ce qui du reste m'intéresse le plus, c'est que la fête du Doubs a pour effet de resserrer chaque année les liens de fraternité et de bonne harmonie qui existent entre les habitants des montagnes neuchâtelaises et ceux de la partie riveraine de la Franche-Comté.

On revient ordinairement du Doubs par des sentiers différents de ceux que l'on a suivis pour y arriver; les agiles grimpent à travers champs; ceux qui sont moins pressés font ce qu'on appelle *le grand tour*, c'est-à-dire qu'ils passent par le village des Brenets que baigne le Doubs, et de là par le Locle pour regagner la Chaux-de-Fonds. Les Brenets étaient, il y a peu d'années un charmant et délicieux petit village; le 19 septembre 1848, dans l'après-midi, par un soleil ardent, un violent incendie vint le détruire à peu près complètement; l'intensité du feu fut telle, que le sinistre parti à 1 heure et demie de la maison d'un forgeron avait consommé son œuvre de destruction à 6 heures; sur 45 maisons, 14 seulement restèrent debout; l'antique église et son clocher ne furent pas épargnés, les cloches fondues se répandirent comme une lave sur les dalles du parvis. Aujourd'hui, ce village est encore en reconstruction; on le réédifie de manière à éviter désormais un embrasement général, mais l'air compassé qu'on lui donne n'aura certainement pas le charme de l'ancien.

La *Vue des Alpes*, à 1 bonne heure de la Chaux-de-Fonds, sur la grande route de Neuchâtel, est aussi un des endroits favoris de nos amateurs. L'auberge qui porte ce nom est placée dans la plus heureuse exposition de la montagne. Depuis les fenêtres, et tout en déjeûnant, vous découvrez en effet le majestueux panorama des Alpes, et de plus une certaine partie de la ville et des environs de Fribourg. On arrive aussi à la *Vue des Alpes* par divers sentiers; les voitures suivent la grande route, mais les piétons préfèrent les frais sentiers où la poussière n'a aucun accès. Cet endroit et le Doubs sont les deux points privilégiés et qui voient le plus de visiteurs.

Depuis la *Vue des Alpes*, les amateurs intrépides poussent jusqu'à *Tête-de-Rang*, l'une des plus hautes montagnes du Jura, dans le canton de Neuchâtel, et du plateau de laquelle la vue est des plus grandioses et des plus étendues. Vous restez longtemps en contemplation devant la haute montagne du Righi, dont la plus grande partie appartient au canton de Schwytz, ainsi que devant le Mont-Pilate, sur la limite des cantons d'Unterwald et de Lucerne; vous distinguez aussi, plus rapprochés de vous, une certaine partie de Berne et sa cathédrale.

Vous voyez, mon cher touriste, que sans beaucoup de fatigue, on peut dans ces montagnes voir bien du pays; mais ce que je viens de vous raconter aussi substantiellement est une image bien faible; il faut voir pour bien retenir, et si vous êtes un vrai touriste...

— Je devrai voir par moi-même, n'est-ce pas?

— Vous l'avez dit.

— Eh! bien, oui, maintenant que vous m'avez rappelé le Righi et le Pilate, je me rappelle aussi que mes confrères n'oseraient pas avouer une excursion en Suisse, et se dire touristes, s'ils n'avaient visité ces deux monts célèbres. Pour mériter ce titre, je les visiterai à mon tour. Mais avant de m'engager dans la Suisse allemande, ne pourriez-vous, pour compléter ce que j'ai vu et appris de la Chaux-de-Fonds, me faire une petite description des mœurs et du caractère de ses habitants?

— Oh! mon cher, quelle exigence! vouloir que je me pose en censeur de toute une population, mais vous n'y songez pas. Les touristes sont d'ailleurs bavards ou tout au moins fort peu discrets, et dans vos impressions de voyage vous ne manquerez pas d'en parler, et peut-être même de nommer l'auteur de pareilles confidences.

— Je vous promets le secret, foi de... touriste.

— Ce serment ne me rassure guère; cependant, je vous cède. Mais, quittons cette charmille; voici l'heure des promeneurs, et je ne tiens pas à être entendu. Allons nous enfermer quelque autre part.

IV

MOEURS, CARACTÈRE ET HABITUDES DES HABITANTS

Il serait assez difficile de dépeindre les mœurs d'une population telle que celle de la Chaux-de-Fonds, qui se compose d'éléments aussi divers, et qui contient, outre les indigènes et les Suisses d'autres cantons, des individus d'à peu près tous les pays d'Europe: Français, Allemands, Italiens, Sardes, etc. Ce serait, dis-je, un tableau assez difficile à rendre, si les individus, par la diversité des professions, étaient en quelque sorte étrangers les uns aux autres; mais ici, cette tâche n'offre rien de difficile, en ce que par l'uniformité de la profession industrielle qui y est exercée, le commerce de la vie y est plus facile encore que partout ailleurs. L'industrie y lie tellement les individus entre eux, qu'elle les rend indispensables les uns aux autres.

De là vient cette harmonie qui règne parmi la population. L'étranger, ici, n'en est un aux yeux de personne; lorsqu'il arrive il n'est considéré que comme un membre de plus de la famille: mauvais côté à part, car la famille la mieux unie n'est pas exempte de divisions. Ce n'est pas non plus que l'on ne distingue parfaitement les types propres à chaque nation. L'Allemand sera toujours allemand, et le Français, français, l'Italien ne perdra rien de son jargon, et l'Allemand aura toujours la même grâce à parler français. Mais laissons-là les types particuliers, et prenons l'ensemble de cette grande famille bigarrée.

Je vous dirai d'abord que les mœurs de la Chaux-de-Fonds ne sont ni dépravées, ni rustiques; elles tiennent à la fois de l'agréable, du doux et du bizarre (ne prenez ce dernier mot que comme l'équivalent de capricieux). Elles sont naturellement douces et agréables dans les relations ordinaires de la vie, mélangées d'une nuance de caprice dans la tractation des affaires, et empreintes d'une sorte de sévérité dans l'observation des traités. C'est vous dire assez que les mœurs de la Chaux-de-Fonds sont sérieuses, quoique agréables. De plus, elles sont simples, c'est-à-dire que vous ne remarquerez ni ostentation, ni orgueil. Ici les fortunes ne sont pas mesurées; chacun cache son avoir ou son gain, et n'en fait point parade. L'industriel aisé n'affichera pas plus de luxe que l'ouvrier au mois ou à l'année. Notez bien que je parle en général, et que je reconnais les règles d'exception.

J'ajouterai, pour achever de vous dépeindre ces mœurs, qu'elles sont tranquilles, et la preuve bien à l'appui de cette assertion, c'est qu'il suffit chez cette nombreuse population, de la vigilance d'un officier de gendarmerie, assisté d'une demi-douzaine de gendarmes, pour maintenir la tranquillité. Et encore cette police, tutélaire pour les habitans, n'a-t-elle à s'exercer, les trois quarts de l'année, qu'envers les malfaiteurs ou les voleurs étrangers, et les vagabonds qui s'abattent de temps à autre sur la Chaux-de-Fonds. Chacun ici comprend son devoir; personne ne se fait prier pour désertier les établissemens publics quand l'heure est venue. S'il arrive parfois qu'à la suite des joyeux ébats du dimanche et du lundi, des cerveaux quelque peu échauffés veuillent prendre des libertés plus grandes, ces velléités se passent après quelques heures de réflexion au corps-de-garde. Qu'est-ce que cela! Mieux vaut ainsi que de se battre, et d'être obligé d'aller le jeudi suivant à l'hôtel-de-ville payer deux francs pour avoir rossé un homme ou six francs si on l'a éreinté.

Que vous dirai-je du caractère des habitans; d'après l'esquisse morale que je viens de vous tracer, vous devez comprendre que ce caractère ne doit pas être méchant. Il est vrai que les mœurs se retrempent ou s'empruntent, et que le caractère ne change guère; chacun a le sien, bon ou mauvais. Je ne descendrai donc pas non plus ici dans les exceptions; je conviendrai seulement d'une chose déjà bien reconnue, c'est qu'en général le caractère des habitans de la Chaux-de-Fonds est humain et bienveillant. Je vous en ai déjà donné la preuve en vous signalant l'empressement qu'ils apportent aux actes de bienfaisance. S'il est quelque infortune, quelque sinistre au dehors, c'est toujours d'ici que partira la collecte la plus abondante. Dans les relations intérieures, ce caractère est toujours, généralement aussi, obligeant et serviable. C'est vous en dire assez.

— C'est très-bien; votre tableau me semble vrai et me plaît. Je vois bien que là où le travail et l'activité règnent, les mœurs sont bonnes. Mais à côté des mœurs d'une population, il y a aussi les habitudes, qui excitent encore davantage la curiosité du touriste.

— Oh! oui, vous l'avez bien dit: curiosité; moi, j'appellerais cela indiscretion, car vous voulez me forcer à entrer même dans l'intérieur des ménages. Mais puisque je suis arrivé jusque là, je terminerai par ce que vous désirez; seulement je vous en dirai le moins possible, et ce que vous saurez ne pourra pas en tout cas alimenter beaucoup votre bavardage, dont je finis par me défier singulièrement.

Je commencerai donc par la vie sédentaire et de ménage, et j'établirai une distinction entre l'industriel qui travaille en chambre pour le compte de l'établissement, et l'ouvrier qui travaille dans un atelier. Le premier se lève ordinairement matin et veille tard, car plus il travaille, plus il gagne. Le second a un salaire fixe, et les heures de sa journée sont fixées aussi; il n'a pas, comme l'autre, intérêt à travailler plus tôt et à veiller plus tard; aussi se conforme-t-il strictement au nombre d'heures voulu... quand toutefois il s'y conforme. L'un et l'autre se considèrent indépendants; ils le sont en effet plus ou moins, mais toujours au détriment de leur bourse. Les journées, les demi-journées, les heures perdues sont rigoureusement décomptées au dernier; quant au premier, il peut rattraper le temps perdu; mais c'est cette raison même qui fait souvent qu'il en perd beaucoup. Comment d'ailleurs résister à l'attrait d'une belle journée d'été, d'une partie de campagne, quand on a été enfermé pendant huit mois d'hiver; comment résister encore à l'appât des *dix-heures* ou des *quatre-heures*. Je ne parle pas du lundi; c'est un jour qui est consacré ici à peu près comme le dimanche. Je ne veux cependant pas prétendre pour tout cela que l'on travaille peu à la Chaux-de-Fonds, je veux dire seulement qu'à côté du travail, on ne néglige pas non plus le temps pour s'amuser.

La vie de ménage est simple et uniforme: rien de plus méthodique que les repas; à part celui de midi, ceux du matin et du soir sont invariables: c'est le café au lait, dont il se fait une énorme consommation. Entrez, au moment du repas, dans le premier ménage venu, vous aurez vu tous les autres; à côté de la cafetière vous verrez étalés sur la table les accessoires invariables aussi, c'est à dire le beurre, le fromage, les pommes de terre bouillies, puis encore une singulière confiture. Au premier abord, vous croirez que ces tartines dont on se délecte et dans lesquelles le moutard imprime son nez, sont recouvertes d'une conserve quelconque; pas du tout, c'est tout simplement de la mélasse, dont il se fait ici une grande consommation dans les déjeûners. Ce n'est pas, que je sache, par économie que l'on fait usage de cette matière, mais purement par goût.



La monotonie de cette vie d'intérieur fait que le chef de famille rend fréquemment visite aux restaurants, où il vient manger pour *se renouveler*, dit-il. Les samedi et les lundi sont des jours où la maîtresse du ménage sait que son mari ne soupera pas à la maison. D'après une habitude dont je ne veux pas aller rechercher l'origine, mais qui a sans doute été établie par quelques gastronomes ou amateurs du solide, les cafés et les restaurants font cuire des tripes tous les samedis de l'année, et les amateurs affluent pour les manger : c'est un mets dont ils se repaissent à faire peur ou envie. Ces tripes, qui sont du reste très propres, sont servies invariablement bouillies et en sauce. Le lundi, pour varier, c'est le tour des oreilles et des pieds de porc, que l'on vous sert chauds ; l'amateur de la tripe est aussi celui de l'oreille et du pied, et il n'y fait pas moins honneur.

Quand on a l'estomac bien garni de tripes ou de pieds, on renverse son individu en arrière, et l'on se met à deviser nonchalamment. Les tripes donnent infiniment de langue, si ce n'est de l'esprit ; on devient communicatif, on raconte ses farces ou bien les aventures d'un absent. Si l'auditoire émet quelques doutes sur le récit du conteur, celui-ci jurera qu'il dit la vérité, en

poussant le juron familier du pays: *le diable me fricasse!* Un autre, pour mieux s'assurer l'attention et la crédulité des convives, commencera son récit en portant un verre de vin à ses lèvres, et en disant gravement: je veux que ceci me serve de poison (il avale en même temps son verre) si celle que je vais vous raconter n'est pas vraie. Le vin n'est heureusement pas assez méchant pour se tourner en poison; il se fait même complice du conteur en l'aidant à imaginer. La chose est poussée sans que pour cela le diable l'ait fricassé ou que le vin l'ait empoisonné.

ATTENTION.

AU RESTAURANT DES TROIS-SUISSES, Rue du Versoix, n° 5.

On peut avoir tous les jours la *cantine*, dès 11 heures du matin à midi. Chaque soir on sert jusqu'à 11 heures de *bon potages* aux pois, fèves blanches, etc.

On prendrait aussi quelques *bons pensionnaires*.

Chaque samedi soir des *tripes bien apprêtées*.

De bons vins et de bonnes liqueurs, beaucoup de soins dans l'apprêt des aliments et des prix très modérés, ainsi qu'un service actif et cordial, font espérer au chef de cet établissement qu'il méritera sous tous les rapports la confiance qu'il sollicite de la part du public.

C'est ordinairement le lundi que se fait la tournée des *fourneaux* (lisez des cabarets). L'amateur emploie le mot par ironie et pour faire allusion à cette tournée. Si l'on veut bien remplir un lundi, il est de rigueur que l'on fasse une pause dans chaque établissement, tant courte soit-elle. A la fin de la journée, si par suite de ces visites, les jambes vous flageolent quelque peu, on dira en vous montrant: en voilà un qui a fait la tournée des fourneaux.

Personne de plus franchement joyeux que l'ouvrier horloger. Il s'amuse comme il travaille, c'est à dire avec ardeur; toujours la bourse bien garnie, il sait aussi la vider gaîment; en un mot, s'il travaille bien il vit bien; ce n'est pas l'avenir qui l'inquiète; le présent est beau, cela lui suffit. C'est toujours

l'air riant qu'il vous aborde, qu'il vous salue. Quand vous passez dans la rue, vous entendez vibrer à votre oreille le mot: *Santé!* C'est le salut qu'ils s'adressent entre amis et connaissances, et ce salut, quelque original qu'il puisse paraître, est plus expressif qu'un froid bonjour. Vous le saisissez plus vite que le mot de *cape* que vous resteriez peut-être, comme moi, trois mois sans comprendre. Vous croirez, en entendant dire, par un beau jour d'été: «je vais mettre ma cape» qu'il s'agit du manteau qui porte ce nom; point du tout: mettre sa cape, lever sa cape, c'est mettre, ôter sa *casquette*. Mais ne sortons pas du sujet.

Vous voudrez bien ne pas croire que tout est matériel chez l'ouvrier horloger, qu'il se contente de bien travailler, de bien manger, bien boire et de s'amuser au café. Dieu me garde de vous laisser une telle impression! L'autre partie du genre humain a aussi une grande part à ses affections, à ses sentiments. L'ouvrier horloger aime le beau sexe, tout comme un autre mortel; je vous dirai même qu'il se distingue en cela par sa courtoisie et sa galanterie.

C'est à la Chaux-de-Fonds que l'on peut dire avec vérité que la femme est la compagne de l'homme. Par l'identité de la profession, les deux sexes vivent dans un constant rapprochement, tout en observant les règles d'une sage réserve. Mais comment, au milieu de ces relations de chaque jour, empêcher des cœurs de s'entendre et des êtres de s'unir! Pourtant le feu ne prend pas très vite, et les choses marchent lentement. C'est précisément parce que l'on se voit souvent et que l'on s'habitue à être ensemble, que l'on ne se presse pas. On se borne à s'observer, mais on se dédommage par une large et honnête familiarité.

Une fois ses connaissances faites, la demoiselle arrête sa cour et se met à *recevoir*. Ne donnez aucune interprétation maligne à ce mot. Oui, la demoiselle reçoit ouvertement chez elle ses soupirans, mais en tout bien, tout honneur. Elle leur fait les honneurs de sa chambre, en petite souveraine qui sait commander le respect. Sur les quelques appelés, il ne doit y avoir qu'un élu. Lequel sera-ce? C'est ce que la sournoise laisse toujours à deviner.

Cet usage, qui n'éveille aucunement ni attention, ni soupçon, porte un nom particulier. Si vous êtes au café ou en rue, vous serez à même d'entendre souvent un jeune homme refuser de rester plus longtemps avec ses camarades, en prétextant qu'il doit aller à *la veillée*. Vous vous direz: voilà un jeune homme bien laborieux; il préfère veiller que de s'amuser avec ses camarades. Eh! bien, vous vous tromperez encore; ce n'est point à son établi qu'il se rend, c'est auprès de la dame de ses pensées, qui reçoit ce soir-là. Je n'ai jamais eu le bonheur d'être témoin de ces réunions intimes, mais je suppose que l'on y dit de fort jolies choses, accompagnées de soupirs entrecoupés et

de tendres œillades; puis, la petite cour se retire, laissant la souveraine enivrée de l'encens de *la veillée*.

Mais, comme tous les règnes passés, présents et futurs, celui-là atteint aussi son terme. Le choix de la demoiselle est fixé; elle l'a fait connaître; l'élu est proclamé, et les autres se retirent penauds. Je me suis laissé dire qu'il arrivait parfois que l'élu était choisi en dehors des appelés à la veillée, et que ceux-ci, après avoir pendant longtemps fait la roue devant l'objet de leur culte, étaient ensuite poliment éconduits par cet objet. — Ruse de femme et niaiserie d'amoureux: cela se voit tous les jours.

Le temps de la veillée expiré, vient immédiatement celui de la *fréquentation*, période qui précède le mariage. Si vous rencontrez dans la rue ou à la promenade un jeune homme et une jeune personne se donnant le bras et s'entre-regardant langoureusement, ce sont des jeunes gens qui *se fréquentent*. Ce temps est plus ou moins long. Arrive enfin le jour — ce jour que l'on est convenu d'appeler le plus beau de la vie — où les deux existences n'en font plus qu'une. Le règne de l'illusion est fini; celui de la réalité commence. Les voilà en ménage, et si nous voulions les suivre jusque là... Mais non, laissons-les à leur courte lune de miel...

— Voyons, pénétrez encore dans ce ménage.

— Non, non, Monsieur; j'ai déjà dépassé avec vous les bornes de la complaisance, et je m'arrête ici bien fermement résolu de ne plus rien vous dire.

— En ce cas, je dois me disposer à quitter la Chaux-de-Fonds, pour continuer mes pérégrinations. Mais auparavant, que je vous remercie du petit aperçu que vous m'avez donné sur cet intéressant pays, et qui m'a fait plaisir.

— Il n'y a vraiment pas de quoi; je vous demande seulement en retour un peu de discrétion.

— Soyez tranquille, mes tablettes seront discrètes.

— J'y compte, et vous dis bonjour et bon voyage.

En vente chez H.-E. HENRIOD, libraire, à Neuchâtel.

DESCRIPTION PITTORESQUE ET CRITIQUE

de la Chaux-de-Fonds,

ses agréments et ses désagréments, — ses environs, — mœurs, — habitudes,
par MARIN LARACINE.

PRIX: 70 CENTIMES.

POSTFACE

Né à Carouge en 1816, Marin-Joseph Laracine quitte Genève à l'âge de 9 ans pour se rendre à Chambéry où il fait ses études. Il revient à Genève à la fin de 1839, muni d'un passeport sarde au moyen duquel il obtient un permis de séjour, et où il exerce la profession d'imprimeur. En 1841, il va habiter le canton de Vaud, où il épouse une protestante, Augustine, puis, le 18 décembre 1849, il dépose ses papiers à l'Etat de Neuchâtel qui lui accorde un billet de tolérance* valable jusqu'en juin 1851 et s'installe à La Chaux-de-Fonds avec sa femme et sa fille Alphonsine âgée alors de 2 ans.

Durant ses séjours dans les cantons de Vaud et de Neuchâtel, il est rédacteur de plusieurs journaux libéraux, dont le *Républicain neuchâtelois*, la première feuille politique des Montagnes (11 mars 1848-22 mars 1856), paraissant trois fois par semaine, publiée d'abord à La Chaux-de-Fonds chez Convert & Heinzely, puis, dès 1849, à Neuchâtel chez Loutz.

Le 31 juillet 1856, demeurant à Genève, Rive N° 199, il entreprend des démarches pour obtenir sa naturalisation et demande à être inscrit sur le rôle des Heimatlos, se fondant pour cela sur l'ignorance où il se trouve de la commune originaire de son père qui a quitté Genève peu après sa naissance et dont il sait seulement qu'il est sorti du département de l'Ain. Le conseiller d'Etat genevois chargé de la Police des étrangers transmet alors la requête au Conseil municipal de la ville de Carouge, en autorisant ce dernier « à admettre le requérant au dessous du minimum fixé par la loi et aux meilleures conditions possibles».**

A partir de ce moment, nous perdons toute trace de Laracine.

Outre sa *Description pittoresque et critique de La Chaux-de-Fonds*, cet imprimeur, rédacteur, professeur (c'est cette dernière profession qu'il déclare à l'Etat de Neuchâtel où nous n'avons trouvé nul indice qu'il l'y eût exercée), a écrit :

— *Souvenir de la fête fédérale de gymnastique et du tir des Armes-Réunies à La Chaux-de-Fonds...*, publié par F. Heinzely en 1850. Il s'agit d'une relation de type officiel, « dont la vérité simple et sévère ne souffre aucune tournure romanesque », sans subjectivité sinon celle du culte à la « patrie

* AEN, *Répertoire du Registre des billets de tolérance délivrés à des étrangers de diverses nations sur le dépôt de papiers en règles*, N° 6, billet de tolérance N° 1576.

** AEG, *Registre de la Chambre des Etrangers*, C37, f. 214, 2 août 1856.

commune» et au «canton régénéré de Neuchâtel», citant les discours prononcés alors, énumérant les toasts portés à cette occasion. L'auteur y relève déjà certaines particularités de la population qu'il reprendra dans la *Description*, comme les rapports de bon voisinage entre Chaux-de-Fonniers et Loclois, ou le caractère discipliné des habitants du village où l'ordre règne et où la manifestation peut se dérouler sans l'intervention de la police.

- *Esprit du clergé catholique-romain de la Suisse française au point de vue politique et religieux, d'après des documents authentiques*, qu'il ne signe pas et qu'il publie en 1851, à l'imprimerie d'A. Convert. A travers ce sévère pamphlet contre une association secrète, lointainement annonciatrice de l'*Opus Dei*, fondée en 1833 par le curé Aebischer de Neuchâtel qu'il prend vertement à partie, Laracine dénonce la participation à la vie politique, l'intolérance, le fanatisme, le prosélytisme de ladite association et s'insurge plus généralement, mais tout aussi vigoureusement, contre les abus de l'ensemble du clergé catholique romain, en affichant une franche sympathie pour le protestantisme.
- *Le conflit prusso-suisse...*, par Marin Laracine, «ancien rédacteur du *Républicain neuchâtelois*», publié à Genève, à l'imprimerie Ramboz et Schuchardt en 1857. Ce texte est une chronique des événements de septembre 1856 à avril 1857, datée de Genève, 15 mai 1857. Laracine, en témoin direct du conflit, use du style journalistique pour commenter les actions des diverses parties, cite la presse suisse et française (dont le *Moniteur*) et ne mâche pas ses mots pour décrier les prétentions du roi de Prusse sur Neuchâtel et glorifier le peuple suisse, les soldats helvétiques prêts à verser leur sang pour la «commune patrie».

Cet homme qui, à 40 ans, renie l'origine française d'un père qui ne l'a pas élevé, ce catholique, critique de sa religion au point de baptiser sa fille au sein de l'Eglise réformée, ce citoyen qui adhère avec ferveur à la République et au fédéralisme naissant, nous demeure largement inconnu. En effet, l'image que nous livrent de lui les documents d'archives ou ses propres écrits n'est qu'une esquisse, et nous ignorons tout de la deuxième partie de sa vie.

La *Description*, premier ouvrage sur la nouvelle Chaux-de-Fonds renée des cendres de 1794, présente plus d'une originalité par rapport aux écrits des XVIII^e et XIX^e siècles sur la localité. Ce qui frappe d'emblée, c'est la volonté d'objectivité de l'auteur qui ne nous entretient pas de gorges profondes et monts affreux, de spectacle tenant de la féerie, ni d'un «village bâti comme pour une nuit dans la solitude»*. En effet, s'il trouve jolie la rue des Juifs,

* *Cours familier de littérature, 36^e entretien* par A. de Lamartine, Paris, 1858.

il s'en explique: elle a un trottoir digne de ce nom; et il ne manque pas de remarquer par ailleurs l'incongruité du parc-aux-porcs sis derrière l'Hôtel-de-Ville, ou la saleté de la rue de la Ronde. De même, il loue la générosité de la population qui participe volontairement aux œuvres d'utilité ou de charité publiques, mais il sait aussi décrire l'esprit de médisance que la promiscuité des habitations pouvait engendrer.

Laracine se distingue aussi par ses qualités de metteur en scène. Dans une série de tableaux croqués sur le vif, il nous transmet une image vivante de La Chaux-de-Fonds, au point que l'envie nous prend de redécouvrir à la table familiale la saveur de la mélasse. Que l'on songe aux crièuses franc-comtoises ou de la Montagne-des-Bois se disputant la clientèle du marché, aux discussions animées du café où on repense le monde, au dîner de côtelettes, salade, pommes de terre rôties que couronnent deux additions, aux premiers pas hors de chez soi, par un matin d'hiver!

Pour actualiser sa description, le narrateur invente un interlocuteur, le touriste, subtil allié de l'«ami lecteur», qui lui permet d'introduire des dialogues, et renonce délibérément à raconter les grands moments de l'histoire du village, ce dont ne se priveront pas ses successeurs de moindre talent. Nous ne saurions pas, en effet, soupçonner ce rédacteur du *Républicain neuchâtelois* d'ignorer le rôle de La Chaux-de-Fonds dans la Révolution neuchâteloise, ou de n'avoir pas connaissance de l'incendie de 1794, alors qu'il rappelle celui des Brenets, «le 19 septembre 1848». Contentons-nous de l'accuser d'un intérêt plus que médiocre pour la géographie tandis que, du sommet de Tête-de-Ran, nous nous efforçons de reconnaître la cathédrale de Berne...

Enfin, son style jovial, contenu dans des euphémismes amusants, contribue à la vivacité du texte et diffuse tout au long un humour bienvenu, jamais malveillant.

Cette œuvre, généralement tombée dans l'oubli, n'est plus guère connue que de nos historiens qui la citent pour étayer leurs démonstrations, non sans parfois quelque supériorité, lorsqu'ils la qualifient de «naïve» ou d'«ingénue». Elle méritait assurément de réapparaître au grand jour. Nous la restituons dans ce numéro de la *Nouvelle Revue neuchâteloise*, que nous remercions d'avoir bien voulu l'accueillir, dans son intégralité et sans y toucher en aucune façon.

Si le lecteur attentif y a décelé quelques spécificités orthographiques, qu'il se rassure et qu'il veuille bien croire que presque chacune d'elles s'explique par l'histoire de notre langue et de sa codification.*

* Pour en savoir davantage, on consultera l'introduction à l'Index linguistique établi par Violaine Spichiger du *Journal de ma vie* de Théophile Rémy Frêne, édité sous la direction d'André Bandelier, Porrentruy, 1993, t. 5, p. 137-139.

Table des illustrations

- P. 1 Page de titre de l'édition originale. [MHM]
- P. 2 «Grande Rue», par Charles Weibel-Comtesse, lithographie tirée de l'*Album de la Suisse pittoresque*, 4^e année, 1845, p. 241. [BCV]
- P. 5 Photographie du régulateur de Klentschi. [MIH]
- P. 6 «Place de l'Hôtel-de-Ville, Chaux-de-Fonds», par H. Steiner, lithographie constituant l'en-tête d'un papier à lettre bleu, non daté. [BVC]
- P. 8 Faire-part mortuaire adressé à Henri Robert, aux Eplatures. [BVC]
- P. 9 Prix décerné à un élève, par A. Sonrel, lithographie, vers 1850. [BCV]
- P. 10 «Souvenir de La Chaux-de-Fonds», «Rue du Versoix», par J. L. Rüdüsühli et C. Rorich, gravure en taille-douce comprenant 12 vues, vers 1867. [BVC]
- P. 11 «Maison Jaquet-Droz», par L. Haag, lithographie, avant 1875, reproduite dans *La Suisse horlogère*, 1948, pl. III. [BVC]
- P. 13 «Chaux-de-Fonds, Rue de la Promenade», par A. Thez, lithographie tirée de l'*Album neuchâtelois* publié par H. Nicolet, 1840. [BVC]
- P. 18 «Les polisseuses», par Edouard Kaiser, huile sur toile, 1896. [MBA-Le Locle]
- P. 21 «D'après nature à la Joux-Perret», par Edouard Jeanmaire, dessin, 1888, constituant une vignette de *Croquis jurassiens* de Louis Favre, 1889, p. 295. [BVC]
- P. 23 Photographie de Fernand Perret, 1937. [BVC]
- P. 25 «Place de l'Hôtel-de-Ville à La Chaux-de-Fonds», par G. Roux, gravure sur bois tirée de *La Suisse illustrée*, 1872, p. 174. [BVC]
- P. 27 Dessin d'Oscar Huguenin, tirée de *Le solitaire des Sagnes*, 1893, p. 286. [BVC]
- P. 28 «Atelier de boîtiers», par Edouard Kaiser, huile sur toile, 1898. [MBA-C-de-F]
- P. 30 «Locle, Rue du Temple», par Welter, lithographie tirée de l'*Album neuchâtelois* publié par H. Nicolet, 1840. [BVC]
- P. 31 «Le Col des Roches», par J. Gaildrau, gravure sur bois tirée de *L'Illustration*, 1857, N° 751, p. 37. [BVC]
- P. 32 «Vue de La Chaux-de-Fonds», «Bel-Air», par Ehrenfels et L. Courvoisier, lithographie comprenant 12 vues, entre 1848 et 1880. [BVC]
- P. 34 «L'ancien cimetière et la Ronde aux Cornes-Morel, Chaux-de-Fonds», par Edouard Jeanmaire, peinture (?) reproduite dans le *Musée neuchâtelois*, 1895, hors texte après p. 304. [BVC]
- P. 36 «La Tofière, ou Grotte du Doubs», dessin de Karl Gigandet, gravure sur bois tirée du *Magasin pittoresque*, 1852, p. 352. [BVC]
- P. 37 «Le village des Brenets», par J. Gaildrau, gravure sur bois tirée de *L'Illustration*, 1857, N° 751, p. 36. [BVC]
- P. 42 «Vue de la Chaux-de-Fonds», par Freemann, gravure sur bois tirée du *Magasin pittoresque*, 1852, p. 97. [BVC]
- P. 43 Annonce publicitaire tirée de *Le Messager des Montagnes*, 25 janvier 1862, N° 4, dernière page. [BVC]
- P. 45 Annonce publicitaire tirée de *Le Républicain neuchâtelois*, 20 juillet 1852, p. 358. [BVC]
- Dépliant, page rabattue: «Rives du Doubs, chez Jean Véron», par Welter, lithographie tirée de l'*Album neuchâtelois* publié par H. Nicolet, 1840, fragment. [BVC]

Pour permettre au lecteur de ne pas quitter trop abruptement le monde décrit par Laracine, nous avons sélectionné quelques titres du XIX^e siècle sur La Chaux-de-Fonds, qui nous ont plu par la saveur de leur style ou par leur richesse informative :

- *La Chaux-de-Fonds*, dans: *Album de la Suisse pittoresque*, La Chaux-de-Fonds, publié chez Convert et Heinzely, 1845, 4^e année, pp.241-243, 257-260, 274-278.
- *De Besançon à La Chaux-de-Fonds*, dans: *Le Magasin pittoresque*, Paris, 1852, pp. 97-99.
- *Lettres sur les fabriques d'horlogerie de la Suisse et de la France*, par Pierre Dubois, Paris, 1853.
- *La Chaux-de-Fonds*, dans: *Almanach de la République et canton de Neuchâtel*, Neuchâtel, 1864, pp. 47-55.
- *Le grand village*, par O. Schoen, dans: *La Suisse illustrée*, Berne, 1872, pp.90-96, 105-108, 114-119, 128-131, 139-142, 172-174, 188-189, 222-226, 234-238, 268-269, 364-366.
- *Trois causeries sur La Chaux-de-Fonds d'autrefois données ... en 1884, 1885 et 1886 ...*, par Lucien Landry, La Chaux-de-Fonds, 1887, *Troisième causerie*, pp. 73-155.

Nous aurions aimé donner la référence d'une édition du journal de Charles-Eugène Tissot, qui fait encore défaut. On en trouvera toutefois des extraits dans: *1853-1876, La Chaux-de-Fonds vue par Charles-Eugène Tissot*, par Raoul Cop, publié dans la *Nouvelle Revue neuchâteloise* en 1990.



A travers La Chaux-de-Fonds de 1852 avec Marin Laracine

Laracine ne cite que vingt-trois noms de rues qu'il juge dignes d'intérêt. Ce sont celles qui figurent sur le plan ci-contre. Il est fait par ailleurs mention (dans la presse par exemple) d'une quinzaine d'autres rues, notamment: Citadelle, Charrière, Barres, Sapins, Arts, Collège, Puits, Casino, Midi, Grenier, Traversière...

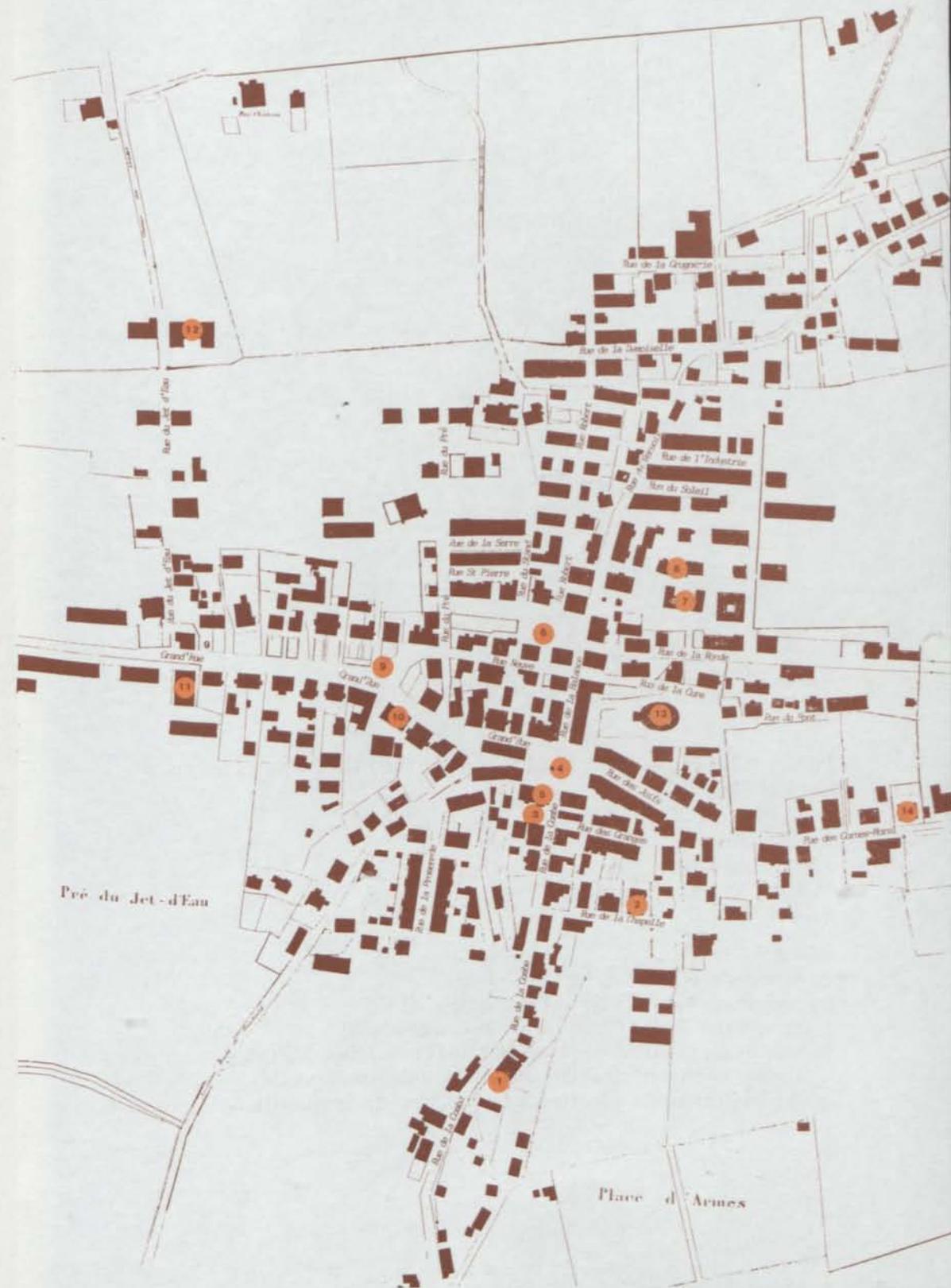
Lieux, places et édifices cités (dans l'ordre du texte)

- 1 Gibraltar
- 2 Chapelle catholique
- 3 Parc-aux-Porcs
- 4 Place
- 5 Hôtel de Ville
- 6 Place Neuve
- 7 Collège
- 8 Juventuti
- 9 Petit Quartier
- 10 Hôtel des Postes
- 11 Casino-Théâtre
- 12 Hôpital
- 13 Temple (protestant)
- 14 Etablissement des petites filles

Note sur notre plan

A la base du document «arrangé» par nous: le plan d'alignements de 1830, mis à jour par Junod en 1841, que nous avons confronté aux plans de sections de 1856-1859, réalisés par Knab. Sans prétendre à la vérité, toute preuve manquant dans les archives des Travaux publics, nous avons pu ainsi mettre en place quelques maisons et constructions des années 1841-1852, en effaçant les alignements, qui n'ont pas tous été suivis d'ailleurs.

Notre plan se trouve de la sorte un produit d'imagination raisonnée.



Edition préparée par Anita Froidevaux et Fernand Donzé qui remercient de leur aimable collaboration:

Edmond Charrière
Sylviane Musy-Ramseyer
Jean-Michel Piguet
Violaine Spichiger
Alain Tissot,

ainsi que:

les Archives d'Etat de Genève (AEG)
les Archives de l'Etat de Neuchâtel (AEN)
la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds (BVC)
les Musées des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds et du Locle (MBA)
le Musée d'histoire et Médaillier de La Chaux-de-Fonds (MHM)
le Musée international d'horlogerie de La Chaux-de-Fonds (MIH)

NOUVELLE REVUE NEUCHÂTELOISE

- N° 1 *Ecrivains neuchâtois*, 48 pages épuisé
- N° 2 Maurice Evard, *Le Château de Valangin*, 36 pages épuisé
- N° 3 Marc Alb. Emery, *Faust et Le Corbusier*, 48 pages épuisé
- N° 4 Jacques Ramseyer, *Autrefois la fête en Pays neuchâtois*, 48 pages Fr. 9.—
- N° 5 Charles Thomann, *Nos chers impôts*, 48 pages Fr. 9.—
- N° 6 Pierre-André Delachaux, *Môtiers 85*, 48 pages Fr. 9.—
- N° 7 J. Courvoisier, M. Evard, M. Gillardin et A. Pancza, *Autour de la Carte de la Principauté de Neuchâtel dans les années de 1838 à 1845 par J.-F. d'Ostervald*, 40 pages Fr. 15.—
- N° 8 Frédéric Cuhe, *Mais où sont passées les bêtes d'antan?* 52 pages Fr. 9.—
- N° 9 Roger Favre, *Urbanisme, expression d'une communauté*, 36 pages Fr. 9.—
- N° 10 Rose-Marie Girard, *Etre et paraître: la ronde des modes*, 48 pages Fr. 12.—
- N° 11 Claude Attinger, *Cadrams solaires neuchâtois*, 48 pages Fr. 12.—
- N° 12 *Le Haut-Pays neuchâtois au XVIII^e siècle*; suivi de: Un lecteur attentif de la *Description des Montagnes* de F.-S. Ostervald, par M. Evard, 40 pages Fr. 12.—
- N° 13 André Jeanneret, *Au-delà de l'aménagement du territoire*, 40 pages Fr. 12.—
- N° 14 Jean-Pierre Jelmini, *Les mines d'asphalte du Val-de-Travers*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 15 *Hauterive a 12000 ans*, 64 pages Fr. 15.—
- N° 16 M. Garin, Ph. Graef, *Le Gor du Vauseyon et la Maison du Prussien*, 56 pages épuisé
- N° 17 Roger Boss, *Promenade musicale dans le Pays de Neuchâtel*, 40 pages Fr. 12.—
- N° 18 M.-L. Montandon, R.-M. Girard, *La dentelle aux fuseaux en Pays de Neuchâtel* Fr. 15.—
- N° 19 Marcel Rutti, *La mosaïque en pays neuchâtois*, 56 pages Fr. 15.—
- N° 20 *L'Affiche neuchâtoise: le Temps des Pionniers (1890-1920)* par Michel Schlup, avec la collaboration de Liane Berberat; suivi de: *Eric de Coulon affichiste parisien et neuchâtois (1888-1956)* par Daniel de Coulon, 64 pages Fr. 20.—
- N° 21 A. Jeanneret, *Histoire de la pêche dans les lacs jurassiens (XVIII^e-XX^e siècle)*, 32 pages Fr. 9.—
- N° 22 P. Huguenin, S. Musy-Ramseyer, D. de Rougemont, *Médaille, Mémoire de métal*, 64 p. Fr. 15.—
- N° 23 Jean-Marc Barrelet, Catherine Renaud, Roger-Louis Junod, *40 ans de création en Pays neuchâtois: histoire, peinture, littérature*, 88 pages Fr. 15.—
- N° 24 Karin Vuilleumier-Tobler et Pierre Hirsch, *Jean-Paul Zimmermann*, 64 pages Fr. 15.—
- N° 25 Ariane Brunko-Méautis, *Liliane Méautis, peintre de la lumière*, 64 pages Fr. 15.—
- N° 26 R. Cop, *1853 - 1876 - La Chaux-de-Fonds vue par Charles-E. Tissot*, 40 pages Fr. 15.—
- N° 27 Eric-André Klausner, *Le bestiaire de la montagne des Ruillères sur Cowvet. Divertissements aristocratiques de 1805*, 48 pages Fr. 18.—
- N° 28 R. Faessler et O. Bauermeister, *L'art monumental dans les bâtiments publics*, 96 p. Fr. 20.—
- N° 29 *Promenade: Valangin - La Borcarderie - Boudevilliers*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 30 Alain Corbellari, *Confiseries et confiseurs*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 31 *Jules Humbert-Droz et la Suisse*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 32 Maurice Evard, Daniel Mesot, Michel Gillardin, Michel Schlup, *Autour de la carte de D.-F. de Merveilleux*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 33 Elzingre, *Childéric le lutin*, 56 pages Fr. 15.—
- N° 34 Cathy Gfeller, *Lessor de l'Art nouveau à La Chaux-de-Fonds*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 35 Caroline Neeser, *Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 36 Eric-André Klausner, *Le closel Bourbon de Thielle-Wavre*, 56 pages Fr. 15.—
- N° 37 Caroline Neeser, *Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma (2)*, 56 pages Fr. 15.—
- N° 38 Michel Schlup, *Don Quichotte, illustré par Marcel North*, 128 pages Fr. 27.—
- N° 39 Charlotte Goëtz, Jacques De Cock, *Marat*, 96 pages Fr. 15.—
- N° 40 Marcel Garin, *Vieilles pierres 1933/1993*, 56 pages Fr. 15.—

Aux Editions de la Nouvelle Revue neuchâtoise

Carte de la Principauté de Neuchâtel levée aux frais de Sa Majesté dans les années de 1838 à 1845 par J.-F. d'Ostervald, en 11 feuilles de 52x62 cm, + une feuille de titre, 2^e édition, épuisée

Frédéric-Samuel Ostervald, *Description des Montagnes et des Vallées qui font partie de la Principauté de Neuchâtel et Valangin*, réédition, 1986.

Samuel de Chambrier, *Description topographique de la Mairie de Valangin*, réédition, 1988, Fr. 60.—

Carte géographique de la Souveraineté de Neufchatel et Vallangin en Suisse de D.-F. de Merveilleux (1694), 81x52 cm, réédition, 1991, Fr. 84.—





LE GRIFFON
50 ANS D'ÉDITION
1944-1994

**nouvelle
revue
neuchâteloise**

11^e année
Été 1994
N° 42

Publication trimestrielle

ISSN 0035-3779

Case postale 1827

CH 2002 Neuchâtel 2

Comité de rédaction:

Françoise Arnoux,
rédactrice responsable

Caroline Calame

Maurice Evard

Michel Gillardin

Daniel Mesot

Michel Schlup

Administration

Imprimerie Typoffset Dynamic SA

9, allée du Quartz

2300 La Chaux-de-Fonds

Tél. 039/26 04 74/75

Abonnement pour une année civile:

4 numéros: Fr. 30.—

Etranger: Fr. 40.—

Abonnement de soutien dès Fr. 35.—

Sauf avis contraire, abonnement
renouvelé d'office

Prix du numéro: Fr. 15.—

Compte de chèques postaux: 20-61-6

(pour s'abonner, le versement au CCP
suffit, avec adresse complète lisible)

Page 1 de couverture:

L'emblème du Griffon, dessiné par
André Rosselet

Page 4 de couverture:

Vasarely, *Véga*, 1957, peinture à l'huile,
195 x 130 cm (in *Vasarely I*, 1965)

Prochain numéro:

Temps d'art neuchâtelois

Don

LE GRIFFON
50 ANS D'ÉDITION
1944-1994

par Jean-Paul Reding

avec le concours d'Annemarie Monteil
et d'Olivier Bauermeister
Avant-propos de Michel Schlup

QT 303 / 42

1,875, 622 - 2,4n



D



1994 / 2205



*Marcel Joray dans son bureau, devant une toile de Vasarely.
(Photographie Jeanne Chevalier, 1984.)*

SOMMAIRE

Avant-propos par Michel Schlup.	5
Marcel Joray : comment devient-on éditeur ? par Jean-Paul Reding.	13
Les Editions du Griffon ont cinquante ans par Annemarie Monteil	31
Marcel Joray, éditeur d'art par Olivier Bauermeister.	36
Orientations bibliographiques.	54
Index des illustrations	55



*Les Editions du Griffon; 17, faubourg du Lac, Neuchâtel.
(Photographie BPUN.)*

AVANT-PROPOS

Dans nos provinces reculées, loin des métropoles littéraires, édition se conjugue le plus souvent avec passion. Les Editions du Griffon ne font pas exception à la règle. Voici cinquante ans qu'elles sont portées par l'enthousiasme et les projets féconds de son fondateur, Marcel Joray, devenu un des éditeurs marquants dans le domaine de l'art contemporain.

En créant le Griffon avec sa femme Yolanda, le 21 janvier 1944, Marcel Joray ne songeait point cependant à se faire éditeur d'art. Enseignant de formation, directeur d'école, docteur ès sciences, il se sentait alors une vocation d'éditeur scientifique et universitaire.

Si elles privilégient les publications scientifiques, ses premières collections touchent à des domaines fort divers, tels que la philologie classique, la littérature, la philosophie de la nature, l'art, l'histoire, l'horlogerie, etc. La dispersion n'empêche pas la qualité. Esprit profondément curieux et novateur, Marcel Joray sollicite avant tout des pensées fortes et originales. Editeur exigeant, il publie d'abord des ouvrages de référence ou bien documentés. C'est au Griffon, faut-il le rappeler, que Ferdinand Gonseth confia sa Géométrie et le problème de l'espace (1945-1955) suivi par Le Problème du temps (1914) et que parut l'importante Histoire de la mécanique de R. Dugas (1950).

L'année 1955 correspond à un tournant décisif dans l'histoire de la Maison. Marcel Joray abandonne l'enseignement pour se consacrer entièrement à l'édition et embrasse avec fougue la cause de l'art contemporain – de la sculpture en particulier – encore

largement boudé du grand public. Le signal de cette adhésion est donné par un livre remarqué, *La Sculpture moderne en Suisse*, dû à la plume même de l'éditeur.

Très vite, le Griffon acquiert une place à part dans les milieux de l'édition d'art contemporain. Indépendant, non conformiste, Marcel Joray n'entend pas marcher sur les traces de ses confrères et ne célébrer que des artistes déjà confirmés. Il se tourne de préférence vers des sujets inédits ou négligés – tel le béton dans l'art contemporain – des peintres et des sculpteurs d'avant-garde encore méconnus. Doué d'un goût très sûr, il s'impose d'emblée comme un défricheur, un découvreur de talents. Il est ainsi à l'origine de quelques-unes des grandes révélations artistiques de notre époque.

Mais cette réussite exceptionnelle ne tient pas seulement aux choix de l'éditeur. Elle s'explique aussi par la présentation matérielle de ses ouvrages. Tous ses livres d'art sont fabriqués avec un soin d'orfèvre, souvent en collaboration ou en accord avec l'artiste lui-même. Les techniques les plus éprouvées sont mises en œuvre pour atteindre la perfection de l'illustration, restituer l'authenticité du document original. D'où, entre autres, les incomparables recueils réalisés sur Vasarely ou Rehmman qui resteront de grands livres témoins de notre temps.

La plupart des artistes révélés par Marcel Joray font aujourd'hui partie de notre environnement culturel; leurs livres figurent dans toutes les grandes bibliothèques d'art. Pourtant, on oublie trop souvent les efforts qui ont dû être déployés pour les faire naître et vivre, presque toujours à l'encontre des modes. En explorant un champ aussi mouvant et incertain que l'art contemporain, Marcel Joray a surtout fait preuve d'audace. Une qualité qui est la marque d'un grand éditeur.

Cinquante ans d'activité et qui plus est cinquante ans d'excellence. Voilà une performance rare dans le monde de l'édition. L'événement méritait d'être souligné. La Nouvelle Revue neuchâtoise a donc décidé de rendre hommage à cet éditeur hors du commun. Conservateur à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, Jean-Paul Reding a feuilleté pour nous les pages du catalogue de la maison et retracé les principales étapes de son histoire; suivent deux regards sur l'éditeur, le premier dû à Anne-Marie Monteil, journaliste libre à Bâle, le second à Olivier Bauermeister, historien de l'art.

Michel Schlup



M^{me} Yolanda Joray reçoit des mains du maire de Jérusalem le premier prix du livre d'art, pour Vasarely II, en 1971.
(Photographie Photo-Emka, Jérusalem.)

Marcel Joray

Né à Délémont le 26 avril 1910.

Ecole normale à Porrentruy, puis études en biologie et en sciences aux Universités de Berne et de Neuchâtel. Doctorat ès sciences à Neuchâtel, en 1942, avec une étude stratigraphique et pollinique sur l'étang de la Gruère, dans le canton du Jura. Après avoir enseigné les mathématiques et les sciences naturelles, Marcel Joray devient directeur du Progymnase de La Neuveville, puis de l'Ecole secondaire de jeunes filles à Bienne.

Se lance, dès 1944, dans l'édition scientifique, puis dans l'édition d'art en fondant les Editions du Griffon. En 1955, abandonne définitivement l'enseignement et devient éditeur à part entière.

Crée, en 1954, à Bienne, la première exposition de sculpture suisse en plein air, et, en 1957, il organise à Neuchâtel la première exposition suisse de peinture abstraite. Auteur de nombreux livres et d'études sur l'art contemporain. Fondateur et président de l'Institut jurassien des sciences, des lettres et des arts.

Mariage avec Yolanda, en 1937. Père de deux filles, dont l'une, Colette, le seconde efficacement dans ses tâches d'éditeur.

Premier prix international du livre d'art à Jérusalem en 1971 pour le deuxième volume des Vasarely et en 1985 pour l'ouvrage sur Soto. Docteur *honoris causa* de l'Université de Berne en décembre 1980.

Les livres de Marcel Joray

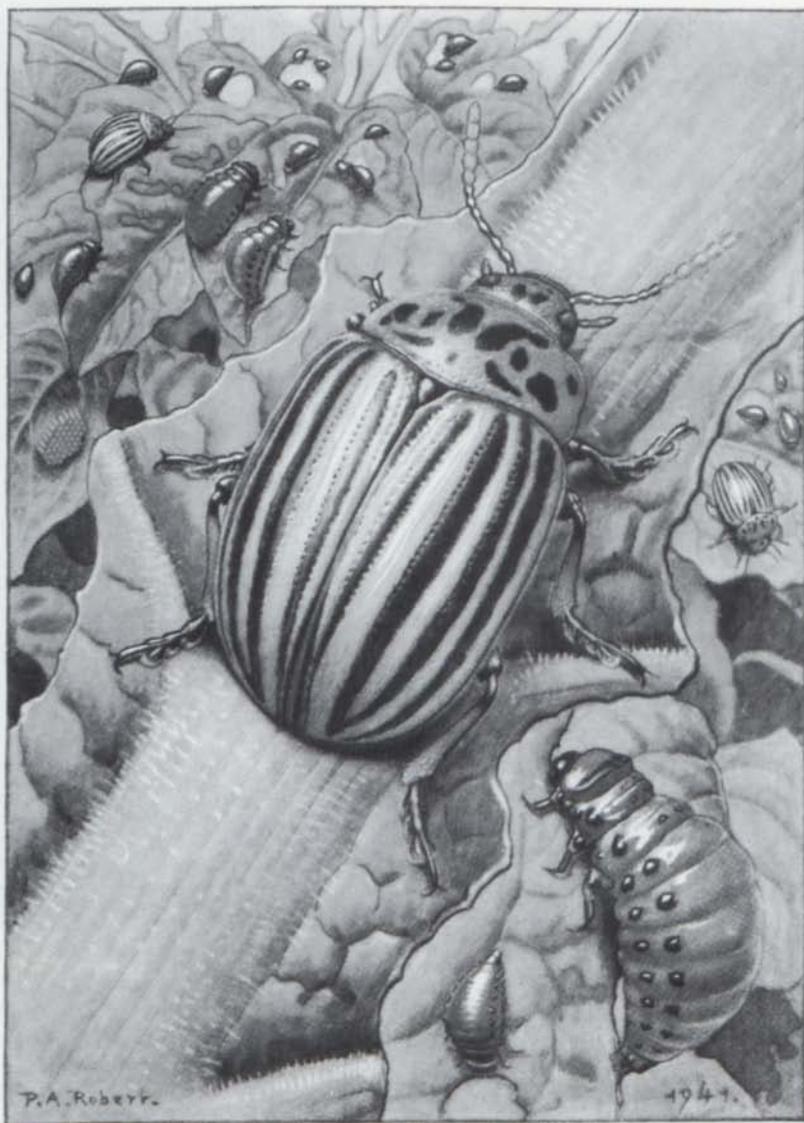
Marcel Joray a signé un nombre impressionnant de livres originaux¹ sur l'art contemporain, sans compter les traductions et adaptations qu'il a faites à partir de l'allemand. Ses premières publications, par la force des choses, sont scientifiques et pédagogiques. En 1942, il soutient, à l'Université de Neuchâtel, sa thèse de doctorat intitulée *L'Etang de la Gruère*², *Jura bernois: étude*

¹ Une bibliographie des écrits de Marcel Joray (jusqu'en 1980) figure à la fin du volume d'hommages que ses amis lui ont offert pour ses 70 ans. (*Hommage à Marcel Joray*, avec des contributions de Pierre-Olivier Walzer, Jean-Pierre Monnier et autres, Bâle: Basler Druck- und Verlagsanstalt, 1980.) Une liste complète, jusqu'en 1994, figure à la fin de la présente contribution.

² On écrit maintenant officiellement «Etang de la Gruère», et non «Gruyère». L'étang de la Gruère est aujourd'hui situé dans le canton du Jura.

MARCEL JORAY

Dessins de PAUL-A. ROBERT



LE DORYPHORE

RAVAGEUR DE LA POMME DE TERRE

pollenanalytique et stratigraphique de la tourbière (Berne: Huber, 1942). L'ouvrage est abondamment illustré par des photographies prises par l'auteur.

Dans la même année encore, Marcel Joray publie, avec la collaboration du peintre biennois Paul-André Robert, une brochure sur le doryphore. Il se fait éditeur en 1944.

Un des premiers, sinon le premier livre qu'il signe pour sa maison d'édition fraîchement créée est une adaptation faite à partir de l'allemand du «Cours d'anatomie et de physiologie humaine», de Fritz Schuler (1944).

Il est naturel, également, qu'il rédige lui-même le volume des *Trésors de mon pays* consacré à La Neuveville.

L'année 1951 marque à coup sûr un grand tournant dans la carrière d'auteur qu'il vient de commencer. C'est la date de son premier écrit sur l'art contemporain (*Coghuf*, 1951), inaugurant en même temps la collection *L'Art suisse contemporain*. D'autres suivront, notamment l'ouvrage sur le peintre Jean-François Comment (1954).

En 1955, Marcel Joray franchit une nouvelle étape, qui le fait passer de la monographie d'artiste à l'étude de tout un domaine artistique. Le premier volume de la vaste entreprise sur la sculpture moderne en Suisse (le quatrième volume a paru en 1989) coïncide pratiquement avec la première exposition de sculpture suisse en plein air, mise en œuvre par lui-même à Bienne.

L'année 1964 marque encore une orientation nouvelle, avec la création de la collection *Arts plastiques du XX^e siècle*.

A la même époque commence également la collaboration fructueuse avec Victor Vasarely, qui se poursuivra, à travers quatre ouvrages majeurs, jusqu'en 1979.

Signalons encore, après l'ouvrage magistral sur le sculpteur «cinétique» Soto en 1984, l'audacieux panorama sur le béton dans l'art contemporain, avec un premier volume en 1977, un deuxième en 1987.

En 1994 paraît la deuxième partie de la monographie sur André Ramseyer.

◁ *Le doryphore. Première publication de Marcel Joray, éditée par l'auteur, en 1942. (Photographie.)*

MARCEL SOBRY
SCULPTOR



COMMENT DEVIENT-ON ÉDITEUR ?

«Une vocation irréfragable l'emporte bientôt vers autre chose, et après avoir tenté durant quelques années de satisfaire aux doubles exigences de la pédagogie et de l'édition, c'est finalement le démon du beau livre qui l'emportera ...»¹

C'est en ces termes que Pierre-Olivier Walzer tente d'approcher la destinée singulière qui est celle de Marcel Joray. Essayons donc de suivre cette trajectoire et de découvrir les phases importantes de cette rivalité entre l'enseignant et l'éditeur.

Au début, tous deux vivent encore en symbiose, ou du moins dans une coexistence pacifique. Pour le jeune éditeur comptent d'abord l'édition de livres didactiques, en parfaite continuité avec son métier d'enseignant, et également la joie de partager avec un cercle de lecteurs intéressés ses découvertes dans le monde artistique, en premier lieu les œuvres des artistes de son Jura natal.

Il y a, ensuite, le besoin de diffuser les connaissances scientifiques modernes à un public qui veut s'éduquer de manière critique et réfléchir sur l'impact social que peuvent avoir les sciences exactes. Ce besoin est important, surtout au sortir d'une grande guerre.

Dans le premier ouvrage de Marcel Joray, sa thèse de doctorat sur l'étang de la Gruère soutenue en 1942 à l'Université de Neuchâtel, tous ces éléments sont déjà (encore !) réunis : l'attachement au pays ; le besoin de le faire connaître et de l'étudier afin de mieux le conserver² ; l'esthétique du livre, dont témoignent surtout les photographies prises par l'auteur lui-même.

Son deuxième livre est le fruit de préoccupations analogues. La petite brochure sur le doryphore se veut autant scientifique que didactique, alliant la beauté du livre à l'utilité de son contenu. Les illustrations sont l'œuvre du peintre

¹ Pierre-Olivier Walzer, «Les Editions du Griffon», in: *Éditeurs neuchâtelois du XX^e siècle*, Neuchâtel: Bibliothèque publique et universitaire, 1987, p. 75.

² Voici ce que dit Marcel Joray à la fin de sa thèse sur l'étang de la Gruère et ses tourbières : «Pour des raisons scientifiques et esthétiques, c'est un devoir de patriotisme que d'assurer l'existence de ce peuplement de survivance glaciaire. Les communes propriétaires ont le devoir de transmettre intact, aux générations futures, un aussi riche héritage.» (p. 114)

◁ *Sculpture d'André Ramseyer, Neuchâtel, esplanade du Mont-Blanc.
Don de la Loterie romande et des Fabriques de Tabac Réunies SA.
(Photographie BPUN.)*

et naturaliste biennois Paul-André Robert et la préface est rédigée par le parasitologue Jean-Georges Baer, l'auteur du fameux *Cours d'anatomie comparée des vertébrés*, qui sera publié par les Editions du Griffon en 1958.

La conception de cette petite brochure sur le doryphore, sa sobriété, son originalité étaient de très bon augure. Il y avait là assez de substance pour en tirer un projet d'entreprise et un projet de vie. Or, l'éditeur de ce premier ouvrage n'est autre que Marcel Joray.

Mais il fallait, en ces temps de guerre, plus que des idées et des convictions pour se lancer dans l'édition. Il y avait, certes, à cette époque, en Suisse romande un créneau pour la publication en langue française dont ont profité beaucoup de maisons d'édition, neuchâtelaises en particulier, comme Ides et Calendes ou la Baconnière. Les conditions matérielles et intellectuelles de l'édition et de la production littéraires s'étant effondrées en France durant les années quarante, nulle n'était mieux préparée que la Suisse romande, héritière déjà d'une longue tradition éditoriale, pour prendre la relève. Si la poésie et la littérature françaises étaient bien servies, il n'en alla pas de même dans le domaine de l'édition scientifique.

Mais Marcel Joray n'était pas commerçant et ne pensait nullement limiter d'emblée ses activités et sa passion au seul domaine de l'édition scientifique. Celle-ci était pour lui un point d'ancrage, sans plus, comme la suite le confirmera.

Ses collections scientifiques admettront d'ailleurs, et cela témoigne du goût du risque propre à Marcel Joray, des écrits audacieux, qui s'inscrivent en faux contre les opinions scientifiques trop bien établies¹.

On observe donc, dès le début, une remarquable ouverture dans le choix des livres édités. L'éventail des collections ne sera d'ailleurs plus jamais aussi étendu que durant les premières années !

Mais son premier grand succès, dans le domaine de l'édition, allait venir d'un côté tout à fait inattendu. Approché par l'éditeur Haupt pour faire une édition française de l'ouvrage que Robert Grimm avait écrit, en allemand, sur le Rathaus de Berne, le Griffon accepta spontanément, et le résultat fut, précisément, le premier volume des *Trésors de mon pays*. Le franc succès de cet ouvrage encouragea Marcel Joray à persévérer dans cette voie. Quatre nouveaux ouvrages, sur Neuchâtel, Fribourg, Genève, Délémont et Saint-Ursanne, furent mis en chantier.

¹ Le livre d'Eugène Dupréel sur les Sophistes de l'Antiquité grecque (*Les Sophistes*, 1948) en est finalement un très bel exemple. Cet ouvrage est un des premiers essais de réhabilitation des Sophistes. Dans ce cas, l'audace de Marcel Joray a été récompensée, puisque le livre est devenu un classique et a été réédité en 1980, quelque trente ans après sa première parution !

Dans le domaine de l'édition, comme nous le rappelle encore Pierre-Olivier Walzer¹, « sa première idée fut de donner un pendant français à la jolie collection des 'Heimatbücher' alémaniques ». Cette première idée était sans aucun doute la bonne, puisque le Griffon, en créant la collection des *Trésors de mon pays*, fait beaucoup mieux dans ce domaine que son homologue Haupt à Berne. Le cinquantenaire des Editions du Griffon marque en même temps le cinquantenaire des *Trésors de mon pays*, riche maintenant de cent soixante-sept titres.

La parfaite entente du début entre l'enseignant et l'éditeur s'affirme également à travers les publications pour l'enseignement moyen et supérieur. Elles rendront service à toute une génération d'enseignants, surtout dans le domaine des mathématiques modernes, mais également dans celui de la philosophie contemporaine et même de la logique, un terrain que les grands éditeurs français ne voulaient pas, ou ne pouvaient pas, couvrir à cette époque.

Quelques grandes dates du Griffon

1944 Date officielle de la création de la maison d'édition Le Griffon (21 janvier 1944, date de l'acte notarial).

Pour ce qui est de l'emblème du Griffon qu'arbore la maison d'édition fraîchement créée, voici l'explication qu'en donne Pierre-Olivier Walzer: « Le griffon du Griffon est celui des armes de la ville de Pérouse, où Yolanda Joray [l'épouse de Marcel Joray] avait fait un séjour à l'Université pour étrangers et dont elle avait rapporté de jolis mouchoirs colorés portant l'emblème de la charmante cité ombrienne. Au moment de donner un nom à la nouvelle maison, une de ces héraldiques bestioles se trouva sous les yeux des opérants... »²

Mais le Griffon fut créé chez un notaire de la rue du Pommier, à Neuchâtel, non loin de la fontaine du Griffon...

1944 Les Editions du Griffon se fixent à La Neuveville, place de la Gare, tout en donnant le plus souvent Neuchâtel comme adresse bibliographique.

1955 Marcel Joray quitte l'enseignement et se voue entièrement à l'édition.

¹ Pierre-Olivier Walzer, « Les Editions du Griffon », in: *Editeurs neuchâtelois du XX^e siècle*, p. 75.

² *Ibidem*, p. 76.



*L'emblème du Griffon,
dessiné par André Rosselet.
(Photographie.)*

L'année 1955 marque-t-elle donc la grande césure, la victoire définitive de l'éditeur et de l'amateur d'art sur l'enseignant? Ce serait oublier – et voilà sans doute une des facettes les plus originales et les plus inattendues chez un éditeur d'art moderne – les qualités didactiques des livres d'art édités par le Griffon. Marcel Joray refuse de présenter une œuvre d'art inaccessible et fermée. Les œuvres doivent parler, communiquer avec le public, éduquer son sens artistique en lui apprenant à voir.

Souvent donc, c'est l'artiste lui-même qui s'explique. Les livres du Griffon ont ce rare talent de faire parler les artistes de leur technique, de leur vision de l'art. L'ouvrage consacré à Wolf Barth¹, peintre bâlois contemporain, s'achève par un exposé de l'artiste, avec illustrations à l'appui, sur la manière de voir, de vivre et de reconnaître les couleurs. C'est à cette approche de l'édition d'art que le Griffon est resté toujours fidèle. Il avait commencé ainsi, avec des moyens plus modestes, il va de soi, dans *L'Art suisse contemporain*, la première collection d'œuvres d'art éditée au Griffon.

1959 Premier livre de la collection *La sculpture du XX^e siècle*.

C'est par la collection *La sculpture du XX^e siècle* que le Griffon s'est attiré des mérites dans le monde entier, dès 1959. Avec des monographies sur Yaacov Agam et Nicolas Schöffer, le Griffon montre sa prédilection pour le cinétisme.

¹ Willy Rotzler, *Wolf Barth*, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1990. (Arts plastiques du XX^e siècle.)

- 1959 Les Editions du Griffon reprennent la maison d'édition scientifique lausannoise F. Rouge, en sursis concordataire. Ironie du sort, Marcel Joray abandonnera l'édition scientifique quelque six mois plus tard, et à partir de ce moment il décide de se consacrer entièrement à l'édition d'art.

Dans un premier temps, l'éventail jugé trop large des anciennes collections, littéraires et scientifiques avant tout, sera réduit. Les efforts seront désormais concentrés sur l'édition d'art: l'art contemporain édité avec les moyens techniques modernes et avec un souci de perfection inégalé. Et c'est dans ce domaine que les Editions du Griffon vont connaître leurs plus grands succès et atteindre la consécration.

- 1964 Premier livre de la collection *Arts plastiques du XX^e siècle*.

Les intérêts artistiques du Griffon se diversifient, ce qui lui permet d'accueillir également des peintres cinétiques, Vasarely avant tout, après avoir exploré d'abord le versant sculptural de ce mouvement artistique. Cette faculté de passer, de manière presque imperceptible, d'un genre artistique à un autre, semble être un autre trait bien distinctif du Griffon, qui n'hésite pas non plus à présenter la chapelle de Ronchamp, du Corbusier, « sous l'aspect de la beauté plastique »¹.

- 1965 Publication du premier livre sur Victor Vasarely. La parution de l'ouvrage coïncide avec l'ouverture d'une exposition sur l'art cinétique à New York. Les sept mille exemplaires de la première édition seront vendus en très peu de temps. Les Editions du Griffon ont maintenant acquis une notoriété mondiale.
- 1970 Publication du deuxième livre sur Victor Vasarely, fruit d'une collaboration longue et étroite entre l'éditeur et l'artiste lui-même. C'est un chef-d'œuvre technique, justement couronné par un premier prix du livre d'art à Jérusalem, en 1971.
- 1972 Les Editions du Griffon s'installent définitivement à Neuchâtel, dans une belle demeure « Jugendstil », au faubourg du Lac 17.

¹ Marcel Joray, préface de *Le Corbusier*, par Lucien Hervé, 1970.

Marcel Joray, éditeur-auteur

Marcel Joray appartient à une race d'éditeurs nouvelle et rare : celle des « éditeurs-auteurs ». Tout est désormais « l'œuvre d'un seul homme »¹, de la conception du texte à celle de l'ouvrage, des maquettes à la diffusion.

L'œuvre éditoriale devient créatrice en elle-même. Elle cherche à bâtir un univers dans lequel s'équilibrent la science, l'art, la philosophie et l'enracinement culturel jurassien, mais qui ne sacrifie rien à la rigueur intellectuelle des publications et à l'exécution typographique des livres.

Un homme ne pouvait construire à lui seul cet univers idéal. Mais Marcel Joray a ce rare talent de savoir appeler les meilleurs à collaborer avec lui : les scientifiques, comme Ferdinand Gonseth, André Mercier, René Dugas, Jean-Georges Baer, Jean Rossel ; les artistes, innombrables aussi. Tous, dans ces années d'après-guerre, sont pris dans un même climat d'effervescence intellectuelle et artistique. Ferdinand Gonseth est un des maîtres à penser de l'époque.

Marcel Joray connaît personnellement tous les grands artistes qu'il édite : Coghuf et Jean-François Comment, d'abord ; André Ramseyer, plus tard. Il leur rend visite, et le récit de ce pèlerinage vers l'artiste devient parfois introduction à l'œuvre : « En passant près de l'étang de la Gruère, ce joyau que j'affectionne, je voudrais m'arrêter. Je voudrais gagner le tréfonds de la forêt, hanter ce marais délaissé parce que le pied s'enfonce et se mouille et se salit. Pour sentir là ces forces primitives et toujours agissantes de la nature, loin de l'ingérence de ce bourreau qu'est l'homme civilisé. Je voudrais... mais mon conducteur a son plan. Il m'emmène ailleurs, vers cette autre force de la nature : Coghuf. »²

Les grands artistes étrangers viennent le voir à Neuchâtel : Victor Vasarely, Naum Gabo, Nicolas Schöffer, et beaucoup d'autres. C'est avec eux, le plus souvent, qu'il discute de la mise en page des monographies qu'il leur consacre ou du choix des illustrations et des photographies des sculptures.

Ce dernier aspect est extrêmement important pour comprendre le travail de Marcel Joray : comme il se consacre à l'art moderne, et en priorité aux artistes dont la renommée n'est pas encore solidement établie, ses livres contribuent, mieux peut-être que ne l'auraient fait des expositions, à faire connaître l'œuvre. Il y a donc là une chance à la fois pour le public et pour l'artiste. Pour le public

¹ Plus récemment, à Neuchâtel, Henri Quellet, animateur des éditions « La Vieille Presse », est allé encore plus loin, et assume, parallèlement à sa profession d'enseignant, le travail du livre dans son intégralité : création du texte, fonte des caractères typographiques, choix du papier, impression manuelle, édition, diffusion.

² Marcel Joray, *Coghuf*, La Neuveville : Editions du Griffon, 1951.

d'abord, puisque l'œuvre de l'artiste n'est pas livrée à l'état brut, mais présentée par un connaisseur, souvent l'artiste lui-même. Pour l'artiste ensuite qui, par l'intermédiaire d'un bon livre, peut mieux exposer son œuvre et en assurer une diffusion plus large. Voilà, peut-être, l'idée la plus originale et la plus féconde de Marcel Joray dans le domaine de l'édition d'art. Ses livres ne sont pas une juxtaposition de belles images. C'est toujours un ensemble cohérent, bien pensé et très clair.

Il faut également rendre hommage au travail de tous ceux qui ont œuvré dans l'ombre : André Rosselet, illustrateur et maquettiste neuchâtelois, ancien directeur des Editions Ides et Calendes, a élaboré de nombreuses maquettes pour le Griffon, à ses débuts, notamment toutes celles des ouvrages parus dans la collection *L'Art suisse contemporain*. Il ne faut pas oublier non plus que les Editions du Griffon ont toujours fait appel aux imprimeurs et typographes locaux, neuchâtelois, jurassiens et bâlois en particulier. Beaucoup d'entre eux sont des artisans de tout premier ordre, extrêmement qualifiés, consciencieux et dévoués¹.



¹ La reproduction en couleurs de certaines planches du *Vasarely II* (1970) n'a pas nécessité moins de vingt-six passages en offset !



Yolanda Joray en compagnie de Naum Gabo, en 1960, à Neuchâtel.

Brève histoire des Editions du Griffon

Après avoir évoqué la carrière de Marcel Joray, il est temps maintenant de nous tourner vers les livres et les collections qui constituent l'histoire de sa Maison. Pour la commodité de l'exposé, nous avons divisé en trois périodes le développement des activités du Griffon.

1. Les débuts (1944-1950)

Cette première période, allant de la fondation de la Maison jusqu'en 1950, reflète bien ce qu'on a pu appeler «l'éclectisme des débuts». Preuve en est d'ailleurs le large éventail des sujets couvert par les premières collections: manuels d'enseignements, textes littéraires français, philologie classique, édition scientifique, essais littéraires, art et géographie, épistémologie, philosophie de la nature, horlogerie, théologie.

2. La deuxième période (1950-1959)

La deuxième période, que nous faisons débiter avec la collection *L'Art suisse contemporain* et finir, en 1959, avec cette même collection, marque d'abord l'abandon progressif de l'édition scientifique. Plusieurs collections, et en particulier toutes celles consacrées à l'édition de textes littéraires, vont disparaître: *Les idées et les lettres*, *Ceuvres de Stendhal*, *Bibliotheca neocomensis*. C'est aussi au cours de cette deuxième période que Marcel Joray décide d'arrêter l'enseignement et de se consacrer désormais entièrement à l'édition.

3. La troisième période (1959 à nos jours)

La troisième période est avant tout marquée par l'engagement presque total des Editions du Griffon dans le domaine de l'édition artistique, avec deux remarquables collections *La sculpture du XX^e siècle* et *Arts plastiques du XX^e siècle*. La collection *Les problèmes de la philosophie des sciences* est définitivement abandonnée¹; la *Bibliothèque scientifique* également, mis à part l'édition ou la réédition de quelques grands classiques, comme la *Physique générale*, de Rossel, ou le «nouveau» *Binz*, grand ouvrage de référence sur la flore suisse. L'année 1959 marque surtout le début de la collection *La sculpture du XX^e siècle*. Cette collection connaît un bel essor et continuera à paraître parallèlement à la collection *Arts plastiques du XX^e siècle*, inaugurée en 1964.

¹ Huit ouvrages de William Rivier paraîtront encore dans cette collection, entre 1957 et 1975.

Les collections

Au début, l'agencement des collections n'est pas encore établi solidement, et Jean Rossel parle, non sans raison, d'un éclectisme éclairé¹. «En dépit de notre volonté de nous vouer à la science, nous avons écouté des sirènes qui nous attiraient dans d'autres domaines», nous confie Marcel Joray.

Les premiers livres reflètent surtout l'attachement à la vie culturelle jurassienne, sous l'aspect géographique et artistique, mais aussi les goûts de Marcel Joray pour les sciences, qu'il avait étudiées et enseignées, notamment pour la philosophie des sciences, dont le meilleur représentant en Suisse est à ce moment Ferdinand Gonseth, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, ami de Marcel Joray et Jurassien comme lui.

Trésors de mon pays

La collection la plus ancienne est, bien entendu, *Trésors de mon pays* (cent soixante-sept titres en 1994). La formule de base, toujours respectée, impose un équilibre entre la composante écrite et l'élément visuel. Au texte, dont la longueur n'excède en général pas les cinquante pages, font pendant des photographies originales en noir et blanc. L'ensemble est né de l'étroite collaboration entre un photographe et un écrivain. Le sujet en est le plus souvent une ville ou une région suisse, romande et jurassienne de préférence. Quelques numéros sont consacrés à des artistes ou écrivains suisses. Chaque volume cherche l'équilibre entre l'objectivité de la photographie et l'originalité du regard.

La présentation, sobre, est néanmoins très attrayante, le prix de vente compétitif. Chaque volume s'orne d'une couverture dessinée par un artiste: Coghuf, Marcel North, André Rosselet y ont exercé leur talent. Beaucoup de titres paraissent en trois langues: français, allemand, anglais².

¹ *Hommage à Marcel Joray*, p. 21.

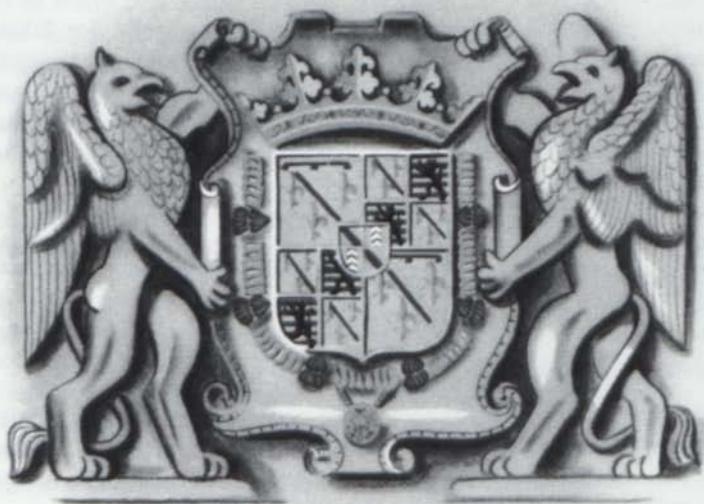
² Quelques volumes, ceux consacrés à Neuchâtel, Bienne et Sainte-Croix, notamment, connaissent un tirage à part que l'on peut qualifier de semi-publicitaire, dans la mesure où chacun de ces volumes comporte un appendice consacré à la présentation d'une grande fabrique d'horlogerie.

Couverture d'un des premiers Trésors de mon pays: Neuchâtel, par André Lombard, 1945. (Photographie.) ▷

TRESORS DE MON PAYS

ALFRED LOMBARD

NEUCHÂTEL



EDITIONS DU GRIFFON
NEUCHÂTEL

Les premiers volumes de cette collection sont parfois des traductions d'ouvrages ayant paru d'abord en allemand dans la collection *Berner Heimatbücher*, tel cet ouvrage de Christian Rubi sur la peinture paysanne bernoise (volume 33 des *Trésors de mon pays*), paru d'abord en 1944 chez Haupt, à Berne.

Artistes de mon pays

La collection *Artistes de mon pays*, conçue sans doute à l'origine pour servir de pendant à celle, plus connue, des *Trésors de mon pays*, a été abandonnée après un titre seulement (*Albert Anker*), pour s'intégrer, provisoirement, dans cette dernière, comme en témoignent les volumes consacrés à Rodolphe Töpffer et à la peinture paysanne. Mais l'idée d'une collection d'ouvrages consacrée à des artistes suisses allait renaître plus tard.

Bibliothèque scientifique

C'est une des grandes collections de départ. Grâce à elle, les Editions du Griffon acquièrent rapidement une notoriété internationale. Dans cette collection ont paru d'importants ouvrages de base scientifiques, comme la *Physique générale* de Jean Rossel, le *Cours d'anatomie comparée des vertébrés* de Jean-Georges Baer ou la *Flore de la Suisse*, par Binz et Thommen, des classiques constamment réédités¹.

La collection *Bibliothèque scientifique* compte plusieurs sous-collections: *La science dialectique*, *Collection de physique*, *Collection de mathématiques*, *Dialectica*, *Ouvrages d'enseignement*.

Les problèmes de la philosophie des sciences

Dans un prospectus, l'éditeur caractérise cette collection de la manière suivante: «L'intention qui anime cette collection est d'emprunter à la pensée scientifique des éléments humains trop souvent cachés par les constructions formelles, afin de les mettre en valeur sur un plan de culture générale.»

Un des livres les plus remarquables de cette collection est, sans conteste, l'ouvrage de Georges Lemaître, *L'hypothèse de l'atome primitif* (1946), géniale

¹ Une nouvelle édition du *Binz*, entièrement remaniée, par David Aeschmann et Hervé Burdet des Conservatoire et Jardin botaniques de Genève, a paru, aux Editions du Griffon, en 1989, sous le titre *Le Nouveau Binz*.

anticipation des théories cosmologiques contemporaines du «big bang». Le livre a depuis été traduit en plusieurs langues et réédité. Grâce à cette œuvre, le nom du Griffon est d'emblée connu dans le monde scientifique international.

En Suisse, la parution de *Déterminisme et libre-arbitre*, de Ferdinand Gonseth, en 1944, avait soulevé une énorme controverse.

Sciences – Technique – Philosophie

Cette rubrique correspond surtout aux ouvrages encore édités par la maison vaudoise F. Rouge, rachetée par le Griffon en 1959, et dont la maison d'édition neuchâteloise diffuse désormais les stocks restants.

Les idées et les lettres

C'est une collection d'essais, animée à titre principal par des hommes et des femmes de lettres neuchâtelois. Claude Roulet, Pierre-Louis Borel, Eric Berthoud, Marianne Gagnebin y publient leurs premiers écrits. La traduction française de la tragédie *Alceste*, d'Euripide, par André Bonnard a également été reçue dans *Les idées et les lettres*.

La collection s'arrête en 1953, après six années d'existence à peine.

Œuvres de Stendhal

Cette collection n'ira pas au-delà du quatrième volume. La conception de base en était cependant prometteuse et avait tout pour réussir: présentation luxueuse et mise en page impeccable, maquettes d'André Rosselet, impression par Paul Attinger, direction intellectuelle assurée par Charly Guyot. C'est la faillite du correspondant parisien Albert Guillot qui arrête l'entreprise.

Bibliotheca neocomensis scriptorum titulorumque latinorum in usum academicum

Cette collection aura également une durée de vie très courte aux Editions du Griffon. Le premier fascicule paraît en 1947, le troisième et dernier en 1948. Édité en collaboration avec la librairie Klincksieck de Paris, sa principale mission fut de servir les besoins des latinistes, pour des supports de cours principalement. Elle a été dirigée par le fameux philologue neuchâtelois Max Niedermann.

Dialectica

Les dix-neuf premières années de la revue *Dialectica* sont édités au Griffon, de 1947 à 1965. Les premiers numéros sont diffusés en France par les Presses Universitaires de France. Les directeurs scientifiques de la revue sont Ferdinand Gonseth et Gaston Bachelard. Dès le début, ils affichent des convictions philosophiques et scientifiques très marquées.

L'éditorial du premier numéro donne le ton en s'opposant de manière très tranchée aux représentants de la « philosophie fermée », ennemie de la « philosophie ouverte ». Les rédacteurs de *Dialectica* s'efforcent d'ouvrir un dialogue, de créer une dialectique, conçue comme un mouvement de va-et-vient incessant entre la science et la réflexion sur celle-ci. Le principal initiateur de cette attitude est Ferdinand Gonseth, et la méthode qu'il préconise s'appelle justement la « philosophie ouverte ». Il en avait exposé la teneur dans son discours d'ouverture aux *Entretiens de Zurich* de 1938: « Que nous sachions être les techniciens de notre propre philosophie, et les philosophes de notre propre discipline. »

Le premier numéro de *Dialectica* cherche à approfondir cette idée de dialogue entre science et philosophie, notamment avec une contribution de Gaston Bachelard, *La philosophie dialoguée*.

La revue peut surtout se targuer d'avoir réussi à réunir les contributions de cinq lauréats du Prix Nobel dans un seul numéro: les fascicules 3/4 de l'année 1948 regroupent des articles sur le problème de la complémentarité en physique d'Albert Einstein, Niels Bohr, Louis de Broglie, Werner Heisenberg. Le fascicule est dirigé par Wolfgang Pauli.

Verbum caro

Verbum caro, revue théologique bien connue dirigée par le théologien neuchâtelois Jean-Louis Leuba, a été éditée au Griffon de 1947 à 1949. Après le douzième fascicule, la responsabilité de l'édition passe à Delachaux et Niestlé.

L'Art suisse contemporain

Les volumes de cette collection suivent un plan très précis. Les parties consacrées au texte et à l'œuvre s'équilibrent rigoureusement: au début, huit pages de texte; en seconde partie, huit reproductions. Le travail de l'édition est confié

Cinq Prix Nobel réunis dans un seul volume.
Revue Dialectica, 1948. ▷

DIALECTICA

VOL. 2 • NO. 3/4

15. 8.-15.11. 1948

THE CONCEPT OF COMPLEMENTARITY

DIE IDEE DER KOMPLEMENTARITÄT

L'IDÉE DE COMPLÉMENTARITÉ

This issue is edited by

Dieses Heft ist redigiert von

Fascicule publié sous la direction de

Wolfgang PAULI

Contents	Sommaire	Inhalt
Editorial.		307
BOHR (N.)	On the Notions of Causality and Complementarity. . .	312
EINSTEIN (A.)	Quanten-Mechanik und Wirklichkeit	320
BROGLIE (L. de)	Sur la complémentarité des idées d'individu et de système	325
HEISENBERG (W.)	Der Begriff « Abgeschlossene Theorie » in der modernen Naturwissenschaft	331
REICHENBACH (H.)	The Principle of Anomaly in Quantum Mechanics . .	337
DESTOUCHES (J.-L.)	Quelques aspects théoriques de la notion de complémentarité	351
DESTOUCHES (M ^{me} P.)	Manifestations et sens de la notion de complémentarité	383
GONSETH (F.)	Remarque sur l'idée de complémentarité	413
REVIEWING STUDIES	ÉTUDES CRITIQUES	BETRACHTUNGEN ZUR LITERATUR
FIERZ (M.)	Werner HEISENBERG. <i>Wandlungen in den Grundlagen der Naturwissenschaften.</i>	421

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE PARIS
ÉDITIONS DU GRIFFON NEUCHÂTEL SUISSE

à des experts: André Rosselet est responsable des maquettes, l'impression est l'œuvre de Max Robert, maître imprimeur à Moutier. Le texte est axé sur la personnalité de l'artiste, dont il tente de cerner la motivation profonde pour l'activité artistique.

Enseignement moyen et supérieur

Les ouvrages rassemblés sous cette rubrique cherchent avant tout à combler une lacune. Les bons manuels d'enseignement pour le degré secondaire, en langue française, sont rares, sinon inexistant, à la fin de la guerre. Le savoir se modifie rapidement, de nouvelles méthodes d'enseignement se développent. Au début, la rubrique recouvre l'enseignement de la géographie et de l'anatomie, plus tard les mathématiques modernes, la logique formelle, l'épistémologie, la philosophie, la chimie. Jusqu'au milieu des années 1970, tous ces domaines, dont certains étaient alors nouveaux pour l'enseignement secondaire, étaient très mal servis par l'édition française.

Ouvrages d'horlogerie

Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une collection, mais d'un ensemble de livres consacrés à l'horlogerie jurassienne, son histoire et ses traditions, écrits par Alfred Chapuis pour la plupart et richement illustrés.

Hors collection

Outre les thèses et autres publications «de circonstance», il faut mentionner d'abord un livre d'Henri Guillemin, *Cette nuit-là*, publié en 1948. Mais il y a surtout trois ouvrages d'éducation artistique qui doivent éveiller notre curiosité. Traduits de l'italien, ces textes¹ ont pour thème l'éducation des facultés perceptives artistiques. Publiés entre 1947 et 1950, ils nous apparaissent maintenant comme un songe prémonitoire, qui a anticipé en théorie ce que seront plus tard les grandes monographies des deux collections *La sculpture du XX^e siècle* et *Arts plastiques du XX^e siècle*.

¹ Ce sont Matteo Marangoni, *Apprendre à voir* (1947) et *Comment on regarde un tableau* (1950); Michele Saponaro, *Michel-Ange* (1948).

La sculpture du XX^e siècle

Cette collection commence «incognito» avec l'aperçu que nous donne Michel Seuphor sur la sculpture moderne. Le volume s'intitule *La sculpture de ce siècle: dictionnaire de la sculpture moderne* (1959) et montre la voie à suivre. L'idée de base est de présenter des monographies d'artistes classiques, abondamment illustrées et accompagnées d'indications biographiques et, le cas échéant, d'un catalogue des œuvres. Cette collection a eu le mérite de révéler de grands sculpteurs, tel Zoltan Kemeny.

Arts plastiques du XX^e siècle

La collection *Arts plastiques du XX^e siècle* est parallèle et complémentaire de la précédente. Elle a pu bénéficier pleinement des expériences du passé et surtout de la culture artistique de son initiateur. Toute l'œuvre de Vasarely, notamment, paraîtra dans cette collection. Mais elle rend également hommage aux grands Neuchâtelois que sont Le Corbusier et Lermite. Avec l'ouvrage sur Soto, publié en 1984, les Editions du Griffon connaissent un autre grand succès, couronné à nouveau par un premier prix international du livre d'art, à Jérusalem, en 1985.





LES ÉDITIONS DU GRIFFON ONT CINQUANTE ANS

Garder le cap

De nos jours, les maisons d'édition doivent lutter pour survivre.

Certaines périssent. Beaucoup se résignent à fusionner, si elles ne sont pas simplement rachetées par des entreprises multinationales. Mais il y a d'heureuses exceptions, et le Griffon en fait partie.

Les Editions du Griffon fêtent cette année leur cinquante ans d'existence, tout en se portant bien et avec la fierté d'avoir su garder le cap pendant un demi-siècle malgré la tentation des concessions faciles aux caprices du goût et aux soubresauts des marchés.

Marcel Joray est à la fois le fondateur et le directeur de la Maison; dans le «Conseil d'administration» siègent encore son épouse, Yolanda, et sa fille, Colette.

La liberté

Pour le jeune docteur ès sciences, la voie semblait toute tracée et son orientation vers une carrière de professeur ne faisait pas de doute, d'autant qu'il aimait l'enseignement et qu'il gravissait rapidement les échelons en devenant directeur d'école secondaire à La Neuveville puis à Bienne. Mais il avait horreur de la bureaucratie et de l'organisation administrative des écoles. «J'ai voulu préserver ma liberté», explique-t-il, et tout au long de ma conversation avec lui, le mot «liberté» reviendra souvent. Après quelques années, il quitte l'enseignement et prend avec lui Yolanda, une ravissante professeur de français et d'anglais, devenue M^{me} Joray. La liberté était là, mais le temps libre s'éclipsait.

En 1944, le jeune couple fonda les Editions du Griffon. Le but était d'éditer des ouvrages destinés à l'enseignement universitaire. Dans ce domaine, Marcel Joray, le scientifique, se sentait compétent. De plus, il savait que les éditeurs français ne pouvaient plus livrer, le papier faisant défaut en cette terrible avant-dernière année de guerre.

Mais la simple présence d'un créneau de marché n'aurait jamais pu constituer, pour lui, une stimulation suffisante. A cette époque déjà, sa devise était: «Il ne faut jamais penser au profit si on entreprend quelque chose.» Les sujets des

◁ *Victor Vasarely, 1987. (Photographie.)*



*Dans les bureaux du Griffon, Yolanda, Colette et Marcel Joray.
(Photographie.)*

livres qu'il publie le passionnent, que ce soit l'histoire de la mécanique ou l'épistémologie, représentée à travers la fameuse collection *Philosophie des sciences*. L'idéalisme, allié au savoir-faire, s'imposa. L'entreprise du Griffon réussit.

La géométrie et l'espace

Le saut de l'édition scientifique à l'édition d'art arrivait logiquement, comme toujours d'ailleurs, chez Marcel Joray. *La géométrie et le problème de l'espace* – voilà le titre d'un des premiers livres édités par le Griffon. L'espace de la géométrie dirigeait insensiblement son intérêt vers cet autre espace, celui, tout aussi géométrique, de l'art, de la sculpture. Peu d'ouvrages existaient alors sur la sculpture. Marcel Joray voulut en savoir davantage. Un essai de Michel Seuphor retint son attention. Il partit pour Paris, rencontra Michel Seuphor et le chargea de la mission d'écrire un texte. Il allait en sortir un ouvrage de référence durable, *La sculpture de ce siècle*.

La collection était lancée et les volumes illustrés consacrés aux sculpteurs se suivaient dès lors avec une belle régularité.

L'avant-garde internationale y trouvait place: Pevsner, Barbara Hepworth, Zoltan Kemeny, Soto, Schöffer. A la Suisse alémanique, Marcel Joray révéla de grands sculpteurs, comme Erwin Rehmman, Hans Aeschbacher et Ödön Koch.

Malgré l'individualité propre aux artistes qu'édite le Griffon, l'élément géométrique est ce qui permet de les réunir. On comprend mieux, dès lors, la préférence que Marcel Joray manifeste pour un Gabo et un Pevsner, qui parlent souvent de la force constructrice du spirituel s'élevant au-delà de ce qui est simplement technique et matériel.

Au début, la peinture était tenue à l'écart. Mais lorsqu'il décida de l'inclure dans son programme éditorial, il se tourna là aussi vers les structures de base géométriques.

Il sut voir l'élément géométrique autant dans les constructions vibrantes d'un Théodore Bally que dans les rectangles lumineux du Parisien bâlois Wolf Barth et de Victor Vasarely.

Indépendant de toute mode

Beaucoup de livres édités par le Griffon sont aujourd'hui des classiques. C'est là une heureuse évolution des circonstances, nullement le but recherché au départ par Marcel Joray. Preuve en est qu'il continue d'être fidèle à ces auteurs des débuts, même si la mode artistique évolue dans d'autres directions.

Il aime provoquer. «En tant que petit éditeur, il faut agir ainsi», remarque-t-il. Le meilleur exemple est sa réaction face au béton. Ainsi, lorsqu'il était de bon ton de se lamenter sur le béton, il a exprimé dans une préface son indignation face aux éternels reproches adressés à la laideur du béton et mit en chantier, en 1977 et en 1987, deux ouvrages consacrés au béton dans l'art contemporain.

La clarté de la vision artistique du fondateur n'est pas restée sans influence sur la conception graphique, sobre et équilibrée, des livres édités par le Griffon. Le noir et blanc, admirablement adapté à la reproduction des sculptures, prime. La maquette est le fruit d'une étroite collaboration entre l'éditeur et l'artiste, d'ailleurs souvent amis. L'écriture alerte de Marcel Joray, qui compose les textes d'introduction, fait le reste.

Expositions

Qui s'en souvient, de cette année 1954? Quelque chose d'extraordinaire et d'inhabituel se produisit alors: une invitation à une exposition de sculptures en plein air à Bienne. Son initiateur, fondateur, organisateur n'était autre que Marcel Joray. «Impossible, déraisonnable», lui avaient dit tous ceux à qui il en avait parlé auparavant. Mais l'impossible donne des ailes au Jurassien. C'est en solitaire qu'il a réussi à persuader les autorités fédérales cantonales et locales de la viabilité de son projet. Il en a trouvé le soutien financier et s'est engagé personnellement pour que des sculpteurs comme Luginbühl – qui venait de se lancer – puissent y participer. Il a veillé à tout, du bétonnage des socles à l'accueil des conseillers fédéraux, n'abandonnant jamais sa décontraction habituelle et son allégresse espiègle.

Marcel Joray organisa cinq expositions de sculpture en plein air à Bienne. Pour la première, il avait choisi les alentours de son ancienne école des Prés-Ritter. Les suivantes eurent lieu au Palais des Congrès, puis au bord du lac. La promenade au bord du lac surtout aura laissé à tous ceux qui se sont aventurés sur ce sentier fleuri de sculptures un souvenir ineffaçable!

Dès 1970, il confia l'exposition, connue désormais loin à la ronde et souvent imitée, à d'autres mains, après avoir aidé beaucoup de jeunes artistes à éclore.

Lorsque la ville de Neuchâtel commença à envier le rayonnement artistique de sa consœur biennoise, Marcel Joray s'efforça d'y attirer également une exposition d'avant-garde. Ainsi, il mit sur pied, en 1957, la première exposition suisse d'art abstrait, un courant qui était loin alors de faire l'unanimité en Suisse. L'exposition fut un succès. Mais lorsqu'on félicita son initiateur, celui-ci refusa, et en accorda tout le mérite au jury, et surtout à Georg Schmidt, directeur du Musée d'art de Bâle. L'honnêteté intellectuelle est un autre trait de caractère inséparable de Marcel Joray.

Elans

Au numéro 17 du faubourg du Lac s'élève une belle demeure «Jugendstil», qui abrite les bureaux des trois Joray. On se croirait davantage dans le cabinet d'un collectionneur que dans le centre administratif d'une maison d'édition. Partout, le regard rencontre des sculptures et des tableaux des artistes édités par le Griffon. Rien ne sépare le travail de l'éditeur de ses préférences artistiques. L'atmosphère est emplie d'harmonie, mais prête à s'enflammer dans une discussion concertée.

Si un Oscar devait être décerné pour l'incitation à la créativité artistique, Marcel Joray en serait à coup sûr le premier lauréat. Angel Duarte dit de lui qu'il est un «accoucheur de talents» et Mariann Grunder voit en lui «le corps et l'âme des expositions de sculpture en plein air pour les artistes suisses». L'œuvre d'Erwin Rehmman a reçu, par son intermédiaire, un influx décisif.

Marcel Joray a aidé beaucoup d'artistes à placer leurs sculptures dans des espaces publics. «Je suis un mécène en paroles», dit-il volontiers, et on ne peut que s'étonner devant l'aptitude de ce «gentleman-mendiant» à toujours trouver des moyens de financement pour les artistes.

L'auteur de cette contribution a fait elle-même l'expérience de l'enthousiasme contagieux de Marcel Joray lorsqu'elle a été incitée, il y a de longues années déjà, à tout mettre en œuvre pour que le grand «Œuf» en granit de Herbert Distel puisse être exposé près du restaurant autoroutier Eggberg à l'entrée du tunnel de Belchen. La bataille engagée avec les autorités et les sponsors fut gagnée. Aujourd'hui encore, «l'Œuf», comme il l'appelle d'une formule lapidaire, est toujours une sculpture modèle pour un bord d'autoroute. Une idée typique de Marcel Joray.

A quatre-vingt-quatre ans, il ne désarme pas. Au bord du lac de Neuchâtel, près du port, la grande sculpture du Bâlois René Küng donnée par une banque de la place a trouvé aujourd'hui des compagnons en des œuvres de Jean Arp, André Ramseyer et Victor Vasarely, offertes à la ville par l'entremise de Marcel Joray. Ainsi, l'esplanade du Mont-Blanc s'est agréablement transformée en jardin de sculptures.

Comme toujours, il avait tout planifié. L'inauguration de la sculpture d'André Ramseyer sur l'esplanade en janvier coïncidait jour pour jour avec la parution, aux Editions du Griffon, du deuxième volume de l'ouvrage consacré au sculpteur octogénaire. La préface que Marcel Joray adresse à son ami s'applique également à l'éditeur lui-même: «constante exigence de perfection, rigueur d'exécution».

Annemarie Monteil

(traduit de l'allemand par Jean-Paul Reding)

MARCEL JORAY, ÉDITEUR D'ART

Trajectoire d'un regard sur la création contemporaine

[...] Donner à voir, c'est
former de joyeux civilisés.
Vasarely, *Vasarely II*.

«La vérité d'hier n'est plus celle d'aujourd'hui, un Ingres né en 1910 ou 1920 serait peut-être abstrait ou non figuratif.» Nous tirons cette citation liminaire du premier grand ouvrage que Marcel Joray consacre à l'art contemporain : *La sculpture moderne en Suisse*, paru en 1955. L'homme qui est en passe de devenir l'un des plus actifs défenseurs des nouvelles formes d'expression artistique dans notre pays sait ce qu'il dit, puisqu'il vint lui-même au monde en 1910. L'année 1910 – faut-il le rappeler? – est précisément celle qui voit naître (aussi) l'abstraction en tant que mouvement, sous les espèces d'une aquarelle et d'un traité¹, tous deux de la main de Kandinsky. Comme on peut le constater, Marcel Joray et l'art non figuratif sont frères, prédestinés à s'épauler mutuellement.

Avec *La sculpture moderne en Suisse*, le Griffon prend le tournant que l'on sait, passant des éditions scientifiques aux éditions d'art, d'un univers de connaissances plus ou moins exactes à tout un univers de formes inédites. «Vérité», «aujourd'hui», «abstraction»: une trilogie esthétique en forme de profession de foi. Cette petite phrase résume à nos yeux le *credo* qui va guider quarante ans de promotion artistique.

Une question se pose toutefois. En 1910, l'avènement de l'art non figuratif fut certes perçu comme une révolution, ou tout du moins, dans un premier temps, comme un mauvais canular. Mais en 1955? Est-il encore besoin, en cette ère de reconstruction politique et économique, d'essor scientifique et culturel, de prendre la plume pour défendre une forme de création qui a déjà près d'un demi-siècle de vie? Oui, absolument, résolument. Car en ce temps-là, le non-figuratif est loin de faire l'unanimité dans notre pays. Il y demeure pour ainsi dire inconnu. Epargnée par deux guerres mondiales consécutives, la Suisse est restée en marge des grandes mutations artistiques qui ont renouvelé perception et invention chez

¹ Rédigé en 1910, *Du spirituel dans l'art* parut en 1912.

Sculpture de Jean Arp, Neuchâtel, esplanade du Mont-Blanc.
Don de Marguerite Arp et des Fabriques de Tabac Réunies SA. (Photographie BPUN.)





*Coghuf, Lueurs dans la nuit, 1950, peinture à l'huile (in Coghuf, 1951, dernière planche).
(Photographie.)*

nos voisins. Le public ne cesse de rechercher dans les toiles les accents de la nature et l'homme dans ses actions. Il veut du paysage, du portrait, des scènes édifiantes. Pour lui, l'avant-garde en peinture s'arrête aux impressionnistes et il ignore quasiment tout des courants de son propre siècle, à l'exception peut-être de Dada, le plus bruyant et le plus provocateur de tous, d'autant plus provocateur, sans doute, qu'il est apparu en Suisse... Aussi, en 1955, la thèse dialectique «vérité – aujourd'hui – abstraction» apparaît-elle encore au plus grand nombre comme une équation à trois inconnues, autrement dit comme un problème insoluble.

Or, si le patron des Editions du Griffon fait partie du plus grand nombre, les équations, il connaît: à l'époque, il travaille encore comme professeur de mathématiques et de sciences naturelles. En revanche, pour ce qui est des arts, il y est venu presque fortuitement, sans y penser. Sa seule formation dans ce domaine, au début de sa carrière, est musicale (il a en partie payé ses études à Berne en donnant des leçons de piano). Marcel Joray est donc un amateur. Au sens le plus noble du terme. Il visite les expositions, toujours en compagnie de sa femme, et se forme l'œil par lui-même, sans rien emprunter au regard d'autrui. Il entend se faire sa propre idée des œuvres qu'il admire. En un mot, il se sent simplement attiré par la peinture et par la sculpture «comme toute personne normalement constituée». (C'est lui qui le dit!)

Un jour, il doit sa première grande émotion artistique à *Lueurs dans la nuit*, une petite toile que Coghuf avait peinte en 1950. Enthousiasmé par ce peintre, il lui consacre dès 1951 une brève monographie, inaugurant ainsi la collection *L'Art suisse contemporain*. Trois ans plus tard, en 1954, il reprend la plume pour faire connaître le travail de Jean-François Comment. A cette occasion, conscient de s'aventurer sur un terrain encore peu défriché, il s'interroge sur la valeur de son jugement et sur son droit à le faire valoir:

Nous savons toute la vanité des jugements d'ordre artistique. Dégagés des tabous et des préjugés, nous voulons plutôt sentir et nous enthousiasmer, nous refaire une âme primitive et réapprendre à nous émerveiller comme l'enfant. Mais il ne suffit pas d'admirer: il faut prendre parti.¹

La première exposition de sculpture suisse en plein air

Marcel Joray prit effectivement parti. Le seul parti qu'un amoureux des formes et des couleurs pouvait adopter dans un pays resté si timoré en matière d'art: celui de célébrer la beauté de la modernité. Cette célébration s'exprime

¹ Marcel Joray, *Jean-François Comment*, collection «L'Art suisse contemporain», La Neuveville, 1954.

tout d'abord sous la forme d'une manifestation. Toujours en 1954, alors qu'il dirige l'Ecole secondaire de jeunes filles de Bienne, il a l'idée de meubler les spacieuses pelouses de son établissement en organisant une exposition de sculpture contemporaine en plein air. Les formes en trois dimensions l'attirent et le fait que la sculpture demeure un mode d'expression méconnu l'encourage à la privilégier, du moins au début. En Suisse, c'est une première... et aussitôt une réussite: deux cent vingt œuvres exposées sur mille deux cents envoyées au jury et un nombre considérable de visiteurs venus se persuader que la création artistique contemporaine mérite plus qu'un regard narquois en passant.

Sans vraiment le savoir, Marcel Joray imprime ainsi une impulsion déterminante à ses futures activités de défenseur des beaux-arts contemporains. Qu'on en juge: comme cette manifestation doit nécessairement s'accompagner d'un catalogue, son organisateur s'adresse à quelques conservateurs de grands musées helvétiques. Sans succès. La plupart d'entre eux déclinent son invitation à s'exprimer sur un art dont la fortune critique demeure si ténue. Pour l'artisan de cette exposition, c'est une révélation saisissante: il n'existe effectivement aucun ouvrage de synthèse sur la sculpture, et *a fortiori* sur la sculpture contemporaine suisse. (Pour tout dire, nos peintres ne sont guère mieux servis.) Qu'à cela ne tienne! Avec les années, Marcel Joray s'est découvert une passion et il décide de s'y consacrer totalement, s'employant à pallier une désastreuse omission. Il rédigera donc le catalogue lui-même. Dans ce but, il se met à récolter toutes sortes d'informations sur les arts plastiques et l'ouvrage paraît. Mais une fois ce travail achevé, l'éditeur ne cesse d'amasser de la documentation. Celle-ci devient bientôt si importante qu'il se décide à en faire profiter le public d'amateurs. Ainsi naît la fameuse série *La sculpture moderne en Suisse* qui, en quatre tomes, couvre plus de quarante ans de création.

De l'édition à l'écriture, à la critique, la transition semble évidente. Et pourtant. Comment – pour paraphraser Paul Valéry – parler sculpture? Comment dire, d'abord, un art en mutation, en pleine quête intérieure, vis-à-vis duquel toute distance ne peut que s'abolir? «Il peut paraître présomptueux et prématuré, prévient Marcel Joray, de vouloir parler de l'art de son propre temps, de l'art en devenir qui marche vers un but inconnu et inconnaissable.»¹ Et comment, surtout, juger d'un art nouveau, qui rompt avec les canons de naguère, qui oblige à une lecture dont il faut en même temps déchiffrer la syntaxe? D'emblée, Marcel Joray récuse toute objectivité esthétique:

¹ Marcel Joray, *La sculpture moderne en Suisse I*, collection «L'Art suisse contemporain», Neuchâtel, 1955, p. 14.

Une des manies de notre époque consiste à vouloir tout démontrer, tout définir. L'art est du domaine de la sensibilité, non de la raison. Pour avoir raison, il faudrait pouvoir s'appuyer sur des principes objectifs. Or il n'y a pas de critères objectifs permettant de déceler l'œuvre d'art véritable; il n'y a pas de règles universelles du «bien-penser esthétique». Il n'y a qu'un critère, essentiellement subjectif: l'émotion esthétique.¹

Pour lui, la difficulté ne réside pas tant dans le fait que le discours sur l'art échappe à la rationalité; le véritable problème, c'est que ce discours, cette communication avec l'œuvre d'art, puisse ne pas avoir lieu:

On peut ne pas adhérer sans restriction à la sculpture moderne. On peut ne pas admirer toutes ses tentatives. On ne peut plus l'ignorer, car elle est un fait; elle est un peu de nous-mêmes et nous ne saurions nous renier.²

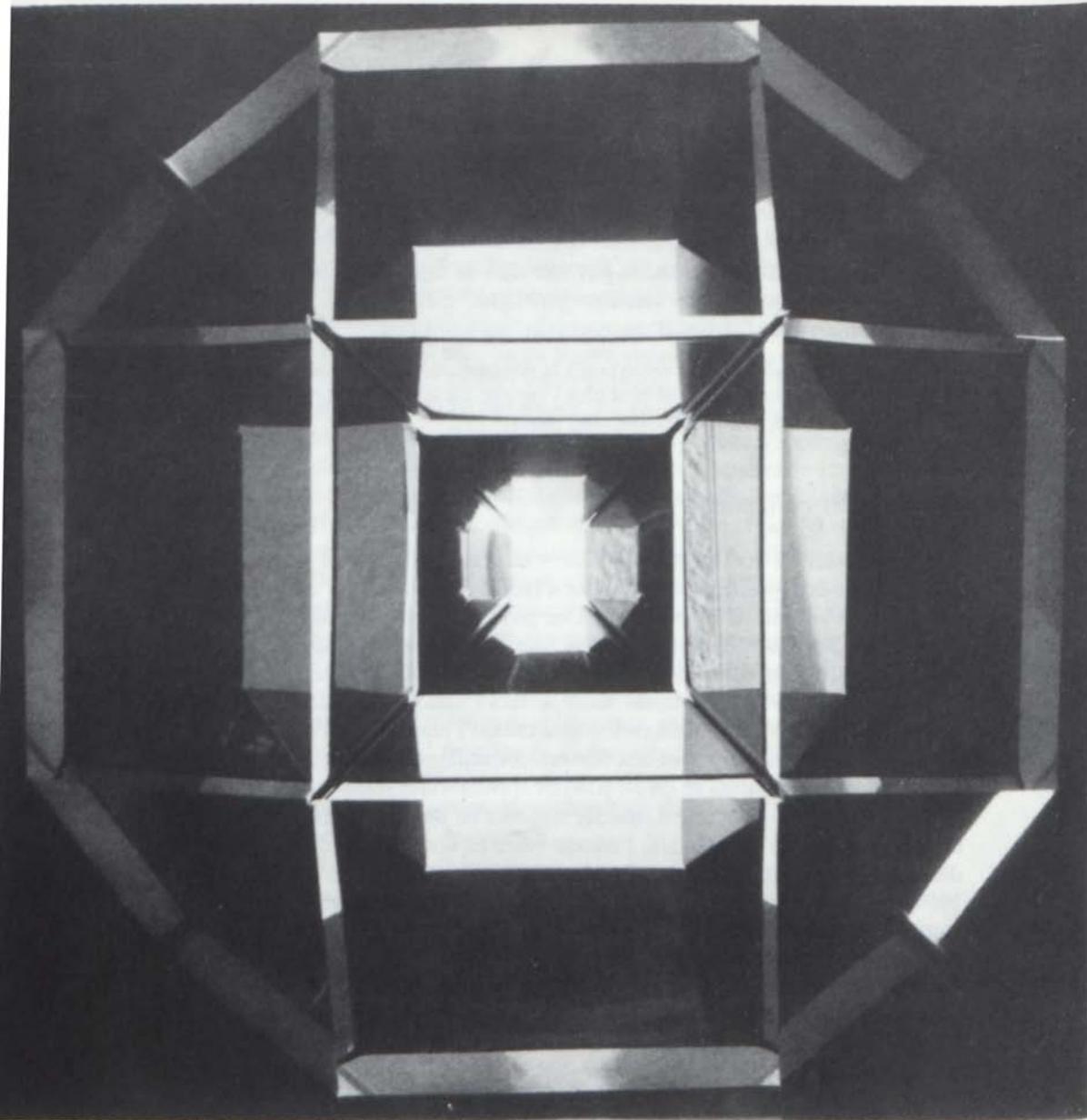
Les grandes collections

Parallèlement à son travail d'éditeur – et d'auteur – Marcel Joray continue d'organiser des expositions afin d'aider à réduire le fossé qui s'est creusé entre les artistes et le reste de la population. Une première exposition suisse de peinture abstraite est ainsi montée en 1957 à Neuchâtel et transférée ensuite à Winterthur et à Berlin. De son côté, Bienne accueillera la sculpture en plein air jusqu'en 1970. Et en 1965 et 1967, Marcel Joray se fera l'ambassadeur de l'art plastique suisse à Paris et à Vienne, puis en Pologne durant l'hiver 1973-1974.

Renonçant progressivement aux éditions scientifiques, Marcel Joray décide de spécialiser sa maison dans ce qu'on pourrait appeler «la défense et l'illustration de l'art contemporain». Comme il manque toujours un ouvrage de référence général dans le domaine de la sculpture, l'éditeur entre en contact avec Michel Seuphor, dont un article a attiré son attention, et lui propose de combler cette lacune. En 1959, de leur étroite collaboration – une collaboration dont rêvent beaucoup d'auteurs et d'éditeurs – sort un livre qui ne tardera pas à devenir un classique mondialement connu: *La sculpture de ce siècle – dictionnaire de la sculpture moderne*. Cet ouvrage est le précurseur de la collection *La sculpture du XX^e siècle*, forte de vingt-six volumes exposant, entre autres, les œuvres de Constantin Brancusi, Pietro Consagra, Marino Di Teana, Naum Gabo, Barbara Hepworth, Berto Lardera, Marino Marini, Antoine Pevsner, Nicolas Schöffer, Francesco Somaini et Fritz Wotruba. Et cette liste des grands sculpteurs étrangers honorés par les Editions du Griffon est loin d'être complète. Quant à l'art de notre pays, il occupe égale-

¹ *Ibid.*, p. 14.

² *Ibid.*, p. 19.



*Pierelli, Vision du cube octaèdre, 1980, collection Marcel Joray (in Attilio Pierelli, 1983, p. 70, haut).
(Photographie.)*

ment une place de choix au sein de cette collection; ici encore le choix est impressionnant: Hans Aeschbacher, Ödön Koch, André Ramseyer, Erwin Rehmann...

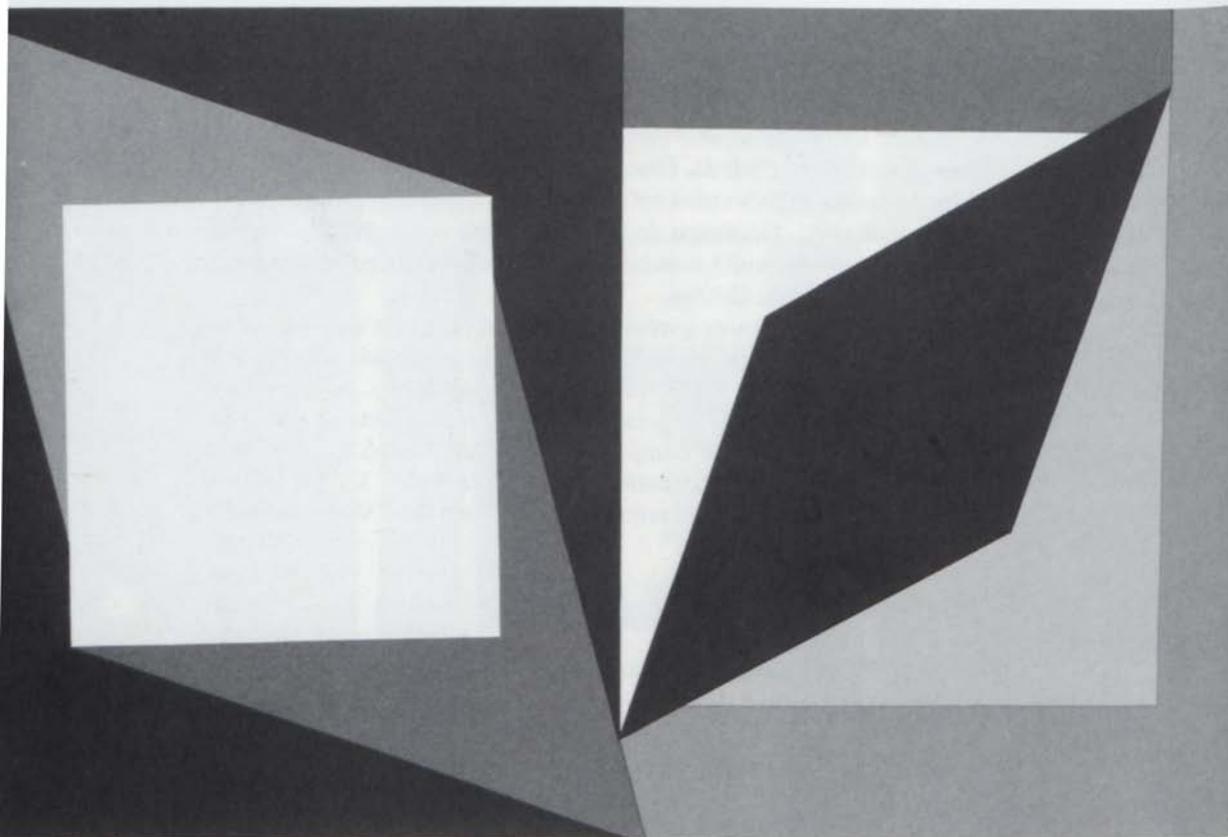
Pour la plupart de ces artistes, suisses et étrangers, ces monographies constituent les premiers ouvrages de référence qui leur sont consacrés. Et si l'on demande à Marcel Joray s'il déplore certaines absences dans ses collections, il citera bien sûr Arp, Calder, Chillida, Giacometti, Goeritz, Moore... Mais il ajoutera aussitôt que tous ces grands créateurs avaient déjà fait l'objet de publications lorsqu'il s'y est intéressé... Découvrir de nouvelles expressions plastiques et les célébrer au moyen du livre, voilà comment peut se concevoir, pour l'essentiel, la philosophie des Editions du Griffon.

Si Marcel Joray voue un amour particulier à la sculpture, il n'en méprise pas l'art pictural pour autant. Bien au contraire. En 1964, il entame une nouvelle collection, *Arts plastiques du XX^e siècle*, avec deux monographies qu'il consacre l'une à Théodore Bally, un peintre et dessinateur qui travaille dans un anonymat presque complet, et l'autre à son compatriote jurassien Joseph Lachat. Mais l'événement qui propulsera cette collection, et peut-être même les Editions du Griffon tout entières, est assurément la rencontre de l'éditeur avec Victor Vasarely.

L'éditeur de Vasarely

En 1963, Marcel Joray connaissait évidemment l'œuvre cinétique de Vasarely dont le succès avait commencé de croître depuis déjà quelques années. Lorsque nous l'avons interrogé à ce sujet, il nous a dit connaître le futur chef de file de l'*optical art* depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. A l'époque, il avait visité une exposition à Cologne où l'artiste présentait quelques-unes de ses réalisations. Loin d'être enthousiasmé, Marcel Joray avait quasiment détourné le regard de ces œuvres, l'œil irrité par l'excès de mouvement qui s'en dégageait. «J'ai bien peur d'avoir pratiqué une sorte de tourisme artistique», avoue-t-il aujourd'hui. Quand, moins de vingt ans plus tard, le sculpteur Nicolas Schöffer lui propose de le mettre en contact avec Vasarely, il accepte pourtant avec enthousiasme. Durant toutes ces années, son œil s'est aiguisé et affermi: il voit désormais bien au-delà des apparences et des illusions optiques.

La collaboration avec Vasarely s'avérera plus que fructueuse. L'artiste est perfectionniste et il se sent immédiatement compris par l'éditeur. Il lui propose alors de dessiner entièrement la maquette de sa monographie. Celle-ci compte en effet beaucoup pour lui, d'autant plus qu'elle est la première à lui être consacrée. (A l'époque, un admirateur de Vasarely ne pouvait consulter que des catalogues d'expositions.) Cependant, le peintre souhaite tout autre chose qu'un monument



*Vasarely, Hommage à Malevitch, 1952-1958, peinture à l'huile 195 x 130 cm
(in Vasarely I, 1965, p. 45, ill. 55).
(Photographie.)*

érigé en son honneur; il veut faire plus que mettre ses œuvres en scène: il veut produire une œuvre à part entière, faire acte de création. Pour Vasarely, on le sait, les «originaux» ne comptent pas davantage que leurs reproductions, pour autant que celles-ci atteignent à la qualité de ceux-là. Depuis longtemps, son ambition consiste à mettre son art à la portée de tous, et c'est dans cet esprit qu'il conçoit ses célèbres sérigraphies. C'est donc aussi dans cet esprit qu'il s'attelle à la réalisation de la maquette de son futur livre.

Comme Marcel Joray s'y attendait, celle-ci se révèle, de ses propres termes, «absolument merveilleuse». Elle est aussi trois à quatre fois plus complexe que prévu. Mais l'éditeur se refuse à simplifier. Vasarely a conçu son livre de a à z, et l'on ne corrige pas un Vasarely. L'ouvrage paraît donc en 1965. Au même moment a lieu une importante exposition d'art cinétique au Musée d'art moderne de New York: «The Responsive Eye». Vasarely y est intronisé «pape de l'*op art*» et le *Times* fait paraître un élogieux article sur l'artiste, son œuvre et sa récente monographie. Le succès est dès lors si fulgurant que, malgré la sortie de sept mille volumes en trois langues, il faut immédiatement procéder à une réédition. Ce triomphe incitera Victor Vasarely et Marcel Joray à poursuivre leur collaboration: ce premier livre sera suivi de quatre autres parus en 1970, 1974, 1977 et 1979, également conçus par l'artiste; une édition de poche, d'un esprit naturellement tout différent et rédigée par Marcel Joray, verra le jour en 1976. Tous feront le tour du monde.

Sous bien des aspects, cette rencontre avec le grand artiste hongrois apparaît comme décisive. Non seulement elle met sur orbite la petite entreprise neuchâtoise, mais elle permet à l'éditeur de parfaitement concilier technique d'édition, promotion et diffusion de l'art abstrait. Elle n'est pas non plus fortuite. On sait le goût de Marcel Joray pour la sculpture, pour cet art qui laisse tant de place au mouvement – celui du corps qui tourne autour d'elle, celui de la main qui la caresse et celui de l'œil qui l'investit. On connaît également son penchant pour les arts construits comme des architectures, qui jouent avec la géométrie et la mathématique. En ce sens, la collaboration avec Vasarely arrivait à point nommé. Elle permettait à l'éditeur de tirer entièrement parti de la bidimensionnalité du livre pour exprimer les espaces tri- ou pluridimensionnels qu'il affectionne. Rappelons à ce sujet ce que lui-même affirmait en 1955:

La peinture abstraite a banni la notion d'espace de ses préoccupations. Elle n'utilise que les deux dimensions de la toile et ne veut plus, comme la peinture traditionnelle, suggérer la troisième dimension, ou alors elle le fait par le jeu des couleurs et non plus par la perspective et le clair-obscur. La sculpture de toutes tendances, au contraire, ne peut s'exprimer que dans l'espace tridimensionnel.¹

¹ Marcel Joray, *La sculpture moderne en Suisse I*, p. 19.

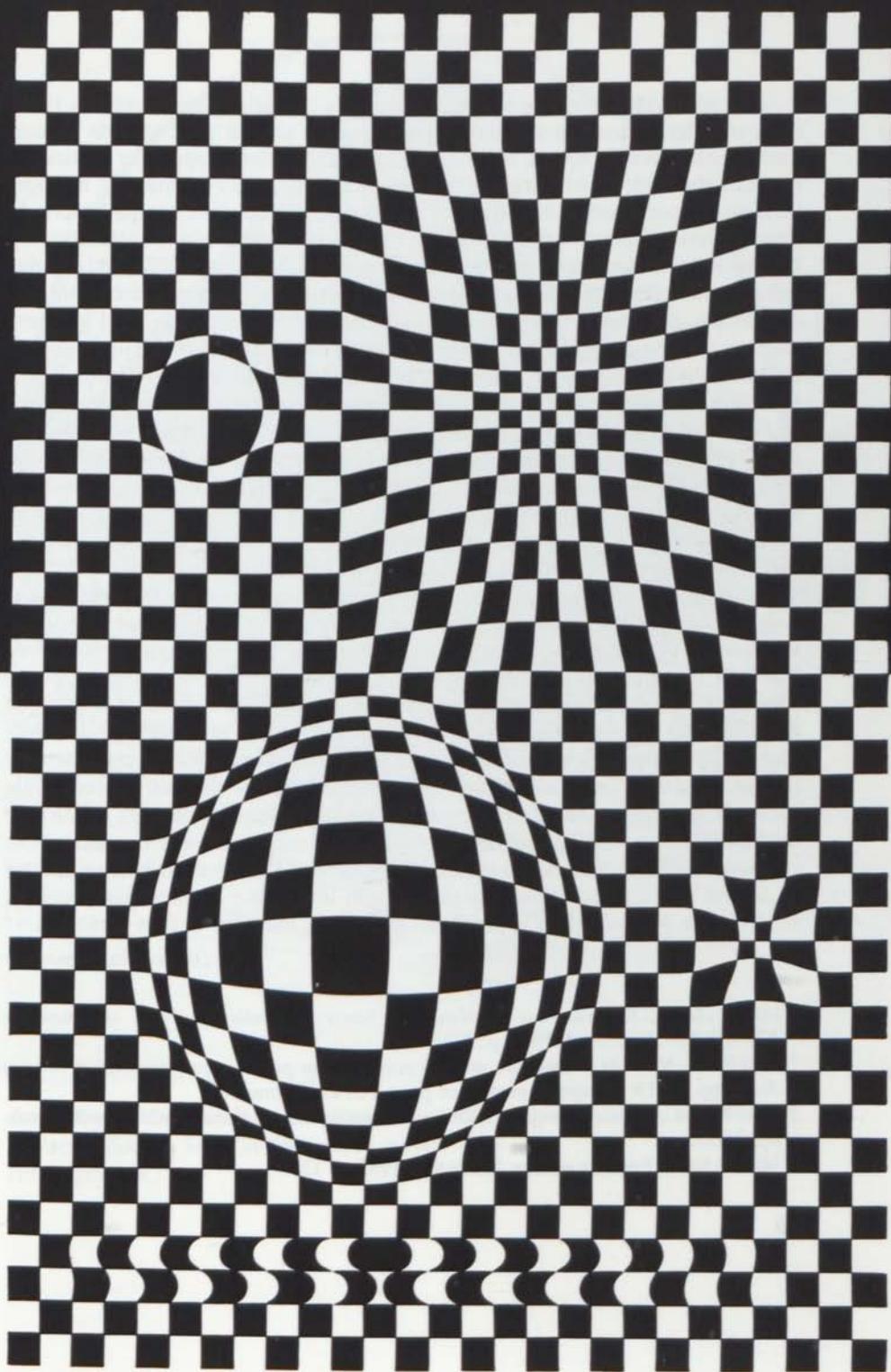
Mais comment rendre l'espace tridimensionnel au moyen de la feuille de papier? Si la peinture a renoncé à exprimer la troisième dimension par le truchement de la perspective illusionniste de la Renaissance, ce n'est pas le cas de la photographie, conçue exactement sur le même principe. La photographie triche avec la sculpture mieux encore qu'elle ne le fait avec la peinture. En ce sens, une reproduction en deux dimensions d'une œuvre tridimensionnelle est forcément réductrice. Et lorsque la sculpture en question est abstraite, on n'est pas loin de la trahison... Conscient de ce problème, Marcel Joray ne put que se réjouir d'avoir à reproduire les ingénieuses compositions de Vasarely: comme celles-ci se jouent habilement de la perspective traditionnelle et suggèrent les volumes au moyen de gradations cinétiques de couleurs¹, il devenait possible de maîtriser la photographie et de ne lui faire dire que ce que l'on voulait lui faire dire. Ce travail, toutefois, n'allait pas de soi. Il exigeait de la part de l'imprimeur un surcroît d'exactitude servi par une maîtrise technique hors de pair. Les livres témoignent largement de cette performance: les nombreux passages en machine ont rendu les reproductions non seulement fidèles aux originaux, mais identiques à eux. L'heureux propriétaire de ces volumes consacrés à Vasarely peut ainsi s'enorgueillir de posséder un échantillonnage de l'œuvre du célèbre plasticien analogue aux présentoirs mécaniques installés au Musée didactique de Gordes. Dans cette mesure, les monographies Vasarely, et peut-être surtout la seconde, sont probablement les plus accomplies des Editions du Griffon. Cette perfection tient d'une part à l'extraordinaire coopération d'un éditeur et d'un artiste, et d'autre part à la qualité d'une forme d'expression particulièrement adaptée à la nature du livre. Les nombreux prix qui leur furent attribués prouvent d'ailleurs le plaisir universel qu'elles ont suscité.

N'écrire que sur ce qu'on aime

Les ouvrages consacrés à Vasarely occupent certes une place de choix parmi tous ceux qui furent édités à l'enseigne du Griffon, mais ils ne sauraient éclipser l'ensemble harmonieux dans lequel ils s'insèrent.

¹ L'œuvre de Vasarely, exposée à présent sur l'esplanade du Mont-Blanc à Neuchâtel, s'intitule du reste *Tridim*, ce qui montre bien l'une des préoccupations fondamentales de Vasarely à cette époque.

Vasarely, Vega, 1957, peinture à l'huile, 195 x 130 cm (in Vasarely I, 1965, p. 146, ill. 159). (Photographie.) ▷



«On ne devrait écrire que sur ce qu'on aime»¹, confie Marcel Joray en 1989. Dans son cas, la restriction n'en est pas vraiment une: il aime tant de choses. Certes, nous l'avons précisé, ses goûts de savant le portent à apprécier particulièrement l'abstraction géométrique – un art rigoureux, précis comme une horloge. Ce n'est pas par hasard s'il s'est pris d'amitié pour des artistes chez qui l'esprit de finesse voisinait avec l'esprit de géométrie. La démarche quasi scientifique de l'artiste le passionnera toujours, qu'il s'agisse de Bally photographiant inlassablement chacune des étapes de sa progression graphique, de Vasarely recourant aux ordinateurs, de Pierelli se livrant à de minutieuses «spéculations» sur l'hyperespace, ou de Soto intégrant le temps et l'espace dans un chassé-croisé optique.

Mais n'oublions pas que Marcel Joray a aussi édité des artistes comme Erwin Rehmman qui jouent avec subtilité sur les forces organiquement complémentaires de l'ordre et du chaos. A force d'insister sur ce prétendu penchant «scientifique» pour l'art, on court bien sûr le risque de schématiser toute une sensibilité esthétique forcément plus complexe qu'elle n'y paraît de prime abord. L'écrivain Jean-Pierre Monnier ne s'y est pas trompé; dans l'hommage qu'il rend à son compatriote et ami, il reconnaît en lui «l'un de ces derniers survivants du XVII^e siècle français: l'honnête homme»². L'honnête homme, comme l'humaniste de la Renaissance, ne se pique de rien et connaît un peu tout. Il pratique également le raisonnement et l'approche sensuelle. Il sait analyser dans le détail et en même temps voir large, embrasser toutes les formes de la Création, tous les avatars de la conscience. Nous trouvons réconfortant de constater qu'un tel équilibre puisse subsister à une époque où la spécialisation semble régner sans partage, où l'amour et la pratique de différentes disciplines se voient trop souvent taxés d'amateurisme. L'éclectisme éclairé dont parle aussi Jean Rossel au sujet de Marcel Joray³ est justement la plus précieuse des qualités chez un amateur d'art et chez un mécène. Elle prouve l'intelligence de l'âme, son aptitude à s'adapter, son courage à affronter la nouveauté, sa volonté, enfin, à s'enrichir elle-même, à force de maturation.

Nous achevons cette rapide esquisse comme nous l'avons ébauchée, en laissant le dernier mot à Marcel Joray lui-même: «Si le savoir s'acquiert par l'école et les livres, le percevoir ne s'apprend pas par autrui, mais par l'effort personnel.»⁴

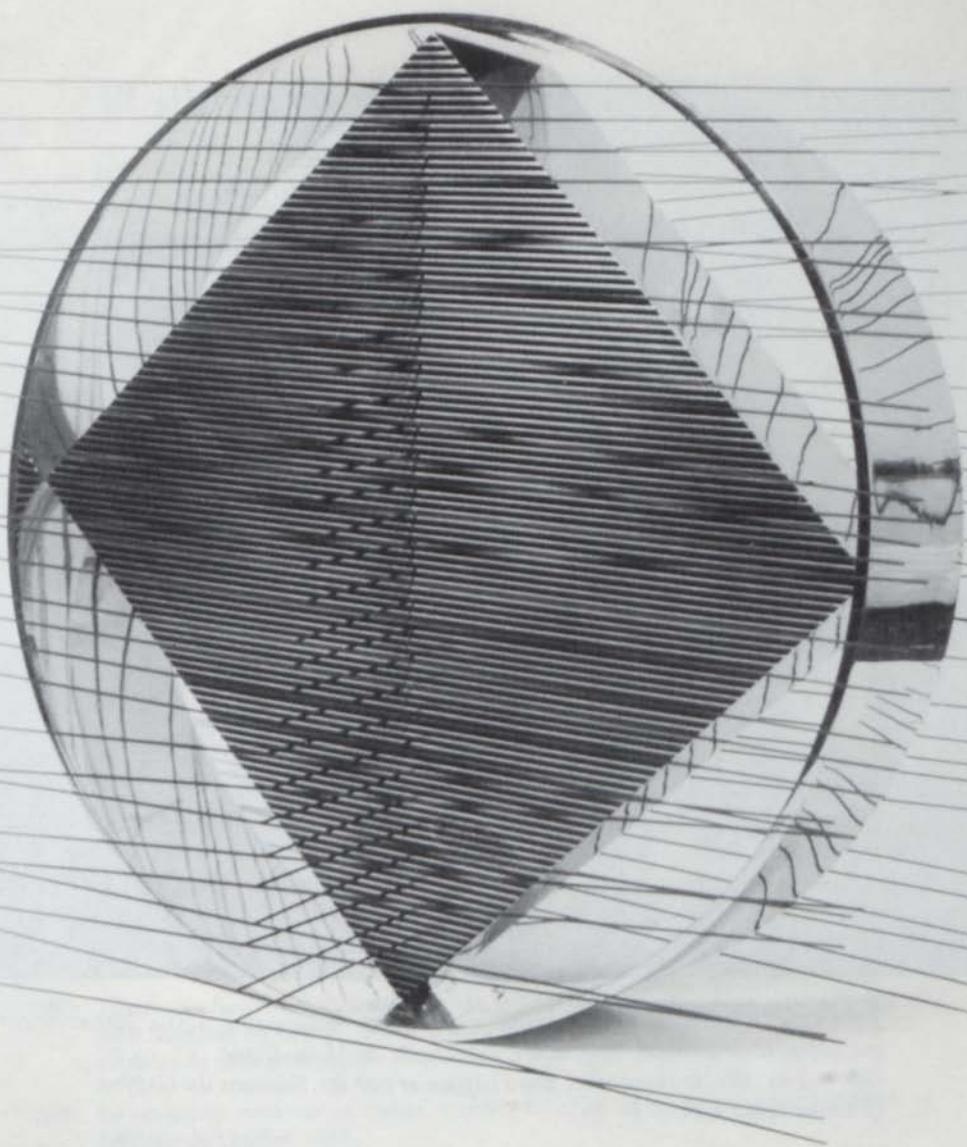
Olivier Bauermeister

¹ Marcel Joray, *La sculpture moderne en Suisse IV*, collection «La sculpture du XX^e siècle», Neuchâtel, 1989, p. 7.

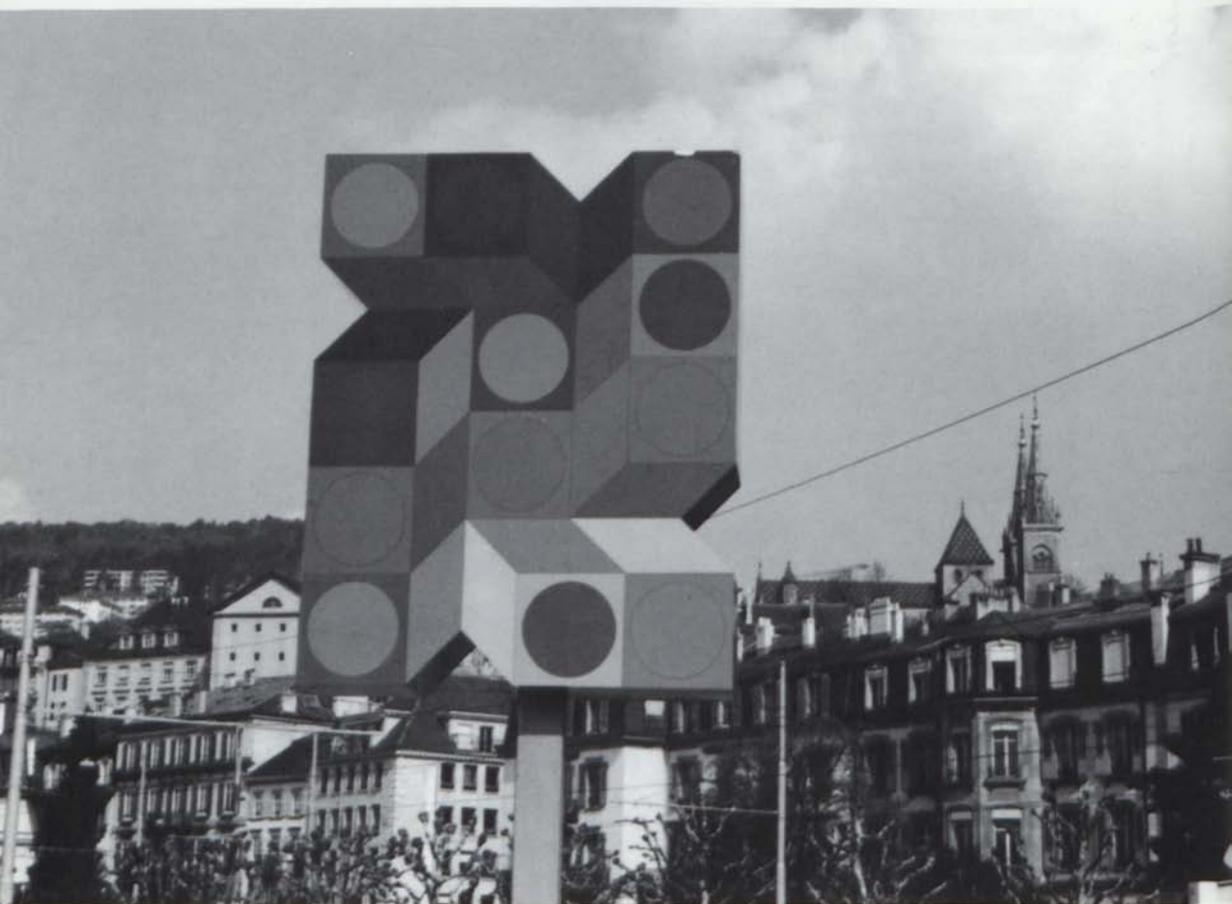
² Jean-Pierre Monnier, «Esquisse pour le portrait d'un patron», in *Hommage à Marcel Joray*, pp. 17-19. (Maquette et mise en page d'Erwin Rehmman.)

³ Jean Rossel, «Marcel Joray et l'édition scientifique», in *Hommage à Marcel Joray*, pp. 21-22.

⁴ Marcel Joray, *Peintres suisses*, Neuchâtel, 1982, p. 12.



Jesus Rafael Soto, Rombo en el círculo, 1975, sculpture, 50 cm de diámetro, Caracas, Edition Soto (in Soto, 1984, p. 169, ill. 119). (Photographic.)



Vasarely, Tridim-HH, 1974, sculpture-signal en métal peint, 350 x 280 x 70 cm sur support de 250 cm, Neuchâtel, esplanade du Mont-Blanc.
Offert à la ville de Neuchâtel par l'artiste et par les Editions du Griffon.
(Photographie BPUN.)

PUBLICATIONS DE MARCEL JORAY

- 1942 *L'Etang de la Gruyère, Jura bernois: étude pollenanalytique et stratigraphique de la tourbière* / Marcel Joray, Berne: Huber, 1942. (Thèse.)
- 1942 *Le doryphore, ravageur de la pomme de terre* / Marcel Joray, planche en couleurs et dessins de Paul-A. Robert, préface de Jean-Georges Baer, La Neuveville: chez l'auteur, 1942.
- 1944 SCHULER, Fritz et JORAY, Marcel
L'homme: physiologie, anatomie, éléments d'hygiène. Cours expérimental à l'usage de l'enseignement secondaire / Fritz Schuler, traduit de l'allemand par Marcel Joray, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1944.
- 1945 JORAY, Marcel et MÖCKLI, Maurice
La Neuveville / Marcel Joray et Maurice Möckli, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1945.
(Trésors de mon pays; 10)
- 1951 *Coghuf* / texte de Marcel Joray, La Neuveville: Editions du Griffon, 1951.
(L'Art suisse contemporain; 1)
- 1953 BESSENICH, Wolfgang et JORAY, Marcel
Paul Basilius Barth / texte de Wolfgang Bessenich, version libre de Marcel Joray, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1953.
(L'Art suisse contemporain; 6)
- 1954 *Jean-François Comment* / texte de Marcel Joray, La Neuveville: Editions du Griffon, 1954.
(L'Art suisse contemporain; 9)
- 1954 *Visages du Jura* / texte de Marcel Joray, photographies de Jean Chausse, La Neuveville: Editions du Griffon, 1954.
(Trésors de mon pays; 66)
- 1955 *La sculpture moderne en Suisse, volume I* / texte de Marcel Joray, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1955.
(L'Art suisse contemporain; 12)
- 1959 *La sculpture moderne en Suisse, volume II: 1954 à 1959* / texte de Marcel Joray, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1959.
(L'Art suisse contemporain; 14)

- 1964 *Théodore Bally: intuition et recherche dans l'œuvre de Bally* / par Marcel Joray; réflexions de l'artiste sur son travail, par Théodore Bally, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1964.
(Arts plastiques du XX^e siècle)
- 1964 *Joseph Lachat* / introduction de Marcel Joray, notice autobiographique de l'artiste, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1964.
(Arts plastiques du XX^e siècle)
- 1965 *Images du Jura* / textes de Marcel Joray, Jean-Pierre Monnier, Robert Simon, Pierre-Olivier Walzer, photographies de Jean Chausse, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1965.
- 1965 *Vasarely I* / propos liminaires de Marcel Joray, textes et maquette de Victor Vasarely, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1965.
(Arts plastiques du XX^e siècle)
- 1967 *La sculpture moderne en Suisse*, volume III / texte de Marcel Joray, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1967.
(La sculpture du XX^e siècle)
- 1970 *Vasarely II* / propos liminaires de Marcel Joray, textes et maquette de Victor Vasarely, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1970.
(Arts plastiques du XX^e siècle)
- 1974 *Vasarely III* / propos liminaires de Marcel Joray, textes et maquette de Victor Vasarely, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1974.
(Arts plastiques du XX^e siècle)
- 1976 *Vasarely* / par Marcel Joray, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1976.
- 1977 *Le béton dans l'art contemporain = Concrete in contemporary art = Beton in der zeitgenössischen Kunst* / Marcel Joray, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1977.
(Arts plastiques du XX^e siècle)
- 1977 *Erwin Rehmann II* / texte de Marcel Joray et de l'artiste, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1977.
(La sculpture du XX^e siècle)
- 1979 VASARELY, Victor
Vasarely IV / propos liminaires de Marcel Joray, textes et maquette de Victor Vasarely, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1979.
(Arts plastiques du XX^e siècle)
- 1979 *André Ramseyer*, volume I / texte de Marcel Joray, traduit en allemand par Thérèse Bhattacharya-Stettler, traduit en anglais par Alison L'Eplattenier-Clapham, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1979.
(La sculpture du XX^e siècle)

- 1980 *Ödön Koch* / texte de Marcel Joray, avec des contributions de Marie-Louise Lienhard, Franz Steinbrüchel, traduction en allemand par Margrit Moser, en anglais par Alison L'Eplattenier-Clapham, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1980.
(La sculpture du XX^e siècle)
- 1982 *Peintres suisses = Schweizer Maler* / Marcel Joray, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1982.
(Arts plastiques du XX^e siècle)
- 1983 *Attilio Pierelli* / textes de Marcel Joray, Giuseppe Arcidiacono et Attilio Pierelli, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1983.
(Arts plastiques du XX^e siècle)
- 1984 *Soto* / textes de Marcel Joray et de Jesus Rafael Soto, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1984.
(Arts plastiques du XX^e siècle)
- 1987 *Le béton dans l'art contemporain 2 = Concrete in contemporary art 2 = Beton in der zeitgenössischen Kunst 2* / Marcel Joray, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1987.
(Arts plastiques du XX^e siècle)
- 1989 *La sculpture moderne en Suisse*, volume IV / texte de Marcel Joray, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1989.
(La sculpture du XX^e siècle)
- 1994 *André Ramseyer*, volume II / textes de Marcel Joray et d'André Ramseyer, traduits en allemand par Ulrike Blatter, Neuchâtel: Editions du Griffon, 1994.
(La sculpture du XX^e siècle)

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Éditeurs neuchâtelois du XX^e siècle: études et catalogue de l'exposition / publiés par Jacques Rychner et Michel Schlup, Neuchâtel: Bibliothèque publique et universitaire, 1987.

Walzer, Pierre-Olivier, «Les Editions du Griffon», in *Éditeurs neuchâtelois du XX^e siècle: études et catalogue de l'exposition*, Neuchâtel: Bibliothèque publique et universitaire, 1987, pp. 75-85.

«De l'édition en pays neuchâtelois», in *Revue neuchâteloise* 10 (1960), pp. 3-16.
Les directeurs des diverses maisons d'édition neuchâteloises ont la parole (La Baconnière, Ides et Calendes, Griffon, Editions Delachaux et Niestlé).

Hommage à Marcel Joray: [offert à Marcel Joray pour son 70^e anniversaire par ses amis], Bâle: Basler Druck- und Verlagsanstalt, 1980.

Carducci, Laurence, «Les 50 ans du Griffon», *L'Express* du vendredi 8 octobre 1993, dans la rubrique «Week-end – Éditeurs neuchâtelois: petits mais vifs» (p. 41).

INDEX DES ILLUSTRATIONS

- N° 1 *Marcel Joray dans son bureau, devant une toile de Vasarely; en bas, une sculpture cinétique de Soto.* (Photographie Jeanne Chevalier, 1984)
- N° 2 *Les Editions du Griffon; 17, faubourg du Lac, Neuchâtel.* (Photographie BPUN.)
- N° 3 *M^{me} Yolanda Joray reçoit des mains du maire de Jérusalem le premier prix du livre d'art, pour Vasarely II.* (Photographie Photo-Emka, Jérusalem, 1971.)
- N° 4 *Le doryphore. Première publication de Marcel Joray, éditée chez l'auteur, en 1942.* (Photographie.)
- N° 5 *Sculpture d'André Ramseyer, Neuchâtel, esplanade du Mont-Blanc. Offert à la ville de Neuchâtel par les Editions du Griffon.* (Photographie BPUN.)
- N° 6 *L'emblème du Griffon, dessiné par André Rosselet.* (Photographie.)
- N° 7 *Yolanda Joray en compagnie de Naum Gabo, en 1960, à Neuchâtel.* (Photographie.)
- N° 8 *Couverture d'un des premiers Trésors de mon pays: Neuchâtel, par André Lombard, 1945.* (Photographie.)
- N° 9 *Cinq Prix Nobel réunis dans un seul volume. Revue Dialectica, 1948.* (Photographie.)
- N° 10 *Victor Vasarely, 1987.* (Photographie.)
- N° 11 *Dans les bureaux du Griffon, Yolanda, Colette et Marcel Joray.* (Photographie.)
- N° 12 *Sculpture de Jean Arp, Neuchâtel, esplanade du Mont-Blanc. Offert à la ville de Neuchâtel par les Editions du Griffon.* (Photographie BPUN.)
- N° 13 *Coghuf, Lueurs dans la nuit, 1950, peinture à l'huile (in Coghuf 1951, dernière planche).* (Photographie.)
- N° 14 *Pierelli, Vision du cube octaèdre, 1980, collection Marcel Joray (in Attilio Pierelli, 1983, p. 70, haut).* (Photographie.)
- N° 15 *Vasarely, Hommage à Malevitch, 1952-1958, peinture à l'huile 195 x 130 cm (in Vasarely I, 1965, p. 45, ill. 55).* (Photographie.)
- N° 16 *Vasarely, Vega, 1957, peinture à l'huile, 195 x 130 cm (in Vasarely I, 1965, p. 146, ill. 159).* (Photographie.)
- N° 17 *Jesus Rafael Soto, Rombo en el círculo, 1975, sculpture, 50 cm de diamètre, Caracas, Edition Soto (in Soto, 1984, p. 169, ill. 119).* (Photographie.)
- N° 18 *Vasarely, Tridim-HH, 1974, sculpture-signal en métal peint, 350 x 280 x 70 cm sur support de 250 cm, Neuchâtel, esplanade du Mont-Blanc. Offert à la ville de Neuchâtel par les Editions du Griffon.* (Photographie BPUN.)

NOUVELLE REVUE NEUCHÂTELOISE

- N° 1 *Ecrivains neuchâtelois*, 48 pages épuisé
 N° 2 Maurice Evard, *Le Château de Valangin*, 36 pages épuisé
 N° 3 Marc Alb. Emery, *Faust et Le Corbusier*, 48 pages épuisé
 N° 4 Jacques Ramseyer, *Autrefois la fête en Pays neuchâtelois*, 48 pages Fr. 9.—
 N° 5 Charles Thomann, *Nos chers impôts*, 48 pages Fr. 9.—
 N° 6 Pierre-André Delachaux, *Môtiers 85*, 48 pages Fr. 9.—
 N° 7 J. Courvoisier, M. Evard, M. Gillardin et A. Pancza, *Autour de la Carte de la Principauté de Neuchâtel dans les années de 1838 à 1845 par J.-F. d'Ostervald*, 40 pages Fr. 15.—
 N° 8 Frédéric Cuche, *Mais où sont passées les bêtes d'antan?* 52 pages Fr. 9.—
 N° 9 Roger Favre, *Urbanisme, expression d'une communauté*, 36 pages Fr. 9.—
 N° 10 Rose-Marie Girard, *Etre et paraître: la ronde des modes*, 48 pages Fr. 12.—
 N° 11 Claude Attinger, *Cadrans solaires neuchâtelois*, 48 pages Fr. 12.—
 N° 12 *Le Haut-Pays neuchâtelois au XVIII^e siècle*; suivi de: Un lecteur attentif de la *Description des Montagnes* de F.-S. Ostervald, par M. Evard, 40 pages Fr. 12.—
 N° 13 André Jeanneret, *Au-delà de l'aménagement du territoire*, 40 pages Fr. 12.—
 N° 14 Jean-Pierre Jelmini, *Les mines d'asphalte du Val-de-Travers*, 48 pages Fr. 15.—
 N° 15 *Hauterive a 12000 ans*, 64 pages Fr. 15.—
 N° 16 M. Garin, Ph. Graef, *Le Gor du Vauseyon et la Maison du Prussien*, 56 pages épuisé
 N° 17 Roger Boss, *Promenade musicale dans le Pays de Neuchâtel*, 40 pages Fr. 12.—
 N° 18 M.-L. Montandon, R.-M. Girard, *La dentelle aux fuseaux en Pays de Neuchâtel* Fr. 15.—
 N° 19 Marcel Rutti, *La mosaïque en pays neuchâtelois*, 56 pages Fr. 15.—
 N° 20 *L'Affiche neuchâteloise: le Temps des Pionniers (1890-1920)* par Michel Schlup, avec la collaboration de Liane Berberat; suivi de: *Eric de Coulon affichiste parisien et neuchâtelois (1888-1956)* par Daniel de Coulon, 64 pages Fr. 20.—
 N° 21 A. Jeanneret, *Histoire de la pêche dans les lacs jurassiens (XVIII^e-XX^e siècle)*, 32 pages Fr. 9.—
 N° 22 P. Huguenin, S. Musy-Ramseyer, D. de Rougemont, *Médaille, Mémoire de métal*, 64 p. Fr. 15.—
 N° 23 Jean-Marc Barrelet, Catherine Renaud, Roger-Louis Junod, *40 ans de création en Pays neuchâtelois: histoire, peinture, littérature*, 88 pages Fr. 15.—
 N° 24 Karin Vuilleumier-Tobler et Pierre Hirsch, *Jean-Paul Zimmermann*, 64 pages Fr. 15.—
 N° 25 Ariane Brunko-Méautis, *Liliane Méautis, peintre de la lumière*, 64 pages Fr. 15.—
 N° 26 R. Cop, *1853 - 1876 - La Chaux-de-Fonds vue par Charles-E. Tissot*, 40 pages Fr. 15.—
 N° 27 Eric-André Klausner, *Le bestiaire de la montagne des Ruillères sur Couvet. Divertissements aristocratiques de 1805*, 48 pages Fr. 18.—
 N° 28 R. Faessler et O. Bauermeister, *L'art monumental dans les bâtiments publics*, 96 p. Fr. 20.—
 N° 29 *Promenade: Valangin - La Borcarderie - Boudevilliers*, 48 pages Fr. 15.—
 N° 30 Alain Corbellari, *Confiseries et confiseurs*, 48 pages Fr. 15.—
 N° 31 *Jules Humbert-Droz et la Suisse*, 48 pages Fr. 15.—
 N° 32 Maurice Evard, Daniel Mesot, Michel Gillardin, Michel Schlup, *Autour de la carte de D.-F. de Merveilleux*, 48 pages Fr. 15.—
 N° 33 Elzjngre, *Childéric le lutin*, 56 pages Fr. 15.—
 N° 34 Cathy Gfeller, *L'essor de l'Art nouveau à La Chaux-de-Fonds*, 48 pages Fr. 15.—
 N° 35 Caroline Neesser, *Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma*, 48 pages Fr. 15.—
 N° 36 Eric-André Klausner, *Le closel Bourbon de Thielle-Wavre*, 56 pages Fr. 15.—
 N° 37 Caroline Neesser, *Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma (2)*, 56 pages Fr. 15.—
 N° 38 Michel Schlup, *Don Quichotte, illustré par Marcel North*, 128 pages Fr. 27.—
 N° 39 Charlotte Goëtz, Jacques De Cock, *Marat*, 96 pages Fr. 15.—
 N° 40 Marcel Garin, *Vieilles pierres 1933/1993*, 56 pages Fr. 15.—
 N° 41 A. Froidevaux et F. Donzé, *Description pittoresque et critique de La Chaux-de-Fonds*, par Marin Laracine, 56 pages Fr. 15.—

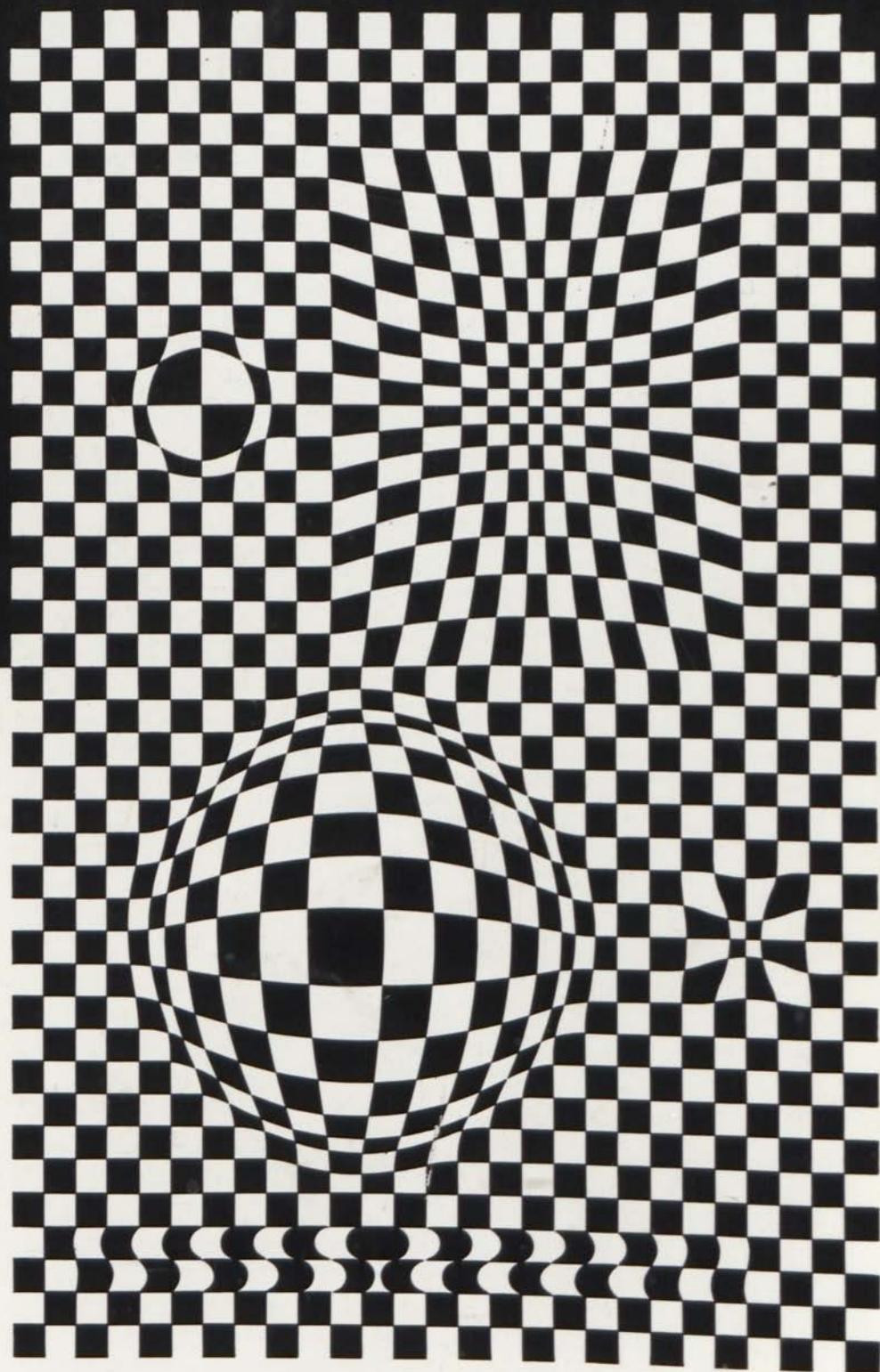
Aux Editions de la Nouvelle Revue neuchâteloise

Carte de la Principauté de Neuchâtel levée aux frais de Sa Majesté dans les années de 1838 à 1845 par J.-F. d'Ostervald, en 11 feuilles de 52x62 cm, + une feuille de titre, 2^e édition, épuisée

Frédéric-Samuel Ostervald, *Description des Montagnes et des Vallées qui font partie de la Principauté de Neuchâtel et Valangin*, réédition, 1986.

Samuel de Chambrier, *Description topographique de la Mairie de Valangin*, réédition, 1988, Fr. 60.—

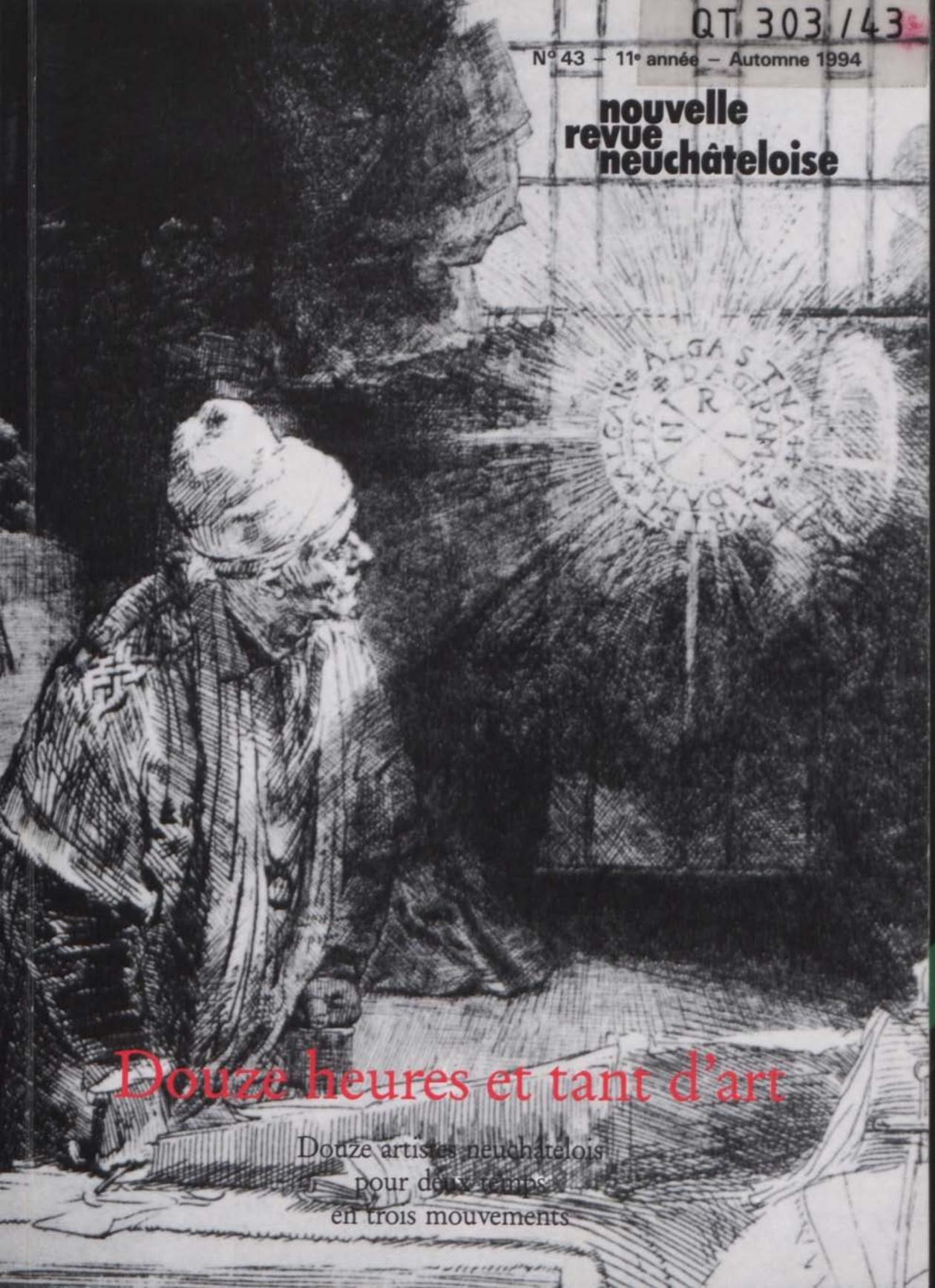
Carte géographique de la Souveraineté de Neufchatel et Vallangin en Suisse de D.-F. de Merveilleux (1694), 81x52 cm, réédition, 1991, Fr. 84.—



QT 303 / 43

N° 43 - 11^e année - Automne 1994

**nouvelle
revue
neuchâteloise**



Douze heures et tant d'art

Douze artistes neuchâtelois
pour deux temps
en trois mouvements

**nouvelle
revue
neuchâteloise**

11^e année
Automne 1994
N° 43

Publication trimestrielle

ISSN 0035-3779

Case postale 1827

CH 2002 Neuchâtel 2

Comité de rédaction:

Caroline Calame
rédactrice responsable
Maurice Evard
Michel Gillardin
Daniel Mesot
Michel Schlup

Administration

Imprimerie Typoffset Dynamic SA
9, allée du Quartz
2300 La Chaux-de-Fonds
Tél. 039/26 04 74/75

Abonnement pour une année civile:

4 numéros: Fr. 30. —

Etranger: Fr. 40. —

Abonnement de soutien dès Fr. 35. —

Sauf avis contraire, abonnement
renouvelé d'office

Prix du numéro: Fr. 15. —

Compte de chèques postaux: 20-61-6
(pour s'abonner, le versement au CCP
suffit, avec adresse complète lisible)

Couverture:

Rembrandt, Faust, fragment,
vers 1652, 209 × 161 cm

Prochain numéro:

Journal de voyage
de Charles Bovet

QT 303 / 43

Douze heures et tant d'art

Douze entretiens d'artistes neuchâtelois autour du temps
avec

Philippe Bodenmann

Pascal Bourquin

Noël Devaud

Nicolas Marcone

Sebastian Muniz

Fred Perrin

Anne Charlotte Sahli

Denis Schneider

Helga Schuhr

Luc Torregrossa

Laurent Wolf

Philippe Wyser

réalisation de

Christiane Givord

collaboration photographique Jean-Bernard Grüring

BPU NEUCHÂTEL



32000 000926552

1'917'593 - 23n

DON

QT 303 / 43



1994 / 3466

D

La Nouvelle Revue neuchâteloise se proposait depuis longtemps de consacrer un numéro à l'art neuchâtelois contemporain. Elle a confié cette tâche à Christiane Givord en lui laissant carte blanche.

Remerciements

aux Galerie 2016, Galerie François Ditesheim, Galerie MJD – Art contemporain à Neuchâtel, à la Galerie du Manoir et Galerie Jean-Claude Meier, La Chaux-de-Fonds, qui ont appuyé ce projet; aux organisateurs des biennales des Amis des Arts à La Chaux-de-Fonds qui, parmi d'autres, structurent la vie artistique neuchâteloise de leurs manifestations; aux organisateurs du colloque Le Temps dans la peinture, Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds, novembre 1992; à la SPAS, la Société des Peintres, Sculpteurs et Architectes Suisses, section Neuchâtel, dont l'exposition triennale se tiendra au musée de La Chaux-de-Fonds du 3 décembre 1994 au 3 janvier 1995 sur le thème du Temps – coïncidence qui vaudra à la Nouvelle Revue neuchâteloise d'atteindre un public élargi. (Lire l'invitation du peintre Carlo Baratelli en page 59 du présent numéro.)

Merci aussi à tous les acteurs du temps qui dansent avec ténacité et non sans courage dans l'anneau du serpent Ouroboros, celui qui, pris au jeu de se parler au centre du jour d'huis, se mord la queue faute d'orthographe, aveugle sa parole d'hier et de demain, s'étouffant les yeux ouverts de se nourrir hors la règle d'un seul sens. Chacun de ses bonds à travers le tunnel de son propre anneau nous rappelle combien nous sommes faillibles à la tentation des lettres futiles (fût-il?) au fil de la roue du jongleur. Excusez, achève le poète ou le conteur, quand il finit de faire tomber l'illusion aux orties.

Nous tenons également à remercier vivement l'Office de la documentation et de la recherche pédagogiques de Neuchâtel, qui a pris en charge une partie importante du travail photographique.

Ce numéro n'aurait pas vu le jour sans l'appui généreux de :

La Loterie romande

Crédit Suisse, Neuchâtel
Fabriques de Tabac Réunies SA
Métaux Précieux SA, Metalor
Ville de La Chaux-de-Fonds
Ville de Neuchâtel

A tous, nous leur exprimons notre vive gratitude

Christiane Givord, Neuchâtel, 1943, rédactrice indépendante pour divers journaux neuchâtelois et romands depuis 1971, est journaliste inscrite au registre professionnel depuis 1980. Outre son activité de généraliste à plein temps dans la presse quotidienne de 1979 à 1992, elle a écrit depuis 1988 des textes de catalogue ou des monographies sur les artistes neuchâtelois André Evard, Alain Nicolet, François Jaques, Pierre Beck. Elle a produit en 1993 et en 1994 Chôm'art, agenda de la culture gratuite en pays neuchâtelois. Elle prépare actuellement avec le Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel une étude sur le sculpteur Toto Meylan, exposition au printemps 1995.

Douze heures et tant d'art

Toutes blessent, la dernière tue. Qu'est-ce que c'est ?

Le voyageur n'a même pas réfléchi, il a sorti une flèche de son carquois, et d'un coup la réponse a transpercé la gorge de la femme à corps de lion, de la blanche biche, du serpent à plumes. L'eau qui assure sous la roue les jours du meunier s'est tarie. La flèche du temps, quand elle file vers son but et s'enfonce dans la gorge de la proie, est-elle bien celle qui a jailli de l'arc du chasseur, ou une autre, recrée dans son vol à chaque nouvel espace par l'intention du chasseur alignée sur les lois de la création ?

Au musée de l'horlogerie, la flèche du temps dit le jour pour aveugles par une aiguille percée à la taille, qui pivote sur un disque balisé de douze perles : la tête dit obstinément l'envers de ce que dit la queue. Dans la même horlogerie, en mémoire du temps écrit à l'encre de soleil, n'appelle-t-on pas « cadran » nombre de pièces au verbe circulaire de chiffres ? Épousailles de labyrinthes. Ce pays d'horlogers engendre donc des artistes. Nombreux. Enracinés souvent dans la même école d'art appliqué qui fit à la fois les meilleurs graveurs de mouvement, paveurs de boîtes, aquarellistes de figures, et, échappés à l'horloge, des spéculateurs de la couleur, des aventuriers des formes.

L'une des fêtes de ces artistes, avec d'autres venus d'autres filières, c'est le rendez-vous de la biennale des Amis des Arts de La Chaux-de-Fonds. A l'exercice 1987, la 58^e, un lot important d'entre eux reste sur le carreau. La flèche du temps a

frappé, leur langage a vieilli, estime le jury. Les langages neufs sont ceux des métropoles. Ou encore la flèche du temps a du retard, leur langage n'est pas mûr. Car l'heure du méridien contemporain ne saurait être ignorée, l'art neuchâtelois ne saurait exister à plus d'un code de distance des capitales. L'heure intercontinentale secoue la province. Un épisode salutaire ? Débat.

En 1992, un colloque né de la collaboration entre l'Université de Neuchâtel et l'Institut L'Homme et le Temps, du Musée international de l'horlogerie, à La Chaux-de-Fonds, explore les aspects du Temps dans la peinture. Du temps de vie des pigments au journal d'une ascèse picturale, passant à la chronique existentielle par l'autoportrait jusqu'à l'image de la folie sous-jacente à l'irruption de l'éternité dans le temps, les manières de mettre en scène le temps sont passées au crible. Discours sur le traitement du temps, sur le commentaire du temps. Mais peu de recherches sur la nature du temps à partir de laquelle l'artiste a travaillé. Les communications dessinent le temps de la matière dans le geste du peintre ou le grain métaphorique des vanités ; elles commentent le temps de l'information, de l'interaction calculée entre peintre et public qui révolutionne régulièrement la scène. Un ou deux orateurs seulement cherchent dans les œuvres un témoignage sur la nature du temps, comment cette nature intègre ou culbute, fait évolution ou catastrophe. Parmi eux, le théologien relie les signes, relit le signe tracé entre folie et folio, et Rembrandt traverse tout le format.

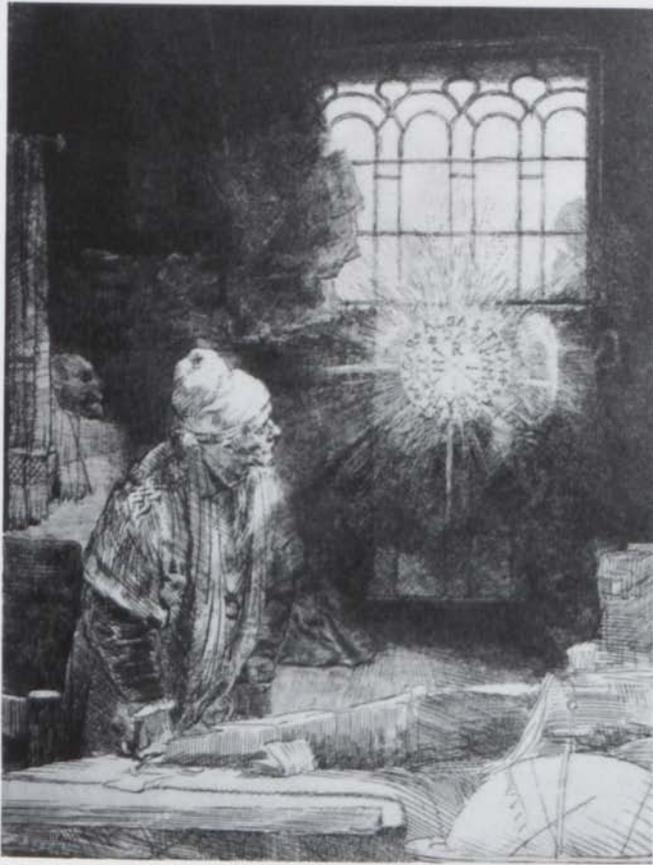
Le temps a couru : 60^e biennale des Amis des Arts, saison 1991-1992; 61^e biennale en 1993-1994, édition de crise économique : les battants de l'industrie multiplient les chômeurs, la perspective d'une société à deux vitesses, branchée économie de marché unifiée, mais rognée des vieux-langage et des pas-mûrs, saisit les cœurs. Est-ce que cela conduirait un jury à temporiser son ardeur de changement ? Des peintres auparavant écartés sont réintégrés, de jeunes artistes au langage neuf, au vieux langage régénéré, aux nouvelles versions de vieux thèmes, sont primés. Est-ce simplement une marche arrière sous le coup d'une grosse émotion ? Ou s'est-on aperçu à travers d'autres mouvements globalisants, en matière monétaire, par exemple, en matière d'économie ou de pratique médiatique, du péril qui plane sur une province quand les dimensions locales, et donc le temps local, sont nivelées par des critères d'appréciation issus d'autres contextes ? Quand l'ailleurs est totalitaire, la variété s'étiole, l'information s'effondre et l'entropie galope.

C'est que le temps n'est pas immobile, ni inaccessible ni indifférent. Depuis l'apparition du big bang et l'histoire des origines racontée par le rayonnement fossile, le temps n'est plus cette constellation individuelle inventée par la psychologie et la philosophie pour dresser un front d'explication entre le sens commun et l'horloge causale. Le temps apparaît aujourd'hui

irréversible, pétri de sens, maître et esclave à la fois des intégrations de différences, astucieux en genèse de nouvelles formes : la matrice même de la vie qui respire d'évolution. Depuis que l'horloge a lâché, on le voit qui en a plein les poches, le temps, de contractions, de dilatations, d'émergences et de bifurcations, de catastrophes. Des flots inouïs de matières tourbillonnantes dessinent ses cours, des températures monstrueuses s'équilibrent avec le froid total en des spirales qui battent la pulsation pour des galaxies : qu'est-ce qui est, exactement, entre deux mesures ?

Die Zeit. Les Indiens l'appellent Femme-qui-Change, celle qui a émergé des autres mondes, celle qui enfante, qui instruit et qui console : le temps est-il ici ou ailleurs, ici et ailleurs ? Si le temps n'est plus une page blanche qui absorbe les signes indifféremment, rendu à l'immaculature à chaque matin, quelle part a l'homme dans le texte ?

Au début, il n'y avait pas d'avant ni d'après, il n'y avait pas de passé ni de présent, parler du temps est impossible et sa nature est indicible, car nature est ce qui est à naître, ce dont nous ne savons rien. Mais nous pouvons préparer sans savoir, et d'un torchon trempé dans un rond de paroles, à déplier pour le sécher, à suspendre sur l'horizon peut-être un signe, un pli, un trait, une flèche, dire un reflet aimé de ce que les hommes partagent sans l'avoir acquis.



Rembrandt, Faust, vers 1652, 209x161 cm.

MEPHISTOPHELES

– Tope!

FAUST

– Et réciproquement! Si je dis à l'instant: «Reste donc, tu me plais tant!» alors tu peux m'entourer de liens! alors je consens à m'anéantir! alors la cloche des morts peut résonner! alors tu es libre de ton service... Que l'heure sonne, que l'aiguille tombe, que le temps n'existe plus pour moi!

(...)

FAUST

– Mais pourquoi justement cette vieille? ne peux-tu toi-même brasser le breuvage?

MEPHISTOPHELES

– Ce serait un beau passe-temps! j'aurais plutôt fait de bâtir mille ponts. Ce travail demande non seulement de l'art et du savoir, mais encore beaucoup de patience. Le temps peut seul donner de la vertu à la fermentation; et tous les ingrédients qui s'y rapportent sont des choses bien étranges! Le diable le lui a enseigné, mais ne pourrait le faire lui-même.

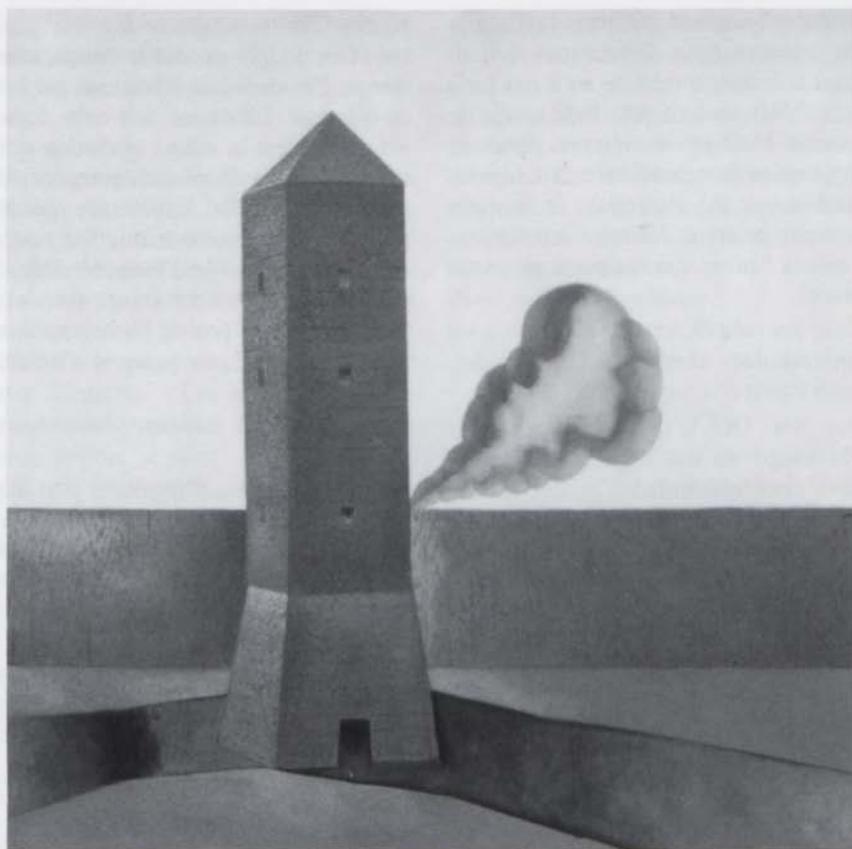
Faust, Goethe, traduction Gérard de Nerval, première partie

Or, tandis qu'ils fuyaient devant Israël et qu'ils se trouvaient dans la descente de Beth-Hôron, le SEIGNEUR lança des cieus contre eux de grosses pierres jusqu'à Azéqua et ils moururent. Plus nombreux furent ceux qui moururent par les pierres de grêle que ceux que les fils d'Israël tuèrent par l'épée. Alors Josué parla au SEIGNEUR en ce jour où le SEIGNEUR avait livré les Amorites aux fils d'Israël et dit en présence d'Israël :

«Soleil, arrête-toi sur Gabaon,
Lune, sur la vallée d'Ayyalôn!»

Et le soleil s'arrêta et la lune s'immobilisa jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis. Cela n'est-il pas écrit dans le livre du Juste? Le soleil s'immobilisa au milieu des cieus et il ne se hâta pas de se coucher pendant près d'un jour entier. Ni avant ni après, il n'y eut de jour comparable à ce jour où le SEIGNEUR obéit à un homme, car le SEIGNEUR combattait pour Israël.

Josué 10: 11-14, traduction œcuménique
Alliance biblique universelle, 1988



Sans titre, 1993, 150x150 cm. (Reproduction : Jean-Bernard Grüring.)

Nicola Marcone, peintre
Tensions d'espace sur le temps des objets
 Quatrième heure alphabétique
 Première position

A PLAT DE TEMPS

Etes-vous né dans cette ville ? Quand ?

– Non, je suis né en Italie, en 1958.

Combien de temps a duré votre formation ?

– Trente-six ans. Mais plus précisément quatre ans, aux beaux-arts à Genève. J'ai fini en 1988.

Avez-vous un atelier depuis longtemps ?

– Oui, j'ai tout de suite bricolé un atelier dans une chambre d'appartement. Mais

maintenant, j'ai un vrai atelier, dans un ancien pavillon scolaire. De l'air, des arbres, un endroit préservé.

Peignez-vous à plein temps ? Le jour ou la nuit ? Etes-vous sensible aux saisons ?

– Je ne peins pas à plein temps, pour des raisons économiques. J'enseigne deux jours et demi par semaine le dessin, la peinture et l'histoire de l'art. Auparavant, au temps des beaux-arts, j'étais assistant en lettres à l'Université, en italien. Mais je

n'ai jamais beaucoup peint la nuit. J'ai essayé, toujours pour des raisons économiques, mais mon travail ne m'a pas paru très bon. Mon souhait serait de travailler tôt le matin. Mais je vis avec une personne que son métier de comédienne fait se coucher tard le soir. Alors, voilà... Je suis très sensible aux saisons. J'aime l'été. Je travaille mieux l'hiver, qui me porte plus vers l'intérieur.

Etes-vous pressé par le temps ? Quels sont vos matériaux : traditionnels, rapides, résistants ?

– Oui. Non. Oui, le quotidien me presse. Mais le temps de ma vie semble imperméable à cette bousculade : je suis frappé d'une véritable incapacité à me projeter dans le futur. Je n'arrive pas à prévoir. Je me demande si ce n'est pas caractéristique des peintres, j'en ai connu plus d'un dans le même cas. Je manque des rendez-vous, je passe pour une tête en l'air. Une structure temporelle désagréable, surtout en Suisse, où le temps est si pointu. Dans la peinture, je ne suis pas pressé par le temps : je peins à l'huile, ce qui est normalement lent, mais je ne pratique pas vraiment toute la tradition de l'huile. Je ne prends pas de précautions pour que le tableau survive au-delà de ma mort. J'attache mon attention à ce que le travail tienne au-delà de la résistance inhérente à la création, au-delà du désir de l'image en cours : que l'œuvre dure au moins au-delà de cet accomplissement. Après...

Exposez-vous souvent ?

– Oui, actuellement trop. C'est autant de temps, beaucoup d'énergie, pris à la peinture.

Vous êtes-vous donné un temps pour l'art, une limite ?

– Non. J'essaie. Mais je déborde tout le temps. Je pars en Egypte six mois. Je ne vais pas voyager, puisque je vais peindre. Et cela compte : je vais rencontrer les plus anciennes civilisations.

Vous est-il arrivé d'arrêter le temps ?

Comme Josué ou comme Faust ?

– Oui, je fais ça tout le temps, sauver le temps, l'essentiel de l'homme, par la fixité de l'image. L'homme fait cela depuis les origines, c'est la même opération que pratique l'homme du néolithique pour simplement être là. C'est la peinture qui offre le plus de paramètres à manipuler pour créer des métaphores de l'éternité. Peu d'arts sont capables de cette image fixe, et paradoxalement très peu de photographies arrêtent le temps. Leur pouvoir d'abstraction est moindre.

Gagnez-vous et dépensez-vous beaucoup d'argent ?

– Je gagne peu d'argent et j'en dépense peu. Quand j'en manque, je suis très anxieux. Quand j'en ai, je ne m'en soucie pas.

PROJECTION DE TEMPS

Vous rattachez-vous à un groupe artistique ?

– Non, attaché est trop dire. J'ai des artistes amis.

Faites-vous partie d'une association professionnelle ?

– Oui. Des PSAS. Je ne peux assister indifférent à l'évacuation des artistes de la société. Tout seul, on ne peut rien. En association non plus, mais c'est le dernier moyen. A défaut de dynamisme faute de renouveler les cadres et les actions, c'est une amitié.

Où voyez-vous la scène artistique actuelle ?

– Il n'y a plus de scène artistique, mais des scènes, toutes provinciales, qui ne communiquent plus entre elles. Une scène allemande, une scène italienne, une scène espagnole, avec cet handicap par rapport au passé que les transferts ne se font pas : on ne va plus confronter sa manière ou voir ce qui se fait à la cour du pape et ramener des idées à Amsterdam ou Madrid. Les nationalismes envahissent tout.

Accordez-vous du temps à d'autres arts ?

– Au cinéma, à la littérature, à la poésie, si la poésie est encore de ce temps, à savoir

s'arrêter, s'installer, regarder. «*Ut poesis pictura*», ce sont deux arts si proches. Tous les deux en voie de disparition?

Avez-vous des modèles dans l'histoire de l'art?

– Mes artistes de référence sont les métaphysiques, italiens, Carrà, Sironi, De Chirico. Les néo-métaphysiciens allemands, Peter Chevalier, l'Italien Salvo.

Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail?

– Oui, il y a une part, même lointaine. Les choses entrent, presque de force, même si elles ne sont pas des sujets. Mon enfance s'est déroulée dans le monde rural. Les objets y étaient rares, chacun avec une fonction bien définie, des objets essentiels, des outils de travail. L'homme produit aujourd'hui des objets sans fonction, qui nous assiègent, qui cherchent à nous maîtriser. Les objets de la communication en particulier constituent une zone grise où l'utilité se confond avec la manipulation. Cette logique ambiguë du monde technologique n'est pas nouvelle: les Grecs, la Renaissance ont produit des objets qui travaillent l'homme dans sa pensée.

Faites-vous de l'art contemporain?

– Oui, je peins bien aujourd'hui. Non, car les faits sont têtus: la peinture est effectivement en voie d'extinction.

L'art contemporain est-il un événement?

– Non, c'est un fait objectif.

Quels sont les codes propres à ce temps? L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle parler ces codes?

– Dans les codes visuels et télévisuels, les codes méta-artistiques constituent les codes de ce temps; ces expressions qui

redistillent un point ou une page d'histoire de l'art sont une illusion, un geste qui ne se pose pas en mode impératif, mais une direction qui s'épuise d'elle-même sans aboutir, comme en proie à une aporie interne. La démarche conceptuelle qui explore ou commente ces codes ressort de la philosophie, ou de l'esthétique, mais sûrement pas de l'art.

Avez-vous de l'ambition?

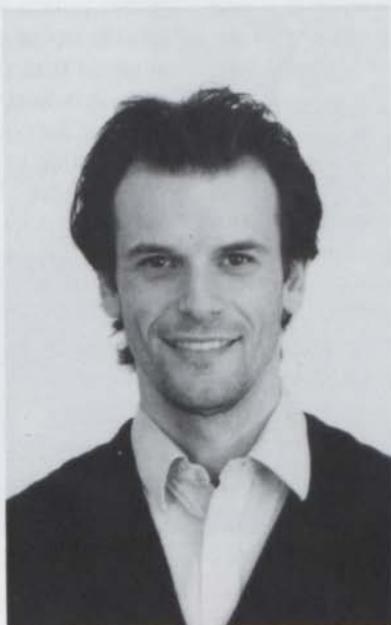
– Non.

Vit-on quoi qu'il en soit avec son temps?

– Oui.

Pensez-vous parfois: ça va trop vite? Ou ça va trop lentement?

– Ni trop vite, ni trop lentement. Dans l'art, il ne peut y avoir de vitesse artificielle, il n'y a que le temps de compréhension de la conscience humaine.



INTERLUDE

Quelle est votre image préférée du temps: Saturne – la maison – le lac – le sable – le fleuve – la roue – le fil – le serpent qui se mord la queue? Autre?

– C'est la roue, qui à la fois bouge, voyage et reste.

POINT DE FUITE

La science de référence a longtemps vu le temps comme une horloge, un assemblage de trajectoires qui finissent par se recouper après de grands cercles où passé et futur seraient des répliques l'un de l'autre, où un déplacement pourrait accomplir ou annuler le temps. Dans cette immobilité, l'agitation subjective seule, l'existence, donnerait l'illusion d'un sens. La science aujourd'hui voit un commencement à

l'univers, et le temps comme irréversible, dans une évolution intégrant constamment de nouvelles informations. La matière même change de visage et cesse de tomber sans autre vers le chaos. Cette version de la nature du temps a-t-elle fait un écho dans votre temps personnel ?

– Non. Léonard de Vinci note à propos de la rivière cette qualité étrange d'être toujours là alors que l'eau change constamment. Cette intuition géniale dit tout.

De nouvelles sciences naturelles où le temps procède comme le vivant, de manière discontinue, sont-elles plus pertinentes à votre travail ?

– Non.

En art dit-on, la création ne fait plus une ligne, mais des coups. Unique, l'œuvre d'art a constitué autrefois une valeur comme mémoire pour tous; innombrable aujourd'hui, même éphémère, elle peut tenir aussi comme défi inépuisable au temps. Entre inscription et éphémère, où mettez-vous l'accent ?

– Ni sur l'un ni sur l'autre. Ce serait pré-tentieux. Le temps est.

Votre œuvre informe-t-elle le spectateur quant au temps ?

– Oui, s'il veut bien s'arrêter.

Si l'on parle de langage du temps, y a-t-il aussi un silence du temps que pourraient dire les arts plastiques ?

– Ah! oui. C'est très important. Le peintre du silence Morandi dit avec les mêmes teintes toute cette étrangeté fondamentale de ce qui se joue une seule fois, qu'on ne peut redire le lendemain. Le discours perpétuel est une tentative de noyer le temps: tant qu'on parle, on n'écoute pas. La condition essentielle du dialogue est le silence. Tous les arts ont leur silence, l'intervalle. Le théâtre a le noir.

Avez-vous déjà rencontré des voleurs de temps ?

– Oui.

Le temps est-il une question d'actualité ?

– Oui, parce que les voleurs de temps prolifèrent.

Première petite heure pour douze chiffres

En journalisme, quelques lignes éclairant les circonstances de l'action, ou son noyau dur, se placent en tête de texte. On les nomme «chapeau». Devrait-on nommer «soulier» ou «lacet» quelques circonstances indiquées en pied ? Ce seront plutôt «Douze petites heures».

L'auteur téléphone un vendredi 1 à l'artiste, lequel quitte le pays le dimanche 3 pour six mois: le temps a failli manquer le temps à la première marche. Quelle lumineuse impulsion a fait entamer la ronde au point 4 de l'ordre alphabétique ? La rencontre rat-trapée de justesse à la petite aiguille prend deux heures en vis-à-vis le 2. Ainsi est lâchée la logique des lettres. Tant pis: le temps plonge directement à son propre texte. Naît un chiffre: P1 A4, un sac de constellations potentielles, un livre de batailles virtuelles.

C'est le premier tour de piste pour le canevas de l'interview. Constat: la première question POINT DE FUITE fait problème. Dire le temps dans toute sa nature ne sonne pas encore mûr.



Dialogue inachevé, encre de Chine et plume, 100x100 cm, 1986. (Reproduction: Pierre Bohrer.)

Anne-Charlotte Sahli, peintre, graveuse
Ephéméride à raies, éphéméride à plume
Septième heure alphabétique
Position deux

A PLAT DE TEMPS

Etes-vous née dans cette ville? Quand?

– Je suis née à Neuchâtel, et même dans cette maison, le 28 août 1939: matériel d'avant-guerre.

Combien de temps a duré votre formation?

– Normalement. Elle dure encore. J'ai fait un bachot littéraire, les beaux-arts à Berne, un peu à La Chaux-de-Fonds. Un

stage de gravure. L'apprentissage de la restauration de tableaux. Tout ce qui peut ouvrir la vue. J'ai passé il y a peu quatre mois à Paris, à l'atelier Le Corbusier de la Cité des arts. J'ai parfois ralenti le rythme. Sans m'arrêter.

Avez-vous un atelier depuis longtemps?

– Depuis toujours.

Peignez-vous à plein temps? Le jour ou la nuit? Etes-vous sensible aux saisons?

- Non, j'aimerais bien. Enfin, ça dépend. Peut-être que je m'enfermerais alors dans une tour d'ivoire, méditation-contemplation et plus d'air... Devoir sortir, avoir un horaire, cela rythme la vie. J'aime les saisons, le privilège des changements d'atmosphère. Devant le désert, j'ai pris une conscience aiguë de mes origines celtiques: j'aime les ciels animés.

Etes-vous pressée par le temps? Quels sont vos matériaux: traditionnels, rapides, résistants?

- J'aimerais être davantage ici, dans l'atelier. Peindre, graver, passer tout mon temps à dire, même modestement. Mais j'aimerais aussi être au jardin... Je suis pressée, car mon temps s'amenuise. J'ai parfois le sentiment de n'être jamais à temps, que je suis hors du temps faisant partie du temps. Quant au temps des matériaux, il est au même titre que les éléments eux-mêmes, le matériau essentiel. J'ai toujours travaillé à partir des pigments, des sables, des sels je les broie, j'aime cette préparation. Comme les traces se font, au fil des âges géologiques, je cherche l'origine, à travers l'empreinte, à travers le plaisir de l'empreinte.

Travaillez-vous vite? Exposez-vous souvent?

- Non, je ne travaille pas vite. Plus vite, ces derniers temps, mais je ne sais pas encore si cela me convient. Le temps n'a d'ailleurs aucune importance: j'écris - je travaille souvent à la plume, j'appelle donc cela écrire - j'écris tout le temps qu'il faut, dont je ne vois rien quand je suis dedans. Lente aussi est l'assimilation. Il y a trois ans, j'étais à Petra. Depuis, je mûris ce que j'ai vu à Petra. Quant à exposer, c'est le plus souvent en groupe. Pour une exposition personnelle, c'est moi qui dis quand je me sens prête.

Vous êtes-vous donné un temps pour l'art, une limite?

- Je me donne tout le temps, j'aimerais plus, sans limite. Mais est-ce une question piège?

Vous est-il arrivé d'arrêter le temps? Comme Josué ou comme Faust?

- Oui, lorsque je peins, lorsque je grave, j'arrête le temps dans le style de Josué. Quand je suis en communication, je suis suspendue dans le temps, tout est ramené au centre vital, l'œuvre se réalise à partir de l'émotion à son comble.

Gagnez-vous et dépensez-vous beaucoup d'argent?

- Non, rit-elle.

PROJECTION DE TEMPS

Vous rattachez-vous à un groupe artistique?

- Non. J'ai subi des influences, je me sens des affinités. Cézanne est une forte présence. Je me rattache plutôt à des œuvres, à tout ce qui traite du plein et du vide, de l'inspiration et de l'expiration, à la façon des Chinois, des icônes.

Faites-vous partie d'une association professionnelle?

- Oui, des Peintres Sculpteurs et Architectes Suisses.

Où voyez-vous la scène artistique actuelle?

- Faut-il la voir? Partout, comme le Coca-Cola. L'art est devenu uniforme.

Accordez-vous du temps à d'autres arts?

- Oui, beaucoup, au théâtre, à la danse, à la musique, au cinéma, à la littérature. Pas à l'art oratoire. J'aime écrire.

Avez-vous des modèles dans l'histoire de l'art?

- Oui. Chaque créateur est un modèle, a son propre type, sa manière de dire.

Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail?

- Quotidiennement.

Faites-vous de l'art contemporain?

- C'est quoi? A contre-courant de quoi? Tout le passé, tout ce qui me fait, l'enfance, l'adolescence, mais aussi ce qui fut avant ma naissance, tout cela me caractérise - et le dire est une nécessité - cela est mon présent. Qui décide ce qui est contemporain? Je suis là. Je me rattache à la terre,

elle-même saccagée. Ce qui est précieux, je le trouve empreint dans les géologies. Généalogies, géologies, traces et empreintes à travers les pierres, les végétaux, nous-mêmes.

L'art contemporain est-il un événement ?

– Pas plus qu'un événement, pas plus bouleversant que l'art des autres siècles.

Quels sont les codes propres à ce temps ?

– La vie vue à la TV est faite de codes, ça tue la vie, et même la communication.

L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle parler ces codes ?

– L'œuvre d'art parle des codes, mais pas ceux du temps. Elle parle des codes quand elle devient signe, synthèse. Aller vers les signes, c'est aller vers l'un, vers l'essentiel. Enfin, j'aimerais...

Avez-vous de l'ambition ?

– Juste ce qu'il faut.

Vit-on quoi qu'il en soit avec son temps ?

– Oui, heureusement, je ne voudrais pas en vivre un autre. J'ai suffisamment à mettre en question dans celui-ci pour pouvoir y vivre. Quant à un autre temps, demain, finalement, il n'y a pas que l'humain.

Pensez-vous parfois : ça va trop vite ? Ou ça va trop lentement ?

– Ca ne va jamais assez lentement : au lieu d'accumuler l'expérience, on la galvaude.

INTERLUDE

Quelle est votre image préférée du temps : Saturne – la maison – le lac – le sable – le fleuve – la roue – le fil – le serpent qui se mord la queue ? Autre ?

– Le sable, le ciel. Saturne aussi. Les quatre éléments font tout le temps.

POINT DE FUITE

La science de référence a longtemps vu le temps comme une horloge, un assemblage de trajectoires qui finissent par se recouper après de grands cercles où passé et futur seraient des répliques l'un de l'autre, où un déplacement pourrait accomplir ou annuler le temps. Dans cette immobilité, l'agitation subjective seule, l'existence,

donnerait l'illusion d'un sens. La science aujourd'hui voit un commencement à l'univers, et le temps comme irréversible, dans une évolution intégrant constamment de nouvelles informations. La matière même change de visage et cesse de tomber sans autre vers le chaos. Cette version de la nature du temps a-t-elle fait un écho dans votre temps personnel ?

– Est-ce que je saisis bien la question ? Elle me donne envie de dire ceci : nous sommes

minuscules. Comme des souris laborieuses dans notre temps de vie chargé de toutes les autres vies, nous essayons de rejoindre à travers les trois questions classiques « D'où je viens ? Qui suis-je ? Où vais-je ? » quelque chose qui nous échappe constamment, le grand temps qui nous offre d'autres temps, d'autres vies. Le corps fini, l'âme va poursuivre. Les steppes d'Asie centrale – je dois avoir un lien avec cette région, ma pensée y revient constamment – doivent être un lieu rattaché à un grand temps, une autre manière du temps, un lieu jouissant d'une autre dimension de l'univers. Un désert. Cela échappe à l'entendement humain : c'est tellement intérieur. Quand cela arrive pendant mon travail, je



ne contrôle pas, je ne sais plus très bien si c'est de moi, si c'est de l'autre: c'est tellement grand.

De nouvelles sciences naturelles où le temps procède comme le vivant, de manière discontinue, sont-elles plus pertinentes à votre travail ?

– C'est très positif, un nouveau temps, mais c'est aussi très dangereux, c'est très vite récupéré, en particulier par le pouvoir politique. Mais la nouvelle vision ainsi ouverte sur les phénomènes géologiques et cosmiques offre autant de valeurs à gérer qu'une quête spirituelle. Autant donc que l'art.

En art dit-on, la création ne fait plus une ligne, mais des coups. Unique, l'œuvre d'art a constitué autrefois une valeur comme mémoire pour tous; innombrable aujourd'hui, même éphémère, elle peut tenir comme défi inépuisable au temps. Entre inscription et éphémère, où mettez-vous l'accent ?

– L'art est un reflet. Dans l'univers, tout est finalement éphémère. L'artiste s'essaie à être créateur, donc il aimerait pouvoir gérer une durée. Quand j'inscris un trait, je le retarde. Cette trace sur le papier, c'est la respiration, c'est être.

Votre œuvre informe-t-elle le spectateur quant au temps ?

– Pour moi, oui. Cela marche-t-il? Je ne sais. Mais le temps de faire qui articule le temps d'être, c'est bien mon propos.

Si l'on parle de langage du temps, y a-t-il aussi un silence du temps que pourraient dire les arts plastiques ?

– Oui.

Avez-vous déjà rencontré des voleurs de temps ?

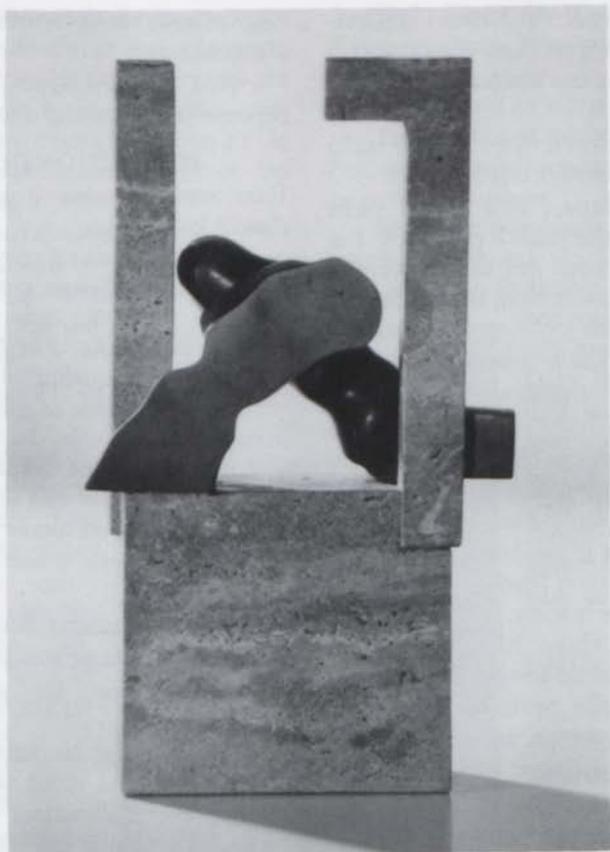
– Oui, oui, oui. Mais nous ne les nommerons point. Les voleurs de temps donnent du bon temps. Ils deviennent.

Le temps est-il une question d'actualité ?

– Oui, absolument. Mais à quoi ressemble-t-il ?

Petite heure deux en deux tours

L'artiste aurait voulu recevoir les questions avant la recontre. L'auteure a vanté le mérite des paroles spontanées. Puis la demande lui est sortie de l'esprit. L'interview a duré trois heures. L'artiste est restée intensément préoccupée pendant trois jours. Elle a mis par écrit l'essentiel qui, pensait-elle, manquait à ses réponses. Deux semaines plus tard, l'auteure la rencontre, reçoit ses notes, communique l'interview rédigée, toute chiffonnée encore de lacunes dans la huitième heure. L'artiste est satisfaite de la première transcription: bien plus nourrie d'essentiel que le souvenir gardé. Vingt-cinq mots ont été ajoutés dans la nouvelle version, mots pris dans le texte de l'artiste. La première question POINT DE FUITE fait toujours problème. Trop d'ellipses sur les différences entre les deux temps.



Espace ouvert, taille modeste, œuvre récente. (Reproduction: Jean-Bernard Grüring.)

Fred Perrin, sculpteur
Hors le temps, tant de présence
Sixième heure alphabétique
Position trois

A PLAT DE TEMPS

Etes-vous né dans cette ville? Quand?

– Non, je suis né à Boudevilliers, en 1932. Je suis venu à La Chaux-de-Fonds en 1956.

Combien de temps a duré votre formation?

– Elle dure encore, je suis toujours en formation. Il y a eu pourtant une période particulière, entre le moment où j'ai su que c'était juste, que la sculpture était bien ma

voie, que c'était ça que je voulais faire, et le moment où j'ai pu dire: je suis sculpteur et le lire dans le regard d'un autre devant mon travail. Je pourrais dire que ça, c'est ma formation, et ça a duré quelques années.

Avez-vous un atelier depuis longtemps?

– Depuis ma deuxième année à l'école d'art, c'est là que j'ai pris ma décision, et l'atelier, c'était d'abord n'importe quoi n'importe où. J'ai travaillé longtemps à la

ferme où je suis né. Puis dans l'appartement où je vivais, puis dans une chambre. Il y a vingt-quatre ans maintenant que j'ai un atelier.

Sculptez-vous à plein temps? Le jour ou la nuit? Êtes-vous sensible aux saisons?

– Je sculpte depuis huit ans à plein temps. Avant, j'enseignais à mi-temps. J'ai travaillé la nuit pour des raisons économiques, j'aimais assez bien, la nuit. Je suis sensible aux saisons.

Êtes-vous pressé par le temps? Quels sont vos matériaux: traditionnels, rapides, résistants?

– Oui je suis pressé, mais c'est un paradoxe, j'ai aussi besoin de temps. Je me prépare. J'aime me sentir bien quand je m'y mets. Mettons que je suis impatient, un peu agressif, je tiens mon besoin d'activité, je le prolonge sur la matière jusqu'à ce qu'il se passe quelque chose. Mais je ne pense pas cela en termes de temps. La sculpture est faite quand elle ne m'intéresse plus. Souvent, c'est le temps, la concentration, l'effort accordés à l'objet qui le chargent de son résultat.

Travaillez-vous vite? Exposez-vous souvent?

– Oui, je travaille vite, je suis habile. Mais je n'expose pas souvent. L'exposition, c'est une rupture, une perte de temps, et ressortir tout ça... ce qui est derrière est passé.

Vous êtes-vous donné un temps pour l'art, une limite?

– Je suis de ces gens de la campagne qui se sentent mal s'ils n'ont pas gagné leur journée. J'avais décidé comme limite de travailler tous les jours. De temps en temps, j'en saute un.

Vous est-il arrivé d'arrêter le temps? Comme Josué ou comme Faust?

– Oui dans le travail, j'arrête le temps. Josué, je ne connais pas très bien. Il arrête le soleil? J'aime bien ça, une métaphore, on trouve quelque chose, on prend la ville, on poursuit l'ennemi, quelquefois ça réussit...

Gagnez-vous et dépensez-vous beaucoup d'argent?

– Non je ne gagne pas, non je ne dépense pas beaucoup d'argent.

PROJECTION DE TEMPS

Vous rattachez-vous à un groupe artistique?

– En art, je suis un croyant. J'appartiens à ceux qui ont besoin devant une création humaine de sentir une personnalisation plus qu'une école. J'ai besoin de l'individu, de sentir quelqu'un derrière la relation au monde. Une originalité plus qu'une démarche explicable. Je suis un sculpteur sculpteur. J'ai parlé cet été avec Comesi: chez lui, les objets sont des supports d'une relation. Les objets que je fais sont.

Faites-vous partie d'une association professionnelle?

– Oui, des Peintres Sculpteurs et Architectes Suisses. Je ne suis pas très actif.

Où voyez-vous la scène artistique actuelle?

– Jusque dans les années soixante, on pouvait situer la scène artistique, jusqu'à Rauschenberg ébranlant la Biennale de Venise, De Gaulle qui voulait défendre la prééminence de Paris: on pouvait saisir les choses, ou en avoir l'illusion, dans une sorte de totalité. Depuis, les épisodes se sont emballés, et la succession des mouvements, puis plus de mouvements. Est-ce encore possible d'être au courant? J'ai résisté, comme on fait de la résistance, je suis resté un abstrait. Un classique.

Accordez-vous du temps à d'autres arts?

– Je lis, j'aime le cinéma, la musique. *Avez-vous des modèles dans l'histoire de l'art?*

– Oui. On ne naît pas sculpteur. J'ai dû avoir quelque part la prétention de faire aussi bien, si ce n'est mieux que certaines figures que je m'étais choisies. J'ai admis ensuite que le courage, c'était d'accepter d'essayer de savoir qui j'étais.

Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail?

- Oui c'est sûr, mais comment? Le monde qui continue d'aller mal... L'œuvre a toujours quelque chose qui remet en question le monde entier. Le positionnement même d'un objet fait interagir le monde. Est-ce une intention, est-ce un résultat? Je ne sais.

Faites-vous de l'art contemporain?

- Bien sûr, puisque je suis là maintenant. Certains me nomment classique.

D'autres disent qu'on n'y comprend rien.

L'art contemporain est-il un événement?

- Oui, si on prend le siècle comme unité. C'est la première fois que l'homme peut aborder, tenter de comprendre l'art de toutes les cultures comme art. Exemple: c'est le XX^e siècle qui a admis l'art roman comme art.

Quels sont les codes propres à ce temps?

- La multiplication des codes. Mais certains se mettent en évidence. Quand je descends en Toscane, que ce soit par la Bourgogne, par la Provence ou par Gênes, je visite les manifestations d'art contemporain. Ce sont toujours les mêmes artistes. Je me dis qu'il doit bien y avoir une norme quelque part qui constitue ces groupes... Les codes ont toujours existé, mais les codes de ce temps, je ne saurais les voir: ils foisonnent. Ce sont les historiens qui créent les codes.

L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle parler ces codes?

- Caravage déjà peignait dans un temps et des codes. Peut-être décidait-il d'avantage par lui-même qu'on ne le fait aujourd'hui de parler ou non le code.

Avez-vous de l'ambition?

- Oui. Sinon je n'aurais pas essayé d'être sculpteur. Vous aussi, vous avez de l'ambition?

Vit-on quoi qu'il en soit avec son temps?

- J'espère quand même.

Pensez-vous parfois: ça va trop vite? Ou ça va trop lentement?

- Je suis très ambivalent. Dans une première partie de ma vie, le temps était toujours trop lent, je pensais que les choses ne bougeaient pas. C'était moi qui ne bougeais pas. Dans le monde, tout va trop vite, les images se sont emballées, mais ça ne me remet pas beaucoup en question. Les choses vont vite si-on se laisse faire. Il est possible de rester personnel.



INTERLUDE

Quelle est votre image préférée du temps: Saturne - la maison - le lac - le sable - le fleuve - la roue - le fil - le serpent qui se mord la queue? Autre?

- Le fleuve.

POINT DE FUITE

La science de référence a longtemps vu le temps comme une horloge, un assemblage de trajectoires qui finissent par se recouper après de grands cercles où passé et futur seraient des répliques l'un de l'autre, où un déplacement pourrait accomplir ou annuler du temps. Dans cette immobilité, l'agitation subjective seule, l'existence, donnerait l'illusion d'un sens. La science aujourd'hui voit un commencement à l'univers, et le temps comme irréversible, dans une évolution intégrant constamment de nouvelles informations. La matière même change de visage et cesse de tomber sans

autre vers le chaos. Cette version de la nature du temps a-t-elle fait un écho dans votre temps personnel ?

– Je privilégie la deuxième position, ce sont des questions fondamentales, on se les pose à 4 ans. C'est la question du nouveau. Oui, quelque chose arrive, que je ne connais pas, qui est au-delà du plaisir, qui me met en relation. Ou qui est en relation ? Je ne suis pas athée.

De nouvelles sciences naturelles où le temps procède comme le vivant, de manière discontinue, sont-elles plus pertinentes à votre travail ?

– Oui.

En art dit-on, la création ne fait plus une ligne, mais des coups. Unique, l'œuvre d'art a constitué autrefois une valeur comme mémoire pour tous ; innombrable aujourd'hui, même éphémère, elle peut tenir aussi comme défi inépuisable au temps. Entre inscription et éphémère, où mettez-vous l'accent ?

– Sur l'inscription plus que sur l'éphémère, chaque chose inscrite simplement pour être inscrite, comme une pérennité qui serait sans cesse manifestée à nouveau.

Votre œuvre informe-t-elle le spectateur quant au temps ?

– La mienne, je ne sais pas. Mais il m'arrive de voir quelque chose dont je me dis : voilà quelque chose hors du temps. Un sentiment, une dimension de bien autre chose, qui est hors du temps et le rend encore plus présent.

Si l'on parle de langage du temps, y a-t-il aussi un silence du temps que pourraient dire les arts plastiques ?

– La sculpture telle que je la conçois va au-delà du langage. Les arts plastiques disent le silence par leur propre nature, ils ne peuvent le dire que comme ça.

Avez-vous déjà rencontré des voleurs de temps ?

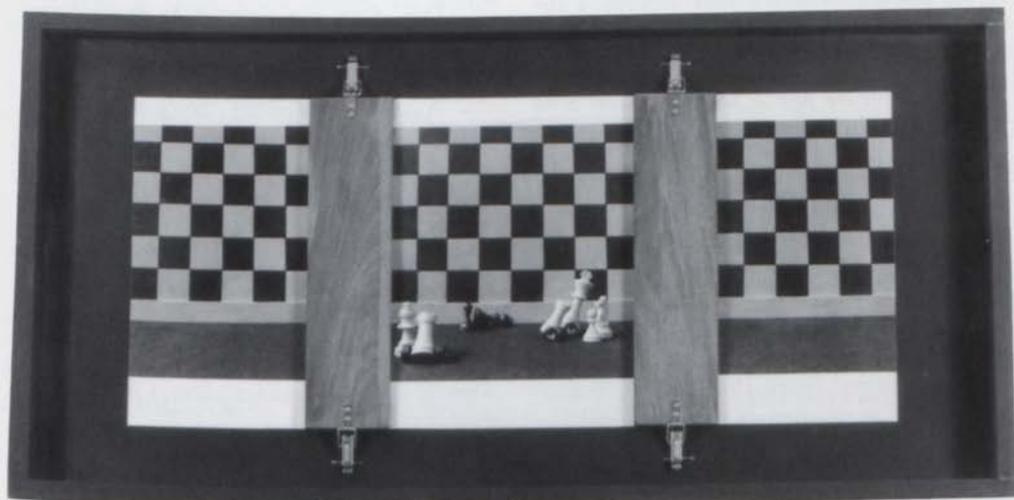
– Les cons et les casse-pieds.

Le temps est-il une question d'actualité ?

– Oui, on n'entend parler que de ça.

Petite heure de la troisième ... et le sable des mots

L'été installe son temps chaud, il fait franchement lourd, l'artiste va partir au sud, il a préféré se déplacer vers l'auteure plutôt que de prendre du temps pour le temps dans un espace encombré de valises. L'auteure n'arrive toujours pas à passer sur la première question POINT DE FUITE sans broncher. Enoncé insuffisant : ça a l'air d'un mauvais cours, le jour où le réparateur d'instruments de laboratoire remplace le professeur. Et l'artiste aux mains larges, qui sue sang et eau dans la parole, qui a pris un parti clair et même impérieux sur le temps à 4 ans, accorde trois heures de son jour tout troublé de départ pour vous répondre, gentiment, inquiet de ne pas être assez compétent. Qui faut-il être pour oser parler du temps ?



Les révoltés, photographie et bois, 60x160 cm, 1992. (Reproduction: Jean-Bernard Grüting.)

Sebastian Muniz, installation bois et photographie
L'échelle passe (le temps) passe l'homme
 Cinquième heure alphabétique
 Position quatre

A PLAT DE TEMPS

Etes-vous né dans cette ville ? Quand ?

– Je suis né à La Chaux-de-Fonds, en janvier 1972.

Combien de temps a duré votre formation ?

– A la fin de l'école, j'ai fait un apprentissage de décorateur, quatre ans. Je travaille maintenant comme graphiste, à plein temps, dans une entreprise horlogère. Pour l'instant, c'est toute ma formation. Mais j'ai envie d'apprendre, beaucoup, j'aime

les techniques artisanales, toutes, cet entretien avec les matières, toutes les façons d'en traiter avec le bois, jusqu'à la dorure à la feuille.

Avez-vous un atelier depuis longtemps ?

– Celui-ci depuis deux ou trois mois. Un autre auparavant, pendant une année et demie. Toujours provisoire, et indéterminé. Problématique.

Y travaillez-vous à plein temps ? Le jour ou la nuit ? Etes-vous sensible aux saisons ?

- Non, je ne peux pas y être à plein temps. J'ai une vie professionnelle. Je viens travailler ici plutôt en fin de journée. Je travaille la nuit parfois pendant les vacances. Mais l'été et moi, nous ne sommes pas trop copains. Mes saisons préférées disparaissent, les entre-saisons: l'année saute maintenant directement de l'une à l'autre.

Etes-vous pressé par le temps? Quels sont vos matériaux: traditionnels, rapides, résistants?

- Non, je ne suis pas pressé, je ne cours pas. J'utilise la photographie, le bois, le métal, des supports durables, mais à l'échelle d'une vie d'homme, tout de même assez éphémères. L'idée est lente à s'épanouir, la réalisation est affaire de longue haleine. Entre l'idée et la réalisation, ça va, je ne connais pas trop de panne de ce type. Mais je suis lent. J'ai déjà un travail nourricier créatif.

Travaillez-vous vite? Exposez-vous souvent?

- Quand je travaille... je travaille vite: je ne suis pas à l'atelier autant que je le voudrais. Je n'expose que très peu. Quand je faisais de la photo, j'amenais à aboutissement trois ou quatre photos par année. Depuis que je fais ce genre d'objet-installation, tout a changé, j'ai connu un déclic, comme un flash. J'ai un vrai plaisir là-dedans, je désire élargir, avancer, accomplir. Ça me plaît.

Vous êtes-vous donné un temps pour l'art, une limite?

- Non.

Vous est-il arrivé d'arrêter le temps? Comme Josué ou comme Faust?

- Non. Le rythme professionnel me ramène toujours dans le temps général, les gens qui vont et viennent, tous ces bruits.

Gagnez-vous et dépensez-vous beaucoup d'argent?

- Je gagne comme un employé normal, et je dépense pour le matériel des œuvres.

PROJECTION DE TEMPS

Vous rattachez-vous à un groupe artistique?

- Non.

Faites-vous partie d'une association professionnelle?

- Oui, d'un groupement de décorateurs. *Où voyez-vous la scène artistique actuelle?*

- Assez bien répartie dans tous les pays. Je vois des artistes intéressants répartis de par le monde.

Accordez-vous du temps à d'autres arts?

- Oui, à la danse, au théâtre, si ça se trouve, à l'opéra. Les arts sont complémentaires, et j'ai envie de voir. Je réfléchis à la vidéo. Un jour peut-être je ferai de l'installation vidéo. J'ai le temps.

Avez-vous des modèles dans l'histoire de l'art?

- Des modèles, je ne sais pas. Je voulais devenir infirmier. Le monde de l'art a été pour moi une révélation. Mon premier grand personnage a été Man Ray, et puis d'autres, tous les grands photographes, leur manière de dire et faire dire la lumière. Mais je me démarque aussi: c'est important d'être soi. Je rencontrerai encore d'autres grandes figures, j'ai tant à découvrir, mais Boltanski, ou Bill Viola vu à Lausanne l'an dernier, ce sont des gens qui me font penser. Je regarde aussi bien les impressionnistes que les conceptuels, avec plus de proximité avec les conceptuels.

Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail?

- C'est obligatoire, même si ce que je fais est assez intemporel. Plutôt laconique. *Faites-vous de l'art contemporain?*

- Peut-être, sourit-il, j'ai un pied dedans. Mais mon travail est surtout artisanal.

L'art contemporain est-il un événement?

- L'art contemporain est plutôt fait de mixtures d'événements.

Quels sont les codes propres à ce temps?

- Je ne vois pas. Y en a-t-il?

L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle parler ces codes ?

– Pas nécessairement.

Avez-vous de l'ambition ?

– Oui, de l'envie.

Vit-on quoi qu'il en soit avec son temps ?

– Oui, je crois, c'est obligé. Le temps est là, bien là, on peut s'écarter un peu. Pas beaucoup.

Pensez-vous parfois : ça va trop vite ? Ou ça va trop lentement ?

– Non. Pas trop vite.

Trop lentement peut-être. Tellement de choses à mettre bas. Mais la longue période est importante pour l'œuvre. Je dis donc : ça va bien.

INTERLUDE

Quelle est votre image préférée du temps : Saturne – la maison – le lac – le sable – le fleuve – la roue – le fil – le serpent qui se mord la queue ? Autre ?

– La roue.

POINT DE FUITE

La science de référence a longtemps vu le temps comme une horloge, un assemblage de trajectoires qui finissent par se recouper après de grands cercles où passé et futur seraient des répliques l'un de l'autre, où un déplacement pourrait accomplir ou annuler du temps. Dans cette immobilité, l'agitation subjective seule, l'existence, donnerait l'illusion d'un sens. La science aujourd'hui voit un commencement à l'univers, et le temps comme irréversible, dans une évolution intégrant constamment de nouvelles informations. La matière même change de visage et cesse de tomber sans autre vers le chaos. Cette version de la nature du temps a-t-elle fait un écho dans votre temps personnel ?

– Je crois le temps irréversible. La science cherche à acquérir du savoir là-dessus, mais ça ne se maîtrise pas. Les Égyptiens le savaient déjà. Le savoir s'étend, mais sa force diminue. Je ne sais en quoi les Anciens avaient foi, mais quand je vois ce qu'ils ont fait, je me sens plein d'une admiration profonde. Nous ne connaissons plus cela. Le seuil pour entrer dans le sacré disparaît sous l'argent.

De nouvelles sciences naturelles où le temps procède comme le vivant, de manière discontinue, sont-elles plus pertinentes à votre travail ?

– ?

En art dit-on, la création ne fait plus une ligne, mais des coups. Unique, l'œuvre d'art a constitué autrefois une valeur comme mémoire pour tous ; innombrable aujourd'hui, même éphémère, elle peut tenir comme défi inépuisable au temps. Entre inscription et éphémère, où mettez-vous l'accent ?

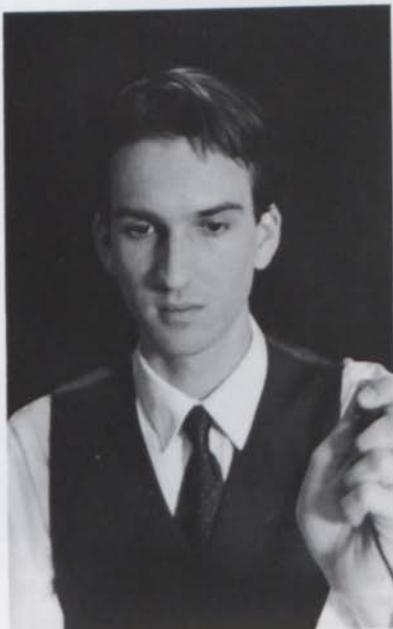
– Ça n'entre pas dans

les questions que je me pose, ni l'un ni l'autre.

Votre œuvre informe-t-elle le spectateur quant au temps ?

– Non, je ne crois pas trop. Celle-ci forcément, avec cette référence à l'holocauste, elle a trait à l'histoire. Mais mon travail évolue plutôt dans des propos intemporels. Si l'on parle de langage du temps, y a-t-il aussi un silence du temps que pourraient dire les arts plastiques ?

– Oui, la photo noir/blanc, le bois. Ils suspendent le temps à l'échelle de l'homme. A l'échelle du temps, ils passent. Avez-vous déjà rencontré des voleurs de temps ?



– Oui. Man Ray est un voleur de temps. Ils doivent être nombreux dans l'écriture, ceux qui font exister le temps tout en le gommant. Les constructeurs de cathédrales étaient de ceux là. Des gens qui se font

anonymes pour construire des formes qui restent.

Le temps est-il une question d'actualité?

– Je crois. Il est en général d'actualité, car il est là, bien là.

Petite heure... et des poussières

L'heure où l'auteure arrive en retard. Le petit chien est vraiment hors de son temps, soit la canicule établie début juillet, et l'artiste attend, à l'ombre, que l'auteure ait accompli son trajet d'éblouissements: un départ côté montagne pour un rendez-vous côté lac. La première question POINT DE FUITE fait toujours problème. Pris le parti d'attendre que la frontière ou le pivot des deux poumons du temps se dessine: côté cœur ou côté tête? L'auteure voudrait l'axe; l'artiste allonge les damiers, met des roues aux tours. La parole accroche: les yeux sauvent le temps, sourient. Le chiffre devient transparent, disparaît.



Une œuvre: De la série «I santi di MontePegli», «Santo Barbera avec une servante de la nature et de la bonté», photo originale de l'auteur 21 x 29,7 cm.

Pascal Bourquin, peintre, photographe
Deux lobes pour un seul temps
Deuxième heure alphabétique
Position cinq

A PLAT DE TEMPS

Etes-vous né dans cette ville? Quand?

– Non, ça c'est déjà toute une histoire. Je suis né à Southampton. En mars 1970.

Combien de temps a duré votre formation?

– J'ai fait mes classes primaires à Saignelégier. Je suis venu ensuite au gymnase à La Chaux-de-Fonds. J'ai fait deux fois la

première. Deux fois l'échec. J'ai dû quitter le gymnase. Il était trop tard pour m'inscrire où que ce soit. Une année de rien, que j'appelle l'année «stand-by», soit tout: la ville à apprendre, la littérature, l'histoire de l'art, le cinéma. Une autre manière de bac. Puis l'école d'art appliqué comme graphiste, cinq ans, terminés l'an dernier.
Avez-vous un atelier depuis longtemps?

– Depuis l'entrée à l'école d'art, j'ai toujours eu un travail en cours, aussi petit soit-il, une table, ou deux, une chambre en guise d'atelier. Depuis novembre dernier, j'ai un atelier-studio.

Peignez-vous à plein temps ? Le jour ou la nuit ? Etes-vous sensible aux saisons ?

– Je suis à plein temps dans mon métier, 50% comme graphiste, 50% comme peintre-photographe. Je peins souvent le soir, la nuit. Je suis très sensible aux saisons aussi, j'aime beaucoup la chaleur. En fait, c'est peut-être surtout le beau temps que j'aime, le soleil, même en hiver. La lumière du jour, tellement importante.

Etes-vous pressé par le temps ? Quels sont vos matériaux : traditionnels, rapides, résistants ?

– Je finirai atteint de lobotomie intérieure : travailler comme graphiste pour les architectes du temps, c'est courir constamment, rattraper le temps. Tandis qu'ici, au studio, chaque chose a le temps de trouver sa forme, le temps coule lentement, oublie son nom.

Travaillez-vous vite ? Exposez-vous souvent ?

– En peinture, je travaille assez vite, encore que cela ait tendance à se rallonger. Auparavant, je peignais un papier en une heure et demie, deux heures. Je peins d'une seule séance. Je ne reprends jamais, pour ne pas prendre le risque d'alourdir le geste, de perdre la fraîcheur du propos. Quant à exposer, je manque d'expérience. J'ai eu deux occasions à six mois d'intervalle en photographie. En peinture, je ne sais pas, j'ai peut-être une exposition en vue. Mais tout ça est neuf, je commence à peine.

Vous êtes-vous donné un temps pour l'art, une limite ?

– Non.

Pour le graphisme, oui. Ce n'est pas là que j'ai envie de trouver ma plénitude.

Vous est-il arrivé d'arrêter le temps ? Comme Josué ou comme Faust ?

– Oui, des fois, le temps s'arrête. La nuit, au travail. Quant à savoir comment ...

Faust, je connais, mais Josué ? Il arrête le soleil ? J'ai plus de sympathie pour la manière de Josué que pour celle de Faust, enfin, excepté l'extermination des ennemis.

Gagnez-vous et dépensez-vous beaucoup d'argent ?

– Je gagne beaucoup, car il y a six mois je ne gagnais rien du tout. Je dépense beaucoup, parce qu'il y a six mois je ne gagnais rien du tout. Je dépense beaucoup pour la photographie : c'est très cher.

PROJECTION DE TEMPS

Vous rattachez-vous à un groupe artistique ?

– Non. Tous les artistes que j'aime sont très différents. Je crains d'être snob en me disant hors de tout courant. Alors que dire ? Il y a des courants que j'adore. Pourtant, je fais autre chose.

Faites-vous partie d'une association professionnelle ?

– Non. Jamais.

Où voyez-vous la scène artistique actuelle ?

– J'ai un problème avec l'art contemporain : je situe certaines grandes choses, mais je ne feuillette pas vraiment toutes les revues, et c'est trop complexe pour s'y reconnaître autrement. Je suppose qu'à New York, en Allemagne, en Italie, il doit y avoir plein de choses à voir. Est-ce que ça a vraiment changé en vingt ans ?

Accordez-vous du temps à d'autres arts ?

– Au cinéma. A d'autres expositions de peintres-photographes, à des expos de sculpture.

Avez-vous des modèles dans l'histoire de l'art ?

– Plein.

Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail ?

– Je crois, indirectement.

Faites-vous de l'art contemporain ?

– Oui. Parce que ces choses sont faites maintenant et que j'ai 24 ans.

L'art contemporain est-il un événement ?

– Je ne sais pas si ça l'est encore. Tout le monde n'est-il pas blasé? Je suppose qu'il y a quelques étincelles ici et là. Pas encore assez de digestion pour voir ce qui est important. Je suis mal placé: pour moi, je suis encore en train de m'émerveiller de l'événement de la Renaissance italienne.

Quels sont les codes propres à ce temps?

– L'individualisme forcené, l'égoïsme, l'intolérance, le repli sur soi.

L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle parler ces codes?

– Ce serait bien si elle pouvait changer quelque chose.

Avez-vous de l'ambition?

– Oui, de pratiquer peinture, photographie, mise en scène à plein temps.

Non (*rit-il en plus*), je suis un modeste.

Vit-on quoi qu'il en soit avec son temps?

– Non, pas forcément. Autant certains peuvent aujourd'hui être informés, autant d'autres peuvent être repliés.

Pensez-vous parfois: ça va trop vite? Ou ça va trop lentement?

– Je crois que ça va tout de même trop vite. J'aime bien zapper, mais il y a des limites. On se moque des paysans à cause de leurs subventions, on pourrait apprendre quelque chose de leur manière de vivre, sur le temps. Maintenant que je suis dans le monde du travail, le sacro-saint monde du travail, j'y rencontre quelques francs fous du temps.

INTERLUDE

Quelle est votre image préférée du temps: Saturne – la maison – le lac – le sable – le fleuve – la roue – le fil – le serpent qui se mord la queue? Autre?

– Le fleuve. La maison aussi? Mettons: la maison au bord du fleuve. Pas trop près.

POINT DE FUITE

La science de référence a longtemps vu le temps comme une horloge, un assemblage de trajectoires qui finissent par se recouper après de grands cercles où passé et futur seraient des répliques l'un de l'autre. Dans cette immobilité, toutes les causes sont entendues et prévues, l'expérience reproductible fait loi, l'agitation subjective seule, l'existence, donnerait l'illusion d'un sens. Mais la science aujourd'hui assure un commencement à l'univers, le temps comme irréversible, et les éléments suspendus constamment dans leur chute entropique par une organisation de relations et d'information. La matière ainsi change de visage, cesse de tourner indifféremment et nourrit sa durée de choix, d'assemblages et de bifurcations analogues à une conscience. Cette version de la nature du temps a-t-elle fait un écho dans votre temps personnel?

– C'est le temps irréversible qui m'est spontané.

De nouvelles sciences naturelles où le temps procède comme le vivant, de manière discontinue, sont-elles plus pertinentes à votre travail?

– Les gens qui font des choses, les artistes, ne sont pas sur une autre planète, sur une île déserte. Que nous soyons tous dans un temps souple, dans des mouvements qui s'abordent ou se croisent, c'est cela qui me semble vivant.

En art dit-on, la création ne fait plus une ligne, mais des coups. Unique, l'œuvre



d'art a constitué autrefois une valeur comme mémoire pour tous; innombrable aujourd'hui, même éphémère, elle peut tenir aussi comme défi inépuisable au temps. Entre inscription et éphémère, où mettez-vous l'accent ?

– J'ai la volonté de faire de l'éphémère. Mais paradoxalement quand l'œuvre est faite, elle reste, là, sous le lit. Pas dans une caisse ignifugée, certes, mais tout de même... J'agis en fait ainsi; seul l'instant compte, et tant mieux si cela subsiste. Mais je ne m'en préoccupe pas.

Votre œuvre informe-t-elle le spectateur quant au temps ?

– Peut-être... Ça colle à une certaine actualité. Intemporelle.

Si l'on parle de langage du temps, y a-t-il aussi un silence du temps que pourraient dire les arts plastiques ?

– Oui, justement, c'est ça. Hors du temps, c'est peut-être beaucoup dire. Hors du monde, hors de la mode. La mode est dangereuse.

Avez-vous déjà rencontré des voleurs de temps ?

– Ça peut arriver. Quelquefois. Dans le graphisme, souvent.

Le temps est-il une question d'actualité ?

– Oui, tout le monde veut dompter le temps, avec des agendas informatiques, des blocs-notes partout, des cours de gestion du temps. Pensent-ils vraiment le maîtriser ?

Petite heure de cinquième

Des signes japonais au mur, un paysage d'hiver de Breughel développé en trois dimensions, personnages modelés, bâtiment reconstitué, mis enfin au monde par l'amour d'un photographe pour la mise en scène, et des consignes de vie en italien: tout est confiant et simple, aimable, réjouissant, si évidemment unique et immanquablement intégralement indubitablement irréversible dans cette petite heure de bonheur. Sauf une ronde de questions qui commencent à sentir la routine, un peu lustrées aux virgules: combien de fois peut-on poser la même question sans que le papier crève? Sauf la première, POINT DE FUITE, qui n'a toujours pas trouvé ses chevilles et résiste.



Espace bleu, acryl sur toile, 75 x 85 cm. (Reproduction : Jean-Bernard Grüting.)

Helga Schuhr-Leuenberg, peintre Au deuxième regard, le temps

Neuvième heure alphabétique
Position six

A PLAT DE TEMPS

Etes-vous née dans cette ville ? Quand ?

– Non.

Je suis née en 1944.

Combien de temps a duré votre formation ?

– Ma formation dure encore. J'ai commencé sur le tas. J'ai progressé à rebrousse-poil. J'avais fait un apprentissage. Puis une année de beaux-arts en Angleterre. La gravure et la lithographie, je

les ai apprises par des stages au Musée de Neuchâtel; l'histoire de l'art comme auditrice à l'Université.

Avez-vous un atelier depuis longtemps ?

– Ah! oui, tout de suite, enfin dès que je suis arrivée ici. J'avais un atelier, et je vivais dedans. J'en ai eu un ensuite dans chaque maison.

Peignez-vous à plein temps ? Le jour ou la nuit ? Etes-vous sensible aux saisons ?

– Depuis quinze ans, je peux peindre à plein temps. Je peins essentiellement le jour. Quand les enfants étaient petits, je peignais le soir. Il m'arrive maintenant de passer à l'atelier le soir et de me mettre au travail. Les saisons m'importent énormément, toutes, et les entre-saisons. La lumière différente nous transforme, on se sent soi-même différent, cela demande un travail au niveau de l'esprit. D'avoir voyagé m'a montré combien les saisons me manqueraient si elles disparaissaient.

Etes-vous pressée par le temps ? Quels sont vos matériaux : traditionnels, rapides, résistants ?

– Oui, j'ai le sentiment que ce temps-ci presse. Mais je me donne du temps. Depuis huit ans, je travaille à l'acryl, qui permet d'aller au bout des choses en une fois. Je choisis pourtant bien les matériaux, qu'ils soient résistants. Ça devrait durer.

Travaillez-vous vite ? Exposez-vous souvent ?

– Oui, je travaille vite, régulièrement. J'expose aussi souvent, le nouveau.

Vous êtes-vous donné un temps pour l'art, une limite ?

– Tout au début, oui, j'ai pris ça pour un jeu et j'avais une vague limite : on verra ce que ça donne dans cinq ans. Maintenant, je ne pourrais plus arrêter.

Vous est-il arrivé d'arrêter le temps ? Comme Josué ou comme Faust ?

– Je peux le faire, arrêter le temps, quoique la peinture soit action. Encore une contradiction : cela s'arrête quand je peins. Est-ce là la manière de Faust ?

Gagnez-vous et dépensez-vous beaucoup d'argent ?

– Quand je gagne un peu d'argent avec la peinture, je dépense beaucoup : j'achète de la toile, des couleurs, je vais voir une exposition très loin, à New York. Quand je n'en gagne pas, je le fais quand même.

PROJECTION DE TEMPS

Vous rattachez-vous à un groupe artistique ?

– Formellement non.

Faites-vous partie d'une association professionnelle ?

– Oui, de loin, je fais partie de la Künstlerbund.

Où voyez-vous la scène artistique actuelle ?

– A New York. On peut aussi créer ailleurs, mais montrer, ça se passe là, à New York ou à Berlin.

Accordez-vous du temps à d'autres arts ?

– Je joue du piano depuis toujours. J'aime aller au concert et j'aimerais y aller bien plus.

Avez-vous des modèles dans l'histoire de l'art ?

– Beaucoup. Pas du tout. Je viens du corps humain et de la figuration. Comment ne pas avoir Michel-Ange comme modèle ? Mais je regarde aussi les Fauves en avançant dans ce dépouillement vers le corps là où il n'aurait même plus prétexte de la forme, qui m'est donné par le geste.

Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail ?

– Mon travail est le reflet de notre temps, vu par moi.

Faites-vous de l'art contemporain ?

– Je le pense.

L'art contemporain est-il un événement ?

– Pour ceux qui sont déjà dans cet espace, oui. Pour les autres, non.

Quels sont les codes propres à ce temps ?

– Deux familles d'œuvres expriment la multitude actuelle, issue du règne de la sensibilité subjective : leur contenu tente soit l'universel, soit le très compliqué, sans que cela corresponde d'ailleurs aux catégories figuratives ou abstraites ou conceptuelles si souvent mises en avant.

L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle parler ces codes ?

– Si l'artiste est un témoin, ou même qu'il anticipe, il doit parler ces codes. Sinon, il peut parler autre chose. Mais on s'échappe très difficilement.

Avez-vous de l'ambition ?

– Oui. Sans volonté de faire, même en toute modestie, on échoue à produire du sens.

Vit-on quoiqu'il en soit avec son temps ?

– Oui.

Pensez-vous parfois : ça va trop vite ? Ou ça va trop lentement ?

– Ça va à la fois très vite et très lentement : les choses changent très vite, et si l'on considère les décisions à prendre, les actes devraient aller bien plus vite. C'est l'équilibre qui prend du temps.

INTERLUDE

Quelle est votre image préférée du temps : Saturne – la maison – le lac – le sable – le fleuve – la roue – le fil – le serpent qui se mord la queue ? Autre ?

– Le fleuve : il se renouvelle tout le temps, il ne s'arrête pas, il va en avant.

POINT DE FUITE

La science de référence a longtemps vu le temps comme une horloge, un assemblage de trajectoires qui finissent par se recouper après de grands cercles où passé et futur seraient des répliques l'un de l'autre. Dans cette immobilité, toutes les causes sont entendues, l'expérience reproductible fait loi, l'agitation subjective seule, l'existence, donnerait l'illusion d'un sens. Mais la science aujourd'hui assure un commencement à l'univers, le temps comme irréversible, et les éléments suspendus face à l'entropie par l'organisation, faite de relations et d'information. La matière ainsi change de visage, cesse de tourner indifféremment, et nourrit sa durée de choix, d'assemblages et de bifurcations analogue

à une conscience. Cette version de la nature du temps a-t-elle fait un écho dans votre temps personnel ?

– Je ne dis pas les choses ainsi. Mais je comprends ce dont vous parlez. Dans ma conception, c'est le temps qui me surprend : tout à coup, je trouve du temps que je ne pensais pas avoir. Il y arrive des choses d'un autre goût. Concrètement, cela ressemble à ce qui se passe quand on perd quelqu'un de cher. On est étonné de ce qui reste réellement : quelque chose existe, et simultanément n'existe pas. Cette différence me dit le temps.

De nouvelles sciences naturelles où le temps procède comme le vivant, de manière discontinue, sont-elles plus pertinentes à votre travail ?

– Tout est ouverture. En art dit-on, la création ne fait plus une ligne, mais des coups. Unique, l'œuvre d'art a constitué autrefois une valeur comme mémoire pour tous ; innombrable au-

jourd'hui, même éphémère, elle peut tenir aussi comme défi inépuisable au temps. Entre inscription et éphémère, où mettez-vous l'accent ?

– Aujourd'hui, sur l'éphémère. Et pourtant, je traite avec soin l'exécution et les tableaux.

Votre œuvre informe-t-elle le spectateur quant au temps ?

– Pas au premier regard. Mais dès le deuxième, voilà, ça a commencé : le temps qui passe, le temps qui est. Moins que chez les métaphysiciens pourtant.

Si l'on parle de langage du temps, y a-t-il aussi un silence du temps que pourraient dire les arts plastiques ?

– Certainement.



Avez-vous déjà rencontré des voleurs de temps ?

– Ah! oui, je connais. J'en suis une.

Le temps est-il une question d'actualité ?

– Oui, c'est une question omniprésente, le sujet principal, le mot en vogue de notre temps

que nous n'avons pas.

Petite heure à la peau bleue

L'auteure voudrait appeler l'artiste: elle arrivera tard. L'artiste ne répond pas: tant pis en route. Croisement des deux à l'entrée du quartier: l'artiste jaillit de son véhicule. La rencontre est impossible. Le chien est blessé. Il faut l'emmener à soigner. Rendez-vous remis d'une heure. Une heure et demie plus tard: l'entretien se détend à la menthe fraîche, lumière amortie d'un salon préservé d'été. L'animal couché n'a pas gémi une seule fois. Le chirurgien l'a rasé largement avant d'agrafer les déchirures faites par un autre chien. Dans le poil tout noir, la peau bleue, le désinfectant rouge, rouge la lèvre de la plaie sous son échelle d'agrafes. La première question POINT DE FUIITE a une nouvelle forme. L'artiste se demande pourquoi l'auteure ne consacre pas tout son temps à dire le temps. C'est tellement excitant, intéressant, important cette autre figure de la chute des astres. L'auteure se le demande aussi. La constellation du chien dérive localement sous chiffre P6 A9. Faute de temps est-elle due au signe? L'auteure part une toile bleue sous le bras, deux rectangles de coton blanc qui font un sablier. L'entrevue a duré trois grosses heures.



Noël Devaud, *Projet pour une décoration*, huile sur aluminium et relief en laiton, 1992, 90x87,5 cm.

(Reproduction: Jean-Bernard Grüring.)

Noël Devaud, peintre, sculpteur, graveur

La pierre d'angle du temps

Troisième heure alphabétique

Position sept

A PLAT DE TEMPS

Etes-vous né dans cette ville? Quand?

– Je suis né à La Chaux-de-Fonds en 1934.

Combien de temps a duré votre formation?

– Soixante ans. Non, en fait entre mes premières tentatives de peindre, 1948-1949, vers 15 ans, et mon premier tableau vrai, en 1957, cela doit être mon temps de formation. C'est à ce moment-là que mon travail a commencé, avec une réalisation d'un jet, où j'ai pris conscience de ce qu'est un tableau: deux espaces, la peinture est ce qui se joue entre les deux, proportions, nombre d'or, spéculations plus ou moins volontaristes, esthétiques ou métaphysiques.

Avez-vous un atelier depuis longtemps?

– Depuis toujours, des petits, des grands. Le plus beau est celui que j'ai maintenant.

Peignez-vous à plein temps? Le jour ou la nuit? Etes-vous sensible aux saisons?

– Non. Je peins le jour. Je suis très sensible aux saisons. Extrêmement.

Etes-vous pressé par le temps? Quels sont vos matériaux: traditionnels, rapides, résistants?

– Oui. C'est incroyable, mais il y a urgence, et pourtant je n'ai aucune obligation. Le choix de mes matériaux aussi est paradoxal. Je touche à tout: alors que je peins essentiellement à l'huile, j'utilise aussi la pierre, le métal, que j'inclus dans des retables dont deux autres volets sont peints, mais que je pratique aussi la lithographie, en gravure, à l'eau-forte. Je déteste l'acryl: je m'étais fourni en cou-

leurs, elles ont séché. J'aurais voulu sa rapidité, cette possibilité de revenir immédiatement, de conclure en peu de séances. Mais un glacis à l'acryl est laid, inepte. L'acryl pourtant est très durable, alors que tout ce qu'on fait maintenant devrait disparaître. Je suis sentimentalement avec ceux qui vont très vite. Mais je suis fondamentalement lié aux matériaux résistants. A l'huile, une semaine entre deux couches de glacis, c'est un minimum. Peut-être aussi que cela m'arrange: certains de mes tableaux durent depuis dix ans.

Travaillez-vous vite?

– Non, donc.

Exposez-vous souvent?

– Non.

Vous êtes-vous donné un temps pour l'art, une limite?

– Non. Je ne peux pas envisager le sens de cette question. Je peux envisager que ça ait du sens pour d'autres. Savoir ce que je vais faire m'est complètement étranger. J'ai des envies. Après, je vois ce qui s'est manifesté dans mon travail, ou comment moi je deviens: cela se donne en termes de phénomènes physiques.

Vous est-il arrivé d'arrêter le temps? Comme Josué ou comme Faust?

– Ce n'est pas moi qui arrête le temps. Mais cela arrive par la voie de la jubilation, de l'extase. Picasso a témoigné de cela, de cette production mentale d'endomorphine pareille à celle que connaissent les sportifs, quand vibre une autre longueur du temps, que le temps s'écoule sous soi, que l'on gagne des années. La pierre philosophale, la cure de jeunesse, c'est ça que je cherche. C'est la caractéristique même du

chef-d'œuvre, c'est le concert des anges du retable d'Isenheim, c'est l'instant d'ouverture de tous les chakras que recherchent les grands mystiques, le sommet de la recherche alchimique quand le volatil est devenu fixe; ce que le peintre fait en petit, en doses homéopathiques quand il produit cette émotion drogue. On ne peut pas seulement l'imaginer, c'est une expérience physique et en même temps un trou noir psychique, la jubilation.

Gagnez-vous et dépensez-vous beaucoup d'argent ?

– Si je répons, les impôts, qu'est-ce qu'ils vont me dire après ?

PROJECTION DE TEMPS

Vous rattachez-vous à un groupe artistique ?

– Non.

Faites-vous partie d'une association professionnelle ?

– Non. Je dirais presque: hélas! Mais c'est un refus de trente ans.

Où voyez-vous la scène artistique actuelle ?

– Je ne la vois pas du tout. L'actualité artistique est l'otage d'un détournement de sens, un vrai hold-up moral, analogue à celui pratiqué jadis sur «L'enterrement de François d'Assise» peint par Giotto. On a lu cette toile comme une anecdote historique alors qu'elle contient plusieurs plans de signification à divers niveaux d'abstraction. J'illustre ce que j'entends par «niveau d'abstraction»: au jeu d'échecs, certains joueurs connaissent juste les règles; d'autres possèdent suffisamment le jeu pour prévoir cinq coups d'avance, d'autres vingt coups: chacun domine un niveau d'abstraction différent. Ce détournement a commencé au moment où l'on a dit «peinture abstraite» pour peinture non figurative et qu'elle est devenue la seule actualité, l'actualité autorisée. Or, toute la peinture, même la peinture ancienne, est abstraite.

Accordez-vous du temps à d'autres arts ?

– J'ai fréquenté les arts martiaux. Si l'on tient le billard pour un art, ce pourrait être ça: je lui accorde du temps. L'art, c'est ce qui constitue le support d'une pensée active. En fait, il n'y en a pas d'autres pour moi que la peinture, c'est mon seul médium, ma seule place inspirée. Si j'étais yogi, ce serait le yoga. Les tableaux ne sont que la trace d'une expérience.

Avez-vous des modèles dans l'histoire de l'art ?

– Oui. Beaucoup. Des personnalités qui m'ont appris quelque chose.

Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail ?

– Oui, forcément. En amont, en aval. L'innocence est une vue de l'esprit. Ce qui s'abstrait de l'actualité continue à la dire, et les bouteilles de Morandi disent son temps comme disent le leur les pommes de Cézanne.

Faites-vous de l'art contemporain ?

– Oui. Par force. Mais Delacroix aussi faisait de l'art contemporain.

L'art contemporain est-il un événement ?

– Les artistes les plus représentatifs de ce qu'on appelle l'art contemporain, les Tinguely, les Büren, etc., sont les remplaçants des pompiers Bouguereau, Cabanel, Gérôme au moment où surgissait l'impressionnisme. Des artistes officiels. Le Seyon tel que l'on vient de le refaire dans la rue du Seyon à Neuchâtel est une retombée des colonnes de Büren: on est cerné, ils sont omniprésents, comme les pompiers.

Quels sont les codes propres à ce temps ?

– Le premier: «Tout est à vendre», mais vraiment tout, sans aucune déontologie, comme de récupérer des cornées ou autres organes sur les cadavres de la guerre yougoslave pour procéder à des greffes, sans aucune idée ni conscience du diabolique. Picasso avait déjà vu ça, en 1950, dans une lettre «Jugement porté par le peintre sur son art et sur lui-même» où il dit entre autres: «Nous ne sentons plus l'art comme besoin vital, comme nécessité spirituelle,

comme c'était le cas dans les siècles passés. Beaucoup de nous continuent à être des artistes et à s'occuper d'art pour une raison qui a peu de choses à voir avec l'art véritable, mais plutôt par esprit d'imitation, par nostalgie de la tradition, par force d'inertie, par amour de l'ostentation, du luxe, de la curiosité intellectuelle, par mode ou par calcul. (...) Ce furent de grands peintres que Giotto, Le Titien, Rembrandt et Goya. Je suis seulement un amuseur public qui a compris son temps et apaisé le mieux qu'il a pu l'imbécillité, la vanité et la cupidité de ses contemporains.»

Le code de la vente à tout prix signale et englobe tous les autres. *L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle parler ces codes?*

– L'œuvre d'art a le devoir de tirer vers le haut. Quand elle parle les codes du temps, si les codes menacent l'équilibre et la survie de l'homme, l'œuvre d'art lui porte atteinte de la même manière. Dans ses souvenirs, l'Allemand Georges Grosz, cubiste, futuriste, puis dadaïste virulent de la branche la plus provocante, raconte comment en 1933, quittant l'Allemagne pour les Etats-Unis devant la montée du nazisme, il a eu ce sentiment fulgurant d'un lien entre le n'importe quoi, la dérision totale, l'insanité et la vulgarité déployée par lui et ses amis artistes, et l'ordre ahurissant qu'il voyait se mettre en place.

Avez-vous de l'ambition?

– Non, j'ai de l'orgueil. Je suis trop orgueilleux pour avoir de l'ambition.

Vit-on quoi qu'il en soit avec son temps?

– Oui. Même si je me sens du XVII^e siècle.

Pensez-vous parfois: ça va trop vite? Ou ça va trop lentement?

– Oui. Je pense: ça va trop vite. C'est peut-être un truc de vieux. Le flux d'information rend impuissant en proportion exacte de sa rapidité.

INTERLUDE

Quelle est votre image préférée du temps: Saturne – la maison – le lac – le sable –

le fleuve – la roue – le fil – le serpent qui se mord la queue? Autre?

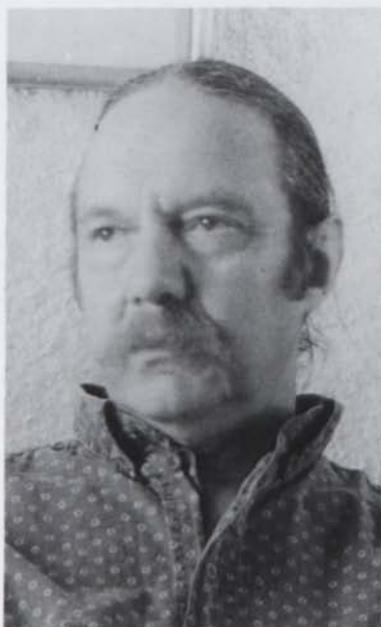
– Le fleuve. Par sentiment pour Hermann Hesse et Siddharta.

POINT DE FUITE

La science de référence a longtemps vu le temps comme une horloge, un assemblage de trajectoires qui finissent par se recouper après de grands cercles où passé et futur seraient des répliques l'un de l'autre. Dans cette immobilité, toutes les causes sont entendues, l'expérience reproductible fait loi, l'agitation subjective

seule, l'existence, donnerait l'illusion d'un sens. Mais la science aujourd'hui assure un commencement à l'univers, le temps comme irréversible, et les éléments suspendus face à l'entropie par l'organisation, faite de relations et d'information. La matière ainsi change de visage, cesse de tourner indifféremment et nourrit sa durée de choix, d'assemblages et de bifurcations analogues à une conscience. Cette version de la nature du temps a-t-elle fait un écho dans votre temps personnel?

– Curieusement, les très grands artistes avaient parfaitement compris ce nouveau temps. Quand Euclide poursuit l'idée d'harmonie et établit la section d'or, qui dit que pour que l'harmonie naisse, il faut



établir une proportion telle que la petite dimension soit à la moyenne comme la moyenne est au tout, quand il médite sur le pentagone, sur le nombre dieu ou le nombre π , il ne souscrit ni au hasard, ni à la mort, ces courtes vues qui rejoignent l'illusion d'optique.

De nouvelles sciences naturelles où le temps procède comme le vivant, de manière discontinue, sont-elles plus pertinentes à votre travail ?

– Le temps et ses implications entrent partout, règlent tout, pas seulement le monde des arts. Il règle la vision du temps aussi.

En art dit-on, la création ne fait plus une ligne, mais des coups. Unique, l'œuvre d'art a constitué autrefois une valeur comme mémoire pour tous; innombrable aujourd'hui, même éphémère, elle peut tenir comme défi inépuisable au temps. Entre inscription et éphémère, où mettez-vous l'accent ?

– J'aimerais pouvoir rêver et croire en la valeur d'éternité. Mais l'art mis en avant aujourd'hui est tout à fait périssable. Art

conceptuel, processus littéraire, palimpseste inépuisable, on trouve des valeurs dans les modes, et des choses périssables conservées au musée. Peut-être suis-je ringard : mais de toutes mes fibres hérissé contre cette erreur sur l'éphémère. *Votre œuvre informe-t-elle le spectateur quant au temps ?*

– Oui, sur le temps général et sur mon temps à moi.

Si l'on parle de langage du temps, y a-t-il aussi un silence du temps que pourraient dire les arts plastiques ?

– C'est simplement ça la peinture, de Grünewald à Goya en passant par Vélasquez, et tous les autres.

Avez-vous déjà rencontré des voleurs de temps ?

– Plein. Non, c'est une blague. Depuis soixante ans, seule l'école m'a volé mon temps. Là j'en ai perdu, et je l'ai regretté, mais depuis on ne m'en a plus volé : je n'ai jamais cessé de m'amuser.

Le temps est-il une question d'actualité ?

– Toujours.

Petite heure de septième position : distille l'impatience

Le temps règle tout et permet donc la vision que l'homme se fait de lui : et s'il veut se cacher, le temps ? Ou se dérober ? L'auteur n'arrive pas à joindre l'artiste du premier rang alphabétique, dont le travail a été d'emblée au cœur du projet, dont le téléphone est quotidiennement sourd depuis des semaines. Absente. L'été ? La malchance ? Une humeur du ciel qui veut montrer son opposition ? Cela n'a-t-il pas été une faute grave, une sottise discourtoise à l'égard de l'ordre, de commencer le travail avec le point 4 de l'ordre alphabétique en risquant la configuration P1 A4 ? De donner au chiffre des saisons et des horizons la première position, privilégiant le monde plutôt que l'éternel ? D'autant plus que l'artiste de la onzième heure lui non plus ne répond pas ; 11, doublet de l'unité, chiffre étrange, pâleur jumelle, suspens sous le but, laps muet. Exorcisme par la septième heure : l'artiste est là, disponible, content, souriant, il attend l'auteur. Ils parlent quatre heures.



Saint Christophe, gouache sur papier, 1994, 30x42 cm. (Reproduction : Jean-Bernard Grüring.)

Luc Torregrossa, peintre
Temps du sens vide
Dixième heure alphabétique
Position huit

A PLAT DE TEMPS

Etes-vous né dans cette ville ? Quand ?

– Oui, je suis né à La Chaux-de-Fonds, le 29 juin 1965.

Combien de temps a duré votre formation ?

– Une année préparatoire pour l'école d'art appliqué, un an comme auditeur, puis deux ans d'école d'arts décoratifs à Genève, une année de beaux-arts toujours à Genève, mais en fait peu d'enseignement,

notamment sur le plan technique, avec des professeurs qui veulent voir faire de l'art conceptuel ou minimaliste mais ne donnent aucun enseignement technique. Cela m'a pourtant offert l'occasion de rencontres avec des gens aux mêmes intérêts que les miens, une tournure d'autodidacte. Les cours suivis depuis l'enfance avec le peintre Jean-Paul Perregaux constituent ma vraie formation. En fait, ma formation dure encore.

Avez-vous un atelier depuis longtemps ?

– J'ai toujours travaillé dans les appartements où je vivais.

Peignez-vous à plein temps ? Le jour ou la nuit ? Etes-vous sensible aux saisons ?

– Je peins à plein temps. Le jour et la nuit. Non, je ne suis pas tellement sensible aux saisons. Mais à la lumière. Les saisons interviennent pourtant dans mon travail quand elle me permettent, ou m'interdisent, de trouver les modèles nécessaires à certaines études : impossible de dessiner des fleurs sauvages en hiver.

Etes-vous pressé par le temps ? Quels sont vos matériaux : traditionnels, rapides, résistants ?

– Je ne suis pas pressé par le temps dans le quotidien. Quant aux matériaux, j'ai un peu tout utilisé, en faisant attention pourtant à la résistance. J'ai assez longtemps travaillé d'un seul jet, vite, mais je vais maintenant vers une élaboration plus lente, je tiens à une exécution plus poussée.

Exposez-vous souvent ?

– Oui.

Vous êtes-vous donné un temps pour l'art, une limite ?

– Non. Je me donne la discipline de travailler tous les jours, quitte à être mauvais, ou même à gâcher ce que j'ai fait la veille. Mais de la préoccupation de peindre, je n'en sors jamais.

Vous est-il arrivé d'arrêter le temps ? Comme Josué ou comme Faust ?

– J'ai remarqué que le temps est élastique. Mais la sensation d'arrêt du temps m'est inconnue, par une voie comme par l'autre. Je peux rechercher des choses en fait d'absolu, mais celle-là ne me semble pas en faire partie. Stopper le flux du temps lui-même, indépendamment de la façon dont on le mesure, en heures, en lunes ou en saisons, me paraît morbide.

Gagnez-vous et dépensez-vous beaucoup d'argent ?

– Je gagne et consomme très peu par rapport à la moyenne, mon salaire horaire est nul.

PROJECTION DE TEMPS

Vous rattachez-vous à un groupe artistique ?

– Non. Il n'y a pas de groupes artistiques. Plutôt, il n'y en a plus. Et s'il y en avait, je ne les connais pas. Les derniers mouvements marquants remontent aux années soixante. L'évolution moderne est alors terminée : les mouvements modernes étant par essence révolutionnaires (toute l'histoire de la peinture depuis la fin du XIX^e siècle se fonde sur une remise en question des valeurs de l'art académique), ils ne peuvent, sans contredire leur essence, se perpétuer comme une forme classique ou traditionnelle.

Faites-vous partie d'une association professionnelle ?

– Non.

Où voyez-vous la scène artistique actuelle ?

– (Il rit). Là où il y a de l'argent. Des villes montent, puis d'autres. L'art suit l'économie. Les journaux parlent d'art japonais depuis le miracle économique japonais. Auparavant, les mouvements se développaient sur l'initiative des artistes et pouvaient exprimer l'identité de certains lieux de création. Aujourd'hui, les tendances sont plutôt le fait des marchands et s'expriment assez uniformément à travers tout le monde occidental.

Accordez-vous du temps à d'autres arts ?

– Comme consommateur.

Avez-vous des modèles dans l'histoire de l'art ?

– Oui, beaucoup. Je m'inspire du statut de l'artiste avant l'époque moderne, quand son intégration sociale passait par une pratique artisanale, quand il n'était pas réduit à être un individu seul face au monde ; quand il fournissait à sa société les éléments de son identité même. Jusqu'à la Renaissance, au Moyen Âge, l'artiste participe à la transmission des valeurs, il est plus une personne qu'un personnage. Aujourd'hui, qu'il travaille dans l'absurde

ou dans le génie, il ne transmet plus le social.

Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail ?

– Oui. Impossible qu'il en soit autrement. Cela n'exclut pas l'ancien: la Chapelle Sixtine fait partie du monde actuel, contrairement à la peinture grecque qui a pour ainsi dire entièrement disparu, sauf la peinture décorative des vases. Elle ne fait donc plus partie du monde actuel, si ce n'est comme élément historique abstrait. Nous savons qu'elle a existé, mais nous ne pouvons plus l'éprouver.

Faites-vous de l'art contemporain ?

– Oui.

L'art contemporain est-il un événement ?

– L'événement, c'est qu'il ne se passe rien, que c'est la fin de l'ère moderne, des questions que la modernité s'est posées.

Quels sont les codes propres à ce temps ?

– ?

L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle parler ces codes ?

– Justement, il n'y a plus de codes en art. L'art lui-même a détruit la pratique du symbole; cette attitude trouve son expression la plus frappante dans le constructivisme qui a envisagé la forme déduite de la fonction, épurée de valeurs ou d'intentions. Depuis, les codes ne sont plus retransmis par les arts plastiques. Aujourd'hui, le sens ne passe plus par la peinture faute de structures mentales ou de valeurs sociales communes entre émetteur et récepteur. C'est une situation de vide.

Avez-vous de l'ambition ?

– Pour mon boulot, oui.

Vit-on quoi qu'il en soit avec son temps ?

– Oui.

Pensez-vous parfois: ça va trop vite? Ou ça va trop lentement ?

– Ça dépend des jours. Ça va plutôt un peu lentement.

INTERLUDE

Quelle est votre image préférée du temps: Saturne – la maison – le lac – le sable – le fleuve – la roue – le fil – le serpent qui se mord la queue? Autre ?

– Saturne. J'aime l'idée de personnifier une notion abstraite par une figure quotidienne, comme cela se fait dans les contes ou la mythologie, et par exemple avec Saturne représenté par un faucheur. En même temps, enfermer le temps dans une image me semble sacrilège.

POINT DE FUITE

La science de référence a longtemps vu le temps comme une horloge, un assemblage de trajectoires qui finissent par se recouper après de grands cercles où passé et futur seraient des répliques l'un de l'autre. Dans cette immobilité, toutes les causes sont entendues, l'expérience reproductible fait loi, l'agitation subjective seule, l'existence, donnerait l'illusion d'un sens. Mais la science aujourd'hui assure un commencement à l'univers, le temps comme irréversible, et les éléments suspendus face à l'entropie par l'organisation, faite de relations et d'information. La matière ainsi change de visage, cesse de tourner indifféremment et nourrit sa durée de choix, d'assemblages et de bifurcations analogues à une conscience. Cette version de la nature du temps a-t-elle fait un écho dans votre temps personnel ?



– Mon expérience du temps dans le travail de la peinture n'est guère conditionnée par ces questions. Lorsque l'on est pleinement plongé dans ce qu'on fait, il me semble n'y avoir ni commencement ni fin. La poésie exprime le mystère des choses, par opposition à la publicité qui veut faire croire qu'elles sont connues alors qu'elles sont réduites. Voilà les codes durs de ce temps.

De nouvelles sciences naturelles où le temps procède comme le vivant, de manière discontinue, sont-elles plus pertinentes à votre travail ?

– Je ne me pose pas cette question.

En art dit-on, la création ne fait plus une ligne, mais des coups. Unique, l'œuvre d'art a constitué autrefois une valeur comme mémoire pour tous ; innombrable aujourd'hui, même éphémère, elle peut tenir comme défi inépuisable au temps. Entre inscription et éphémère, où mettez-vous l'accent ?

– Ni sur l'un ni sur l'autre. Une œuvre d'art, c'est toujours éphémère, dans le présent. Les choses qui nous viennent des anciens sont simultanées à l'actuel dans l'expérience que nous en faisons comme spectateurs.

Votre œuvre informe-t-elle le spectateur quant au temps ?

– Je faisais auparavant des œuvres à l'exécution rapide, dont je suppose qu'elles pouvaient aussi être vite vues (c'est-à-dire rapidement saisies par l'œil sous tous leurs éléments, et non pas forcément contemplées pendant un temps très court). Je travaille maintenant plus lentement et longtemps sur chaque œuvre et amène peut-être le spectateur à les pénétrer plus lentement aussi.

Si l'on parle de langage du temps, y a-t-il aussi un silence du temps que pourraient dire les arts plastiques ?

– Il n'y a plus de silence, les langages qui persistent sont établis sur des malentendus et tout le monde s'agite beaucoup pour avoir sa part de gâteau. C'est le silence de la radio quand on n'a pas de poste.

Avez-vous déjà rencontré des voleurs de temps ?

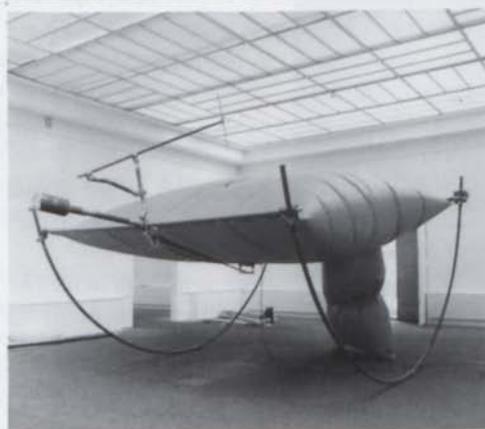
– Les voleurs de temps sont en nous-mêmes.

Le temps est-il une question d'actualité ?

– Un peu trop. Il suscite souvent des fantasmes malsains, comme la peur panique d'une éventuelle fin du monde, qui resurgit comme par hasard comme nous approchons à nouveau d'un chiffre rond du calendrier. Ce fut déjà le cas en l'an mil et en 1500.

Heure huit, position chute de pierres

L'artiste a demandé une rencontre avec l'auteure avant d'accepter la démarche. Il a voulu voir l'interview avant qu'on le parle. Il a voulu contrôler encore le résultat, si l'auteure ne lui a pas fait dire d'inepties. Oui, l'auteure l'a fait. Justement à lui. Qui avait pris toutes les précautions. D'autres ont été inquiets de ne pas être assez brillants, de ne pas savoir parler du temps, de n'avoir rien d'important à dire. Mais chacun cache une chambre du temps pleine de cartes excitantes, d'images attirantes, de relations enviables, de méditations singulières. Et les petites heures du cadran se sont jusqu'ici enfilées comme des perles, plus fleuries l'une que l'autre, avec leurs rosées ou leurs sueurs, leurs étranglements de routine et leurs pépites de surprise. Mais les failles de la huitième heure sèment le doute sur tout. Et si la présence n'avait jamais été à l'heure ? Position 1 et position 11 ne répondent toujours pas.



...Zplat...Zplein...quatre positions de la même œuvre, 1989-1990, métal zingué, somafil et électronique, 450x1000x440 cm (gonflable).

Denis Schneider, sculpteur, peintre
 Entretemps Etretat Etre là Entrelacs Etre tas
 Etre lac entre tant
 Huitième position alphabétique
 Position neuf

A PLAT DE TEMPS

Etes-vous né dans cette ville? Quand?

– Non, pas à Cernier. Je suis né à Neuchâtel, le 16 août 1945.

Combien de temps a duré votre formation?

– Ma formation scolaire? Pas très longtemps. Ma formation, ça n'est pas fini. Ce

que je veux, je le prends. Je suis un voleur de temps.

Avez-vous un atelier depuis longtemps?

– J'ai toujours eu des bouts d'atelier. Mais l'atelier parfait, jamais. Heureusement, un bel atelier m'exclut, comme un beau papier me paralyse: je ne suis pas calligraphe, je ne cultive pas ce pouvoir du

faire. Souvent, c'est là où je commence à monter quelque chose que naît l'atelier.

Peignez-vous à plein temps? Le jour ou la nuit? Êtes-vous sensible aux saisons?

– Oui, je peins ou sculpte à plein temps, en principe, sauf lorsque je fais autre chose. Je veux dire: tant que je peux. C'est que s'il y a autre chose à faire et que je travaille à mon gré, j'ai toujours l'impression de voler. Sculpter, peindre, n'est-ce pas, ce n'est pas très reconnu... Quant à savoir si je travaille la nuit, c'est une très bonne question ça. Oui, je travaille le jour, mais surtout la nuit, quand les choses se font, trouvent leur place, se pensent, se mettent en scène. Quant aux saisons, j'y suis de plus en plus sensible avec l'âge. Quand j'étais jeune, quand je regardais la nature, les saisons, je pensais à mon travail. Maintenant, je pense à la Création, j'ai des élans de tendresse, je me sens nourri, comme un petit enfant.

Êtes-vous pressé par le temps? Quels sont vos matériaux: traditionnels, rapides, résistants?

– Quand je fais les choses de façon pressée, je crois toujours qu'on va me prendre du temps, et souvent j'en manque, je bafouille. Je vais vite quand j'ai tout mon temps. Mes matériaux sont souvent lents, comme le fer, et donc ils durent, mais ils sont conjugués à d'autres, comme le papier, qui ne dure pas. C'est très anti-commercial, très peu propice à la vente.

Travaillez-vous vite? Exposez-vous souvent?

– Non. J'ai la fabrication en horreur. Je suis plutôt un artiste d'œuvres bornes. Et j'expose très peu. Je me suis battu contre la galerie, et elle me le rend bien.

Vous êtes-vous donné un temps pour l'art, une limite?

– Impossible. Je ne peux envisager l'individu que condamné à se mettre en forme toujours. Mettre une forme à son contenu. *Vous est-il arrivé d'arrêter le temps? Comme Josué ou comme Faust?*

– Oui, je pratique souvent l'arrêt du temps. Pas comme Faust, jamais, je ne fais pas de pactes. Je suis un amoureux du temps, du vrai, de l'acceptation. La confiance dans la réussite arrête le temps, mais le temps de la réussite, je ne le connais pas.

Gagnez-vous et dépensez-vous beaucoup d'argent?

– Je gagne peu et je le dépense. Je déteste les dettes. Donc mon avoir, c'est ce qui me reste quand tout est payé.

PROJECTION DE TEMPS

Vous rattachez-vous à un groupe artistique?

– Non, aucun. Pas par refus. Mais je n'ai jamais vécu ça.

Faites-vous partie d'une association professionnelle?

– Non, aucune. Les PSAS m'ont invité, mais c'est trop tard. Ce sont les jeunes artistes qu'il faut inviter.

Où voyez-vous la scène artistique actuelle?

– C'est le monde, partout où s'usent les choses, dans la confusion.

Accordez-vous du temps à d'autres arts?

– Oui, à la bouffe et à la vie.

Avez-vous des modèles dans l'histoire de l'art?

– J'ai des admirations profondes. J'aurais voulu des modèles, mais dans les écoles, on ne copie plus Rembrandt, Goya et les autres, on n'analyse plus comment Bach pense juste. Nous sommes des orphelins de la figuration.

Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail?

– Oui, car j'aime la rue, et j'aimerais dire des choses dans la rue, j'aime le monde et le mouvement.

Faites-vous de l'art contemporain?

– Oui, de l'art d'aujourd'hui.

L'art contemporain est-il un événement?

– Tout art est toujours événement, comme toute parole.

Quels sont les codes propres à ce temps?

– Fric, pouvoir, réussite, vedettariat, enfin toutes les faces de l'idolâtrie.

L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle, parler ces codes ?

– Elle les véhicule inévitablement. Mais elle ne conduit pas forcément à s'identifier: elle peut délivrer une information sur l'homme et les codes.

Avez-vous de l'ambition ?

– Oui, j'ai une certaine ambition de comprendre, de me comprendre, de courir mes questions et de plaire par ce que je crée: une manière de justifier ma séduction.

Vit-on quoi qu'il en soit avec son temps ?

– Certainement: le temps est nourriture. Ce qui nous touche est toujours nourriture.

Pensez-vous parfois: ça va trop vite? Ou ça va trop lentement ?

– Oui, ce sont de brèves pensées, auxquelles j'apporte immédiatement correction: j'aime bien reconnaître toutes les voies venant de Dieu, qu'elles soient rapides ou lentes.

INTERLUDE

Quelle est votre image préférée du temps: Saturne – la maison – le lac – le sable – le fleuve – la roue – le fil – le serpent qui se mord la queue? Autre ?

– Le lac, entre autres.

POINT DE FUITE

La science de référence a longtemps vu le temps comme une horloge, un assemblage de trajectoires qui finissent par se recouper après de grands cercles où passé et futur seraient des répliques l'un de l'autre. Dans cette immobilité, toutes les causes sont entendues, l'expérience reproductible fait loi, l'agitation subjective seule, l'existence, donnerait l'illusion d'un sens. Mais la science aujourd'hui assure un commence-

ment à l'univers, le temps comme irréversible, et les éléments suspendus face à l'entropie par l'organisation, faite de relations et d'information. La matière ainsi change de visage, cesse de tourner indifféremment et nourrit sa durée de choix, d'assemblages et de bifurcations analogues à une conscience. Cette version de la nature du temps a-t-elle fait un écho dans votre temps personnel ?

– Pas vraiment. Par petits bouts. Je me méfie des définitions. J'aime bien dire que je n'ai pas compris. J'aime comprendre par moi-même. Je suis un paysan de la compréhension, je calme les choses, je ne me préoccupe pas, je laisse échapper, j'aime le processus de laisser faire, je procède dans le temps en laissant jouer les temps de compréhension; c'est le fonctionnement même de mon travail, cette mise en scène de funambule où un pas tombe à côté du fil, un pas tient et permet d'avancer, jus-



qu'au face à face.

De nouvelles sciences naturelles où le temps procède comme le vivant, de manière discontinue, sont-elles plus pertinentes à votre travail ?

– Absolument, et mon travail est pertinent à l'univers. Même intuitivement, c'est «*einbegreifen*»: dès que quelque chose fonctionne et va assez loin, tout a un sens. On ne peut rendre les choses stupides parce qu'il n'y a pas de choses stupides – si l'on prend le temps de ne pas avoir envie de pouvoir.

En art dit-on, la création ne fait plus une ligne, mais des coups. Unique, l'œuvre d'art a constitué autrefois une valeur comme mémoire pour tous; innombrable

aujourd'hui, même éphémère, elle peut tenir comme défi inépuisable au temps. Entre inscription et éphémère, où mettez-vous l'accent ?

– Je n'ai pas envie de mettre un accent. On a besoin du moment qui prend le risque du langage, donc de la compréhension, et de celui qui établit, réfléchit. Sans ces deux temps, les choses ne se font pas comme semence.

Votre œuvre informe-t-elle le spectateur quant au temps ?

– Sûrement. Elle l'informe sur moi dans le temps, soit une forme.

Si l'on parle de langage du temps, y a-t-il aussi un silence du temps que pourraient dire les arts plastiques ?

– Les deux sont complètement dedans, la preuve par neuf l'un de l'autre.

Avez-vous déjà rencontré des voleurs de temps ?

– Mais oui.

Le temps est-il une question d'actualité ?

– Toujours.

Petite heure de neuvième position... et très las

L'artiste revient d'un voyage où il a rencontré le temps, l'auteure commence à être prise à la gorge par le temps. Pas le temps de l'œuvre : mais le temps qu'il fait, écrasant, et la roue du temps dans la baratte du lait de la vie, vieux profil du temps classique, qui ne révolte plus. Mais qui brouille parfois les étages du regard et de la parole. L'artiste et l'auteure se donnent mutuellement clairière : deux heures de mots choisis dans la déclinaison attentive de très anciens ressorts. Les artistes des positions alpha 1 et 11 ne répondent toujours pas. L'entrevue position 8 doit être attentivement retravaillée : le temps est-il passé ?



6.5.94, pastel à l'huile sur papier, 21 x 29,5 cm, 1994. (Reproduction: Jean-Bernard Grüring.)

Philippe Wyser
Du temps dans sa masse
Douzième heure alphabétique
Position dix

A PLAT DE TEMPS

Etes-vous né dans cette ville? Quand?

– Oui, je suis né à La Chaux-de-Fonds. Un voyageur de la même place. Le 2.6.54: un jeune peintre bientôt dans la quarantaine, dira-t-on si j'expose. Pourquoi en peinture est-on jeune à 40 ans?

Combien de temps a duré votre formation?

– L'école, jusqu'à 15 ans. Puis j'ai voulu faire de la peinture. Les beaux-arts m'ont

paru compliqués, il y avait des questions économiques aussi, et je n'avais pas trop envie. J'ai lâché les systèmes normaux de formation à l'âge de commencer des études, car après, il faut en sortir. J'ai suivi des cours ici et là. J'ai appris à être autodidacte. Aujourd'hui, je ne m'en trouve pas plus mal: les beaux-arts, ou bien on a de bons maîtres, et il faut des années pour s'en dégager; ou bien on en a de mauvais, et c'est du temps perdu.

Avez-vous un atelier depuis longtemps ?

– J'ai toujours eu une table quelque part. J'ai eu des chevalets aussi. Jamais de loft de 300 m².

Peignez-vous à plein temps ? Le jour ou la nuit ? Etes-vous sensible aux saisons ?

– Je peins à plein temps, je suis plutôt un nocturne ; ce n'est pas tellement que je cultive la mythologie de la nuit, mais pour le silence, la fraîcheur. J'aime les saisons, j'aime que la lumière dehors change, même si je travaille beaucoup en lumière artificielle. Je ne me plaindrais pas dans une région sans contrastes.

Etes-vous pressé par le temps ? Quels sont vos matériaux : traditionnels, rapides, résistants ?

– Dans le temps de la peinture, oui, je suis pressé. J'aime bien produire beaucoup, sinon je suis stressé. Mes matériaux sont simples. Je fais surtout des dessins, je choisis un bon papier, sans plus. Le format A4, je le prends parfois dans des grandes surfaces, pour ce sentiment d'être économiquement libre. Et de garder aussi la liberté d'aborder l'image sans précaution. Mais j'ai aussi de la toile.

Travaillez-vous vite ?

– Oui. Je n'ai pas trois ou dix dessins en cours en même temps. J'en commence un, je continue jusqu'à ce que j'aie fini. C'est cela qui me mène tard dans la nuit. J'en jette aussi beaucoup.

Exposez-vous souvent ?

– Non, pas assez. Je ne suis pas fort en relations publiques. Les rapports entre galeriste et artiste sont difficiles.

Vous êtes-vous donné un temps pour l'art, une limite ?

– Non. Exercer quotidiennement, c'est tout. La table à dessin, comme un point central constant, comme manger et boire. Un sans limite qui se met quelquefois en travers des limites des autres : il faut être bien entouré.

Vous est-il arrivé d'arrêter le temps ? Comme Josué ou comme Faust ?

– Si cela m'arrive, c'est plutôt comme Faust, dans le sens de la rapidité, du nombre d'expériences. Je ne suis pas homme à me concentrer six mois sur un grand tableau, à tout y impliquer. Ce n'est pas la réflexion qui m'amène à dessiner un concentré inouï de toute une pensée. C'est le dessin-texte-heure qui m'amène à l'idée : quand elle est dite, c'est fini, une autre heure.

Gagnez-vous et dépensez-vous beaucoup d'argent ?

– Ça ne me ferait rien d'en dépenser plus. Mais mon budget est misérable. Pourtant, quand j'ai de l'argent, j'achète des objets qui ne servent à rien.

PROJECTION DE TEMPS

Vous rattachez-vous à un groupe artistique ?

– Non. C'est un fantasme d'adolescent : on veut se débarrasser des vieux maîtres, on s'adonne à une avant-garde. Mon appartenance, c'est la figuration. J'admire certains d'avoir su faire quelque chose avec un carré, mais l'abstraction m'ennuie à quelques exceptions près. J'ai admiré. Mais devant ses adeptes, on passait pour un niais quand on avait envie de faire un arbre ou une montagne.

Faites-vous partie d'une association professionnelle ?

– Non. Je n'ai pas le tempérament corporatif. Je n'aime ni les discussions sur les meilleurs pinceaux ni les plaisanteries grivoises. Ça m'ennuie. Je suis un solitaire.

Où voyez-vous la scène artistique actuelle ?

– Je ne vois pas. Je ne vois pas d'expositions, je ne sors pas d'ici. J'ai fait ça à 20 ans, le tour, les musées, les foires, je me suis fait des références. Je ne suis pas ouvert aux œuvres des autres. Quelquefois je les vexe.

Accordez-vous du temps à d'autres arts ?

– J'écoute beaucoup de musique, mais aussi d'autres choses, des débats, des informations, tout. J'ai étudié le violoncelle, enfant, et fait partie d'un orchestre pendant

une dizaine d'années. J'ai beaucoup écrit, pas des romans, plutôt des cahiers, un journal. J'ai proposé des manuscrits: rien n'a été publié, sauf un texte proposé sous pseudonyme, pour un concours de la revue [vwa]. Je ne lis pas beaucoup.

Avez-vous des modèles dans l'histoire de l'art ?

– Oui, des tas. Rembrandt, Fra Angelico et le Quattrocento, et plus tard Munch. Munch est très important. Je suis plutôt nordique dans mes références; ou plutôt je me situe quelque part entre le couvent San Marco à Florence et le retable de Grünewald. Picasso m'ennuie excessivement. Dans le contemporain, j'ai aimé le pop'art qui m'a soulagé du terrorisme abstrait. Je suis reparti de là sans oublier pourtant Rothko et Malevitch. Je peux apprécier un Mosset, un Arnléder dans certaines œuvres. En musique, Schumann, Brahms, Schönberg, en littérature Mallarmé sont des gens qui comptent.

Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail ?

– Implicitement. Pas à la manière des futuristes: il n'y a pas d'ordinateurs dans mes images. Je laisse l'inconscient gérer.

Faites-vous de l'art contemporain ?

– Oui, par définition. Mais non par rapport aux courants dominants. C'est au spectateur de répondre d'ailleurs. Etre dans l'art contemporain ne m'est pas une obsession.

L'art contemporain est-il un événement ?

– Ce sont les scientifiques qui donnent les nouvelles visions, dont les peintres font ensuite des versions assez enfantines. Certes, il y a des ruptures, des gens impor-

tants, Cézanne, Bach, Schönberg, Coltrane. L'événement ne naît pas forcément du contemporain: des choses très anciennes pourraient faire événement aujourd'hui. L'événement, c'est d'ailleurs un peu l'utopie du XX^e siècle.

Quels sont les codes propres à ce temps ?

– Le code principal dit: il y a deux humanités, celle des gens qui font, celle des gens qui regardent. C'est le code du théâtre, mais aussi de toute l'information.

L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle parler ces codes ?

– On est régi par ces codes sans même le savoir: on ne les voit que dix ans après. Ils s'inscrivent comme une supposition de points communs aux deux bouts du langage. Très difficile d'échapper. J'essaie, mais je suis moi-même un code. Parler le code du temps en peinture n'est d'ailleurs pas une garantie d'appartenance: la mauvaise peinture est toujours vieille et Rembrandt toujours frais.

Avez-vous de l'ambition ?

– Oui, beaucoup. Ca n'a pas l'air? Mais j'ai tellement d'ambition que je ne sors pas, les autres devraient venir à moi, voir quelle œuvre splendide sort de cette ambition! Non, trêve d'ironie: j'ai beaucoup d'ambition, je pourrais peut-être lui accorder meilleur usage.

Vit-on quoi qu'il en soit avec son temps ?

– Oui. Même quand on se protège beaucoup. *Pensez-vous parfois: ça va trop vite ? Ou ça va trop lentement ?*

– Dehors, je ne sais pas. Ramené à moi-même, le temps me paraît serré: je n'aurai pas le temps de faire ce que j'ai envie de faire, sans voir très bien d'ailleurs ce dont il s'agit. C'est toujours trop court.



INTERLUDE

Quelle est votre image préférée du temps: Saturne – la maison – le lac – le sable – le fleuve – la roue – le fil – le serpent qui se mord la queue? Autr?.

– La maison. c'est mon sujet principal. Et le lac. Le fleuve aussi. Comme début et fin du lac peut-être?

POINT DE FUITE

La science de référence a longtemps vu le temps comme une horloge, un assemblage de trajectoires qui finissent par se recouper après de grands cercles où passé et futur seraient des répliques l'un de l'autre. Dans cette immobilité, toutes les causes sont entendues, l'expérience reproductible fait loi, l'agitation subjective seule, l'existence, donnerait l'illusion d'un sens. Mais la science aujourd'hui assure un commencement à l'univers, le temps comme irréversible, et les éléments suspendus face à l'entropie par l'organisation, faite de relations et d'information. La matière ainsi change de visage, cesse de tourner indifféremment et nourrit sa durée de choix, d'assemblages et de bifurcations analogues à une conscience. Cette version de la nature du temps a-t-elle fait un écho dans votre temps personnel?

– Je dirais: c'est la deuxième version du temps qui est installée en moi. Pourtant, s'il faut une figure, je vois assez le temps comme une masse. Les tournants importants qui ont amené aux conceptions actuelles sont à mon sens Einstein, Planck et Freud. Comme je ne suis pas physicien – je ne peux pas vraiment voir la science – mais plutôt littéraire, c'est à Freud que j'accorde le plus d'importance. Par lui aussi, il n'y a plus de certitude, mais des individus. A la réflexion, je peux voir tout de même ces nouvelles sciences quand elles font des Monod. Le «Hasard et la nécessité» sous-tend ma culture. A cette lumière je relis Valéry. Mais ce ne sont pas nécessairement des pensées du XX^e siècle

qui relatent cette façon de voir l'univers. On est étonné parfois de voir comment les Anciens obtenaient leurs résultats.

De nouvelles sciences naturelles où le temps procède comme le vivant, de manière discontinue, sont-elles plus pertinentes à votre travail?

– Pas vraiment. Je ne me pose pas cette question, en tout cas pas en termes de sciences naturelles. Valéry dit à peu près cela: quand le raisonnement artistique ressemble au raisonnement scientifique, c'est qu'ils ne sont pertinents ni l'un ni l'autre: il ne s'agit pas du même objet. Mais Freud est pertinent à mon travail.

En art dit-on, la création ne fait plus une ligne, mais des coups. Unique, l'œuvre d'art a constitué autrefois une valeur comme mémoire pour tous; innombrable aujourd'hui, même éphémère, elle peut tenir comme défi inépuisable au temps. Entre inscription et éphémère, où mettez-vous l'accent?

– Quand Tinguely fait exploser une machine, il faut qu'il y ait des photographes. Éphémère et inscription. C'est très ambigu. Mon papier va partir en poussière, alors que Rembrandt passait des semaines à chercher le meilleur support, le matériau irréprochable. Ces contradictions peuvent être amusantes, cocasses même, mais aussi dramatiques en termes personnels. Je participe à l'erreur.

Votre œuvre informe-t-elle le spectateur quant au temps?

– Je l'espère, ce doit être ça que je cherche. Tout mon travail fonctionne sur la mémoire, sur l'essai de se souvenir en dépôt du mélange des temps.

Si l'on parle de langage du temps, y a-t-il aussi un silence du temps que pourraient dire les arts plastiques?

– Le seul intérêt de la peinture, c'est le silence, je ne travaille que là-dessus. La peinture ne parle que de silence définitif, c'est cela qui fascine. Titre, légende, ce sont toutes des redondances. Comme

j'aime écrire, je me laisse tendre ce piège, mais j'aime encore plus ce trou de silence. *Avez-vous déjà rencontré des voleurs de temps?*

– Oui, tous les jours, dans la boîte aux lettres. Dès que l'on commence à

construire le temps sur une feuille de papier, tout concourt, et nous-mêmes, à voler le temps. Le plus grand voleur de temps, c'est moi.

Le temps est-il une question d'actualité?

– Il semblerait, oui.

Petite heure de dixième position...

La jeune artiste, première heure à l'agenda, ordre alphabétique 1 obstinément relancée, a décidé de ne pas occuper sa position, de ne pas pratiquer l'interview. «Vous me remplacerez facilement.» Non. «Vous trouverez quelqu'un à la langue bien pendue.» Non, justement, l'homme de la position 10 est méfiant comme un écureuil devant les mots. «Douze heures et tant d'art» n'est pas une brochette de langues bien pendues. Non, l'auteure n'a pas envie qu'on lui dise ce qu'elle doit trouver. L'auteure a retenu des personnalités dont le travail a été reconnu, distingué par un jury, ou rejeté par ce même jury, ou d'autres personnalités qui taillent leur temps sans se présenter jamais devant un jury, ou encore qui séjournent dans d'autres poches du siècle, ou qui se sont trouvées nez à nez avec un temps dressé contre eux. Douze heures enfilées en quatre quarts, par un dialogue joué en tierces, une petite affaire bien cohérente, dûment négociée pour chaque heure. Voilà la première qui lâche à douze moins cinq et la onzième qui ne se profile toujours pas.



Platine gravée pour Cartier, Ø environ 2,7 cm.

Philippe Bodenmann, artisan graveur
A la platine du temps, le son
Première heure alphabétique
Onzième position

A PLAT DE TEMPS

Etes-vous né dans cette ville? Quand?

– Je suis né à Neuchâtel, en 1953.

Combien de temps a duré votre formation?

– Elle dure toujours.

Avez-vous un atelier depuis longtemps?

– En gravure depuis cinq ans environ, depuis 1990. J'ai eu d'autres ateliers, il y a dix-huit, vingt ans.

Gravez-vous à plein temps? Le jour ou la nuit? Etes-vous sensible aux saisons?

– J'aggrave à plein temps... enfin, je grave à plein temps, c'est mon activité principale. Je travaille le jour. Je me lève très tôt le matin, j'aime cette première lumière, l'aube. Je suis sensible aux saisons, puisque j'aime me lever avec le soleil.

Etes-vous pressé par le temps? Quels sont vos matériaux: traditionnels, rapides, résistants?

– Oui, le temps me manque quand j'essaie de prendre de l'avance... Autrement

non, je ne suis pas pressé par le temps. C'est un peu mon drame: les dates ne m'arrêtent pas, je n'arrive pas à me construire des échéances. Quant aux matériaux employés en gravure, depuis l'invention de l'acier, les outils n'ont pas changé, le métier non plus: c'est un tout vieux métier. La finesse a évolué, la gravure devient de plus en plus performante, elle fait toujours davantage appel aux capacités personnelles, à la patte: elle est la part de rêve sur une pièce produite par des machines où tout est informatisé. Pour ce qui est de la rapidité, les matériaux gravés ont plutôt un son, une lumière, qui donne le rythme du travail, sa dynamique. Si je ne suis pas à l'écoute, ça ne va pas pareil. Le cuivre a une odeur, ou l'or, l'or gris, le platine, chacun son caractère.

Travaillez-vous vite ?

– Non, je suis assez lent. La notion importante, c'est le plaisir. Si je pars dans une histoire, je ne fais plus attention au temps, et les histoires sont dans les formes de la platine: des grands cercles, des lanternes japonaises, des lunes, des animaux. *Exposez-vous souvent ?*

– Une fois par année, à la Foire de Bâle. Ça n'est pas signé, mais j'aime bien. Je vois le travail des autres, comment ils ont résolu des problèmes que je reconnais. C'est vraiment un artisanat dans le vieux sens du mot, pas médiatisé comme celui d'autres métiers de la montre, par exemple les designers. C'est une lacune chez les graveurs d'ailleurs: ils ne sont pas formés à assurer leur promotion.

Vous êtes-vous donné un temps pour la gravure, une limite ?

– Non, mais je ne la pratique pas encore depuis longtemps.

Vous est-il arrivé d'arrêter le temps ? Comme Josué ou comme Faust ?

– La gravure est un métier du temps arrêté, en décalage par rapport à l'actualité. Qui l'arrête et comment, comme Josué, par l'immobilisation mystique, ou comme

Faust en faisant un saut dans le temps, je ne sais pas. Mais pour la gravure, c'est toujours la même main, les mêmes outils qui sont à l'œuvre. Les autres ont des ordinateurs. Tout le monde mange.

Gagnez-vous et dépensez-vous beaucoup d'argent ?

– Non, pas beaucoup. Je mange moins que ce que je gagne... Je gagne bien. Mais moi je dis: l'argent, c'est le temps.

PROJECTION DE TEMPS

Vous rattachez-vous à un groupe artistique ?

– Un groupe, non. Je me rattache à des gens dont le comportement me plaît, ceux qui par exemple aiment mieux être que paraître. J'aime bien avoir plusieurs éclairages, je n'aime pas les prises de pouvoir, j'aime l'autonomie à la façon de Duchamp, cette façon d'être libre des styles, cette liberté de passer son chemin.

Faites-vous partie d'une association professionnelle ?

– Oui, de l'Amicale des graveurs.

Où voyez-vous la scène artistique actuelle ?

– Dans un rétroviseur. Je veux dire: pour nous graveurs, elle est dans un rétroviseur. Nous sommes des antiquaires dans le contemporain. La médaille est moins antique, elle a ses langages actuels, mais c'est d'avoir été piratée par les graphistes: les aspects propres à la gravure en ont disparu.

Accordez-vous du temps à d'autres arts ?

– Oui, à la peinture.

Avez-vous des modèles dans l'histoire de l'art ?

– Oui, Duchamp, qui a fait avancer les comportements. Et des artistes contemporains comme Roger Acklin, qui utilise le soleil focalisé par une loupe pour tracer des réseaux de lignes sur du bois, ou encore Stroobant, un artiste belge qui mène un travail sur des nouvelles versions de cadrans solaires, une démarche analogue à celles des gens qui peignaient le parcours du soleil sur le pavé des cathédrales, avec les

solstices, les équinoxes, les fêtes mobiles. La montre travaille aussi avec les planètes et le soleil.

Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail ?

– Oui, la mode, le goût de la nostalgie, le besoin de sécurité, autant de sentiments contemporains qui font vivre la gravure. Mais aussi l'exportation, la mobilité des marchés porteurs: sans ces aspects commerciaux tout à fait actuels, il n'y aurait plus de métier. Le monde actuel s'efforce de vivre ailleurs, un autre lieu ou une autre réalité: la gravure offre cela.

Faites-vous de l'art contemporain ?

– Oui, parce que c'est fait maintenant. Comme je vis maintenant, je sais aussi que dans l'art africain, ou dans d'autres arts, chez tous les peuples où travaillent des graveurs se retrouvent les mêmes décors: il n'y a pas trente-six moyens d'utiliser les outils.

L'art contemporain est-il un événement ?

– Non, pas tellement. Dans la tête d'un individu, sûrement que l'art contemporain a valeur d'événement. Mais il n'a pas changé la civilisation.

Quels sont les codes propres à ce temps ?

– Les jeans. Le mot «quelque part». L'usage de l'anglais. Le noir pour les vernissages.

L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle parler ces codes ?

– L'œuvre d'art est touchée aussi par les codes de l'argent, par les codes du pouvoir. Il vaudrait mieux parfois ne pas en être trop conscient, les gens qui n'ont pas d'argent ne le voient peut-être pas: mais auparavant, les codes de l'artisanat étaient liés à

une culture; maintenant, ils sont liés à l'argent. Les asperges aussi, par exemple: le marché en a voulu des grosses, les gens ont oublié maintenant que les petites sont meilleures. La culture se perd.

Avez-vous de l'ambition ?

– Oui, d'être en rapport avec moi-même. *Vit-on quoi qu'il en soit avec son temps ?*

– On peut vivre avec son temps sans vivre avec les préoccupations contempo-

raines. J'essaie d'être dans mon temps, je vais à des conférences; dans la systémique, je trouve une approche, une circulation des notions qui me plaît, c'est quelquefois difficile. Difficile aussi de trier l'afflux quotidien de papiers, pour se rendre disponible. Tout va au panier, alors qu'il faudrait parfois trier.

Pensez-vous parfois: ça va trop vite? Ou ça va trop lentement ?

– Sur la route, ça va trop vite. A part ça, je ne pense pas: la vitesse, c'est une composante, pas la peine de perdre

son énergie à regretter ses effets. C'est plutôt nous qui devrions avancer.

INTERLUDE

Quelle est votre image préférée du temps: Saturne – la maison – le lac – le sable – le fleuve – la roue – le fil – le serpent qui se mord la queue ? Autre ?

– Le temps, c'est ce passage pour lequel je me lève, à l'aube; et des yeux qui pétillent.

POINT DE FUITE

La science de référence a longtemps vu le temps comme une horloge, un assemblage de trajectoires qui finissent par se recouper après de grands cercles où passé et futur



seraient des répliques l'un de l'autre. Dans cette immobilité, toutes les causes sont entendues, l'expérience reproductible fait loi, l'agitation subjective seule, l'existence, donnerait l'illusion d'un sens. Mais la science aujourd'hui assure un commencement à l'univers, le temps comme irréversible, et les éléments suspendus face à l'entropie par l'organisation, faite de relations et d'information. La matière ainsi change de visage, cesse de tourner indifféremment et nourrit sa durée de choix, d'assemblages et de bifurcations analogues à une conscience. Cette version de la nature du temps a-t-elle fait un écho dans votre temps personnel ?

– Le temps horloge, c'est sécurisant. En art, beaucoup de gens ont pensé que le tableau valait par l'émotion, l'instant d'émotion inclus dans la peinture. Mais les artistes ont aussi une vie, longue, commune, avec ses durées, ses changements; dans le tableau s'inscrivent plusieurs états, ce sont des témoins de la vie d'un homme, qui est aussi relation au phénomène social en cours. C'est dans la vie individuelle et relationnelle que la vanité du monde horloge se montre le mieux. Mais sur le plan général, des échecs de prévision comme les interventions armées en Somalie ou au Rwanda montrent aussi assez bien cette vanité. Un dernier sursaut de pensée horloge comme la guerre du Golfe n'a pas fini de distribuer ses retours de manivelle.

De nouvelles sciences naturelles où le temps procède comme le vivant, de manière discontinuée, sont-elles plus pertinentes à votre travail ?

– A ses débuts, le métier de graveur s'exerçait sur des objets destinés à des princes ou des érudits, des gens qui savaient jouir d'un privilège, qui avaient conscience de nourrir ainsi un espace de gratuité, de rêve. Ce n'est qu'après que le temps horloge a tout envahi. Et la gravure aussi: si l'idéal de l'art est d'être autonome, l'artisanat est au service.

En art dit-on, la création ne fait plus une ligne, mais des coups. Unique, l'œuvre d'art a constitué autrefois une valeur comme mémoire pour tous; innombrable aujourd'hui, même éphémère, elle peut tenir comme défi inépuisable au temps. Entre inscription et éphémère, où mettez-vous l'accent ?

– C'est difficile, ça: la Renaissance allait déjà puiser dans la mémoire (du monde antique) pour promouvoir l'éphémère... Je miserais plutôt sur l'éphémère, mais bien dit, je veux dire: au bon moment. A l'époque, quand il voulait bouger, l'art était tout de même plus stable qu'aujourd'hui, parce que le pouvoir était plus stable, la société, tout. Alors qu'aujourd'hui, ni le pouvoir ni rien n'est plus stable, alors que l'éphémère lui-même s'enracine dans des réflexions durables, stables.

Votre œuvre informe-t-elle le spectateur quant au temps ?

– Tiens, ça c'est le slogan d'un copain graveur: «J'informe la matière». Elle informe, mais de façon trompeuse, à cause de la nostalgie. Mais c'est aussi sain d'avoir des moments de nostalgie quand on en sort en avant.

Si l'on parle de langage du temps, y a-t-il aussi un silence du temps que pourraient dire les arts plastiques ?

– C'est une bonne idée. Mais pas ma partie: les aiguilles, justement les aiguilles, qui disent silencieusement le temps, ce n'est pas mon travail.

Avez-vous déjà rencontré des voleurs de temps ?

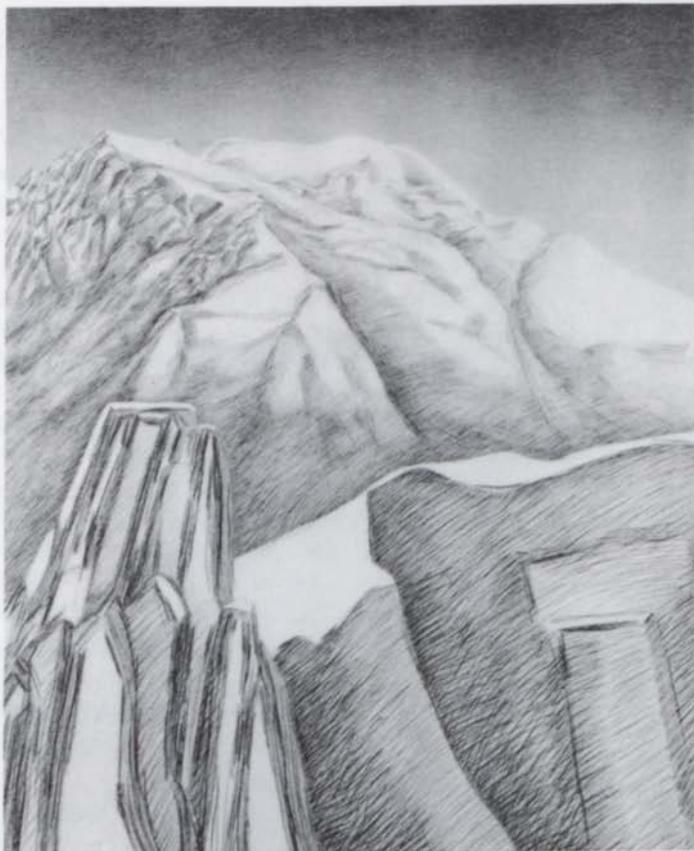
– Oui. C'en est plein.

Le temps est-il une question d'actualité ?

– Oui, ça devrait être le propre de l'actualité, mais je ne constate pas tellement qu'on le traite. C'est difficile à gérer. J'ai un drôle de rapport au temps.

Petite heure de onzième, frisson des copeaux

Non, l'auteure tient à son format: elle ne donne même pas une minute à l'idée de remplacer. Remplace-t-on? A la balance des heures, laquelle en vaut une autre? Retourner à la source, reprendre au début, changer, ouvrir une autre porte. A qui poser encore des questions de temps? Au commissaire, à l'astronome, au physicien, au psychothérapeute, à l'horloger? Au graveur. L'autre branche de la maison d'art dans ce pays d'horlogers. Le graveur trouve que c'est une bonne idée. Par l'ordre alphabétique, il s'insère naturellement dans la position laissée libre. Changement de stratégie aussi pour obtenir une présence dans la douzième heure: l'auteure prend le risque de l'indiscrétion, traque l'artiste dans ses probabilités. Mouche au premier lancer. L'auteure va faire sonner le carillon. Mais la foudre tombe sur la sonnerie assistée par ordinateur et la dixième heure est perdue.



Sans titre, crayon de couleur, 1988, 73 x 60 cm. (Reproduction: Jean-Bernard Grüring.)

Laurent Wolf, peintre, (journaliste) sociologue

Le temps vu du siècle: indigent

Onzième heure alphabétique

Douzième position

A PLAT DE TEMPS

Etes-vous né dans cette ville? Quand?

– Je suis né à La Chaux-de-Fonds. En 1944, une bonne période, juste après le débarquement.

Combien de temps a duré votre formation?

– Laquelle? Elle dure encore. Après une scolarité normale, j'ai fait des études de sociologie à l'Université, en cinq ou six ans. Je n'ai reçu aucune formation

d'artiste peintre, j'ai appris la peinture dans les livres. Maintenant, je ne suis pas encore vraiment journaliste.

Avez-vous un atelier depuis longtemps?

– Depuis que je fais de la peinture. Dès que j'ai quitté l'Université – je menais des recherches à l'école des Hautes études sociales – je me suis installé en banlieue, près de Chantilly, dans une maison où s'était retiré un verrier pendant la guerre. Puis je suis retourné à Paris, j'ai eu un

atelier dans le Marais, je dormais dans l'atelier: c'est très important d'être toujours au contact du travail, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'ai ensuite eu un atelier à la Bastille, où je suis toujours.

Peignez-vous à plein temps? Le jour ou la nuit? Etes-vous sensible aux saisons?

– Je ne peins plus du tout. Mais quand je peignais, de 1972 à mi-91, à part six mois en 1975, je peignais jour et nuit, 340 jours par an. En 1990, 1991, j'ai fait trois expositions; ce que j'ai gagné m'a permis de payer mes dettes. J'ai entrepris d'assurer mon revenu ailleurs. Les saisons? Elles se résument pour moi au froid en hiver.

Etes-vous pressé par le temps? Quels sont vos matériaux: traditionnels, rapides, résistants?

– Oui. Mes matériaux sont traditionnels et résistants. J'ai trouvé ma matière dans les débuts de la Renaissance italienne. J'ai passé d'abord un an et demi à la seule fabrication des matériaux. C'est trop long. J'avais cette vision du peintre autonome, capable d'errer sans bagages et de réunir là où il est les ingrédients de son travail. J'ai peint ensuite avec des matériaux traditionnels tels qu'ils sont élaborés au XIX^e siècle.

Travaillez-vous vite? Exposez-vous souvent?

– Je trouve que je travaille très lentement, et par rapport à la cadence de production actuelle, je suis extrêmement lent. Les circonstances sociales poussent à une production trop rapide. Au-delà d'un certain seuil, la rapidité de production fait qu'une peinture n'est plus dans le champ de l'art; de même qu'en deçà d'un premier seuil, la lenteur trahit une maladie mentale de l'artiste incapable de renoncer à ce qu'il a déjà fait.

Vous êtes-vous donné un temps pour l'art, une limite?

– Non, quelle limite? Oui, bien sûr, celle de ne pas mettre en péril mes proches. La conjonction de crise et d'effondrement du marché de l'art m'a fait arrêter de peindre, parce que j'ai des enfants en bas âge.

Auparavant, je ne me vois pas d'autre limite, même celle de la cohabitation entre la vie amoureuse et la vie de peintre: j'ai connu des ruptures.

Vous est-il arrivé d'arrêter le temps? Comme Josué ou comme Faust?

– J'ai arrêté le temps pendant dix-huit ans. J'en suis même stupéfait aujourd'hui. Ce n'était ni comme Josué ni comme Faust, je ne suis pas si savant: mais comme un animal, comme un chat qui attend.

Gagnez-vous et dépensez-vous beaucoup d'argent?

– Quand j'en ai, je le dépense, ce qui fait que je n'en ai plus, mais il m'est arrivé d'en gagner. L'argent a beaucoup à voir avec la peinture. Sa nécessité m'a relié au monde.

PROJECTION DE TEMPS

Vous rattachez-vous à un groupe artistique?

– A aucun groupe contemporain. Encore que j'admire certaines démarches.

Faites-vous partie d'une association professionnelle?

– Oui, des PSAS dont je paie les cotisations: ça a été mon contact suisse à Paris durant des années. Je suis membre aussi du Génie de La Bastille, une communauté d'artistes que j'ai relancée, qui pratique l'échange d'ateliers et le partage de presses. Ces relations entre artistes existaient traditionnellement, elles ont disparu et se multiplient de nouveau.

Où voyez-vous la scène artistique actuelle?

– Où se trouvent les grands artistes? Où se trouve le poids économique? Une multinationale de l'art se manifeste là où elle en a besoin. Un art international se retrouve dans tous les grands musées, de New York à Berlin en passant par Zurich ou Paris. L'art n'a pas de siège social. Malgré la propagande américaine, la plus nombreuse concentration d'artistes actifs dans leur création se trouve à Paris, parmi lesquels beaucoup d'Américains d'ailleurs, et en Provence. Nombre d'entre eux n'y exposent

jamais. D'un autre côté, ce qui sort de neuf, ce qui est lancé, sort partout à la même heure.

Accordez-vous du temps à d'autres arts ?

– Je lis. J'écoute un peu de musique. Mais mon seul monde réel est celui de la peinture. Et celui de l'amour.

Avez-vous des modèles dans l'histoire de l'art ?

– Oui, plusieurs. Mais trois infaillibles : Klee, Rembrandt, Simone Martini. Et de temps en temps d'autres faillibles. *Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail ?*

– Oui, même si le monde actuel a entièrement perdu la maîtrise de l'espace – donc du temps. La peinture peut le lui rendre. Cela est advenu depuis que nous vivons dans des espaces soumis aux lois de l'homme, ce qui signifie plus de lois. Plus de communication non plus, alors que nous nous déplaçons n'importe où ; chaos de l'œuvre, alors que nous pouvons accomplir n'importe quoi.

Faites-vous de l'art contemporain ?

– Littéralement oui.

L'art contemporain est-il un événement ?

– Généralement, ce n'est qu'un événement. Comme preuve : la manière dont sont organisées les manifestations, pour faire événement.

Quels sont les codes propres à ce temps ?

– Le seul, le code binaire, qui justement n'est pas un code, qui est en deçà d'un code. Ce monde est dépourvu de codes culturels.

L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle parler ces codes ?

– L'œuvre d'art doit malheureusement créer ses propres codes. Le reproche de l'absence de code est à faire à l'histoire : elle parle, personne ne comprend. Ni les politiciens ni les prêtres ne savent articuler un langage. Ils parlent : personne ne les entend. L'art est encombré de la question du code. L'art cherche désespérément à remplir le vide et ne fait donc pas de l'art. Le monochrome est peut-être la voie, ou

toute autre démarche qui patiemment, modestement, par petits morceaux, accepte de retrouver les éléments premiers. Je ne me sens pas cette patience.

Avez-vous de l'ambition ?

– Oui. Je n'ai pas d'ambition sociale. Mais il n'y a pas de problème qui ne soit à ma portée. C'est une position audessus de l'ambition. Je suis prétentieux.

Vit-on quoi qu'il en soit avec son temps ?

– Oui. Mais on peut vivre avec de nombreux de temps : c'est l'aspect positif de ce temps-ci

que ce monde déployé verticalement dans la durée. Les gens que je fréquente le plus, à part ceux que j'aime, sont dans le passé. Devant un portrait de Titien – un grand très faillible – je suis devant une personne. *Pensez-vous parfois : ça va trop vite ? Ou ça va trop lentement ?*

– Non. Moi oui, parfois. Mais «ça», non.

INTERLUDE

Quelle est votre image préférée du temps : Saturne – la maison – le lac – le sable – le fleuve – la roue – le fil – le serpent qui se mord la queue ? Autre ?

– Le sable.



Jean-Claude Meier

2300 La Chaux-de-Fonds
Rue Numa-Droz 23
Tél. (039) 28 12 08

Avez-vous un atelier depuis longtemps ?

– Je fais de l'encadrement depuis douze ans, et j'ai ouvert la galerie il y a quatre ans. *Cela vous occupe-t-il à plein temps ?*

– Les encadrements prennent la moitié de mon temps, la galerie l'autre moitié.

Etes-vous pressé par le temps ?

– Oui.

Travaillez-vous vite, exposez-vous souvent ?

– Oui, je travaille vite, mais pas trop. Comment dire ? J'aime que ça avance, mais que ce soit bien fait. J'ai monté trente expositions en quatre ans.

Vous êtes-vous donné un temps pour l'art, une limite ?

– Non.

Vous est-il arrivé d'arrêter le temps ? Comme Josué ou comme Faust ?

– Non, cela n'entre pas dans mes cadres. *Vous attachez-vous à un groupe artistique ?*

– Non. Je présente de l'art contemporain, sans plus. Mes critères de choix sont liés à la condition de l'artiste: j'essaie d'exposer des gens qui ne vivent que de leur art, sans autre revenu.

Faites-vous partie d'une association professionnelle ?

– Malheureusement non. Je déplore qu'il n'y ait pas d'association des galeristes.

C'est la jungle et chacun tire pour soi.

Où voyez-vous la scène artistique actuelle ?

– Partout. Il y a énormément de scènes artistiques, aucune n'a l'exclusivité.

Des systèmes se côtoient, parfois ils s'interpénètrent, parfois ils s'ignorent.

Le monde actuel s'insère-t-il dans votre travail ?

– Oui. J'essaie d'être bien informé, j'en tire de nouveaux états de ma philosophie. Pour l'ouverture du tunnel sous la Vuedes-Alpes par exemple, l'actualité sera à l'échange, je ferai une exposition d'artistes du bas du canton.

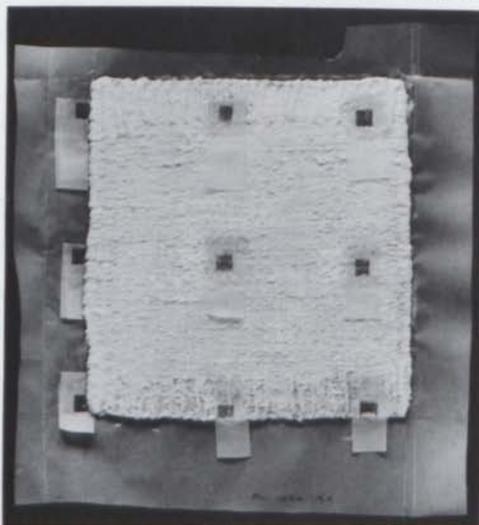
Faites-vous de l'art contemporain ?

– Je fais de l'art conceptuel dans ma tête et de la gravure pour comprendre les outils et les gestes de ceux que j'expose.

L'art contemporain est-il un événement ?

– On décrypte mal les événements. Certains ne font pas partie du discours sur les événements et sont bien plus significatifs que ceux dont on parle. L'avènement de la signature, l'accapement par l'artiste de son propre travail ont été un vrai événement dans l'art. Aujourd'hui, il y aurait plus de questions à se poser que d'événements à créer. Sur les critères de reconnaissance d'un artiste, par exemple. Sur les valeurs marchandes.

Jean-Claude Meier



Claude et Andrée Frossard, 50 x 50 cm, exposition à la Galerie Jean-Claude Meier mi-décembre 1994 mi-janvier 1995. (Photo Germond.)

G
A
L
E
R
I
E

L'art contemporain est-il un évènement ?

– S'il fait un évènement, ce n'est pas un évènement important. «La vie est un art, et l'art c'est la vie», c'est de Duchamp, et c'est ni plus ni moins. L'art peut être un évènement entre des personnes, mais pas forcément un évènement médiatique.

Quels sont les codes propres à ce temps ?

– La transformation du réel sur le plan visuel; l'utilisation des rebuts de la société telle que l'ont pratiquée Tinguely, César; le détournement de tous les discours, de celui de la BD à celui du supermarché.

L'œuvre d'art peut-elle, doit-elle parler ces codes ?

– Elle ne doit en tout cas pas. Elle peut. *Avez-vous de l'ambition ?*

– Oui.

Vit-on quoi qu'il en soit avec son temps ?

– Oui

Pensez-vous parfois : ça va trop vite ? Ou ça va trop lentement ?

– Ca va plutôt trop vite. Mais l'impatience règne, d'où l'impression que ça va trop lentement quand même.

POINT DE FUITE

La science a longtemps vu le temps comme une horloge, une immobilité où toutes les causes sont entendues, où l'expérience reproductible fait loi. Mais la science aujourd'hui assure un commencement à l'univers et le temps comme irréversible. Ce changement de vision a-t-il fait écho dans votre temps personnel ?

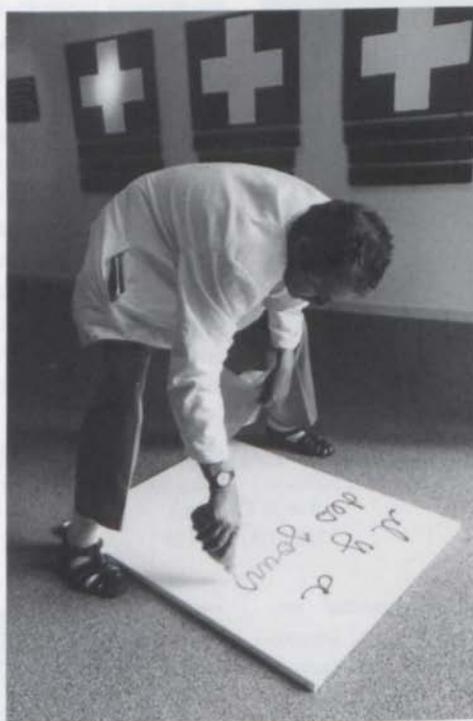
– Cette nouvelle vision convient parfaitement à une fin de siècle. Toutes nos facultés, savoir, intelligence, nos schémas, nos valeurs, nos structures, tout se déstabilise, tout se manifeste à nouveau sous forme de questions, et tous ces questionnements se retrouvent dans l'art. J'aime ça.

De nouvelles sciences

naturelles où le temps procède comme le vivant, de manière discontinue, sont-elles plus pertinentes à votre travail ?

– Oui. Cette vision colle mieux à l'absence de la nature, à ce combat permanent qu'elle mène pour s'adapter et se modifier. *Votre travail informe-t-il le spectateur quant au temps ?*

– Oui. J'aimerais parler du temps actuel, ni du passé ni du futur. De ce qui, dans le temps que nous vivons, est vraiment du présent.



Ben à la galerie, en 1991. (Photo Joël von Allmen.)

Galerie 2016, Maison des Arcades, Hauterive

Tél. (038) 33 30 33



N. Marcone, huile sur toile, 100x110 cm, 1992. Ci-contre, fragment d'un texte de Peter Killer, catalogue de l'exposition à la Galerie 2016 du 23 octobre au 13 novembre 1994, vernissage 22 octobre à 17 h; Production Galerie Viviane Ehrli, Zurich, et Galeries 2016, Hauterive, Neuchâtel, et Bruxelles.

Alain Petitpierre, exposez-vous de l'art contemporain?

– Peter Killer dit: Nicola Marcone (dont l'exposition constitue le temps fort de cet automne à 2016) est un peintre postmoderne. Il connaît parfaitement le seuil entre la modernité et le néant et a fait demi-tour avant cette ligne frontalière. Convaincu du fait que l'on peut véhiculer de nouveaux contenus à l'aide d'un langage ancien, il a trouvé sa voie – en tant que «marcheur sur la crête» – entre la tonalité et l'affirmation. Fasciné par des histoires impossibles à traduire en mots, il nous amène sur un parcours d'associations. Mais l'arrière-plan magique présentant des sujets non thématifiables n'est qu'une partie de la signification des tableaux de Marcone. Car sa façon sensuelle de manier les formes et les couleurs est tout aussi importante. (...)

Galerie François Ditesheim, Neuchâtel

Rue du Château 8

Tél. (038) 24 57 00

Unique, l'œuvre d'art a constitué une valeur comme mémoire pour tous; innombrable, elle peut tenir comme défi inépuisable au temps. Entre inscription et éphémère, où mettez-vous l'accent?

– Sur la mémoire et la culture, sur l'inscription pour combattre l'éphémère.

Votre travail informe-t-il le spectateur quant au temps?

– Oui, si c'est un temps culturel.

Si l'on parle de langage du temps, y a-t-il un silence du temps que pourraient dire les arts plastiques?

– Oui, et un certain contemporain le dit bien quand il se fonde sur le lien avec les racines, quand il ne se coupe pas du tronc par la révolte, qu'il ne plaide pas des Tabula Rasa et autres absurdités.



granit noir de Suède, 1990,
Fred Perrin, Echo, 60x52x16 cm.

Galerie du Manoir, La Chaux-de-Fonds

Rue Fritz-Courvoisier 25a

Tél. (039) 28 15 52

Jean-Jacques Locher, êtes-vous né dans cette ville? Quand?

– A La Chaux-de-Fonds, en 1962.

Combien de temps a duré votre formation?

– Elle dure depuis dix ans. En partie dans une école d'art. Mais surtout comme un solitaire.

Avez-vous un atelier depuis longtemps?

– Depuis cinq à six ans.

Peignez-vous à plein temps, le jour ou la nuit?

– Je ne peins pas à plein temps, je le regrette. Je peins parfois la nuit, dont j'aime le mystère, le côté temps à côté du temps, plus fondamental. Le jour est trop divulgué, enluminé.

Etes-vous pressé par le temps?

– Oui, quand je passe mon temps à résister, que je n'ai pas de temps pour peindre, que je ne peux m'octroyer des parenthèses.

Travaillez-vous vite? Exposez-vous souvent?



Fragment de sgraffito, 1994, photo de Jean-Jacques Locher, pour une exposition à la Galerie du Manoir du 22 octobre au 23 novembre prochains.

– Je travaille assez vite. Avant, j'exposais le plus possible, une obsession. Maintenant, je suis moins anxieux d'échéances, je me prépare mieux. L'exposition qui vient résume huit ans de travail.

NOUVELLE REVUE NEUCHÂTELOISE

- N° 1 *Ecrivains neuchâtelois*, 48 pages épuisé
- N° 2 Maurice Evard, *Le Château de Valangin*, 36 pages épuisé
- N° 3 Marc Alb. Emery, *Faust et Le Corbusier*, 48 pages épuisé
- N° 4 Jacques Ramseyer, *Autrefois la fête en Pays neuchâtelois*, 48 pages Fr. 9.—
- N° 5 Charles Thomann, *Nos chers impôts*, 48 pages Fr. 9.—
- N° 6 Pierre-André Delachaux, *Môtiers 85*, 48 pages Fr. 9.—
- N° 7 J. Courvoisier, M. Evard, M. Gillardin et A. Panca, *Autour de la Carte de la Principauté de Neuchâtel dans les années de 1838 à 1845 par J.-F. d'Ostervald*, 40 pages Fr. 15.—
- N° 8 Frédéric Cuche, *Mais où sont passées les bêtes d'antan?* 52 pages Fr. 9.—
- N° 9 Roger Favre, *Urbanisme, expression d'une communauté*, 36 pages Fr. 9.—
- N° 10 Rose-Marie Girard, *Etre et paraître: la ronde des modes*, 48 pages Fr. 12.—
- N° 11 Claude Attinger, *Cadrans solaires neuchâtelois*, 48 pages Fr. 12.—
- N° 12 *Le Haut-Pays neuchâtelois au XVIII^e siècle*; suivi de: Un lecteur attentif de la *Description des Montagnes* de F.-S. Ostervald, par M. Evard, 40 pages Fr. 12.—
- N° 13 André Jeanneret, *Au-delà de l'aménagement du territoire*, 40 pages Fr. 12.—
- N° 14 Jean-Pierre Jelmini, *Les mines d'asphalte du Val-de-Travers*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 15 *Hauterive a 12000 ans*, 64 pages Fr. 15.—
- N° 16 M. Garin, Ph. Graef, *Le Gor du Vauseyon et la Maison du Prussien*, 56 pages épuisé
- N° 17 Roger Boss, *Promenade musicale dans le Pays de Neuchâtel*, 40 pages Fr. 12.—
- N° 18 M.-L. Montandon, R.-M. Girard, *La dentelle aux fuseaux en Pays de Neuchâtel* Fr. 15.—
- N° 19 Marcel Rutti, *La mosaïque en pays neuchâtelois*, 56 pages Fr. 15.—
- N° 20 *L'Affiche neuchâteloise: le Temps des Pionniers (1890-1920)* par M. Schlup, 64 pages Fr. 20.—
- N° 21 A. Jeanneret, *Histoire de la pêche dans les lacs jurassiens (XVIII^e-XX^e siècle)*, 32 pages Fr. 9.—
- N° 22 P. Huguenin, S. Musy-Ramseyer, D. de Rougemont, *Médaille, Mémoire de métal*, 64 p. Fr. 15.—
- N° 23 Jean-Marc Barrelet, Catherine Renaud, Roger-Louis Junod, *40 ans de création en Pays neuchâtelois: histoire, peinture, littérature*, 88 pages Fr. 15.—
- N° 24 Karin Vuilleumier-Tobler et Pierre Hirsch, *Jean-Paul Zimmermann*, 64 pages Fr. 15.—
- N° 25 Ariane Brunko-Méautis, *Liliane Méautis, peintre de la lumière*, 64 pages Fr. 15.—
- N° 26 R. Cop, *1853 - 1876 - La Chaux-de-Fonds vue par Charles-E. Tissot*, 40 pages Fr. 15.—
- N° 27 Eric-André Klausner, *Le bestiaire de la montagne des Ruillères sur Couvet. Divertissements aristocratiques de 1805*, 48 pages Fr. 18.—
- N° 28 R. Faessler et O. Bauermeister, *L'art monumental dans les bâtiments publics*, 96 p. Fr. 20.—
- N° 29 *Promenade: Valangin - La Borcarderie - Boudevilliers*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 30 Alain Corbellari, *Confiseries et confiseurs*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 31 *Jules Humbert-Droz et la Suisse*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 32 Maurice Evard, Daniel Mesot, Michel Gillardin, Michel Schlup, *Autour de la carte de D.-F. de Merveilleux*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 33 Elzingre, *Childéric le lutin*, 56 pages Fr. 15.—
- N° 34 Cathy Gfeller, *Lessor de l'Art nouveau à La Chaux-de-Fonds*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 35 Caroline Neeser, *Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma*, 48 pages Fr. 15.—
- N° 36 Eric-André Klausner, *Le closel Bourbon de Thielle-Wavre*, 56 pages Fr. 15.—
- N° 37 Caroline Neeser, *Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma (2)*, 56 pages Fr. 15.—
- N° 38 Michel Schlup, *Don Quichotte, illustré par Marcel North*, 128 pages Fr. 27.—
- N° 39 Charlotte Goëtz, Jacques De Cock, *Marat*, 96 pages Fr. 15.—
- N° 40 Marcel Garin, *Vieilles pierres 1933/1993*, 56 pages Fr. 15.—
- N° 41 A. Froidevaux et F. Donzé, *Description pittoresque et critique de La Chaux-de-Fonds*, par Marin Laracine, 56 pages Fr. 15.—
- N° 42 Jean-Paul Reding, *Le Griffon, 50 ans d'édition 1944-1994*, 56 pages Fr. 15.—

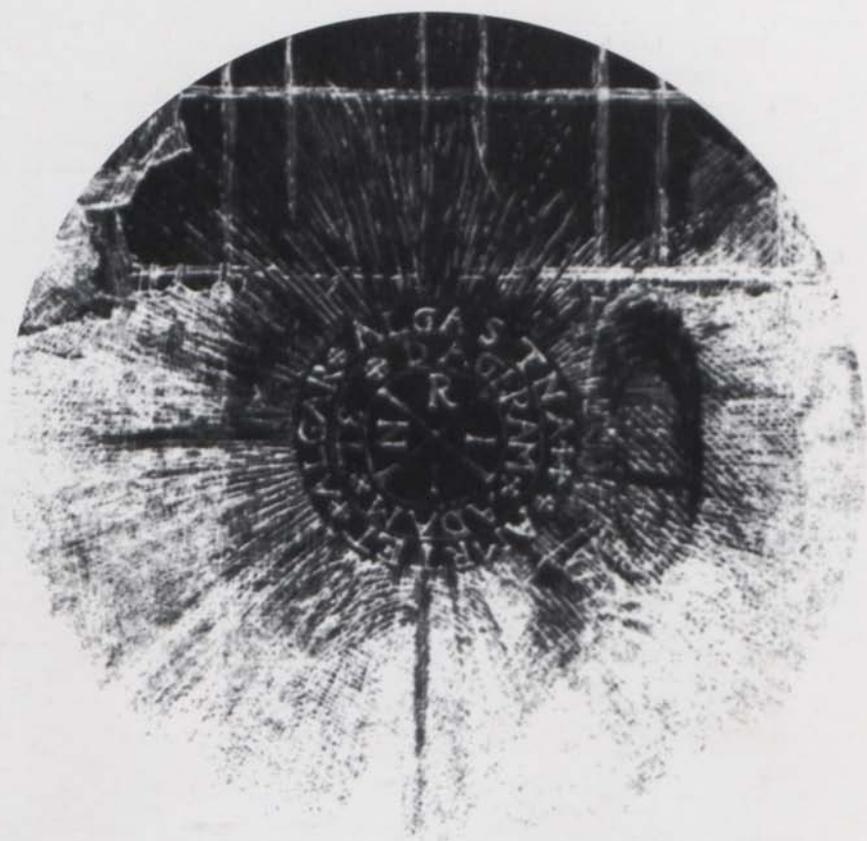
Aux Editions de la Nouvelle Revue neuchâteloise

Carte de la Principauté de Neuchâtel levée aux frais de Sa Majesté dans les années de 1838 à 1845 par J.-F. d'Ostervald, en 11 feuilles de 52x62 cm, + une feuille de titre, 2^e édition, épuisé

Frédéric-Samuel Ostervald, *Description des Montagnes et des Vallées qui font partie de la Principauté de Neuchâtel et Valangin*, réédition, 1986.

Samuel de Chambrier, *Description topographique de la Mairie de Valangin*, réédition, 1988, Fr. 60.—

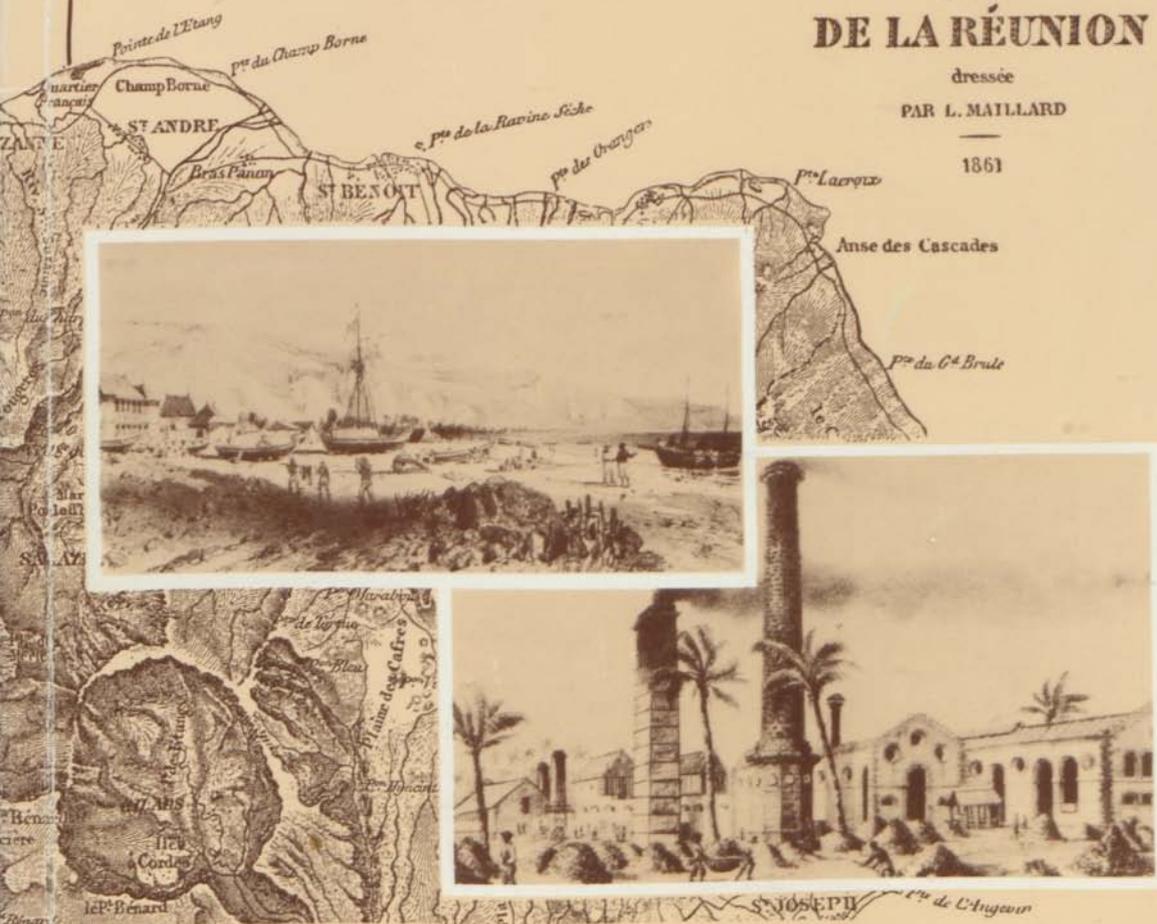
Carte géographique de la Souveraineté de Neufchatel et Vallangin en Suisse de D.-F. de Merveilleux (1694), 81x52 cm, réédition, 1991, Fr. 84.—



Journal de voyage
Chs Bovet
Neuchâtel (Suisse)

CARTE
DE L'ILE
DE LA RÉUNION

dressée
PAR L. MAILLARD
1861



**nouvelle
revue
neuchâteloise**

11^e année
Hiver 1994
N° 44

Publication trimestrielle

ISSN 0035-3779

Case postale 1827

CH 2002 Neuchâtel 2

Comité de rédaction:

Caroline Calame,
rédactrice responsable
Maurice Evard
Michel Gillardin
Jean-Bernard Grüring
Daniel Mesot
Michel Schlup

Françoise Arnoux,
membre d'honneur

Administration

Imprimerie Typoffset Dynamic SA
9, allée du Quartz
2300 La Chaux-de-Fonds
Tél. 039/26 04 74/75

Abonnement pour une année civile:

4 numéros: Fr. 30.—

Etranger: Fr. 40.—

Abonnement de soutien dès Fr. 35.—

Sauf avis contraire, abonnement
renouvelé d'office

Prix du numéro: Fr. 15.—

Compte de chèques postaux: 20-61-6

(pour s'abonner, le versement au CCP
suffit, avec adresse complète lisible)

Prochain numéro:

La Combe Biosse,
de Frédéric Cuche

2.011.849

BPU NEUCHÂTEL



32000 001016031

2,20

Don

Journal de voyage
Chs Bovet
Neuchâtel (Suisse)

QT 303/44
A consulter sur place



D

1995 / 984

Lexique des termes maritimes

<i>l'amure</i>	<i>cordage qu'on emploie pour établir au vent les points d'une basse voile</i>
<i>le beaupré</i>	<i>mât incliné placé à l'avant et dans le plan longitudinal d'un navire</i>
<i>la bonnette</i>	<i>petite voile en forme de trapèze que l'on ajoute quand le temps est calme</i>
<i>le bout-dehors</i>	<i>légers espars placés sur l'avant des basses vergues et des vergues de hune, dans leur prolongement et servant à établir les bonnettes</i>
<i>la brigantine</i>	<i>voile aurique, assujettie à la corne et au mât arrière d'un bâtiment</i>
<i>le cabestan</i>	<i>treuil à axe vertical mû mécaniquement ou à bras d'homme</i>
<i>la cambuse</i>	<i>magasin d'un bateau où l'on conserve les vivres, le vin, etc.</i>
<i>la cargue</i>	<i>cordage pour replier les voiles contre les vergues pour les soustraire au vent</i>
<i>carguer</i>	<i>replier les voiles contre leurs vergues</i>
<i>le clinfoc</i>	<i>foc léger fixé à l'extrémité du bout-dehors du beaupré</i>
<i>la coursive</i>	<i>planches horizontales le long du plat-bord pour passer de l'avant à l'arrière</i>
<i>dérader</i>	<i>quitter une rade ou un mouillage lorsque le navire, malmené par la tempête, ne peut plus tenir à l'ancre</i>
<i>la drisse</i>	<i>manœuvre courante servant à hisser une vergue, une corne, une voile; tresse en cordonet</i>
<i>la drosse</i>	<i>cordage ou chaîne servant à transmettre les mouvements de la roue du gouvernail à la barre</i>
<i>la dunette</i>	<i>construction légère, élevée au-dessus du pont supérieur à l'arrière du navire pour le capitaine</i>
<i>le foc</i>	<i>voile triangulaire enverguée sur une draille, amurée sur le mât de beaupré et établie entre celui-ci et le mât de misaine</i>
<i>le guindeau</i>	<i>plate-forme de planches qu'on échoue dans une position inclinée en la soutenant sur des chevalets pour diriger le courant de chasse dans les avant-ports</i>
<i>la hune</i>	<i>plate-forme qui est autour des mâts, qu'elle consolide, et qui sert de lieu d'observation</i>
<i>le hunier</i>	<i>mât portant une hune – voile carrée enverguée sur la vergue de hunier</i>
<i>la misaine</i>	<i>voile principale du mât placé entre le mât de beaupré et le grand mât</i>
<i>le nœud</i>	<i>cf loch, note de bas de page N° 13</i>
<i>le perroquet</i>	<i>mât, vergue, voile de perroquet, tous se gréent sur le mât de hune</i>
<i>le raban</i>	<i>filin employé pour saisir ou amarrer</i>
<i>la ralingue</i>	<i>cordage que l'on coud autour des bords d'une voile pour la renforcer</i>
<i>le ris</i>	<i>bande longitudinale de la partie inférieure d'une voile disposée de façon à être serrée pour diminuer la surface de cette voile</i>
<i>le tonneau</i>	<i>mesure de capacité pour jaugeur un navire, valant 2,83 m³ (international) et mesure française 1,44 m³</i>
<i>la vergue</i>	<i>pièce de bois longue et ronde qui est attachée transversalement sur l'avant d'un mât pour soutenir la voile</i>
<i>la voile d'étai</i>	<i>placée dans les intervalles des mâts, sur les étais, et venant border sur le pont</i>

Journal de voyage

Nous sommes partis le vendredi 29 mai 1879¹ à 4 heures du matin de Marseille. Le *Nantes*, sur lequel nous sommes embarqués est un trois-mâts presque neuf, très bien gréé et qui marche supérieurement. Il jauge environ 336 tonneaux [biffé: 500]².

Après avoir viré environ 1/2 heure au guindeau [biffé: cabestan] pour retirer l'ancre énorme à laquelle nous étions amarrés, un petit remorqueur nous prend en toue³ et nous remorque jusqu'à la hauteur des îles Pomègues⁴; là les voiles sont hissées et, poussé par un vent favorable, le *Nantes* s'élançe vers son but qui est l'île de la Réunion ou Bourbon. Au bout de quelques instants, la brise augmentant, le roulis s'accrut, ainsi que le tangage, si bien que le mal de cœur me saisit et force me fut de rester sur la dunette pour me soulager.

Cela dura jusqu'au soir; pendant la nuit,

le mal de mer me tint éveillé, ainsi que le bruit du vent dans les agrès et le clapotement des vagues le long des flancs du navire.

Il est à remarquer que le golfe du Lion est toujours fortement agité.

Le matin du deuxième jour, l'appétit qui était tombé tout à fait revint un peu et le soir, grâce surtout au roulis qui avait considérablement diminué, je n'avais plus rien.

Il me fallut alors commencer mon service, c'est-à-dire m'occuper des fanaux et des pavillons; ainsi que de veiller à ce que les poules aient à manger; tous les jours 2 ou 3 fois, aller dans les hunes et sur les barres de perroquet pour m'habituer au roulis étant dans la mâtûre.

Le dimanche matin de bonne heure, le pont fut lavé à grande eau, balayé et essuyé; à 7 heures du matin, la terre fut signalée à tribord, c'était Minorque; mais

¹ Le 29 mai est un jeudi.

² Les corrections sont de la main du capitaine qui semble relire le texte de Charles.

³ Action de remorquer

⁴ Ile rocheuse à 3 km de Marseille

on ne la voyait que très indistinctement. Plus tard, on signala Majorque.

Après avoir terminé ces lavages et orienté les voiles, chacun se reposa. Je m'en vais profiter de ce moment pour décrire ma cabine. C'est une espèce de buffet pratiqué à l'arrière sous la dunette; le lit y est représenté par un parallélogramme de 4 1/2 à 5 [pieds] de long sur 1 1/2 de large, juste de la grandeur du corps, un individu obèse aurait de la peine à se retourner dans son lit; entre le lit et la porte, il y a juste de la place pour le coffre et voilà le logement. Outre cela, en fait de paille à ressorts et de matelas, rien qu'une couverture et un petit oreiller.

Il y a un avantage à cela pourtant, c'est que le lit est vite fait; la plupart du temps, on se couche habillé, heureux si on peut dormir 3 heures de suite, car il faut faire le quart pendant 4 h[eu]res consécutives chaque nuit; lorsqu'on y est habitué, cela n'est rien, mais ce qui est dur, c'est de s'y faire; vers la fin du quart, pour ma part, je dors debout.

L'équipage se compose de 8 matelots, un cuisinier, le maître d'équipage, le second, le capitaine, plus le mousse et le pilotin. Ah! j'oubliais 40 poules et 2 cochonnets qui, parqués sur le pont, piaillent et braillent à qui mieux mieux toute la sainte journée.

Dimanche soir, on dort, mais tout à coup vers les 12 heures, le commandement *pare à virer* se fait entendre et tout le monde d'arriver sur le pont pour la manœuvre.

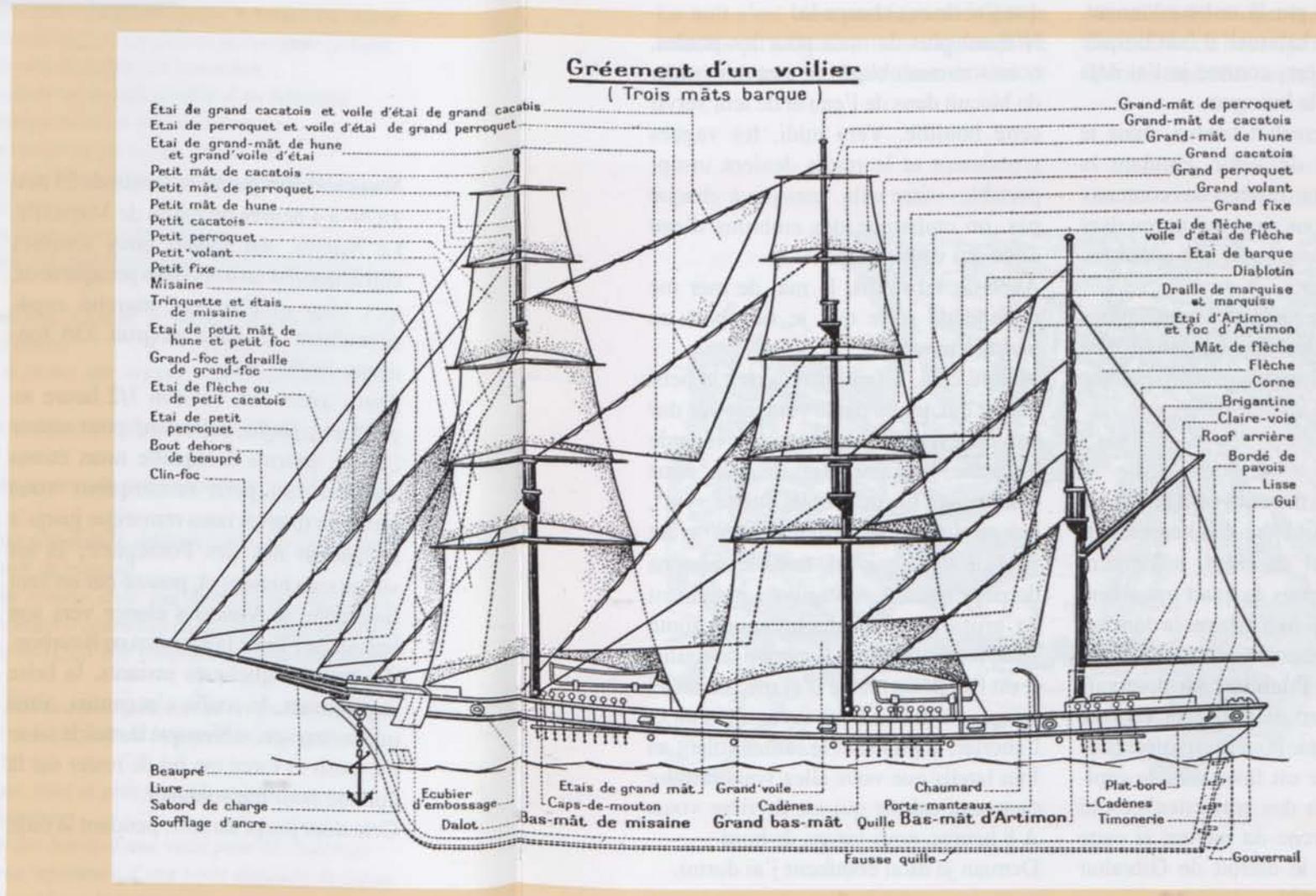
Le lundi 2 juin, la brise tombe presque tout à fait et l'eau est tellement bleue que cela donne envie de s'y baigner; le matin

à 4 heures, on nettoie la dunette à fond; on l'humecte, puis on met du sable fin dessus; à grand renfort de bras, on frotte jusqu'à complète extinction de forces: pour ma part, j'y ai attrapé une courba-

ture de reins qui se porte bien. Ce n'est que vers les midi qu'elle consent à me quitter. Une ligne est tendue à l'arrière du navire dans l'espérance de prendre du

poisson, mais pour aujourd'hui, cela n'aboutit à rien. Vers les 6 heures du soir, on aperçoit les îles Baléares dans le lointain et un grand navire passe toutes voiles dehors à quelques milles⁵ de

nous; un moment après, un petit oiseau qui ressemble à un bruant se pose sur le beaupré et y reste pour y passer la nuit; vers les 7 heures, la brise fraîchit un peu et nous commençons à filer.



Gréement d'un trois-mâts tel celui sur lequel embarque Chs Bovet.

⁵ Le mille marin vaut 1852 m; c'est la distance entre deux points séparés par une minute d'arc, comptée sur un méridien.

Mardi 3 juin

La nuit se passe à peu près tranquillement, sauf quelques visites que me font les cancrelats, c'en est rempli ici; aussitôt qu'on est couché, on les voit descendre les murailles au pas de gymnastique et se promener par-ci, par-là, en bourdonnant. Après le lavage habituel, il faut briquer la cabine d'arrière, comme je l'ai déjà dit, c'est une sale besogne.

La ligne est derechef tendue, mais le poisson oublie de venir. Pendant la matinée, nous fourbissons des couteaux et nous les huilons ainsi qu'un revolver et mon fusil de chasse qui commençaient à s'oxyder.

Le soir, nous apercevons 2 ou 3 navires à quelques milles de nous et la côte d'Espagne dans le lointain; la brise tombe tout à fait.

Mercredi 4 juin

Nous filons 5 ou 6 nœuds vent arrière, le ciel est tout à fait bleu. A 4 heures, nettoyage habituel du pont, seulement comme les matelots de quart travaillent dans la mâture, il faut balayer la dunette, le pont et le gaillard d'avant, ce qui est long à faire. Vers les 10 heures, je vais dépasser l'amure de flèche et vers 11 heures, je la cargue pour la première fois. Comme la brise est favorable, le capitaine fait établir des bonnettes, ce qui accélère la marche du navire; si cette brise continue, le détroit de Gibraltar sera bientôt franchi.

Le soir, le vent change et les voiles sont orientées. A 8 heures, au lit !

Jeudi 5 juin

Dès le matin de très bonne heure, une

très forte brise vient à souffler. Nous filons de 7 à 8 nœuds à l'heure. Vers les 8 heures, nous virons de bord, et je dois aller changer l'amure de la voile de flèche, ce qui me semble assez difficile vu le roulis et le peu d'habitude que j'ai de ces choses-là.

N'ayant plus de maïs pour les poules, nous sommes obligés de mettre tremper du biscuit dans de l'eau et de leur servir cette bouillie. Vers midi, les vagues grossissent et le roulis devient insupportable; outre cela, presque à chaque pas, on embarque des embruns d'eau salée qui vous trempent.

Avec un tel roulis, le mal de mer me reprend de sorte que je suis plus ou moins à mon aise.

Malgré cela, il faut aller serrer le petit hunier qui, tendu par le vent, est très dur à manœuvrer; il est vrai que je regarde les autres le faire. Vers le soir, nous apercevons un trois-mâts sur le vent⁶, qui se dirige contre nous, mais ayant plus de toile que lui, nous le laissons derrière nous. Les vagues augmentent de grosseur et la cloche sonne toute seule lorsqu'il y a un fort coup de roulis. Il est fort désagréable d'écrire par un tel temps, car tout à coup un coup vient et l'encrier, la plume et le cahier volent au loin tandis que vous allez vous étendre dans une cabine qui est derrière vous. A 8 heures, nous virons de bord.

Demain je dirai comment j'ai dormi.

Ce matin, Charles a serré la flèche, il n'en parle pas. Je me suis plaint de son manque d'énergie; avec un peu de volonté, il arriverait à moins souffrir de

l'état de la mer, pour cela il lui faut de l'occupation.

A. Fauche⁷

Vendredi 6 juin

La nuit s'est bien passée, seulement le matelas est tellement mince qu'un livre placé dessous m'entre dans le dos et

m'empêche de bien dormir. A 4 heures, lavage habituel. Le vent a molli et les vagues ont diminué de grosseur; outre cela, un beau ciel bleu et une brise fraîche font qu'il est très agréable de rester sur la dunette à fourbir la roue du gouvernail et à nettoyer la claire-voie.

De midi à une heure, je m'installe sur les dromes amarrées sur le pont et je fais une



Trajet suivi par le Nantes dans les eaux de la Méditerranée

⁶ Embarcation allant dans le sens du vent en direction de l'observateur

⁷ Ce paragraphe a été écrit sur le cahier à l'insu de Charles Bovet par le capitaine. Le lisant, l'adolescent le biffe de cinq traits de plume rageurs, il ajoute *merde* et il frotte de l'encre humide pour cacher ce texte malvenu.

petite sieste. Pendant l'après-midi, nous briquons le canot qui doit être verni un de ces jours. Vers 5 heures, le cap Salos⁸ et plusieurs navires sont en vue. A 8 heures, au lit.

Samedi 7 juin

A minuit, on entend crier *Pare à virer*, on vient me tirer dehors de ma cahute, et il faut rester sur le pont pour aider la manœuvre.

A 4 heures, il faut se lever, nettoyer les saletés des poules, brosser, balayer, briquer et ce qui s'ensuit; chacun, à moins d'avoir le diable au corps, serait dégoûté d'une pareille existence, ainsi à déjeuner, je déclare au capitaine que j'étais rassasié de la navigation et que mon intention est de l'abandonner, à quoi il me répond qu'il est aussi de mon avis; par conséquent, j'irai à Bourbon après avoir écrit à mon père de m'envoyer les fonds nécessaires pour revenir en France avec le paquebot.

M. Faucher a aussi la bonté de joindre quelques mots avec ma lettre pour lui donner plus de poids. Je lui en suis très reconnaissant.

Le vent est très fort et la mer de nouveau agitée, par conséquent les bains sont fréquents. Alors sur un panneau, les réflexions arrivent, une foule de pourquoi quitter ton père, ta famille, les Alpes et ton lac pour aller dans les lointains pays? N'aurais-tu pas mieux fait de rester chez toi? En pensant au pays, à cette belle Suisse tant chérie, quelques larmes me viennent aux yeux, mais ma foi, vogue la galère. Le sort avait été jeté, dans 7 mois, j'espère revoir tout ce que j'ai quitté.

Mais à 4 1/2 heures du soir, nous essayons de virer, mais n'ayant pas réussi, nous sommes obligés de virer lof pour lof⁹. De nombreux navires sillonnent la partie de la mer où nous sommes et animent la surface bleue de la Méditerranée qui, quoique roulant de grosses vagues, n'en conserve pas moins sa belle couleur. Mais le vent fraîchissant, le capitaine ordonne de saisir quelques voiles. Sur ce, bonne nuit, car à 12 heures [minuit], nous devons nous lever pour virer.

Dimanche 8 juin

Ce matin vers les 10 heures, une chaloupe montée par cinq Espagnols de 14 à 19 ans accostent le navire; c'est la poste qui vend aussi des fruits et des légumes. Je remets une lettre destinée à ma mère, mais qui n'était pas encore terminée.

Le dimanche, sauf les manœuvres du navire, il n'y a pas beaucoup à faire; il s'ensuit que l'on peut se reposer.

Depuis quelque temps, nous avons toujours des vents contraires, de sorte que nous sommes obligés de courir des bordées¹⁰.

Lundi 9 juin

Dès le matin, je suis mal à mon aise, j'ai toujours envie de pleurer, j'ai le mal du pays et je demande au capitaine de me débarquer à Gibraltar, ce à quoi il [se] refuse, alors je fais bêtise sur bêtise et pour me punir, il me fait rester au quart de 12 heures à 4 heures du matin.

Ce qui est mal de lui, c'est de me faire rester debout pendant ces 4 heures de temps tandis que la cheville du pied droit me fait horriblement souffrir par suite de je ne sais quoi.

Mon intention est de faire bonne figure à mauvais jeu et, puisque je ne puis être débarqué, de faire mon service convenablement jusqu'à ce que nous soyons de retour, et alors de ne plus retourner sur mer.

Mardi 10 juin

Je commence pourtant un peu à m'acclimater et, cet après-midi, je me suis plu à bord. C'est la première fois que cela m'arrive; j'espère que cela continuera, mais en attendant je suis toujours de quart; j'espère me faire à cela pour m'habituer à être privé de sommeil. Nous sommes toujours le long de la côte d'Espagne et avons toujours le vent devant, ce qui, par parenthèse, est fort embêtant. Je m'habille chaudement et vais me coucher de 6 à 8 heures, heure à laquelle le quart commence.

Mercredi 11 juin

Aujourd'hui, il y a calme plat ou à peu près, nous sommes à environ une douzaine de milles de la côte d'Espagne; vers 2 heures, une toute petite brise vient à souffler et nous fait marcher lentement. La journée a été magnifique, le ciel tout bleu et la chaleur modérée de sorte que la température était on ne peut plus agréable. Le capitaine m'a donné une feuille de

papier sur laquelle est inscrit tout ce qui regarde mon service¹¹.

Etant de quart à minuit, je vais me coucher à 8 heures.

Jeudi 12 juin

Dès le matin, calme plat complet, il me semble que je suis sur le lac de Neuchâtel, seulement vers midi, la chaleur est un peu vive et il me devient impossible de marcher nu-pieds sur le pont; ce qui est ennuyant, c'est le goudron qui, amolli par la chaleur s'attache à vos pieds. La brume qui, le matin, couvrait la mer se dissipe vers 9 heures.

Pendant la journée, on change le grand hunier.

Je reste une grande partie de la journée à fourbir un fanal qui était rempli de vert-de-gris et qui me donne de la peine à le nettoyer.

Il nous reste encore 90 milles à faire pour arriver au détroit; si le vent était favorable, en 24 heures, nous serions dans l'Océan; espérons que pendant la nuit, une bonne brise soufflera.

De 8 [heures] à minuit, de quart.

Vendredi 13 juin

Presque pas de brise, vers midi calme plat. Si ce temps continue, nous ne serons au détroit que dans 8 jours. Nous

⁸ Cap espagnol dans la province de Murcie, situé à 30 km à l'est de Carthagène.

⁹ Virer de bord vent arrière, en mettant au vent l'un des côtés du bâtiment au lieu de l'autre.

¹⁰ Louvoyer

¹¹ Il s'agit probablement de ce que Charles a recopié dans son cahier sous le titre de Service du Pilotin à bord du *Nantes*. Cf. p. 60.

rencontrons quelques navires. Le ciel est toujours bleu. De quart, de 12 heures à 4 heures du matin.

Samedi 14 juin

Ce matin de bonne heure, une bonne brise nous fait filer de 4 à 5 nœuds; jusqu'à présent, le *Nantes* s'est très bien comporté et a gagné de vitesse tous les navires qui étaient près de lui; aujourd'hui, un brick¹², qui est à quelques milles de nous, nous dépasse; il est vrai qu'il portait toutes ses bonnettes tandis que les nôtres n'étaient pas encore toutes établies. Le courant dans lequel nous [nous] trouvions y était probablement aussi pour quelque chose.

Cet après-midi, le capitaine a fait le charpentier et a confectionné un porte-fanal très joliment fait pour remplacer celui de babord qui avait été enlevé par une lame. Nous nous occupons à trier des escargots et à jeter les mauvais à la mer; l'après-midi se passe ainsi. Vers les 4 1/2, les poules qui étaient dans une des cages arrachent un barreau et se promènent sur le pont; on est obligé d'attendre que le soleil soit couché pour les reprendre. Ce soir de 8 à minuit, je suis de quart et il faut se lever à 4 heures du matin.

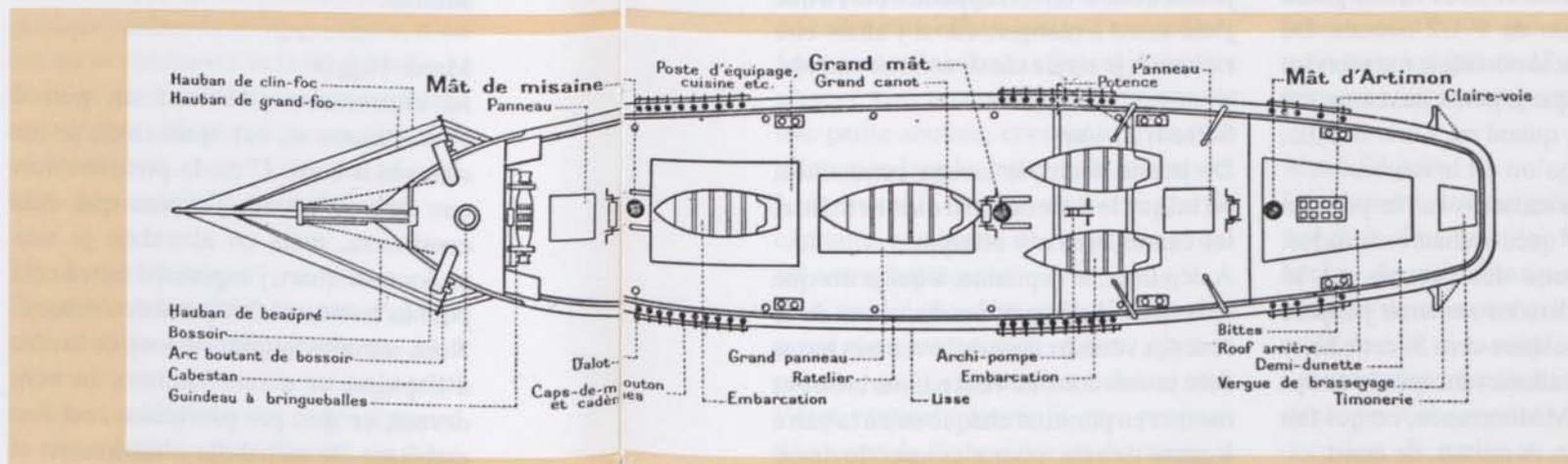
Sur le conseil de M. Faucher, j'écris une lettre à mon père, dans laquelle je lui explique ma situation et le prie d'envoyer l'argent nécessaire à La Réunion afin de me rapatrier au plus vite par steamboat. Le capitaine a la bonté de joindre quelques mots en ma faveur à la lettre.

Dimanche 15 juin

Cette nuit, un bon vent s'élève, et nous

filons à raison de 4 nœuds.

Vers les 4 heures du matin, nous apercevons Gibraltar par notre travers tribord.



Le pont et les aménagements d'un bateau tel celui sur lequel navigue Chs Bovet.

Nous passons près de la côte d'Afrique et, à l'aide d'une jumelle, je distingue les petits détails de paysage.

Le temps brumeux ainsi que l'éloignement ne me permirent pas d'examiner la forteresse de Gibraltar aussi bien que je l'aurais voulu.

Vers midi, la brise tombe un peu pour reprendre vers le soir. Aucun bateau ne nous a accostés et la lettre préparée est encore entre mes mains; enfin j'espère encore.

Vers le soir, je suis mal à mon aise, surtout lorsque je me baisse; je me sens pris à la gorge et la poitrine me brûle, aussi demain matin, le capitaine qui est aussi médecin à ses heures m'administrera un purgatif qui me remettra peut-être.

Nous sommes en plein Océan...

De minuit à 4 heures, de quart.

Dimanche après-midi, ne sachant que faire, je propose au mousse qui est un nègre de 17 ans environ de lui couper les cheveux, ce à quoi il consent.

Aussitôt armé de ciseaux, je les lui coupe partout à ras sauf au milieu de la tête où je laisse une grosse mèche. Il avait, ma foi, l'air si drôle, l'air d'un Iroquois qu'un éclat de rire général s'est fait entendre, il était vexé parce que cela le défigurait, trouvait-il.

Ce nègre a été importé dans les colonies depuis longtemps probablement, car il me demandait si c'est vrai qu'il y eut des pays dans lesquels il n'y eut que des

nègres, ce qui nous fit aussi rire.

Nous sommes en plein Océan à cette heure.

Lundi 16 juin

Ce matin, grande brise, la mer est très houleuse, le mal de mer me saisit et il faut de nouveau aller sous le vent pour me soulager. Toute la journée, j'ai été mal à mon aise, la purge n'a pas produit son effet, je crois qu'elle a plutôt servi de vomitif.

De tout côté, l'on aperçoit l'immensité, pas de terre. C'est aujourd'hui que nous marchons avec la plus grande vitesse depuis que nous sommes en voyage.

¹² Voilier à deux mâts grésés de voiles carrées

Le loch¹³ donne 9 1/2 nœuds. De 8 heures à minuit, de quart.

Mardi 17 juin

La brise d'est qui nous a favorisés jusqu'ici continue et nous filons grand largue¹⁴ à raison de 9 1/2 nœuds. De temps en temps, la nostalgie me prend et c'est avec joie que je pense au retour, car on a beau dire: quand on a une famille, c'est chez soi qu'on est le mieux.

Ce matin, on a ramassé sur le pont un petit encornet¹⁵ que les chats ont croqué. Nous approchons des parages où se trouvent les poissons volants, j'espère en recueillir quelques-uns. Si cette brise continue, nous allons rattraper le temps perdu dans la Méditerranée, ce qui fait plaisir à chacun. A minuit, de quart.

Mercredi 18 juin

La brise continue, rien d'extraordinaire ce jour-ci.

Jeudi 19 juin

Ce matin, nous coupons les ailes à une douzaine de poules et on les laisse courir en liberté sur le pont; elles sont très drôles.

L'après-midi, nous visitons les approvisionnements et je suis chargé de mettre de côté tout ce qui est avarié. Les matelots sont occupés à mastiquer les chaloupes et à les mettre en bon état. Vers le soir, la brise tombe.

Vendredi 20 juin

Nous sommes maintenant au nord de Palma que le capitaine évite ainsi que Madère, de peur d'avoir du calme. La brise continue toute la journée et nous

filons de 8 à 9 nœuds. Cet après-midi, j'ai vu mon premier poisson volant.

Ce soir à souper, disette de pain; le capitaine me fait des reproches sur ce que je mange; qu'est-ce que j'en peux si je suis doué d'un fort appétit. Pourvu que j'aie assez à manger, car si j'allais être rationné, je serais sûr de tomber malade.

Samedi 21 juin

De bonne heure, le lavage commence, on brique la dunette ainsi que les mâts et les canots, rien n'y échappe.

A déjeuner, le capitaine, à qui je dis que je ne puis distinguer les divisions de la rose des vents à cause de la vue très basse dont je suis doté, ne veut pas me croire et me met en punition chaque soir à la barre à cause de cela; pour s'assurer du degré de la faiblesse de ma vue, il n'y a qu'à faire une chose bien simple, c'est de constater la force des lunettes que j'ai avec moi et de voir comment un homme ayant une bonne vue pourra les porter. Cet après-midi, nous briquons la chambre d'arrière et je suis éreinté.

Le soir, je suis traité de menteur par le second quand c'est moi qui avais raison, mais je le lui pardonne.

Si toutes les journées ressemblaient à celle-ci, je serais bientôt fourbu ou fou; outre cela, lorsqu'on se repose, le matelas est tellement mince que les livres placés dessous s'incrument dans vos côtes; j'aimerais mieux que cela fût dans ma tête.

Dimanche 22 juin

Toute la nuit, les cancrelats voltigent çà et là en bourdonnant et viennent se poser sur ma figure, ce qui n'est pas très agréa-

ble; il faudra commencer à leur donner la chasse tous les soirs. Ce matin, un pain manque à l'appel et on me demande si c'est moi qui l'ai volé; c'est la seconde fois que cela arrive.

Cette journée a été très agréable, j'ai mis en ordre mes effets, nettoyé ma cabine, fait prendre l'air à mes effets et je me suis arrangé avec un matelot qui, moyennant une petite somme, consent à laver mes effets pendant le reste de la traversée. L'après-midi, je lis un livre que le capitaine a la bonté de me prêter et qui est assez intéressant.

J'ai oublié de dire que j'ai en ma possession un poisson volant, c'est le premier que j'aie jamais touché ou vu à l'état naturel; aussi je me propose d'essayer de l'empailler ou du moins je garderai ses ailes. Ce soir, de quart de 8 heures à 12 heures.

Lundi 23 juin

La brise reste toujours la même, mais dans 4 ou 5 jours, nous serons en dehors des vents alizés; nous avons presque regagné le temps perdu dans la Méditerranée.

Cet après-midi, je trie les patates qui

commencent à se gâter; toute l'après-midi y passe et ce n'est pas encore terminé.

De 12 heures à 4 heures de la nuit, de quart.

Je ne sais pas si ce sont les mèches des fanaux ou l'huile qui sont mauvaises, mais tous les quarts d'heure, il faut les démarrer (*sic*) pour les rallumer.

Mardi 24 juin

Décidément, la navigation ne me plaît pas et je vois que j'ai fait une grande bêtise de m'embarquer malgré les conseils de mon père et du capitaine. Du reste, je n'ai ni la santé, ni l'énergie, ni les aptitudes nécessaires pour cet état; aussi je me propose, à la première occasion, de parler au capitaine de me débarquer à Bourbon afin que de là, je retourne dans mon pays avec un paquebot; le trajet fait ainsi n'exige qu'un mois aussi avec les 2 mois que le *Nantes* stationne à La Réunion, ce sont 4 mois de gagnés. Je retournerai dans la maison de commerce de mon père, je travaillerai, car je sens maintenant que j'en aurai l'énergie et je deviendrai quelque chose. J'espère que le capitaine consentira à

¹³ Appareil destiné à mesurer la vitesse d'un bateau. Flotteur lesté au bout d'une corde, marquée tous les 15,43 m (la 120^e partie du mille marin) par un nœud. On compte le nombre de nœuds déroulés en trente secondes qui correspond au nombre de milles parcourus. Dans la pratique, l'espace entre deux nœuds a été ramené à 14,78 m pour corriger le mouvement de l'appareil.

¹⁴ L'expression signifie que la direction du vent est un peu en arrière de la perpendiculaire de la quille. Le largue est la meilleure allure parce toutes les voiles reçoivent le vent sans s'abriter les unes les autres.

¹⁵ Sorte de calmar servant d'appât à la morue

mon débarquement puisqu'il comprendra que, renonçant à la navigation, il est inutile de perdre 4 mois.

Du reste, pendant le temps que j'ai été avec lui, il m'a déjà dressé et lorsque nous serons à Bourbon, la leçon aura été complète; elle aura été utile et j'en serai toujours reconnaissant à M. Faucher.

Je lui ai montré ceci, mais il ne consent pas à me laisser partir; je ferai ce que j'ai décidé car je suis résolu à tout plutôt que de revenir avec le *Nantes*.

Mercredi 25 juin

Cet après-midi, j'étais dans la baie, occupé à la nettoyer, un matelot...

[deux pages déchirées]

[Vendredi 18 juillet après dix lignes en allemand]

A midi, je fais mon point estimé, aidé du capitaine naturellement; nous sommes à environ 45 lieues de Pernambouc. Je fais deux heures de barre pour n'avoir pas écrit mon journal hier soir; je trouve pour ma part que le capitaine ne devrait pas être si prodigue de ses heures de barres pour quelque chose ne concernant pas le service. Cet après-midi, nous rétablissons la voilure qui avait été serrée¹⁶ la nuit passée. Je vais larguer la grande voile d'étai et les ris du grand perroquet.

Nous courons le long de la côte du Brésil...

Samedi 19 juillet

La mer est toujours très houleuse et la brise assez forte; malheureusement, elle ne nous est pas propice; nous courons le long de la côte du Brésil à environ 35 ou 40 lieues de la terre; nous nous attendons chaque instant à l'apercevoir devant nous, nous voyons de nombreux bateaux à vapeur par tribord. De temps en temps, on envoie une vigie sur la tête du grand mât.

Depuis aujourd'hui, le capitaine m'exempte de service des poules parce que je fais mon point; il m'a aussi dit que mon service serait plus agréable maintenant. Etant à la hauteur de Pernambouc, je pense à mon meilleur ami Aba qui a quitté Neuchâtel pour retourner à la maison; il faudra que je lui écrive que j'ai passé si près de chez lui.

De minuit à 4 heures, de quart.

Dimanche 20 juillet

Le vent est toujours défavorable, nous avons outre cela la mer debout, ce qui fait que nous tanguons et roulons d'une manière très violente. Outre cela, les grains qui tombent à bord de temps en temps font qu'à chaque instant, on doit serrer des voiles ou en larguer. Ce matin, chacun reçoit environ 3 litres d'eau de pluie pour se laver; c'est avec délices qu'on se dégrasse avec du savon, car on ne peut en employer avec l'eau de mer. Nous sommes à proximité de la côte du

Brésil et, à chaque instant, on s'attend à voir la terre; la traversée sera exceptionnellement longue si pour doubler le Cap, on doit aller au Brésil; le capitaine n'espère pas la faire en moins de 100 jours.

Cet après-midi, je nettoie mes effets et mets de l'ordre dans mon coffre.

Lundi 21 juillet

Cet après-midi, j'aide le capitaine à pointer sa carte, c'est-à-dire à reporter sur une carte neuve les voyages faits avant le nôtre et marqués sur une autre carte qu'il a la bonté de me donner pour pointer.

Ce soir, 4 ou 5 navires sont en vue; vers 5 heures, nous virons de bord et prenons tribord amures¹⁷ pour reprendre babord amures à 6 heures. Ces derniers temps, je me suis bien plu à bord et j'espère que cela continuera.

De minuit à 4 heures, de quart.

Vers les 7 heures, un grain tombe à bord accompagné de pluie.

Mardi 22 juillet

Ce matin, je suis traité de menteur par le second et de voleur par le capitaine.

Voici le fait: hier soir étant sur la dunette, je descends pour allumer la lampe d'habitable; en route, en passant devant la cambuse, je trouve la porte ouverte et la tringle qui est devant les dames-jeannes ôtée; comme le roulis était violent, je la

remets en place et referme la porte, il m'est tout de suite venu à l'idée que quelqu'un avait voulu prendre du vin et qu'en venant, je l'aurai fait s'en aller, laissant tout en désordre; mais n'étant sûr de rien, je me tus et le second me demandant ce que je faisais là, je lui répondis que je fermais simplement la porte; dix minutes après, en descendant dans ma cabine, je retrouve la porte de la cambuse ouverte et je la referme en me promettant de veiller. Le lendemain, on vient à parler de cela et le second me dit que je mens en lui racontant ce que j'ai écrit plus haut et qui est la vérité. Le capitaine lui ne me dit pas: *Vous êtes un voleur*, mais par ses paroles me fait clairement voir qu'il ne croit pas un mot de ce que je lui dis; cela revient au même. Tout le matin, nous échangeons des signaux avec un trois-mâts allemand qui est près de nous. Cet après-midi, nous voyons plusieurs navires et ce soir, un trois-mâts danois passe à une portée de pistolet de nous.

Ce soir à souper, le capitaine me fait de nouveau des reproches sur la quantité d'aliments que je mange; cela me donne beaucoup à réfléchir.

Mercredi 23 juillet

A 4 heures du matin, je dois aller en punition pendant 1 1/2 de temps sur les barres de perroquet pour n'avoir pas fini de boutonner ma culotte lorsqu'on a

¹⁶ Serrer la voilure signifie la plier et la fixer au mât

¹⁷ Côté d'où vient le vent

piqué huit¹⁸, il n'y a qu'à moi qu'on fasse cela; lorsque quelqu'un d'autre arrive une minute ou deux en retard, on ne dit rien.

Cet après-midi, le second et le novice mettaient une mèche soufrée dans une barrique qui avait contenu du rhum; tout d'un coup, l'alcool prend feu et projette la bonde en l'air avec un fort sifflement. François le nègre qui se trouve à côté fait un bond en l'air et sa peau devient toute grise. Cela nous fait beaucoup rire.

A 5 heures tout à coup, on aperçoit une trombe marchant sur nous; aussitôt et comme par enchantement, toutes les voiles sont carguées à l'exception des huniers et, philosophiquement, on attend la trombe; nous la voyons à une petite distance, l'eau de la mer monte en tournoyant et en creusant un entonnoir dans la surface de la mer; la trombe se tord comme un serpent et s'avance sur nous; si elle tombe à bord, dans un quart d'heure, nous serons peut-être ou coulés ou démâtés, deux perspectives peu agréables; elle s'approche et l'eau qui s'en échappe tombe en poussière sur nous; heureusement, elle change de direction et passe sur notre avant. Alors toutes les voiles sont rétablies et nous continuons notre route. Pour la première fois, je réfléchis que peut-être je ne reverrai plus Neuchâtel, mais j'espère; d'autant plus que servir de repas aux requins qui sont autour du navire ne serait pas agréable du tout.

Jeudi 24 juillet

A midi, je fais mon point pour la première fois seul et sans erreur¹⁹.

Après midi, le capitaine fait jeter la sonde,

car nous sommes au milieu de trois ou quatre bancs, soit de sable, soit de corail. Nous sommes en bonne route, car la sonde remonta sans avoir touché le fond. Le vent qui jusqu'ici nous avait été contraire adonne un peu et nous commençons à courir le sud 1/4 sud-est. Pour sonder, on amortit l'aire du navire, c'est-à-dire qu'on fait ralinguer²⁰ les voiles et, pendant que le navire est arrêté, on profite de jeter la sonde, ensuite on remet le navire en route et on retire la ligne de sonde.

Vendredi 25 juillet

Aujourd'hui, on sonde de nouveau mais sans résultat, puis la sonde ne devant plus servir, on la love soigneusement et elle est remise dans la cambuse.

La nuit passée, étant de quart, je me suis assis sur une cage à poule; l'officier de quart était aussi assis, le capitaine m'envoie de suite sur les barres et met le second aux arrêts. Le lendemain, sous un prétexte insignifiant, il m'envoie deux heures sur les barres de perroquet et toute la journée me punit ou me gronde. Le soir, comme les mèches d'habitable sont finies, on doit gréer une lampe pour éclairer le compas; il s'en prend de nouveau à moi avec le prétexte que je les ai gaspillées.

Samedi 26 juillet

Toute la journée, j'ai été éreinté, c'est de n'avoir pas beaucoup dormi la nuit passée; ce matin, je ne sais plus pourquoi le capitaine m'envoie sur le pont. Toute la journée, la brise a été très irrégulière; à tout bout de champ, il fallait brasser, ce n'est que vers le soir qu'elle s'établit.

Ce matin, une baleine était en vue du navire, elle était même assez rapprochée pour pouvoir lui tirer dessus. Le capitaine me dit de chercher mon fusil, mais pendant ce temps, elle plongeait et disparut. C'était la première que j'en voyais.

Ce soir, je reçois une leçon d'astronomie du capitaine, cela me plaît assez, car je pourrai prendre la latitude exactement.

Dimanche 27 juillet

De bonne heure, nous nous mettons à l'ouvrage, je briques la chambre d'arrière avec le novice; ce qui me semblait très dur au commencement ne me semble plus rien et lorsqu'on doit la briquer, je n'y pense même pas.

Chaque homme reçoit de l'eau douce pour se laver de sorte que le matin, on voit tout le monde dans la coursive occupé à [se] laver.

A midi, je prends la latitude avec un sextant que le second a la bonté de me prêter.

Les matelots viennent demander du tabac au capitaine, celui-ci qui en a une provision donne à chacun ce qu'on lui demande.

Il pleut un peu vers les 3 heures.

De 6 à 8 heures, je reçois une leçon du capitaine dont je profiterai.

Lundi 28 juillet

Cette nuit, en allumant la lampe d'habitable, je suis monté sur une table pour l'atteindre; le pied m'a manqué et je suis tombé en arrière; mon dos a porté sur l'angle du pommeau et m'a fait souffrir toute la journée; sur le moment, j'ai été tout contusionné et ce n'est qu'avec peine que j'ai regagné ma cabine. Le matin, j'ai demandé un peu d'eau de vie camphrée au capitaine pour me frictionner; il me l'a refusée.

Cet après-midi, nous sortons tout le filin que nous avons à bord pour en faire l'inventaire.

Chaque matin et chaque soir, lorsque le soleil se couche, je relève sa direction et je prend la variation.

Après dîner, c'est-à-dire à 6 heures, j'ai été faire un tour sur les barres de perroquet pour avoir demandé quelque chose au matelot.

A 6 1/2, j'aide le capitaine à copier des notes relatives à la hausse et à la baisse du baromètre.

C'est sciant (c'est le vrai mot) que d'être réveillé tous les 3/4 d'heure pour hausser les mèches des lampes et des fanaux. Je suis fatigué et en train de penser au pays tout en dormant quand je me sens tout à coup tiré par le bras et la voix de

¹⁸ Probablement pour ne pas être arrivé à l'heure du changement de quart, marqué par huit coups de cloche (un par demi-heure).

¹⁹ D'après les notes de fin de cahier: 19° 58' de latitude sud et 39° 30' de longitude ouest.

²⁰ Orienter les voiles d'un bâtiment de manière que leur plan se trouve dans la direction du vent

l'officier de quart qui, dans ce moment, me semble être la trompette de Jéricho: *Charles, Charles, debout! les fanaux*; oh! quelle vie...

Le capitaine compte sur un retard de 20 à 25 jours environ; c'est beaucoup, mais enfin, la chance n'a pas été pour nous.

collection. Cet après-midi, j'ai été 1 1/2 heure à la barre seul. Ce soir, une pluie fine commence à tomber.

Mercredi 30 juillet

Ce matin, j'aide le capitaine à faire de la reliure, c'est-à-dire à rogner une



Nous apercevons plusieurs dadins ainsi qu'un damier.

Mardi 29 juillet

Nous apercevons plusieurs dadins (oiseau de mer²¹) autour du navire, ainsi qu'un damier.

La température baisse toujours ainsi que le thermomètre; il est fort probable qu'un de ces jours, nous attraperons les vents d'ouest qui nous mèneront à destination. Dès à présent, je vais tâcher de prendre des oiseaux de mer pour dépouiller et empailler ensuite pour figurer dans ma

cinquantaine de petits livres; mais comme on n'a pas de presse à bord, nous inventons un système de leviers pour la remplacer.

Entre une et deux heures, je m'amuse à tirer sur les dadins, depuis la dunette; mais la mer est si agitée qu'on ne peut pas viser.

Ce soir, je fais les comptes du capitaine de concert avec lui; je copie aussi des observations barométriques.

Jeudi 31 juillet

La brise est très forte et la mer agitée; la pluie commence à tomber de bon matin et ne cesse de toute la journée. C'est ennuyant que d'être à bord d'un navire lorsqu'il pleut, le capitaine ne me laisse pas entrer dans la chambre, et toute la journée il faut rester dehors. Cet après-midi, le capitaine essaye de pêcher des damiers et me prête la ligne un moment; mais aucun ne se laisse prendre. A 4 heures, il me dicte l'inventaire du bord, mais la façon dont je le fais ne lui va pas et je cesse. Ce soir, j'ai mal arrimé la cambuse, c'est-à-dire oublié de remettre une tringle en place, alors aussitôt le second saisit ce prétexte pour me dire d'aller 2 heures sur les barres de perroquet; moi, naturellement, je grommelle et le capitaine m'envoie aux fers, c'est-à-dire m'amarre les fers aux pieds sur le pont; j'étais dans des habits mouillés, il pleuvait et je grelottais; j'y ai pris un fort mal de dents. Un matelot m'offre une chemise de flanelle et un tricot pour remplacer mes vêtements mouillés et j'accepte. J'y suis resté jusqu'à minuit et de tout le reste de la nuit, je n'ai pas pu dormir parce que toutes les demi-heures, on venait me réveiller pour allumer la lampe.

Vendredi 1^{er} août

Ce matin, le maître d'équipage prend un damier d'une manière curieuse; en tendant sa ligne, il s'empêtre les ailes

dans la ficelle et on le hale ainsi à bord. On bouchoie un cochon ce matin, aussi le fricot est bon.

A une heure, nous rencontrons un navire anglais venant de Honolulu et nous télégraphions avec lui.

Le maître d'équipage me donne un damier pour dépouiller, c'est le premier que je tiens.

Samedi 2 août

De bonne heure, la pluie commence à tomber et le vent vient par rafales; à 8 heures du matin toutes les voiles sont halées bas, sauf les huniers; nous sommes à la cape²² toute la journée.

Les vagues deviennent énormes, et à chaque instant, il semble que notre navire va être englouti.

Je vais dans la mâture avec les matelots serrer les voiles et prendre des ris.

L'eau court sur le pont d'une telle façon qu'on est mouillé jusqu'aux cuisses; en marchant, je tombe et je manque passer par-dessus le bord. A 7 heures 1/2, un ouragan venant du NO tombe à bord; des roulements de tonnerre formidables, des éclairs blafards qui vous éblouissent, la pluie qui, chassée par le vent, vous fouette le visage, le bruit des vagues, l'obscurité, les cris des matelots, tout contribue à donner à cette scène une apparence fantastique; il me semble que je rêve éveillé.

Cet orage ne dure que trois quarts d'heure et, à 8 heures, je vais me coucher, ayant

²¹ Sorte de pétrel

²² Etre sous voile réduite

des vêtements mouillés sur le dos, ce qui n'est rien moins qu'agréable.

Dimanche 3 août

Ce matin, le thermomètre descend à 9° de sorte que le froid se fait sentir.

Les damiers et les dadins voltigent en masse autour de nous ainsi que des mallamocs²³ et des cordonniers; ces deux derniers oiseaux appartiennent au même genre que l'albatros.

Je passe toute ma journée à nettoyer mes huiliers et mes fanaux. L'après-midi, je tire sur les oiseaux et je réussis à en blesser deux qui tombent à la mer; voyant cela, je demande une ligne au capitaine et je prends un oiseau de mer que personne ne connaît à bord; c'est le seul de l'espèce que nous ayons vu jusqu'ici; je ne l'ai pas pris avec l'hameçon, mais par un hasard étrange, il s'est entortillé le cou dans la ficelle et je l'ai halé ainsi à bord. Ce soir, je l'ai mis en peau.

Lundi 4 août

Le vent tombe tout à fait, mais il y a toujours une forte houle qui est très incommode.

Le capitaine prend à la ligne un mallamoc, c'est le premier; ce soir, le maître d'équipage en prend encore un ainsi qu'un dadin, il me les donne les deux; mais le capitaine les prend pour lui. Cela me contrarie beaucoup, car si cela continue, je ne pourrai guère rapporter d'oiseaux pour le musée [de Neuchâtel, *biffé*], ainsi que je comptais le faire; à partir de demain, je vais employer tous les moments de libre que j'aurai à essayer d'en prendre et j'espère que la chance me favorisera.

Mardi 5 août

Toutes sortes d'oiseaux de mer voltigent autour du navire, mallamocs, dadins, damiers, cordonniers; on ne peut pas en prendre aujourd'hui parce que le navire marche trop vite; en effet, car nous filons 9 nœuds. Je dissèque et nettoie une tête et une peau de mallamoc pour le capitaine; demain j'en mettrai un en peau. Le froid continue, ce qui n'est pas étonnant, car nous sommes par 41° de latitude sud.

Mercredi 6 août

La brise fraîchit, les hautes voiles sont serrées, la mer grossit et finalement, vers les 8 heures, nous sommes sous les deux huniers et la misaine. Cela dure ainsi toute la journée; vers le soir, les rafales deviennent très violentes, le vent siffle dans le grément et le navire roule tellement qu'à chaque instant on pourrait croire qu'il va chavirer. J'ai mis un mallamoc en peau pour le capitaine; toute la journée, j'y ai travaillé.

Jeudi 7 août

Nous sommes toute la journée en cape courante. Dans l'après-midi, le vent roule à l'ouest. Pendant la journée, je finis de travailler au mallamoc et je commence à dépouiller le dadin.

Ce soir, le capitaine m'envoie sur les barres de perroquet parce que la cambuse était mal arrimée; il pleuvait, il ventait; le navire roulait et tanguait d'une façon terrible; j'aurais pu refuser net d'y aller mais je suis monté avec la ferme intention d'aller porter plainte au commissaire en arrivant à Saint-Denis; ce n'est pas une chose à faire que d'envoyer quelqu'un

en punition dans la mâture avec un temps pareil. Au bout d'un quart d'heure, le capitaine m'a fait descendre et me fait manger pendant quatre jours sur le pont dans l'eau, cela me touche assez peu.

Vendredi 8 août

Le capitaine, je ne sais pas sous quel prétexte, continue à me tourmenter de toutes façons: il me fait manger sur le parc à cochon, ne me laisse pas entrer dans la chambre, me parle grossièrement; si ce régime continue, je me ferai débarquer à Bourbon, car je ne puis plus continuer ainsi; être traité comme un chien, cela ne me va pas du tout. Je ne comprends pas quel plaisir il peut avoir à me malmenier de la sorte. Je croyais son caractère vif et emporté, mais je vois maintenant qu'il est vindicatif et méchant.

Samedi 9 août

Le matin, il ne me donne plus ni café ni eau-de-vie; à mes repas, il ne me donne pas de pain; mais maintenant que je me suis endurci à la fatigue, je ne me fais plus de bile; je laisse passer les grains sans y faire attention, c'est ce que j'ai de mieux à faire.

Etant sur la vergue du hunier, je manque de tomber; en déverguant le petit hunier, la ralingue du volant me frappe à la tête et ce n'est que par hasard que je me suis retenu à un raban.

Dimanche 10 août

L'œil droit me fait horriblement souffrir, j'ai pris un coup de froid d'être toujours à la pluie et au froid. Je mets une bande au-dessus et, le soir, le capitaine me fait une injection de laudanum et m'envoie coucher à 6 heures du soir de sorte que le lendemain matin je suis beaucoup mieux.

Lundi 11 août

Aujourd'hui je suis resté toute la journée dans les chambres; le matin, j'ai nettoyé la boiserie et la peinture; l'après-midi, j'ai décousu une voile et démêlé des pelotes de fil à voile. Cette nuit, l'officier de quart s'est laissé surprendre par un grain de sorte que le capitaine a dû courir à moitié habillé à la drisse du volant pour la larguer.

Ce soir, je reçois une nouvelle injection qui sera la dernière.

Mardi 12 août

La température est froide, l'homme de bossoir²⁴ est prévenu de veiller aux bancs de glace car il est fort possible que nous en rencontrions car nous sommes par 44° de latitude sud, latitude très élevée. Je passe ma journée à débrouiller le fil à voile qu'on n'avait pas fini hier. Je pêche aussi, mais sans succès.

Mercredi 13 août

Toujours de la pluie et un ciel gris, le

²³ Goéland des mers polaires

²⁴ Homme qui, la nuit, prend son poste de veille à l'avant du navire.

soleil se cache toute la journée de façon qu'on ne peut pas faire d'observations. Je dépouille un mallamoc; la tête, je la nettoie pour le capitaine, ainsi que le ventre; la queue et les ailes sont pour moi et les [... oubli ?] J'installerai les pattes pour le maître qui en fera deux blagues à tabac.

Les vents de sud-ouest que le capitaine attendait se font désirer, car ils n'ont pas encore fait leur apparition; il sera dit que nous passerons le Cap sans eux.

Jeudi 14 août

Ce matin le thermomètre descend à 4° Réaumur²⁵, une petite pluie froide vous transperce jusqu'aux os et transis, il me faut aller larguer la flèche et les voiles d'étai de l'arrière, puis les hisser et essarder²⁶ la peinture.

Vers huit heures, la pluie cesse et le soleil sèche l'humidité, ce qui n'était pas arrivé depuis plusieurs jours de sorte qu'on profite de cette embellie pour mettre ses effets au sec. Cet après-midi, je travaille avec les matelots à déverguer plusieurs voiles.

Deux mallamocs ont été pris aujourd'hui. Ce soir, l'un deux qui était encore vivant m'a pincé la main et me l'a un peu déchirée; j'ai pris un cabillot²⁷ et lui ai réglé sa note tout de suite.

Vendredi 15 août

C'est aujourd'hui le jour de l'Assomption, aussi en l'honneur de la Vierge, nous sommes exempts de travail et on se repose comme si c'était un dimanche.

Cet après-midi, le capitaine organise un tir. On envoie le mousse pendre une

bouteille sur le bout-dehors du clinfoc et c'est à celui qui l'abattrà le premier; après plusieurs tentatives, je réussis le premier; ensuite nous tirons à la cible sur une planche amarrée au bossoir de tribord, puis le capitaine casse une bouteille suspendue au bout de la grand-vergue. Nous tirons aussi sur les oiseaux et toute la journée se passe à tirer.

J'oubliais de dire que ce matin j'ai empaillé un mallamoc.

Samedi 16 août

De 4 à 6 heures du matin, une petite brise a commencé à souffler, puis a tourné au sud-est de sorte que nous avons viré de bord, pris babord arrière et mis le cap au sud; vers dix heures, le vent a adonné, puis, dans l'après-midi, a tourné au nord-ouest de sorte que vers le soir nous nous taillons de la route.

Cet après-midi, j'ai dépouillé un mallamoc. Le froid est toujours vif, le temps humide, on est toute la journée dans des vêtements mouillés, ce qui, par parenthèse, n'est guère hygiénique.

Dimanche 17 août

Cette fois, nous avons le froid, il y a un degré au-dessus de zéro seulement. Le matin à 4 heures, il faut aller par un vent à décorner des bœufs, accompagné d'une pluie qui vous transperce, serrer les huniers volants et prendre un ris dans la misaine; je grelottais, c'est-à-dire non, j'étais tellement mouillé et engourdi que je ne pouvais plus remuer les doigts pour me tenir dans le grément. Après avoir ainsi travaillé dans l'eau, le capitaine et le second ont bu le café et l'équipage a eu la goutte, mais moi qui avais autant

travaillé qu'un autre, je n'ai eu ni l'une ni l'autre; pourquoi? Je n'en sais rien ou plutôt il y a plusieurs motifs.

C'était mal de la part du capitaine de me refuser cela dans un tel cas.

Cet après-midi, la grêle et la neige tombent à l'envi.

Toute la journée, nous avons été en cape courante sous les fixes et la misaine avec un ris.

Ce matin, nous avons doublé le cap de Bonne-Espérance, des Tempêtes comme on le nomme avec raison.

Lundi 18 août

Vers 5 heures du matin, la brise étant tombée, nous faisons de la toile.

A déjeuner, nous nous apercevons que le mousse ayant trouvé l'absinthe Pernod de son goût a donné l'ascalade (?) à la bouteille et n'est plus capable de nous servir; on le met aux fers sur le petit panneau de l'avant²⁵ où il reste abruti.

C'est moi qui fais le service de maître d'hôtel et ce qui s'y rapporte.

Cet après-midi, je fais des tuyaux de pipe pour le capitaine avec des ailes de mallamoc. De toute la journée, il n'a pas plu ni neigé, seulement il y a un pied d'eau sur le pont.

Mardi 19 août

Nous sommes encore une partie de la

journée à la cape; vers le soir, la brise tombe un peu et les perroquets sont établis.

La lame est très courte de telle sorte que le navire roule de façon telle que l'eau embarque par paquets; sur le pont, on en a jusqu'aux genoux de sorte que tout le jour, je suis dans des habits mouillés, ma pailasse et ma couverture en sont aussi imbibées mais je dors bien quand même.

Mercredi 20 août

Le temps s'embellit et la température s'adoucit, une belle brise du nord nord-ouest nous fait filer 8 nœuds toute la journée, ainsi nous serons dans 17 jours à Bourbon.

Un matelot est mis aux fers pour insubordination et je le remplace dans son service de nuit.

Toute la journée, j'ai travaillé aux voiles, à découdre.

Quelques albatros sont en vue, mais se tiennent éloignés; du reste en filant à la vitesse avec laquelle nous filons, il est impossible de les prendre.

Jeudi 21 août

A 8 heures, l'homme qui était aux fers profère des menaces contre le second et brise les fers. Le capitaine, aussitôt prévenu, me fait charger mon fusil et mon revolver et, ainsi armés, nous nous

²⁵ Environ 3° Celsius

²⁶ Eponger, sécher

²⁷ Cheville servant au tournage des manœuvres à bord du navire

²⁸ Partie du bateau comprise entre le grand mât et l'étrave

rendons dans le poste où se trouvaient les matelots. Un moment, il sembla qu'il fallait en venir aux mains; le second saisit le mutin par les bras et de force on le mena dans le puits aux chaînes qui est un trou noir sur l'avant; là, il fut enfermé et cadenassé; il y restera jusqu'à Bourbon pour y passer [en] conseil.

Ensuite l'équipage fut appelé sur l'arrière où le capitaine leur parla et leur lut le code pénal qui dit que chacun doit aide au capitaine en cas de révolte; on dressa le procès-verbal et chacun signa sa déposition. Nous prenons deux mallamocs et saignons le dernier cochon; demain il y aura du fricot, de la viande fraîche, cela sera un vrai régal.

Vendredi 22 août

De bon matin, j'aide le capitaine à dépecer le cochon, puis à faire un pâté de tête qui, je crois, sera excellent.

Le jour, je fais deux heures de barre et la nuit aussi, ainsi qu'une heure de bossoir, c'est-à-dire que je suis en faction sur le gaillard d'avant pour veiller aux feux des navires qui seraient en vue. Tous les jours trois fois, on donne à manger au prisonnier et on aère son cachot.

Samedi 23 août

A minuit ce matin, le capitaine a été pris de coliques violentes et de crises; je l'ai soigné avec le second aussi bien que nous avons pu; je l'ai frictionné pour le réchauffer, nous avons étendu une voile pliée en quatre sur son plancher, puis mis la couverture par-dessus afin qu'il se couchât, mais les douleurs étaient tellement violentes qu'il se tordait. Dans une crise plus forte que les autres, j'ai

bien cru qu'il n'en reviendrait pas. Heureusement ce matin, il va mieux; il a dormi un peu et vers le soir, les coliques ont disparu; seulement, il est si faible qu'il ne peut pas se lever. Je passe mon quart dans la chambre à veiller s'il a besoin de quelque chose.

Dimanche 24 août

Ce matin, nous virons deux fois de bord avant déjeuner. La mer est grosse et nous sommes en cape une partie de la journée. Le capitaine va mieux. Cet après-midi, j'ai tué un daem avec mon revolver, je l'ai tué au vol. Aussitôt tombé à la mer, ses compagnons se sont précipités sur lui, l'ont plumé et mangé, c'était très curieux de voir cela.

Lundi 25 août

Il vente très fort ce matin et nous sommes encore en cape. On s'ennuie terriblement à bord par une journée pareille; jamais je ne m'étais autant ennuyé. Vers le soir, le vent adonne un peu mais diminue de force.

Mardi 26 août

Toute la nuit passée, il a plu à torrents, c'est dire combien il était peu agréable de faire le quart. Assis sur la drome, un peu abrité par les embarcations, on a le temps de réfléchir à toutes sortes de choses pendant 4 heures de temps et, philosophiquement, on laisse la pluie tomber et vous inonder.

Les pommes de terre sont épuisées ainsi que les œufs, les oignons, les escargots. Ainsi il est temps d'arriver à terre. Le capitaine calcule qu'il nous faut encore douze jours.

Lundi 23 Juin

La brise reste toujours la même, mais dans 4 ou 5 jours nous serons en dehors des vents alisés; nous avons presque regagné le temps perdu dans la Méditerranée.

Cet après-midi je trie les provisions qui commencent à se gâter; toute l'après-midi y passe, et ce n'est pas encore terminé.

De 12 h à 4 h de la nuit, de quart.

Je ne sais pas si ce sont les mèches des lanternes ou l'huile qui sont mauvaises, mais tous les quarts d'heure il faut les éteindre pour les rallumer.

Mardi 24 Juin

Évidemment la navigation ne me plaît pas, et je vois que j'ai fait une grande bêtise de m'embarquer malgré les conseils de mon père et du capitaine. Si reste je n'ai ni la santé, ni l'énergie, ni les aptitudes nécessaires pour cet état; aussi je me propose, à la première occasion de parler au capitaine de me débarquer à Bourbon, après que de là je retournerai dans mon pays avec un paquetot, le trajet fait.

Ce 21 juin, la houle étant faible, Chs Bovet écrit son journal à l'encre. Les conditions ne le permettent évidemment pas tous les jours. Le crayon remplace alors la plume.

Mercredi 27 août

Jamais je n'ai été autant fatigué que ce matin. La nuit dernière étant de quart, deux matelots et moi, nous avons serré les perroquets, les volants, la grand-voile et le grand foc pendant le quart de 8 heures à minuit, puis de 4 heures à 8 heures du matin, la brise étant tombée, nous larguons ces voiles et nous les hissons. Et après midi, j'aide à déverguer le grand volant et le grand perroquet qui avaient été déchirés par le vent. Après cela, c'est avec bonheur que 8 heures arrivent et je me couche jusqu'à minuit.

Jeudi 28 août

Je fais quatre heures de barre à la place des matelots qui sont à réparer les dégâts que les derniers gros temps ont causé aux voiles. Le temps est beau.

Vendredi 29 août

Nous sommes de nouveau dans les beaux temps, la brise est jolie, le ciel bleu et l'air chaud. Nous commençons à marcher pieds nus. Les effets humides sont suspendus dans les haubans pour sécher. On commence aussi à faire la toilette du navire; on gratte les mâts pour les huiler, on peint et vernit. On change les manœuvres, enfin on se prépare à mouiller en rade.

Dans sept ou huit jours, nous espérons voir la terre.

Samedi 30 août

La brise tombe tout à fait et toute la journée nous avons calme plat.

L'après-midi, je suis de barre pendant que les voiliers travaillent à la réparation des voiles.

Dimanche 31 août

C'est avec un véritable plaisir que je me lave avec un demi-seau d'eau douce puante; après cela, je garde mon eau pour laver mes bas et mes mouchoirs. Le reste de mes effets, je les ferai laver à Bourbon.

Cet après-midi, nous organisons un tir à la cible sur une moque²⁹ suspendue à un bout-dehors de bonnette dépassant la lisse. Sur six coups de revolver, mes six balles partent, je ne m'attendais certes pas à cela. Le capitaine en met une dans la cible sur six et le second manque ses six coups; après cela, nous tirons sur les damiers et les albatros pour varier. Deux damiers sont pêchés; demain ils seront empaillés.

Lundi 1^{er} septembre

Je passe ma journée à empailler les deux damiers pris le jour précédent, c'est-à-dire à les mettre en peau, ce qui réussit assez bien.

Je m'aperçois de la disparition d'un oiseau en peau que j'avais suspendu sous la baleinière pour sécher; le chat l'a déchiré. Cela me contrarie assez car il était assez rare et je comptais le rapporter pour ma collection. Ce chat est vorace comme quatre; il mange tout ce qu'il trouve et jamais je n'ai vu une bête si gloutonne.

Ce soir, le temps se met à grains et en carguant la brigantine avec un matelot, nous cassons la cargue haute; immédiatement elle est remplacée. Le vent adonne et nous faisons le nord-est.

Mardi 2 septembre

Le calme se maintient toute la journée;

c'est à se désespérer, la mer est unie comme un miroir, les voiles pendent inertes le long des mâts de sorte que la journée est perdue. Les matelots vernissent et peignent la mâture et le dedans du navire de sorte que notre bateau est coquet et propre.

A dîner ce soir, tout en prenant le thé, on raconte des histoires de revenants à faire dresser les cheveux sur le tête et à dormir debout. La liesse est à son plein et la soirée magnifique quoique fraîche.

Mercredi 3 septembre

Depuis quelques jours, j'avais fait en moi-même la remarque que le navire coulait, car chaque fois qu'on faisait jouer la pompe, c'est-à-dire toutes les quatre heures, l'eau ne cessait pas de monter. Ce soir à dîner, le capitaine et le second en font la remarque et causent de cela. Une voie d'eau doit s'être déclarée quelque part, on va surveiller cela, car si le navire coule, il est probable que je n'irai plus à Neuchâtel.

La brise est toujours faible.

Nous sommes dans l'océan Indien; à midi il fait très chaud, mais les nuits sont fraîches; il est vrai que nous sommes en hiver.

Jeudi 4 septembre

Je vernis l'extérieur de la yole en blanc de sorte qu'elle est très jolie.

Toute la journée, on fait les préparatifs pour mouiller en rade et pour le

déchargement: les poulies, les chaînes sont nettoyées et huilées; un de ces jours, on va sortir les ancres et les chaînes. De midi à une heure, je suis aux arrêts pour avoir causé à un matelot; ma position est difficile, car je ne sais véritablement sur quel pied danser. Si je parle avec les matelots, je mécontente le capitaine et si un matelot m'adresse la parole, je suis obligé de lui répondre; c'est très embêtant, c'est le mot.

Vendredi 5 septembre

Une belle brise souffle dès le matin et nous filons de 4 à 5 nœuds.

Cet après-midi, on signale un navire par babord derrière, il paraît comme un point blanc derrière nous et semble nous gagner.

Vers les 4 heures, trois baleines dont une énorme prennent leurs ébats loin de nous et tournent autour du navire en soufflant l'eau par leurs évents; c'est la première fois que j'en vois de si près.

Le capitaine et le second disent que c'est la plus grosse qu'ils n'aient jamais vue. Nous sommes égarés en plein océan; les chronomètres de bord battent la campagne et ont une forte variation, impossible de s'y fier. Nous passons toute la journée à regarder si la terre se montrait, soit Maurice ou Bourbon ou Madagascar, mais rien. Nous sommes complètement désorientés et le capitaine lui-même ne sait pas où nous sommes. Ce soir, nous mettons à sec de toile pour

²⁹ Gobelet, tasse ou bidon

rester en place pendant la nuit et le capitaine décide que, dès demain, nous commencerons à louvoyer pour chercher la terre entre le 21° et 23° de latitude sud. Les ancres ont été mises dehors et suspendues aux bossoirs de sorte qu'on n'a qu'à les laisser tomber à l'eau pour mouiller quand il y aura fond.

Demain matin, nous serons en vue de Bourbon

Mardi 9 septembre

Ce matin, les voiles sont larguées et nous commençons à courir des bords. Laissé porter vent arrière. Vers 10 heures, un matelot crie: *terre*. On regarde, mais ne distinguant pas bien, on loffe pour reconnaître cette terre. Le capitaine reconnaît Maurice, aussitôt nous orientons et prenons l'ouest.

J'ai oublié de dire quelque chose: ce matin, le chronomètre s'arrête complètement, aussi nous avons eu de la chance d'apercevoir la terre.

Demain matin, nous serons en vue de Bourbon. J'aide le capitaine à faire la liste de son linge sale et des provisions. Le capitaine fait ses préparatifs pour descendre à terre sans oublier sa pipe et son tabac.

Mercredi 10 septembre

A 4 heures du matin, je monte sur la vergue de misaine, et dans le lointain, j'aperçois le feu du phare qui est celui de Bel-Air³⁰. A 6 1/2 heures, nous voyons la terre distinctement. A 8 heures, on voit à l'aide des jumelles les champs de cannes à sucre, les maisons et les moindres accidents de terrain.

Vu de loin, la terre de Bourbon présente un aspect magnifique.

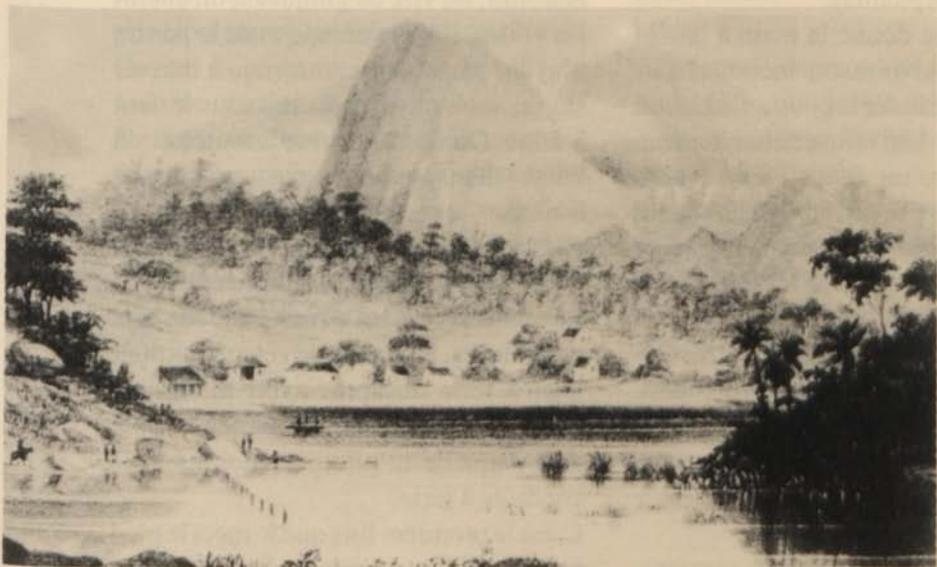
Dans le premier plan, de la verdure de tous tons; au-dessus des rochers couverts d'une végétation brûlée par le soleil, des ravines, des monts, des pitons, et par-dessus tout, les Salazes³¹ qui dressent leurs têtes couvertes de neige; tout cela offre un coup d'œil magnifique et tellement imposant qu'on est saisi d'admiration à la vue de ce spectacle.

Nous prenons le pilote à bord à 8 1/2 heures et pour l'attendre mettons en panne; puis pour ralentir la marche, nous serrons toutes les voiles sauf les huniers. Nous passons entre quelques navires mouillés en rade, la chaîne est filée, les voiles carguées et le navire arrive debout au vent; nous voici au mouillage. Le médecin et la douane arrivent pour la forme seulement.

C'est drôle pour moi qui suis toujours resté en Europe de voir et d'entendre ces Noirs, Créoles, Cafres, Bourbonniers et autres parler un dialecte impossible, c'est rigolo.

Le navire qui se trouve ancré le plus près de nous est un joli trois-mâts goélette américain.

De notre bord, on distingue parfaitement les palmiers et autres arbres exotiques; la caserne est aussi en face de nous, c'est un



Vue de loin, la terre de Bourbon présente un aspect magnifique.

joli bâtiment peu élevé, long et à moitié enfoncé dans la verdure.

A une portée de fusil de nous, une montagne dresse sa cime sombre et menaçante, la côte est à pic et le courant très fort de sorte que si on se jette à la côte de ce côté-là, on risque bien de se noyer. Le capitaine est parti à terre aussitôt après que la Santé est venue.

Jeudi 11 septembre

Le déchargement commence de bonne heure, les hommes se mettent à la file et se font passer les briques qui sont en dessus de la marchandise. Par les sabords, on les donne aux Noirs des chaloupes qui

les arriment au fur et à mesure.

Ce matin le capitaine vient à bord dans une chaloupe et me fait la promesse de m'envoyer dimanche à terre.

Les Noirs des chaloupes sont vêtus de loques, l'un d'eux porte une vieille redingote et un pantalon qui n'a plus de fond, c'est un Mozambique; un autre a un turban pour coiffure, c'est un [H]indou, plus loin, assis sur son postérieur est un Malgache qui plonge ses mains dans une moque pleine de riz et mange avec ses doigts, salement.

Ces gens-là se contentent de peu; avec une poignée de riz et une goutte d'eau, ils ont assez pour toute la journée.

³⁰ Charles accoste à Saint-Denis de la Réunion

³¹ Les Trois-Salazes sont des pitons rocheux.

Vendredi 12 septembre

Aujourd'hui, je donne la main à passer les briques. Les Noirs sont mendiants, ils sont tous à demander la goutte, du biscuit et du lard qu'on leur refuse naturellement. Chaque matin, un canot vient à bord apporter des provisions fraîches, il apporte des bananes, c'est la première fois que j'en mange et je les trouve très bonnes; elles ont un goût délicat et fondant dans la bouche; je les recommande aux gourmands. Un trois-mâts, *L'Union* de Saint-Brias vient mouiller près de nous.

Samedi 13 septembre

Le déchargement des briques continue. Je me suis fait acheter des bananes par le patron du canot de provisions et j'en mange en quantité.

Le matelot dont j'ai parlé comme s'étant rendu coupable d'insubordination a été débarqué hier à terre; je ne sais pas ce qu'on fera de lui; c'est toutefois un bon débarras.

A l'aide de ma jumelle, je m'amuse à regarder les Noirs qui sont sur le rivage et qui dorment au soleil; ils sont indolents et fainéants en général.

Le capitaine n'a rien fait dire de nouveau et n'a pas encore envoyé l'ordre de me mener à terre; j'espère que demain matin cela viendra.

Dimanche 14 septembre

Ce matin de bonne heure, j'étais en train de briquer la chambre lorsqu'un canot accoste avec un pilote qui nous signifie d'avoir à changer de mouillage pour nous rapprocher des ponts où les chaloupes déchargent.

Aussitôt, on vire au guindeau, on établit les voiles, l'ancre dérape mais le navire n'ayant pas d'aire commence à dériver sur un autre navire qui était sous le vent à nous. On file la chaîne aussitôt et on laisse aller, puis nous passons sur son arrière.

Pendant 1/4 d'heure nous courons une bordée au large, puis virons de bord.

La manœuvre étant terminée, je me hâte de me laver, je change de vêtements pour aller à terre et, après avoir mangé un morceau, le second fait armer la yole dans laquelle le pilote et moi sommes conduits à terre.

C'est la première fois que je mets le pied à terre, tout me semble étrange; les Noirs se couchent au soleil, les douaniers se promènent sur le quai, les soldats viennent et vont, tout présente un aspect animé. Je vais rejoindre le capitaine, puis avec lui, je vais déjeuner à l'Hôtel d'Europe. Là, il se trouve en compagnie de ses collègues qui me paraissent être tous de bons vivants. Ensuite, tandis que le capitaine va faire sa sieste, je tire de mon côté et je rôde le pavé.

A chaque instant, je rencontre des nègres endimanchés, ces gens se revêtent d'habits aux couleurs voyantes et criardes; guindés et fiers, ils se promènent dans les rues en se rengorgeant. J'en vis un vêtu d'un caleçon court avec un vieux chapeau cylindre sur la tête, un autre avait un col empesé qui lui sciait le cou entouré d'une cravate rouge, celui-là, les femmes l'admiraient et le félicitaient.

Une mulâtresse relève sa robe d'indienne rouge et verte au-dessus des genoux pour ne pas la salir et n'ose pas avancer de peur de la chiffonner.

Je suis une longue rue bordée de cases principalement habitées par des Noirs. Devant la porte est toute la famille en train de manger du riz bouilli.

De gros cochons efflanqués viennent fourrer leur groin dans la vase et mangent avec les gens. Cette rue est bordée de palmiers et d'arbres que je ne connais pas, mais qui me frappent par leur végétation luxuriante.

gent contre les rayons d'un soleil brûlant.

Avec le capitaine, je vais faire une visite à un de ses amis qui nous reçoit très poliment et nous invite à déjeuner pour dimanche prochain.

En passant devant l'église, nous voyons le monde sortir de la messe et sur les marches de l'église, des jeunes gens, noirs, mal blanchis et autres attendant le



A chaque instant, je rencontre des nègres endimanchés.

Je passe devant le cimetière et j'entre. Ce qui me frappe, c'est la grosseur des pierres funéraires. Ces gens-ci ne visent ni à l'architecture ni au style, mais plutôt à la grosseur et ils supposent que plus la pierre est grande, plus le défunt est à son aise. Chacun sa manière de voir.

Je rentre dans la ville en suivant une allée de palmiers magnifiques qui protè-

chapeau à la main pour contempler leurs divinités sortant du saint lieu.

Vers les 3 heures, le capitaine prend une voiture et nous allons faire un tour de promenade en attendant l'heure de se rendre au jardin d'acclimatation entendre la musique militaire.

A 5 heures, le concert commence et le capitaine et moi, nous nous promenons

en faisant nos remarques sur tout ce qui nous frappe.

Ce sont ces demoiselles créoles qui nous amusent le plus, elles s'habillent mal avec des toilettes de mauvais goût. Elles marchent mal et en général ne sont pas jolies. Leurs cheveux et leurs yeux sont noirs et relèvent leurs physionomies qui sans cela seraient insignifiantes.

Il est à remarquer que, pour venir à la musique, chacun met sur son dos ses plus belles nippes.

A 6 heures, la musique cesse et le monde s'écoule. Nous sortons aussi en compagnie d'un ami du capitaine qui nous mène dans sa maison de campagne et nous fait faire connaissance avec sa famille (en photographie).

Nous allons souper à l'hôtel. Tous ces messieurs sont gais. Le capitaine n'est plus le même homme qu'à son bord, autant il est froid et sévère quant au service, autant il est communicatif et aimable à terre.

Après souper, nous allons visiter quelques connaissances de ces messieurs et à 11 heures, je vais me coucher à l'hôtel pour rentrer à bord le lendemain.

Autant que j'ai pu le remarquer, les mœurs sont très dépravées ici, cela m'a paru tel du moins.

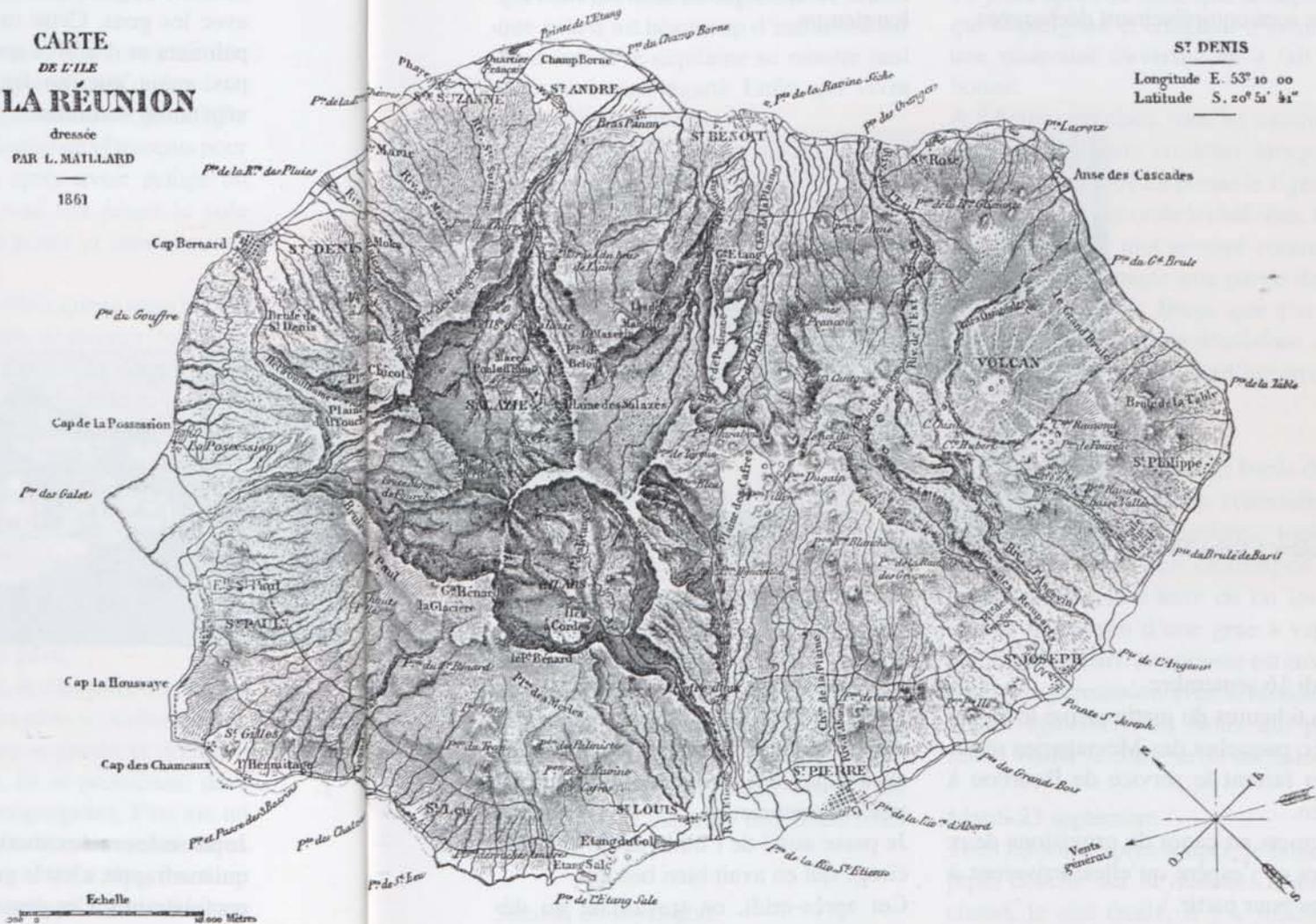
Lundi 15 septembre

J'ai bien dormi cette nuit et j'ai quelque peine à me lever pour être à six heures sur le quai où le capitaine m'avait donné rendez-vous. Le *Cher*, vaisseau de guerre, est en rade; un canot accoste avec un cercueil dedans, c'est un pauvre matelot qui est décédé.

Nous embarquons à bord du canot de

CARTE DE L'ILE DE LA RÉUNION

dressée
PAR L. MATILLARD
1861



provisions et accostons le *Nantes*.
Je me dépouille de mes habits de ville et revêts ma chemise et ma culotte de toile. Des difficultés sont survenues avec ces brutes de nègres des chaloupes et on les renvoie avec une de leurs chaloupes. Les tuiles sont complètement déchargées.

A 6 heures, le paquebot appareille pour Olden. Au moment où j'écris mon journal, on aperçoit un incendie qui, d'après le reflet, semble être considérable mais éloigné; ce sont probablement des cases de Noirs, car il ne dure pas longtemps.



Débarcadère à Saint-Denis

Mardi 16 septembre

Vers 6 heures du matin arrive le *Saint-Louis*, paquebot des Messageries maritimes faisant le service de Bourbon à Olden.

Je remets au canot de provisions deux lettres et j'espère qu'elles arriveront à temps pour partir.

Aujourd'hui, nous déchargeons les barriques de vin.

Vers 4 heures, la pluie commence à tomber tellement fort qu'on est obligé de suspendre le travail; on ramasse l'eau pour faire le plein de la caisse en tôle.

Mercredi 17 septembre

J'envoie mon linge à laver et à raccommoder chez M^{lle} Hourou, vieille dame chez laquelle le capitaine loge et qui est très consciencieuse.

Je passe aussi de l'huile de lin sur mon cirage qui en avait bien besoin.

Cet après-midi, en travaillant au déchargement, il m'arrive quelque chose qui me montre que le capitaine avait raison de ne pas vouloir que je parle aux matelots.

L'un d'entre eux me menace de me jeter un coin en bois à la tête, alors moi sans

réfléchir, je vais chercher mon revolver que je mets dans ma poche, cela sans intention de m'en servir. Aussitôt, deux ou trois matelots se jettent sur moi pour me le prendre et je le donne au second qui écrit la chose au capitaine. Je crains que cela n'ait beaucoup d'influence sur mon sort si le capitaine se montre mal disposé à mon égard. Enfin qui vivra verra, dit le proverbe.

Jeudi 18 septembre

Le second reçoit une lettre du capitaine dans laquelle il lui dit de prendre mes armes et de ne pas me laisser venir à terre dimanche, c'est embêtant mais voilà. Toute la journée, j'ai été indisposé, c'est d'avoir été tête nue au soleil probablement. Le soir, je me couche avec un mal de tête violent; je n'ai rien mangé de toute la journée.

Vendredi 19 septembre

La nuit a été mauvaise pour moi, je n'ai pas pu dormir et la tête me brûlait, il me fallait boire de l'eau à chaque instant. Ce matin, j'ai même cru être malade sérieusement. Il ne doit pas être agréable d'être malade ici; sans famille pour vous soigner, seul toujours seul, cela n'est pas vivre. La malle d'Europe est arrivée aujourd'hui; j'espérais une lettre mais rien.

Samedi 20 septembre

La purge prise hier a produit son effet et mon malaise a diminué et je reprends mon service. Les chaloupes sont occupées avec le paquebot arrivant d'Europe et ne viennent pas à bord aujourd'hui.

Dimanche 21 septembre

Le matin, plusieurs navires sont en vue. Il s'en trouve dans le nombre deux ou trois qui, partis 20 ou 25 jours avant nous de Marseille, n'arrivent que 12 jours après de sorte que le capitaine qui se plaignait et craignait d'avoir fait une mauvaise traversée en a fait une bonne.

A 8 heures précises, tous les navires en rade hissent leurs couleurs lorsque le vaisseau de guerre en donne le signal. A 6 heures, tout le monde les hale bas. Je ne me suis pas du tout ennuyé comme je l'aurais cru; je passe une partie de ma journée à lire des livres que j'ai fait apporter par le canot de provisions. Sept navires ont mouillé aujourd'hui en rade.

Lundi 22 septembre

Le déchargement continue: barils de ciment, de vin, caisses de vermouth, de savon, produits alimentaires, tout est embarqué dans des chaloupes qui transportent cela à terre où on les décharge au moyen d'une grue à vapeur établie sur le harf. Le mousse est envoyé à terre en permission avec la mission de veiller également les Noirs qui pourraient visiter le contenu de la chaloupe.

Mardi 23 septembre

Tous les soirs, après souper, je fume ma pipe, couché sur la dunette. L'air est chaud, le ciel étoilé, il y a même un magnifique clair de lune de sorte qu'on est disposé à faire toutes sortes de réflexions qui vous transportent au pays. Quoique ce pays-ci soit bien beau, je lui préfère encore la Suisse avec ses glaciers et ses montagnes.



Mercredi 24 septembre

Je reçois mon linge que j'avais donné à laver et à raccommoder; il est en très bon état. On commence à apporter du lest sous forme de galets.

Ce soir, je commence à écrire une lettre à mes parents. Je m'en vais essayer de pêcher à la ligne dans mes moments de loisir; dès demain, je m'en vais faire apporter des crevettes pour servir d'amorces.

Jeudi 25 septembre

Hier soir, on aperçoit une vive lueur du côté des montagnes, c'est le volcan qui est en éruption probablement.

Un bateau à vapeur anglais vient mouiller tout près de nous, le *Brennus* de Newcastle. Nous continuons à embarquer du lest.

Ce soir, j'écris au capitaine pour lui demander la permission d'aller à terre dimanche; je ne sais s'il me l'accordera.

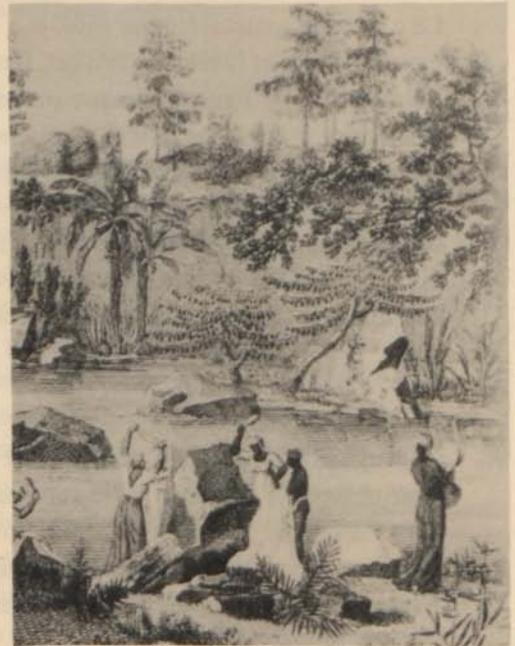
Vendredi 26 septembre

Depuis quelques jours, de petites brindilles de fer tombaient en virant au

treuil, on démonte le rouet qui supporte le poids de la charge et on s'aperçoit que l'essieu est complètement rongé par le frottement. Il ne tenait plus que par un fil. C'est un vrai miracle qu'il ne soit pas arrivé d'accident, car certainement si on eut attendu deux ou trois minutes de plus, il y aurait eu plusieurs personnes de tuées. Ce soir, le temps se couvre et paraît vouloir changer.

Samedi 27 septembre

Une pirogue à balancier dans laquelle étaient trois Malgaches chavire à quelque distance de nous par la faute des rameurs. On a envoyé un ou deux canots des navires les plus voisins pour leur porter secours. Par parenthèse, ils auraient pu servir de déjeuner aux requins dont la rade est infestée.



Cet après-midi, je vire au treuil pour monter des sacs de sel de la cale.

Dimanche 28 septembre

Tous les navires hissent leur pavillon et saluent le navire de guerre qui appareille. Un jeune homme de Saint-Denis dont j'avais fait la connaissance à terre et qui a envie de s'embarquer à bord vient passer la journée ici, mais le pauvre garçon prend le mal de mer et on est obligé d'armer le youyou pour le reconduire à terre.

Je nettoie mes effets, je les mets en ordre, ainsi que ma cabine et je charponne mon matelas qui était par trop dur.

Lundi 29 septembre

Le déchargement touche à sa fin, il ne reste plus que quelques chaloupes de sel à bord. Les chalands apportent du lest et s'en retournent chargés; de cette façon l'ouvrage se fait vite. Les Noirs des embarcations sont paresseux, mais s'ils espèrent recevoir la goutte, ils travaillent si bien qu'on les prendrait presque pour des abeilles noires!

Mardi 30 septembre

Ce matin, le capitaine vient déjeuner à bord avec quelques invités. Préalablement, nous avons nettoyé et mis la chambre en ordre. En quittant le bord, le capitaine me donne la permission d'aller à terre le soir même. Vers midi, une brise tellement forte vient à souffler que les chaloupes ne peuvent plus tenir la mer et doivent rentrer au port. Je voyais déjà qu'il me serait impossible d'aller à terre lorsque la brise tombe et une chaloupe vient charger. Je m'embarque

dessus et allons accoster le brick-goélette *Thoebe* sur lequel les sacs de sel devaient être transbordés.

Une fois cela fait, la chaloupe commence à louvoyer pour accoster les ponts, mais ces maudits nègres ne savaient pas manœuvrer leur chaloupe. A chaque fois, ils manquent leur virée, ce qui nous fait dériver considérablement car le courant est très fort. Enfin nous mettons 2 1/2 heures pour gagner 500 mètres à peine au vent.

Je descends dans un canot chargé de Noirs qui me mène au pont. Je m'en vais à l'hôtel rejoindre le capitaine qui est en compagnie de quelques-uns de ses amis. L'un d'entre eux, M. Pierre, commissaire de police, m'invite à coucher chez lui, ce que j'accepte avec plaisir. Son beau-frère, jeune homme de mon âge, me plaît beaucoup; aussi nous voilà de suite amis. Nous allons coucher après avoir fumé nombre de cigarettes tout en causant.

Mercredi 1^{er} octobre

De bon matin, nous sommes réveillés par les cris des Noirs vendant du lait, de l'amidon, de la *paille de maïs pour paillasse, mamselle*, dit-il en créole.

Nous prenons une tasse de café, puis nous nous dirigeons vers un établissement de bain situé au pied de la montagne.

Nous traversons une partie de la ville et suivons le lit de la rivière qui, en ce moment, est à sec. Le chemin est bordé d'aloès, de chocas, de cocotiers, de palmiers. Dans quelques terrains cultivés croissent le caféier et la vanille. Les bains se trouvent dans une propriété particulière; c'est un

bassin cimenté et assez bien organisé. Après avoir pris un bain, je vais visiter un grand moulin qui se trouvait près de là, puis je retourne chez M. Pierre déjeuner car je suis invité à aller chez lui tant que je serai à terre. Tout en déjeunant, M. Pierre me propose de me mener dans la montagne, au Brûlé³², ce que j'accepte avec plaisir.

Nous nous mettons à la recherche de chevaux ou de mules et après beaucoup de peine nous finissons par trouver

que l'on s'élève, la température brûlante dans le bas se rafraîchit. La vue aussi est splendide, on aperçoit à ses pieds la ville de Saint-Denis, à droite et à gauche, les différents quartiers tels que Sainte-Suzanne, Saint-Paul, la Possession, etc., entourés de champs de cannes d'un vert sombre et de palmiers.

Après deux heures de marche, nous arrivons au Brûlé, petit village qui est situé sur le sommet de la montagne. On appelle ce pays *Le Brûlé* parce que la



M. Pierre propose de me mener dans la montagne, au Brûlé.

un tilbury dans lequel Hyacinthe et M. Pierre montent, et un cheval que j'enfourche. Avant d'arriver au pied de la montagne, il faut traverser la ville, puis le chemin commence à monter et devient très rapide, aussi les contours se multiplient à n'en plus finir; à mesure

terre a été calcinée par le volcan. Pendant que les chevaux qui étaient exténués se reposent, nous allons faire une visite à une tante de M. Pierre et qui habite une des cases du Brûlé. Nous prenons un coup de sec, c'est-à-dire du rhum, car à chaque instant ici,

on prend des coups de sec et nous redescendons toujours au grand trot. Le cheval butte sans cesse et je suis fort occupé à le tenir. Vers les 7 heures, nous sommes de retour à Saint-Denis.

Jeudi 2 octobre

De bon matin, Hyacinthe et moi, nous nous levons et allons faire un tour au bazar avant que je rentre à bord. Le bazar est une halle très spacieuse sous laquelle se tient le marché.

A 6 heures, je vais au port et m'embarque dans le youyou du bord qui était là. Mon ami Hyacinthe avait l'intention de passer cette journée à bord car, demain de bonne heure, nous appareillons pour Saint-Pierre³³. Mais le pauvre garçon a le mal de mer et s'en retourne de suite à terre.

[à l'encre, comme une incise:]
"As-tu connu le père Loiseleau?"
"Good bye farewell (bis)"



On aperçoit à ses pieds la ville de Saint-Paul.

³² Village d'altitude et plateau au sud de Saint-Denis auquel on accède par une route depuis 1854.

³³ Saint-Pierre se trouve sur la côte Sous le Vent, au sud-ouest de l'île, à 85 km de Saint-Denis.

Saint-Pierre, seconde ville de l'île



Vendredi 3 octobre

A 7 heures, l'ancre est levée et le *Nantes* se dirige vers Saint-Pierre, seconde ville de l'île pour son importance et son commerce. Nous sommes toujours à 5 ou 6 milles de la terre. L'île est montagneuse, pics arides, pitons sur lesquels est la neige éternelle, mornes, désolés, il y a de tout, il y en a pour tous les goûts.

Samedi 4 octobre

Dès le matin, nous avons une forte brise debout et nous louvoyons jusqu'au soir. A 4 heures, nous sommes au mouillage

et nous hissons le pavillon pilote en tête du mât de misaine. Le pilote ne venant pas, le capitaine fait mouiller par vingt brasses³⁴ de profondeur.

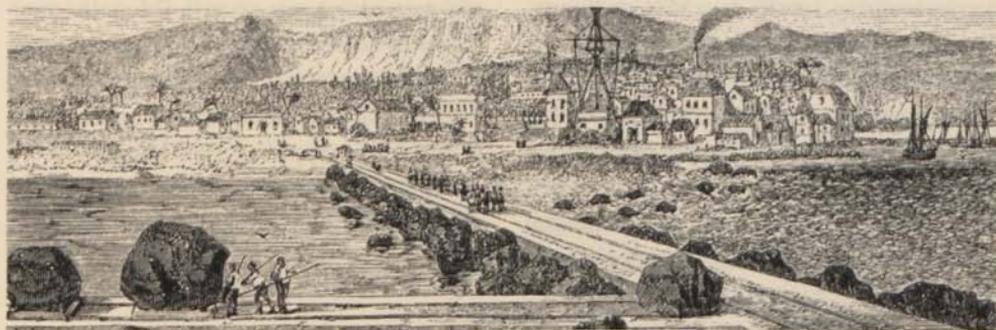
C'est la rade de Saint-Pierre la plus dangereuse car elle est ouverte à tous les vents. Le capitaine descend à terre.

Dimanche 5 octobre

De bonne heure, je commence à briquer la chambre, mais au milieu de mon occupation arrive la baleinière du capitaine de port pour chercher quelques colis qu'il a à bord. Par la même occasion, le capitaine m'envoie la permission

de descendre à terre. Je m'habille vite et embarque. A terre, je trouve un compatriote qui m'attendait, M. H. Cardinaux de Vevey, professeur d'anglais

Nous prenons rendez-vous avec M. Bovey pour l'après-midi et je vais avec M. Cardinaux chez M. Monnin, directeur d'un grand moulin. Une fois là, on



Saint-Pierre, les travaux du port en 1860

< Saint-Pierre, le port en 1860

au collège de Saint-Pierre. C'est avec un vrai plaisir que je lui serre la main et que je fais sa connaissance.

Il me mène au bazar où nous trouvons un autre Suisse, M. H. Bovey, de Lausanne, qui est aussi très aimable.

Nous nous asseyons tous les trois et, en prenant le café, nous parlons de la Suisse, ce cher petit pays que nous aimons tant. Ils m'en donnent des nouvelles car ils ont des journaux récents.

me fait rester pour déjeuner et pour dîner. J'ai oublié de dire que M. Cardinaux est fiancé avec la fille de M. Monnin, jolie personne faisant le ménage, mais faisant aussi un peu d'embarras.

La famille se compose du père, vieux bonhomme de 75 ans mais vert et vigoureux encore, il est de la frontière de la Savoie et de Genève et a souvent été à Neuchâtel; de son fils qui a de 33 à 35 ans, est le directeur du moulin et est

³⁴ Mesure utilisée dans la marine variant de 1,62 à 1,83 m.

marié; de sa femme et de deux ou trois moutards. Je suis reçu dans cette famille avec plaisir et moi-même, je suis enchanté de retrouver la vie de famille pour un jour. On me mène visiter le moulin, la boulangerie, tout l'établissement qui est très bien tenu.

Après le dîner, tandis que M. Cardinaux fait le café, M. Monnin père me montre tous les arbres du jardin et me les nomme; tous appartiennent à la flore tropicale. Il me montre comme on prépare la vanille et m'en offre.

A 3 heures, M. Cardinaux et moi allons à l'hôtel rejoindre le capitaine et allons faire quelques visites.

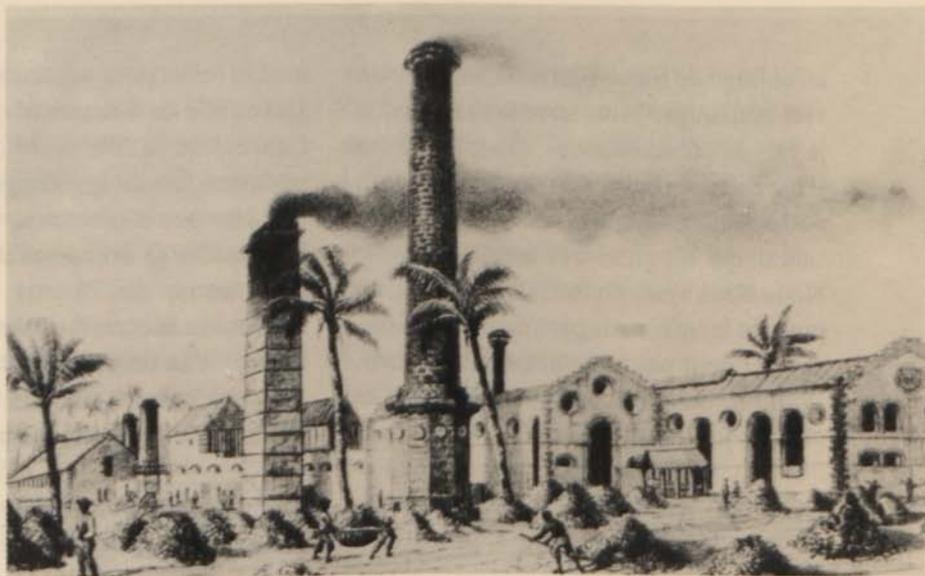
En passant par le quartier de Terre-Sainte, tous les garde-fous d'un pont sur une longueur de 50 à 60 mètres étaient cassés, tordus ou déracinés, c'est le dernier cyclone qui a fait cela.

A 5 heures, nous retournons dîner chez

M. Monnin. Pendant le dîner, on vient à parler musique; nous allons prendre le café au salon dans lequel est un magnifique piano Pleyel et je commence à essayer de jouer. Naturellement, mes doigts raides comme des bâtons ne jouaient pas très bien, mais je m'en suis tiré assez bien, car on m'a forcé de jouer toute la soirée. J'ai joué la diane et la retraite suisse et M. Cardinaux était tout ému, car il a été lieutenant de carabiniers et cela lui rappelait des souvenirs. A 11 heures du soir, je quitte cette charmante famille et je m'en vais coucher à l'hôtel.

Lundi 6 octobre

De bon matin, je vais dire bonjour à M. Bovey qui était au bazar, puis je m'en vais pour m'embarquer à bord, mais le capitaine me donnant la permission de rester encore à terre, je vais avec



Usine centrale
de Kerveguen

M. Cardinaux visiter la sucrerie de M. de Kerveguen, le plus riche propriétaire de l'île. Cette usine est immense, je ne la décrirai pas, car chacun connaît à peu près la fabrication du sucre.

En sortant de là, nous suivons un canal bordé de palmiers et nous nous dirigeons vers chez M. Bovey avec lequel nous avions rendez-vous; nous visitons son établissement de tannerie et je vais déjeuner chez M. Monnin, puis je prends congé d'eux et vais dire adieu à M. Bovey qui me donne des journaux du pays. A 2 heures précises, je m'embarque à bord et à 7 heures, nous appareillons pour Saint-Paul³⁵.

Mardi 7 octobre

Toute la journée, il y a calme plat presque complet. A Saint-Pierre, nous embarquons un mousse.

Mercredi 8 octobre

Il n'y a toujours pas de brise. Pendant la nuit, la brise de terre souffle un peu. A chaque moment, il nous faut brasser ou virer de bord. Nous masquons³⁶ plusieurs fois.

Jeudi 9 octobre

La brise vient à souffler et à midi, nous mouillons en rade de Saint-Paul, au vent

du trois-mâts goélette, la *Jennie B. Gilkies*, le même auprès duquel nous étions sur la rade de Saint-Denis. A 2 heures, nous recevons l'ordre d'appareiller. Le pilote qui était venu à bord fait culer³⁷ le navire pour passer entre le trois-mâts goélette et le navire de guerre, le *Cher*; mais il était légèrement en boisson; il prend mal ses mesures et nous tombons en grand sur le trois-mâts goélette américain. Les deux boute-hors³⁸ de foc s'engagent et on est obligé de couper les envergures du grand-foc pour les dégager.

En culant le long des flancs de l'Américain, le *Nantes* avec ses vergues lui coupe ses haubans et ses galhaubans³⁹, lui casse son porte-fanal, lui défonce sa lisse et lui fait quelques autres avaries. Quant à nous, notre navire n'eut pas une seule écorchure. Après nous être dégagés, nous courons des bordées au large, en attendant que le capitaine qui avait été constater les avaries fût rendu à bord. Alors nous nous dirigeons vers Sainte-Suzanne⁴⁰ qui se trouve de l'autre côté de l'île.

Vendredi 10 octobre

Nous avons peu de brise et souvent il arrive de masquer. Le soir, une forte

³⁵ Saint-Paul est situé à 25 km au sud-ouest de Saint-Denis.

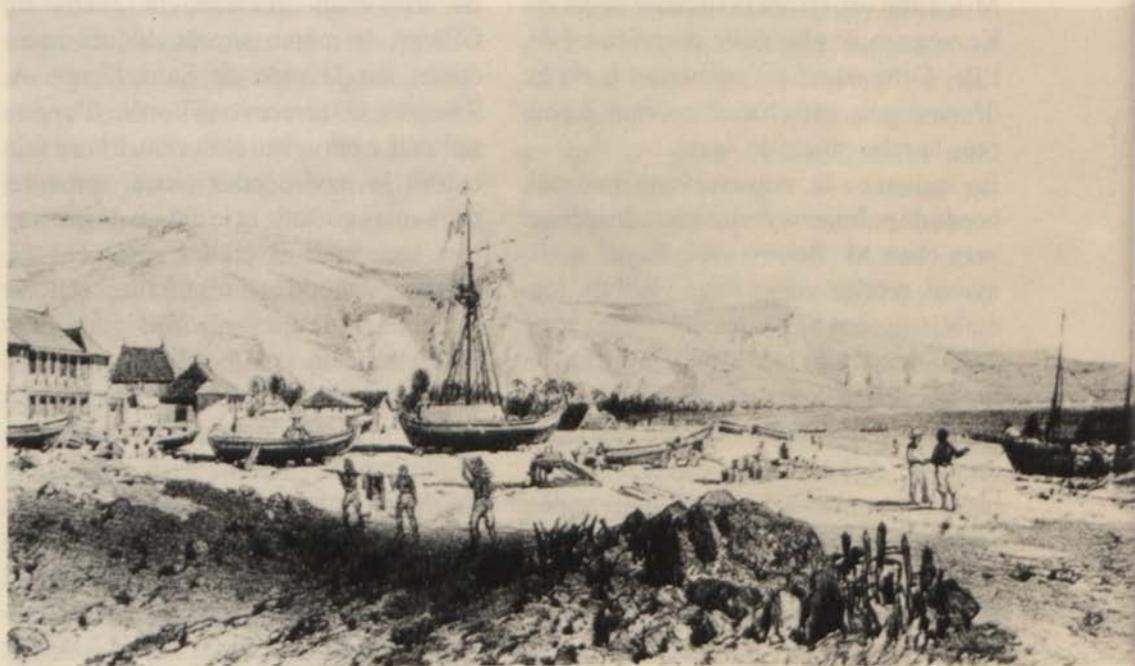
³⁶ Orienter une voile de telle sorte qu'elle reçoive le vent sur la face antérieure

³⁷ Aller en arrière

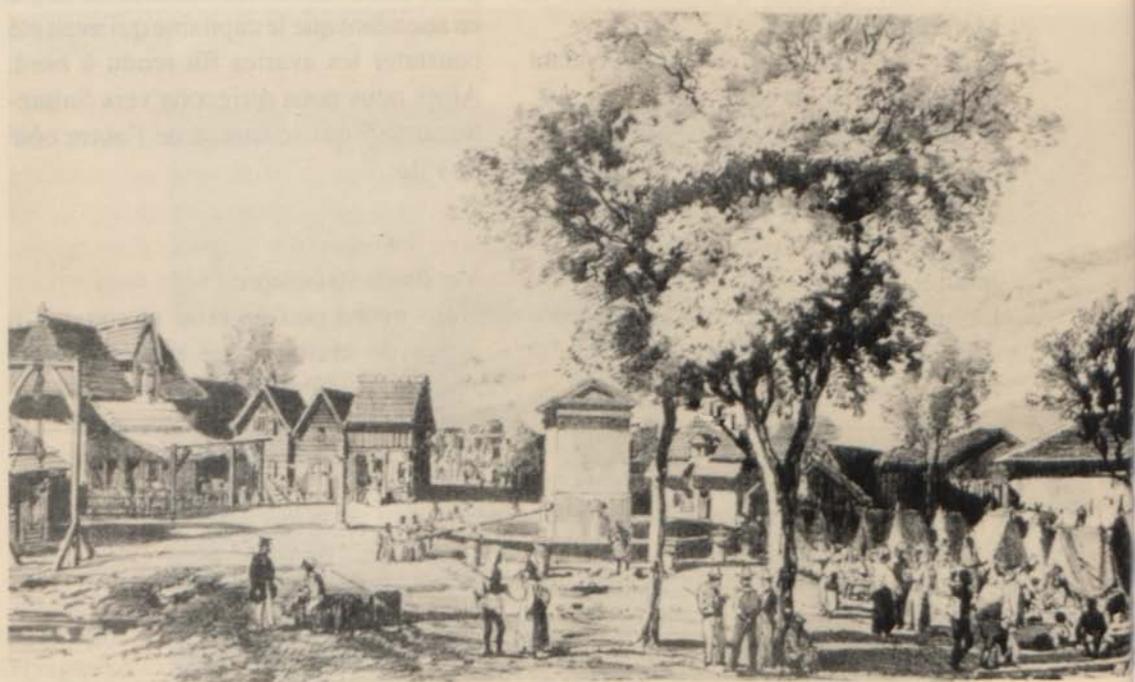
³⁸ Synonyme de bout-dehors, pièce de mâture permettant de gréer une voile supplémentaire

³⁹ Cordage servant à fixer sur les côtés et vers l'arrière les mâts supérieurs

⁴⁰ Sainte-Suzanne est située au nord-est de l'île à 21 km de Saint-Denis



Le front de mer ainsi que le marché de Saint-Paul



brise prend et nous sommes obligés de courir des bordées.

Samedi 11 octobre

Toujours vent debout, toutes les deux heures, nous virons de bord. Peu à peu cependant, nous approchons de Sainte-Suzanne et à 3 heures, nous mouillons. A 4 heures, je descends à terre avec le capitaine; nous allons au bureau de poste qui se trouve à 1/2 heure de marche de la marine. Là, le capitaine monte dans la diligence qui partait pour Saint-Denis et me charge de venir le lendemain avec ses bagages.

Dimanche 12 octobre

A 5 heures, je me lève, on amène le canot et je me rends au bureau de la diligence, escorté de Noirs qui portent les bagages. Pour être plus vite rendu plus vite (*sic*) à Saint-Denis et éviter les encombrements que je suppose y avoir dans la diligence vu les fêtes de Saint-Denis, je loue un char à bancs attelé d'un petit Batavia et je me mets en route pour Saint-Denis. De Sainte-Suzanne à Sainte-Marie qui est le quartier le plus proche, la route est monotone, sablonneuse; des palmiers, des filas, des chocas et des cocotiers bordent la route; de temps en temps un champ de cannes. Entre Sainte-Marie et Saint-Denis, on voit une voie de chemin de fer en construction, mais qui ne sera probablement jamais terminée. Arrivé à Saint-Denis, je dépose les bagages du capitaine à son logis et je le cherche à l'hôtel sans succès.

Je me rends chez M. Pierre pour trouver mon ami Hyacinthe, mais il était au lycée; aussitôt on le fait chercher. En

l'attendant, je vais prendre un bain, car j'étouffe, la chaleur est torride. A midi, je vais dîner chez M. Pierre, et aussitôt après, nous nous rendons à l'hippodrome, car c'est aujourd'hui les courses et c'est la plus grande fête de l'île.

L'hippodrome se trouve au pied de la montagne et longtemps avant l'heure fixée, ses flancs sont couverts de spectateurs. Une tribune est réservée à la musique et aux notables. A 2 heures, le gouverneur arrive et les courses commencent. Le champ de fête alors offrait un joli coup d'œil; tous ces Noirs et négresses vêtus de rouge, de jaune, de bleu et de vert, leur jargon, -leurs manières et leurs acclamations lorsque les courses commencèrent, tout contribuait à donner du mouvement.

Deux chevaux australiens courent d'abord pour le prix de 1500 francs. *Young Hercules*, cheval blanc l'emporte sur son adversaire *Lady May*. Ensuite viennent des courses de chevaux du pays, de poneys, de gendarmes qui sautent des barrières et pour terminer la fête, une course de bourriquets. A cette dernière, l'air retentit d'acclamations formidables lors du départ. A chaque course, une musique jouait différents airs. Dans la foule, on voit des individus de toutes les couleurs: des Blancs, des Chinois, des Indiens, des Malgaches, des Mozambiques, des Arabes, il semble que toutes les nations se trouvent réunies ici; cependant, les Noirs sont en majeure partie. On voit aussi beaucoup de matelots anglais. Des baraques couvertes avec des palmes sont alignées et servent de cabarets. Pour les courses, chacun, Noirs et Blancs, Noires et Blanches font

toilette neuve, aussi on fait toutes sortes d'observations curieuses. A 5 heures, la fête est terminée et toute la foule redescend à Saint-Denis.

Je me rends à l'Hôtel d'Europe trouver le capitaine et il me dit d'être à 4 heures du matin au bureau pour prendre la diligence; puis je vais dîner chez M. Pierre.

rues, il y a une effervescence causée par la fête, aussi M. Pierre envoie-t-il des patrouilles et lui-même avec quatre gardes fait-il une ronde dans les rues les plus sales et dans lesquelles grouille une population noire et sale. Je l'accompagne. N'ayant rien vu de désordre, nous rentrons et je le quitte pour aller coucher à l'hôtel.

L'hippodrome se trouve au pied de la montagne et longtemps avant l'heure fixée, ses flancs sont couverts de spectateurs.



Au milieu du dîner, un garde vient annoncer qu'un matelot anglais vient d'être assommé dans une maison de la rue de l'Est qui est la plus mal famée de Saint-Denis. Il se rend aussitôt sur le lieu où je l'accompagne et là, nous trouvons un matelot anglais ayant neuf blessures à la tête, étendu dans son sang. Un de ses camarades a deux trous à la tête. Les gendarmes étaient là. On arrête aussitôt les individus suspects, on fouille dans la maison, on fait des perquisitions et trois hommes et deux femmes sont envoyés sous escorte à la geôle. Les deux Anglais sont conduits à l'hôpital. Dans toutes les

Je dis au garçon d'hôtel de me réveiller à 3 1/2 heures du matin.

Lundi 13 octobre

Mais cet imbécile-là oublie de me réveiller et il est 5 1/2 heures lorsque je me lève. Je me rends chez le capitaine et quand j'apprends qu'il est reparti pour Sainte-Suzanne, je me mets en route à pied. Au préalable, je casse une croûte de pain et je bois un peu d'arak pour me donner des forces. La route est longue de Saint-Denis à Sainte-Suzanne. De 7 à 8 heures, il fait un peu frais, cela va encore mais lorsque la chaleur devient intense,

il n'y a presque pas moyen d'y résister. Mes souliers me blessent outre cela et mon pied droit est tout en sang, mais il faut que j'arrive, marche toujours. Au bout de 5 heures de marche, j'arrive au but et je me rends à la Marine pour m'embarquer dans une chaloupe. Comme il n'en part pas encore et que l'aide du capitaine de port m'offre de partager son déjeuner, j'accepte et je me rends à bord à une heure où le capitaine était déjà rendu. J'étais littéralement écrasé de fatigue.

Depuis le matin, on embarque du sucre.

Mardi 14 octobre

L'embarquement avance avec rapidité car les chaloupes se succèdent sans interruption. Par les Noirs des chaloupes, je me fais apporter un peu de vanille, du yapana, du farame, de la citronnelle et autres herbes odoriférantes que je compte rapporter chez moi.

Mercredi 15 octobre

Il y a déjà 2500 balles de sucre à bord; ce soir, il y en a 4000 et notre chargement ici est terminé. Ce soir, il vente forte brise. On a coaltaré⁴¹ le gréement, nous sommes parés à prendre la mer.

Jeudi 16 octobre

A 7 heures, le capitaine vient à bord. Nous appareillons et à midi, nous mouillons en rade de Saint-Denis. La brise est toujours très forte. Cet après-midi, nous jetons à la mer les galets qui nous servaient de lest.

Vendredi 17 octobre

De bonne heure, à 6 heures, le *Java Packet*, navire anglais appareille et va tomber en grand sur un petit trois-mâts anglais. Le *Java Packet* démâte aussitôt de son petit mâât de perroquet; les deux navires sont engagés et à chaque coup de roulis, des débris tombent à la mer; le beaupré et le mâât de flèche du petit trois-mâts cassent et tombent à l'eau, son gréement est disloqué et son avant tout démoli. Aussitôt qu'ils eurent mis leur pavillon en berne, tous les navires envoyèrent des embarcations à leur secours, sauf la *Célestine de Marseille* et nous, car les deux navires étaient au vent à nous à une très petite distance et ils auraient parfaitement bien pu chasser sur nous, aussi le second avait-il fait parer les focs pour abattre le navire et appareiller. Ce n'est qu'au bout d'une heure de temps qu'ils parvinrent à se dégager l'un de l'autre. C'est le petit trois-mâts qui a le plus souffert, il est tout abîmé et ses avaries sont grandes.

Samedi 18 octobre

Nous nous attendons à chaque instant à appareiller pour aller finir de charger à Saint-Pierre, cependant la journée se passe et le capitaine n'envoie aucun ordre relatif à cela.

Dimanche 19 octobre

A 5 1/2 heures, le capitaine vient à bord avec le pilote et nous appareillons. La brise est favorable. Au bout d'une heure, elle tombe et il y a calme plat. C'est ce

⁴¹ Enduire de coaltar, goudron extrait de la houille

Le port de
Saint-Denis
où le *Nantes*
fait halte.



qui arrive toujours dans cette saison lorsqu'on est près de la côte. L'après-midi, le calme est complet.

Lundi 20 octobre

Toute la journée, il y a des intermittences de calme et de petite brise, nous ne faisons guère de chemin, car le matin nous étions seulement à environ deux longueurs de navire de l'endroit où nous étions le soir avant, c'est une manière de dire que la brise manquait.

Mardi 21 octobre

Ce matin, la brise se fait un peu, nous longeons la côte sur laquelle se trouvent les quartiers de Saint-Paul, Saint-Leu, Saint-Gilles et tous les saints du Paradis.

A 12 heures, nous prenons le pilote à bord et mouillons avec 110 brasses

de chaîne sur le net, ce qui est considérable.

Mercredi 22 octobre

Nous arrimons les balles de sucre et au fur et à mesure on jette le lest à l'eau; c'est moi qui suis au sabord⁴² et qui envoie les galets. Comme il y a beaucoup de navires en rade et que nous sommes le dernier arrivé, il nous faudra attendre notre tour pour charger. On envoie du bois à bord pour faire le fardage⁴³. Pendant que je lançais mes galets et que j'étais sale, le capitaine vient déjeuner à bord avec des personnes de Saint-Pierre. M. P..., son frère et ses enfants dont j'avais fait la connaissance la première fois que je suis descendu à Saint-Pierre. Aussitôt le capitaine me fait me recharger et comme ces dames avaient le mal de mer, nous restons sur la dunette pour

déjeuner. A une heure, je redescends à terre avec ces messieurs et je les quitte pour aller chez M. Monnin trouver M. Cardinaux.

Là, je suis très bien reçu et invité à rester chez eux toute la journée. Je vais faire visite à M. Bovey; il me propose d'emmener son fils, jeune garçon de 12 à 13 ans avec moi pour le reconduire à Lausanne; il s'arrangera avec le capitaine pour qu'il le prenne comme passager.

M. Bovey me fait cadeau d'une chèvre et de cabris pour prendre à bord pour manger. Il me charge aussi d'un lot de cornes de buffles de Madagascar pour apporter en Suisse si le capitaine consent à les prendre à bord. A 4 heures, je vais baigner à la mer avec M. Adrien, premier employé de M. Monnin. Nous allons baigner derrière d'immenses récifs de coraux, l'eau et l'écume jaillissent à une hauteur immense et retombent en grondant. En nous baignant, j'ai soin de faire attention, et du reste nous restons à proximité de la plage, car les requins fourmillent. En sortant du bain, je ramasse des coquillages rares qui sont épars sur la grève. Je vais ensuite dîner au moulin, puis nous faisons de la musique. Je joue avec plaisir les *Vignerons de Vevey*.

A 11 heures, je retourne coucher à l'hôtel.

Jeudi 23 octobre

Ce matin, je devais me rendre à bord avec le canot de provisions, mais le

capitaine me permet de passer encore cette journée à terre.

Pendant la journée, je me promène un peu partout avec M. Cardinaux, nous voyons les cadets exercer. Le corps se compose de 30 individus vêtus en civil. Il n'y a ni caporaux, ni officiers, ni uniformes, ni tambours, rien du tout. Tous ces cadets sont mal blanchis, des Cafres, ils sont ridicules au possible.

Je fais la connaissance de leur instructeur qui est aussi maître d'armes.

Dans l'après-midi, je retourne baigner. Le soir, je dîne encore chez M. Monnin et après dîner, de la musique.

Vendredi 24 octobre

De bonne heure, je vais avec Cardinaux au bazar trouver M. Bovey et nous prenons le café, puis je m'embarque dans le canot pour retourner à bord. Le chargement commence aujourd'hui et les balles de sucre s'empilent dans la cale.

Samedi 25 octobre

Le chargement continue. Ce matin, le capitaine vient à bord et me donne la permission de venir à terre dimanche. Dans l'après-midi, il vient un grain de vent accompagné de pluie.

Dimanche 26 octobre

De bonne heure, après avoir mis en ordre la chambre, je me prépare pour aller à terre quand la rade fut brusquement

⁴² Ouverture pour faciliter le chargement

⁴³ Lit de fagots qu'on pose à fond de cale pour garantir certaines marchandises de l'humidité.

consignée, il y avait raz-de-marée. Des lames énormes se brisent sur les récifs et font jaillir l'écume à une hauteur immense; l'entrée du port est dangereuse surtout avec ces lames. Vu avec la jumelle, le spectacle est magnifique.

Lundi 27 octobre

Les masses d'eau sont toujours agitées, mais cependant moins que hier et le canot de la provision peut accoster. Aucune chaloupe ne vient à bord par rapport au danger qu'offre la passe du port.

Cet après-midi, le temps se met à grains et, vers les 5 ou 6 heures, on est obligé de filer de la chaîne; le déradeur est frappé.

Mardi 28 octobre

La brise fraîchit toujours et notre ancre chasse; toute la nuit, on est sur le qui-vive et tout est paré pour dérader. Le matin, la rade est consignée; les lames grossissent et fatiguent beaucoup le navire qui roule et tangué beaucoup; des embruns embarquent fréquemment.

Mercredi 29 octobre

La rade est toujours consignée, le temps est le même sauf que la brise a un peu augmenté. Le *Bretagne*, trois-mâts de Nantes qui est au vent à nous a beaucoup chassé. Cet après-midi, le capitaine de port signale de dégréer les perroquets, ce que tous les navires exécutent immédiatement. On signale aussi d'être paré à dérader.

Jeudi 30 octobre

La brise tombe un peu et la pavillon bleu remplace la galette au mât de signaux,

c'est-à-dire que la circulation en rade est rétablie. Aucune chaloupe pourtant n'accoste le bord, car la houle est encore trop forte.

Vendredi 31 octobre

De bonne heure, malgré la houle énorme, des chaloupes chargées de sucre viennent et le chargement continue. Deux accidents ont failli arriver à bord à deux Noirs des chaloupes. Un échafaud a été suspendu devant le sabord ouvert pour embarquer les balles. La chaloupe remontant à la houle a blessé les jambes des deux Noirs qui se trouvaient dessus. A bord de la *Pauline*, trois-mâts de Marseille, qui est à côté de nous, un Noir eut la tête écrasée entre le bastingage et la chaloupe.

Samedi 1^{er} novembre

C'est aujourd'hui la Toussaint, grande fête dans la religion catholique, aussi tout travail est suspendu.

Le capitaine vient à bord déjeuner avec une de ses connaissances et à midi me prend à terre avec lui. Nous allons faire une visite à M. Hermann, commerçant à son aise et qui était venu passer une journée à bord. Il nous reçoit bien. Le capitaine qui est amateur de musique avise une épinette antique qui reposait dans un coin de la chambre et me prie de jouer. On peut se figurer la cacophonie que je produisis avec mes doigts rouillés par manque d'exercice sur un piano étique et poitrinaire; néanmoins on fut content de mes produits.

Après cette visite, je vais au moulin trouver M. Cardinaux. Là je fais la

connaissance de deux négociants de Saint-Pierre, MM. Alesan et Angelin, ce dernier pendant le dîner porte un toast sur la Suisse auquel je répons en en portant un à l'hospitalité à Bourbon.

A 4 heures, je suis rejoint par M. Bovey qui me mène en voiture visiter la sucrerie de M. Binville qui est la mieux entretenue du pays. M. Binville en personne nous montre son établissement et ses élèves, tels que chevaux, vaches et bœufs qui sont magnifiques. Le soir, je vais coucher chez M. Cardinaux. Nous déverguons une voile, je la plie en quatre et je passe la nuit dessus.

Dimanche 2 novembre

A 5 heures du matin, nous allons prendre le café au bazar où nous avons rendez-vous avec les Monnin. Le bazar est rempli de fleurs car aujourd'hui, il y a procession et elles sont de rigueur.

L'après-midi, je vais chez M. Bovey dîner et y passer l'après-midi. Avec un fusil, nous tuons plusieurs oiseaux du pays, puis je vais avec son fils Rodolphe, jeune homme de 18 ans, promener en voiture. A 3/4 d'heure de la ville, nous laissons les chevaux et la voiture dans un enclos et nous allons faire une course dans les laves et les champs de cannes. Le soir, nous sommes de retour et je vais coucher chez Cardinaux.

Lundi 3 novembre

De bonne heure, je fais mes petites acquisitions, telles que savon, tabac, fil, tricots, etc., et je me rends à bord avec le canot de la provision. Les chaloupes apportent des balles de sucre

et à 10 1/2 heures notre chargement est complet.

A midi, le capitaine envoie au second la permission pour moi de descendre à terre. A 2 heures, je m'embarque dans la dernière chaloupe et je me rends à terre aussi pour la dernière fois car nous partons demain. Je vais avec M. Cardinaux chez M. Bovey, puis je fais mes adieux à la famille Monnin et je vais ensuite trouver le capitaine. Pendant qu'il termine ses affaires, M. Hermann, chez qui nous sommes invités à dîner pour le soir, me mène visiter les environs de la ville dans une voiture attelée de mules.

Nous soupçons et après il faut me remettre à jouer de l'épinette. A 10 heures, nous nous retirons.

Mardi 4 novembre

A 5 heures, nous nous rendons à bord avec M. Bovey qui y conduit son fils et M. Cardinaux. Nous commençons à virer au guindeau mais la brise étant venue à tomber, nous cessons.

Comme le guindeau ne jouait qu'avec peine, nous nous servons de barres d'abattage; au bout d'une heure d'exercice, nous ramenons notre ancre à la surface de l'eau, mais pas seule, car une chaîne était engagée dans ses becs.

Nous mouillons notre ancre de babord et après avoir travaillé longtemps, nous réussissons à sauver 90 brasses de bonne chaîne. M. Bovey nous quitte en pleurant car son fils part avec nous.

Nos voiles sont établies, nous partons pour la France

Mercredi 5 novembre

A minuit, on fait branle-bas et aussitôt on commence à virer; à 6 heures, nos voiles sont établies et nous partons pour la France. La brise est très faible et le temps magnifique. La *Pauline* qui se rend aussi à Marseille part demain, nous verrons qui y sera rendu le premier.

Jeudi 6 novembre

Nous passons à portée de voix d'un brick et une conversation s'engage entre les deux capitaines. Ce matin, un énorme requin court dans nos eaux, on essaie de le prendre mais inutilement. La brise se fait un peu.

Vendredi 7 novembre

Nous avons à bord une chèvre et un cabri que M. Bovey nous a donnés; chaque matin, je la traie et nous buvons du lait qui est délicieux. Cet après-midi, je m'occupe des vivres, je mets les escargots et les oignons en place.

La brise se maintient, les bonnettes sont établies.

Samedi 8 novembre

Le petit Frédéric est toujours malade, il a le mal de mer. La cabine est dessous la mienne, lui au premier et moi au second. La brise fraîchit toujours et la mer grossit. Cet après-midi, la dunette est briquée et pour nous donner du courage, la goutte est octroyée à chacun.

Il est probable que dans quelques jours, nous verrons la terre d'Afrique car le capitaine va suivre la terre pour profiter du courant qui est très fort.

Dimanche 9 novembre

La brise calmit et le temps se couvre; par précaution, on rentre et on dévergue les bonnettes. Par moment, il y a des éclairs; cependant nous n'avons pas de mauvais temps. Toute la journée, je m'occupe à mettre mes effets et ma cabine en ordre. Le petit cabri me mange un morceau de ma capote cirée et de mon suroît. Le petit Bovey est toujours malade. Madagascar est en vue à 5 heures; à 7, nous mouillons en rade de Fort-Dauphin.

Lundi 10 novembre

La brise tombe presque tout à fait; vers le soir, elle reprend avec force et on serre les petites voiles. Pendant une risée, l'écoute du petit perroquet casse et tombe à la mer. Toute la nuit, on est sur le qui-vive. Lorsque la brise souffle avec force, on sent le navire tressaillir sous ses pieds comme si c'était un être vivant.

Mardi 11 novembre

Ce matin, à 5 heures, les perroquets et les petites voiles sont hissés. Chaque jour à 5 heures, on trait la chèvre et on boit le café au lait, le capitaine et moi, car le second et Frédéric ne l'aiment pas.

Mercredi 12 novembre

Jolie brise. Le petit Bovey a recouvré son appétit et mange ferme; un de ces jours, il va commencer à aller dans la mâture pour se dégourdir. Le cabri a mangé une portion de ma capote cirée et

il paraît qu'il aime ce goût car il a aussi entamé celle du maître d'équipage.

Jeudi 13 novembre

On dévergue le grand volant et on en met un autre en place. A 11 1/2 heures du matin, le temps se noircit, des éclairs et le tonnerre se font entendre. L'horizon est couleur d'encre. Aussitôt on serre les petites voiles et on cargue les perroquets. Le grain arrive, il pleut à verse mais point de vent. Ce soir, une brise violente à filer 9 1/2 noeuds souffle et dure toute la nuit.

Vendredi 14 novembre

La traversée s'annonce bien; il est à souhaiter que cela continue, car le capitaine a calculé que jusqu'à présent, nous sommes en avance de trois jours sur sa traversée précédente qui cependant a été très courte. Nous n'avons pas encore eu de vent debout.

Samedi 15 novembre

Cet après-midi, j'aide le capitaine à trier du vétiver, plante odoriférante; on met les plus belles branches en paquets. Cette plante se met dans le linge pour lui donner bonne odeur et empêcher les insectes d'y pénétrer.

Dimanche 16 novembre

Une brise magnifique souffle, nous filons à 10 noeuds environ. A 7 1/2 heures, un brick qui probablement sort du canal de Mozambique passe à un mille et demi. Cet après-midi, la brise augmentant, on réduit la voilure et à 4 heures, nous sommes en cape. Les lames deviennent énormes et ouvrent le *Nantes* en grand,

il y a deux pieds d'eau sur le pont. Le quart de nuit n'est pas agréable à faire.

Lundi 17 novembre

Toute la nuit, on patauge dans l'eau, mes bottes sont trouées et ressemblent à de véritables éponges; mes vêtements sont mouillés, tout est mouillé jusqu'au matelas. Ce matin, le temps se calme et on fait de la toile. Toute la journée, la houle est encore très forte. Le temps est incertain.

La nuit passée, François qui maintenant est novice trouve moyen de masquer le navire étant en cape.

Mardi 18 novembre

Ce matin, on signale un navire par tribord devant nous, mais il est trop loin pour pouvoir le distinguer. Ce soir, nous dépassons une goélette. Une belle brise souffle.

Maintenant que le *Nantes* est chargé de sucre, cargaison qui craint l'eau, on pompe régulièrement toutes les deux heures. Nous sommes près de la côte de Natal et nous suivons le bord de la terre pour profiter du courant qui porte au sud.

Mercredi 19 novembre

De bonne heure, on signale un grand trois-mâts franc par tribord et qui fait la même route que nous. Nous le gagnons et, à 4 heures de l'après-midi, il n'est plus en vue. Le soir, la brise tombe, mais la houle est très grosse.

Le petit Frédéric commence à s'amariner et n'a plus le mal de mer; c'est un gentil petit garçon, très doux et très serviable.

Jeudi 20 novembre

La houle est forte ce matin, quoique la

brise ait beaucoup molli.

A 3 heures, des violents grains de vent et de pluie montent à l'ouest; les petites voiles sont serrées; à 4 heures, le vent souffle par rafales terribles; la mer bouillonne et nous couvre d'eau; notre navire est le jouet de ces lames énormes. Toute la toile est serrée, sauf le grand hunier, le petit foc et le foc d'artimon. C'est la première fois depuis notre départ de Marseille qu'il vente autant.

Vendredi 21 novembre

Pendant la nuit, il a été impossible de gouverner, on a frappé un palan sur les drosses et le navire allait comme il voulait. Les lames sont terribles et à tout moment, on peut croire que le navire va chavirer sens dessus dessous, on est obligé de se cramponner aux manœuvres pour ne pas passer par-dessus bord. Vers le matin, la brise calmit et on fait un peu de toile. Toute la journée, la mer est démontée, cela provient de ce que nous sommes sur un haut-fond et le courant qui est très fort à cet endroit fait mâter les lames.

Samedi 22 novembre

La mer est toujours énorme; à 4 heures du matin, on prend deux ris dans le grand volant et un ris dans la grand-voile, le vent calmit un peu. Vers le soir, une brise maniable se fait et nous torchons de la toile. Deux navires sont en vue sous le vent. A 6 heures, le temps est splendide, quoique la houle soit encore forte.

Dimanche 23 novembre

Nous sommes encore en cape, la mer est toujours énorme et le vent souffle en furie. Vers 3 heures, nous gagnons un trois-

mâts qui était devant nous.

A 6 heures, nous sommes sous les deux huniers et le petit foc. Le navire roule et tange comme une coquille de noix.

Lundi 24 novembre

Toute la nuit, il a venté en foudre; toutes les voiles sont serrées. La mer est énorme et couvre le navire; lorsque le *Nantes* est entre deux lames, on croirait qu'il est entre deux montagnes tellement que les lames sont grosses. Le spectacle est terrible et magnifique. Vers le soir, la brise tombe un peu et on fait un peu de toile.

Mardi 25 novembre

La journée est splendide, le ciel est bleu, la mer belle, seulement pas le moindre souffle de brise ne vient gonfler les voiles du navire, qui pendent flasques et inertes le long des mâts. Comme nous avons le courant debout, le navire cule plutôt que d'avancer. Deux ou trois navires sont en vue. Nous nous trouvons maintenant sur le grand banc du Cap. On a sondé plusieurs fois et on a trouvé fond à cent brasses.

Mercredi 26 novembre

Une jolie brise souffle. Deux navires sont en vue et en peu d'heures, nous les gagnons. Nous télégraphions avec un Anglais. Cet après-midi, la terre est en vue, c'est la côte du Cap. C'est une terre haute et montagneuse. Cet après-midi, nous gagnons encore un navire.

On travaille à arrimer les balles de sucre qui se sont tassées dans la cale; pour cela, on s'enfile comme des rats entre les balles et le pont et on arrime à nouveau. Après souper, nous donnons la chasse au cochon et nous lui courons après par-des-

sus les drômes. C'est amusant. J'ai vu aujourd'hui une "lune", poisson plat ressemblant à la raie et ayant [biffé: deux mètres et demi] de diamètre. C'est un poisson extrêmement vorace et dangereux; comme la poulpe, il saisit les hommes qu'il peut attraper et il les suce (c'est ce que l'on dit); toujours est-il qu'il est énorme.

Jeudi 27 novembre

De bonne heure, on tue la chèvre qui sera mangée. Les bonnettes sont établies et nous gagnons encore un navire avec lequel nous télégraphions. La montagne de la Table et le Cap sont en vue; à midi, le Cap est doublé. La brise fraîchit et nous filons à 9 1/2 noeuds.

Vendredi 28 novembre

Comme nous serons dans le beau temps jusqu'à la ligne, le capitaine fait enverguer un 4^e foc, le fling-gib; on agrandit la marquise et le foc d'artimon. Cet après-midi, un trois-mâts goélette est en vue, nous croyons que c'est celui que nous avons abordé à Saint-Paul.

Samedi 29 novembre

Les panneaux sont ouverts pour arrimer les balles de sucre; cette besogne terminée, on les condamne de nouveau. Je nettoie et je peins les barres d'abattage qui servent à virer au guindeau. Le temps est beau, seulement la brise mollit.

Dimanche 30 novembre

Le temps est beau et la brise souffle un peu. La journée se passe comme tous les dimanches, c'est-à-dire qu'on se repose et, sauf la manœuvre, on ne travaille pas.

Chacun met ses effets, son coffre et sa cabine en ordre, on met les matelas et les couvertures au soleil et on fume sa pipe. Tous les dimanches se ressemblent et sont monotones; à terre, on les passe plus agréablement. Ce soir, la brise adonne et on met les bonnettes dessus.

Lundi 1^{er} décembre

C'est un gracieux spectacle que celui de marsouins jouant autour du navire; malgré la vitesse avec laquelle nous allons, ils tournent autour de nous en restant à la surface de l'eau. Aujourd'hui commence l'éducation maritime de Frédéric; avec le capitaine et moi, il vient faire des tournées dans la mâture pour s'y habituer.

Mardi 2 décembre

Beaucoup de marsouins nagent dans nos eaux. Le marsouin est un poisson pesant en moyenne de 120 à 150 livres; malgré son poids, il est doué d'une vitesse prodigieuse. Son museau est allongé et ressemble tout à fait au groin du porc; sa gueule est ornée d'une multitude de petites dents aiguës et blanches comme de la neige. On le rencontre dans toutes les mers.

Mercredi 3 décembre

Tout l'équipage se met à peindre l'intérieur du navire; pour ma part, je peins le plafond du carré de l'arrière. Le soir, la besogne est à peu près terminée et le *Nantes* est un véritable bijou pour la propreté, tout est verni à neuf, poli, astiqué; les mâts aussi sont vernis. *Sachant que la variation du compas est de 26° nord-ouest, comment faites-vous*

pour savoir à quel air de vent de compas se trouve le nord du Monde? Le nord vrai sera N 26° E.

Jeudi 4 décembre

Toute la journée, les matelots sont occupés à peindre, je m'en mêle aussi. Comme les soutes à biscuits sont vides, nous entamons la pièce en tôle qui se trouve dans la cambuse et tout l'après-midi, Frédéric et moi, nous sortons le biscuit de la cale. Ce soir, grande partie de dominos, je bats Frédéric à plate couture.

Vendredi 5 décembre

Les travaux de peinture continuent; l'intérieur du navire est terminé et on commence l'extérieur.

La brise mollit et ce soir, le loch n'accuse que 3 1/2 nœuds. Nous sommes dans la région des vents alizés qui doivent nous conduire jusqu'à la ligne.

Samedi 6 décembre

Aujourd'hui, le capitaine prend la résolution de relâcher à Sainte-Hélène pour faire des vivres et pour aller à Longwood visiter le tombeau de Napoléon. Chaque soir, je fais ma partie de dominos avec Frédéric, ce qui fait passer le temps.

Dimanche 7 décembre

La journée se passe tranquillement; je m'occupe à nettoyer et à mettre en ordre mon coffre et ma cabine. L'après-midi, je joue aux dominos et je lis en fumant ma pipe, de sorte que la journée passe vite. La brise mollit un peu.

Lundi 8 décembre

De bonne heure, le vent fraîchit et

adonne jusqu'au sud-est, vrais vents alizés que nous n'avions pas encore eus jusqu'à présent.

On aperçoit de très loin un bateau à vapeur.

Ce matin, je dépouille un alcyon que j'ai pris hier soir; il était tombé entre les deux embarcations et avant qu'il eût repris, je l'ai saisi.

Mardi 9 décembre

Ce soir, à 5 heures, nous sommes en vue de Sainte-Hélène et à 6 heures, nous n'en sommes qu'à huit milles. Le soleil donnant sur le sommet des montagnes les colore vivement et fait ressortir leurs formes déchirées et arides. Les chronomètres du bord marchant mal, la longitude s'en est ressentie et, à la place d'attaquer l'île au vent, nous sommes sous-venté. Demain matin, nous mouillons en rade.

Mercredi 10 décembre

Pendant la nuit, on cargue les petites et les basses voiles pour rester dans le voisinage de la terre, puis le matin venu, nous accostons. Arrivés à toucher la terre, on met en panne et une embarcation vient à bord. L'intention du capitaine était de faire de l'eau en étant en panne, mais comme cela ne se fait pas, nous mettons le cap au NNO et en route.

Avant de partir, nous remettons des lettres aux boatmen qui étaient venus à bord.

L'île de Sainte-Hélène est très montagneuse, elle est aride et ne produit pas beaucoup. Au sommet de la montagne est Longwood où se trouve le tombeau de Napoléon I^{er}.

Jeudi 11 décembre

Aujourd'hui, j'écris le journal du bord pour la première fois et je recommence à m'occuper de la cambuse, ce que j'avais laissé de côté depuis quelque temps. Le petit Frédéric est souffrant, il a un panaris au pied et, toute la nuit, geint et pleure.

Vendredi 12 décembre

Les poissons volants commencent à faire leur apparition; ils tombent sur le pont et Frédéric ou moi, nous les portons dans la casserole du maître-coq. Leur chair est passable. La brise continue à nous être favorable.

Samedi 13 décembre

Dans les moments que j'ai de libre, je m'amuse à lire un livre anglais que le capitaine m'a prêté *The Honeymoon*. Il est très intéressant et amusant.

Ce matin, j'ai eu des coliques assez fortes, cela provient de ce que, la nuit, je dors sur le pont et j'ai attrapé un refroidissement.

Dimanche 14 décembre

Des troupes de poissons volants volent autour du navire; ils prennent leur vol pour retomber une dizaine de mètres plus loin et reprendre ensuite leur essor. Ce soir, nous laissons porter sur un navire qui était sous le vent à nous et nous télégraphions. C'est le *Louise Colette* venant de Galinpotam allant à Dunkerque. Ce soir, à 7 1/2 heures, nous sommes bien devant lui.

Lundi 15 décembre

Ce soir, nous doublons l'île de l'Ascen-

sion. Je lis un livre anglais que le capitaine me prête. Le beau temps continue et nous calculons que dans 35 jours, nous pouvons être rendus à Marseille.

Mardi 16 décembre

Une erreur s'est glissée dans mon cahier de points et je les refais, ceux de huit jours d'arriéré. On descend la chaîne que nous avons sauvée dans la cambuse; cela va nous donner du travail car tout a été rempli de rouille et il faudra nettoyer. Presque chaque jour, Frédéric et moi faisons une partie de dominos.

Mercredi 17 décembre

La nuit passée, la mer était tellement phosphorescente que depuis le gaillard d'avant, on aurait parfaitement pu lire son journal. Toute la voilure était colorée de reflets rouges et blancs et il semblait que nous naviguions dans du feu, c'était curieux et magnifique. Ce soir, au moyen d'un grand porte-voix, Frédéric et moi tenons grand tapage. Jocco pousse des cris de détresse en entendant ces sons.

Jeudi 18 décembre

La chaleur commence à se faire sentir car le soleil est droit au-dessus de notre tête; un de ces jours, nous allons passer la ligne.

Cet après-midi, je dévergue le foc volant avec un matelot et je le rentre en-dedans.

Service du Pilotin à bord du *Nantes*

Il fera le quart avec les babordais, se tiendra sur la dunette avec l'officier de quart, veillera à ce que les lampes et fanaux soient toujours clairs. Il fera une heure de barre par quart et sera exempt de bossoir.

Pour la manœuvre, il fera le service habituel d'un novice.

Le matin au quart du jour, il nettoiera les cages à poules, relèvera les manœuvres sur la dunette, ramassera le capot de la claire-voie et les fanaux au petit jour. Biscuit à tremper pour les volailles.

Pour le lavage, service habituel. Après le lavage, il nettoiera la claire-voie, fourbira le cuivre de la roue et entretiendra la barre, l'axe de la roue et le montant en état de propreté. Il donnera à manger aux volailles. De 8 à 9 heures de quart ou pas de quart repos.

Après le déjeuner, étant de quart, s'il n'y a pas à manœuvrer, il garnira les fanaux puis étudiera la partie de son livre de navigation relative à l'estime jusqu'à 11 1/2. De midi à 1 heure, repos.

Après midi, étant de quart, il garnira les fanaux qu'il doit habituellement garnir le matin lorsqu'il est de quart. Après-midi, travaux divers au choix du second, mais principalement à l'entretien des vivres, nettoyage, arrimages, etc., armoires, cambuses, etc.

Trois fois par jour, 8 h., 12 h. et 4 h., il donnera à manger aux volailles.

Après le dîner, il pourra lire ou étudier dans la chambre, mais si il est de quart, toujours il sera prêt à sauter à la manœuvre.

Avec la nuit, il allumera la lampe d'habitable, mettra le capot de claire-voie en place. A 8 h., il mettra les fanaux de position en place. Chaque fois qu'il sera dans la chambre, il sera tête nue; lorsqu'il se lèvera le matin au quart, j'exige qu'il me souhaite le bonjour ainsi qu'au second. Qu'il n'oublie pas qu'il doit de la déférence à ses chefs, de la politesse à tous. Qu'il évite la familiarité avec les gens de l'avant dans ses rapports avec eux. Tous les samedis, il aidera le novice à briquer la chambre et à nettoyer les boiseries.

Commentaires

Ce récit, auquel nous avons apporté le moins de corrections possibles dans un but d'authenticité, est écrit sur un cahier broché, recouvert d'une toile vert foncé, rehaussée de dessins en creux, double ligne avec aux quatre angles un décor à la grecque. En guise de pages intérieures, on trouve un papier à motifs marbrés, enserrant des pages lignées. Le cahier a été acheté à la papeterie de la veuve Roux à Marseille, sise 1, rue Canebière. On ne connaît pas les conditions qui nous ont permis de conserver ce document jusqu'à nos jours, si ce n'est qu'il a été acheté dans une vente paroissiale et qu'il est actuellement la propriété de M. Jean-François Aubert, professeur, à Cernier.

Le journal manque malheureusement du 25 juin au 18 juillet 1879; les pages ont été arrachées, mais on n'en connaît pas les raisons. S'agit-il d'un accès de mauvaise humeur ou d'une mauvaise conservation du document?

Charles Bovet ne semble pas prendre la tenue régulière de son journal personnel comme une corvée, bien que cet exercice lui soit sans doute imposé. Au début du voyage, l'imprécision du vocabulaire de marine est corrigée, ce qui tend à démontrer que le capitaine Faucher vérifie si l'adolescent exécute son pensum. On en a une preuve évidente le jeudi 5 juin lorsque le capitaine écrit:

Ce matin Charles a serré la flèche, il n'en parle pas. Je me suis plaint de son manque d'énergie; avec un peu de volonté il arriverait à moins souffrir de l'état de la mer, pour cela il lui faut de l'occupation.

La remarque acerbe porte puisque Charles réagit violemment en biffant le texte ci-dessus de cinq traits de plume rageurs. Il ajoute même le mot de Cambronne et tente de maculer la page pour faire disparaître ce texte malvenu.

L'auteur du récit maîtrise assez bien le style et il possède une bonne orthographe. On trouve quelques traces de formes du parler régional, telles que toute la sainte journée, quatre heures de temps, éreinté (pour fatigué, exténué), à tout bout de champ (à tout moment), charponner (démêler le crin du matelas avec une carde).

Parmi ses états d'âme, il convient de citer l'injustice. Il s'estime souvent traité avec trop de sévérité, il se sent incompris de ses supérieurs. On a le sentiment qu'il juge parfois les punitions infligées comme des décisions arbitraires et vexatoires. Il est vrai que la discipline à bord est rude.

Il a en outre le mal du pays. On relève qu'il porte dans son cœur Neuchâtel, sa ville natale à laquelle il fait allusion dans les moments de solitude ou de grand danger. Il en vient même à regretter son embarquement sur le Nantes. Au début de la traversée, il envisage de se faire débarquer à Gibraltar; à tout le moins, il tente de convaincre le capitaine de lui permettre de rentrer par le bateau de la ligne régulière. Il juge que le voyage aller suffira comme expérience. Dans ces moments de déprime, il se

souvent de sa famille, de la maison de commerce de son père dans laquelle il pourrait travailler. Il pense que cette aventure maritime était une erreur de jugement de sa part. Sa nostalgie s'étend à toute la Suisse, il se remémore les glaciers et les montagnes.

Le récit vaut pour l'information qu'il recèle. L'inventaire des vivres embarqués rappelle les difficultés d'approvisionnement que procurent les voyages au long cours. Aussi emmène-t-on des animaux vivants que l'on entretient avant de les tuer et de les manger. Dans le cas du Nantes, il s'agit de poules, d'escargots et de cochons, à l'aller; de chèvres, de cabris et d'escargots au retour. On embarque des pommes de terre à l'aller, alors qu'au retour Charles et son ami Frédéric font provision d'oignons pour lutter efficacement contre une carence en vitamines.

Ces bâtiments ont pour but d'assurer les échanges commerciaux. Dans la cale du Nantes, on charge à Marseille des briques, du ciment, du vin, du vermouth, du savon et divers produits alimentaires comme du sel. Au retour, le bateau transporte une cargaison de sucre. Les connaissances de Charles s'affinent en zoologie, en botanique, en navigation, en astronomie et en météorologie. L'adolescent est intelligent et sans doute curieux.

La description qu'il fait de l'île de la Réunion et des indigènes atteste de la maturité de l'observateur, mais on sent aussi qu'il reprend des jugements provenant de gens qui l'entourent. Les clichés sont nombreux et tous les poncifs y passent: ainsi le Noir est sale et paresseux, par exemple. Ces concepts étaient véhiculés dès la tendre enfance dans les pays occidentaux, Charles les reproduit sur le terrain.

Au cours de l'histoire, on constate que de nombreux Suisses émigrés vivent sur l'île de la Réunion. Ils occupent des fonctions commerciales importantes.

Un détail intéressant occupe la première page du cahier. Sous le titre, Charles dresse la liste des effets qu'il emporte avec lui, soit deux paires de chaussettes en coton, un pantalon, des mouchoirs, une vareuse, une chemise en coton, une chemise en laine, un tricot blanc, un pantalon tricoté caleçon, un tricot bleu et blanc coton, un tricot violet laine, une chemise coton raccommodée, un caleçon, deux chemises, un mouchoir, deux pantalons, des ciseaux, quatre chaussettes laine, une raccommodée, deux mitaines, un béret, chaussettes coton.

La seconde partie du cahier est réservée aux consignes intitulées Service du Pilotin à bord du Nantes, ainsi qu'à une théorie sur la rose des vents; plus avant encore dans le document, une information sur la dérive. Dès le 16 juillet, Charles calcule les points estimés de longitude et de latitude en degrés et minutes. Le 27 juillet, le capitaine exprime sa satisfaction en notant: Fait seul et sans erreur et en signant le cahier de Charles. Ces données reportées sur une carte maritime permettent évidemment de reconstituer une partie de l'itinéraire du Nantes. Malheureusement, les notes et les calculs s'arrêtent le jeudi 18 décembre, le cahier est plein. Y en a-t-il eu un second? Nul ne le sait.

Que sait-on de cet adolescent? Il est né le 28 avril 1861 à Neuchâtel; il est fils d'Albert-Ferdinand-Jaques Bovet, négociant, âgé de 30 ans, originaire de Fleurier,

et de Marie-Elise Amez-Droz, âgée de 22 ans 4 mois, originaire du Locle et de La Chaux-de-Fonds, tous deux demeurant à Neuchâtel. Il porte le nom de Charles-Albert. Ses grands-parents paternels se nomment Jean-Jacques-François Bovet et Marianne-Charlotte, née de Pierre, ses aïeuls maternels portent le nom d'Henri Amez-Droz et de Fanny Gabus. Deux négociants sont cités comme témoins, il s'agit de Jean-Charles-Daniel Prince et Louis-Auguste Jeanneret-Oehl, tous de Neuchâtel. Charles avait une sœur aînée, Maria-Fanny, née le 29 décembre 1859, une sœur



Charles Bovet
âgé de 54 ans

cadette, née le 29 juin 1862, ainsi qu'un frère cadet, prénommé Paul, né le 19 février 1868, qui plus tard succèdera à son père comme banquier.

L'Etat de Neuchâtel a délivré un passeport pour tous pays à Charles-Albert Bovet le 19 mai 1879, soit onze jours avant son embarquement à Marseille.

L'histoire a retenu le nom du père qui taquinait la plume sous le pseudonyme d'Azeline. On lui doit plusieurs récits de voyages dans les Alpes et le Jura dont un ouvrage intitulé *Par Monts et par Vaux*, en 1879, date du voyage de son fils.

Grâce aux archives de l'état civil de la commune de Fleurier⁴⁴, nous pouvons ajouter que, le 14 juillet 1894, à Saint-Pétersbourg, Charles-Albert épousa Thérèse-Charlotte Hosslé, née le 26 février 1867, à Cully, fille de Charles-Louis et de Lina née Duboux. Le couple eut quatre filles: Marie-Lina, l'aînée, naquit à Petrograd le 31 mars 1895; elle se maria à Saint-Pétersbourg, le 18 février 1919, avec un homme de nationalité russe. Ils n'eurent pas d'enfant.

La seconde fille, Marguerite-Marthe, née en 1896 à Lausanne, ne laisse ensuite aucune trace dans les archives. Quant à la troisième, Germaine-Lucy, elle naquit le 14 janvier 1898 à Lausanne; elle épousa en 1924, à Belgrade, Ivan Ivanovitch Lebedeff, *heimatlos* ayant perdu sa nationalité russe, avec lequel elle eut une fille en 1925 à Paris.

⁴⁴ Les recherches dans les archives de l'état civil ont été faites par Lyce Grand-Guillaume-Perrenoud.

Enfin, la cadette, née le 28 mars 1905, se maria une première fois à un homme de nationalité bulgare, en 1926, à Milan. Devenue veuve, elle convola avec un Belge en 1965. Elle resta sans enfant.

La seule petite-fille de Charles-Albert Bovet vit à Lausanne et nous l'avons rencontrée au début d'octobre 1994, après bien des péripéties et des heures de recherche. Grâce à elle, nous pouvons satisfaire votre curiosité.

Revenons à Germaine-Lucy, sa mère. Celle-ci mène avec ses parents une douce vie à Saint-Pétersbourg, car Charles Bovet a introduit le chocolat de marque suisse dans la Russie tsariste. Il a ouvert un magasin sur l'avenue principale de la ville, la Perspective Nevsky. La tradition familiale veut qu'il ait commencé en livrant son chocolat à la brouette, puis avec le char et le cheval, enfin avec la voiture, signe de réussite. La famille possède une datcha dans la campagne où Germaine-Lucy joue au lawn-tennis avec l'une des filles du tsar Nicolas II. Elle connaît même des histoires sur Raspoutine que sa petite-fille nous raconte. Elle quitte jeune sa famille pour aller travailler à la Croix-Rouge. Elle épouse en 1924, à Belgrade, Ivan Ivanovitch Lebedeff, ancien officier de l'armée russe. Le couple s'installe à Paris où Ivan exerce notamment le métier de chauffeur de taxi. De cette union naquit Marina en 1925. Elle est la seule descendante de Charles Bovet qu'elle n'a pas vraiment connu, d'autant que ce dernier refusait de voir sa fille, son beau-fils et sa petite-fille. Nous avons appris que Charles est revenu en Suisse à la Révolution russe et qu'il a vécu à Prilly, Lausanne et Lutry où il est décédé en 1927.

Marina n'aime pas son grand-père qui a été injuste avec sa fille, et encore moins sa grand-mère Thérèse. Peut-être à la lecture de ce journal de voyage saisira-t-elle des traits de caractère qu'elle ne connaissait pas de son aïeul. Quant à nous, nous avons été frappé par l'esprit d'aventure que Marina porte en elle, et cela Charles Bovet ne pourrait pas le renier.

Maurice Evard

Crédit photographique

Pp 4-5, 10-11, *Dictionnaire encyclopédique Quillet*, Paris, 1946.

Pp 7, 16-17, D^r BERGHAUS, H., *Physikalischer Atlas*, Gotha, 1851, tomes 1 et 2.

P 20, BUFFON, G. de, *Histoire naturelle des oiseaux*, Paris, 1783, tome 9.

P 27, fac-similé du document original.

Pp 31, 42, 44, 48, ROUSSIN, A., *Album de La Réunion*, Paris, 1860.

Pp 33, 34-35, 36, 41, 43, SIMONIN, L., *Voyage à l'Île de la Réunion (Île Bourbon)*, Paris, 1861.

Pp 38, 40, SAINT-VINCENT, B. de, *Voyage dans les quatre principales mers d'Afrique*, 1804.

Pp 46, 50, HASTREL, A. d', 1830.

P 62, LEBEDEFF, M., collection privée.

NOUVELLE REVUE NEUCHÂTELOISE

- | | | |
|-------|--|----------|
| N° 1 | <i>Ecrivains neuchâtelois</i> , 48 pages | épuisé |
| N° 2 | Maurice Evard, <i>Le Château de Valangin</i> , 36 pages | épuisé |
| N° 3 | Marc Alb. Emery, <i>Faust et Le Corbusier</i> , 48 pages | épuisé |
| N° 4 | Jacques Ramseyer, <i>Autrefois la fête en Pays neuchâtelois</i> , 48 pages | Fr. 9.— |
| N° 5 | Charles Thomann, <i>Nos chers impôts</i> , 48 pages | Fr. 9.— |
| N° 6 | Pierre-André Delachaux, <i>Môtiers 85</i> , 48 pages | Fr. 9.— |
| N° 7 | J. Courvoisier, M. Evard, M. Gillardin et A. Pancza, <i>Autour de la Carte de la Principauté de Neuchâtel dans les années de 1838 à 1845 par J.-F. d'Ostervald</i> , 40 pages | Fr. 15.— |
| N° 8 | Frédéric Cuche, <i>Mais où sont passées les bêtes d'antan?</i> 52 pages | Fr. 9.— |
| N° 9 | Roger Favre, <i>Urbanisme, expression d'une communauté</i> , 36 pages | Fr. 9.— |
| N° 10 | Rose-Marie Girard, <i>Etre et paraître: la ronde des modes</i> , 48 pages | Fr. 12.— |
| N° 11 | Claude Attinger, <i>Cadrans solaires neuchâtelois</i> , 48 pages | Fr. 12.— |
| N° 12 | <i>Le Haut-Pays neuchâtelois au XVIII^e siècle</i> ; suivi de: Un lecteur attentif de la <i>Description des Montagnes</i> de F.-S. Ostervald, par M. Evard, 40 pages | Fr. 12.— |
| N° 13 | André Jeanneret, <i>Au-delà de l'aménagement du territoire</i> , 40 pages | Fr. 12.— |
| N° 14 | Jean-Pierre Jelmini, <i>Les mines d'asphalte du Val-de-Travers</i> , 48 pages | Fr. 15.— |
| N° 15 | <i>Hauterive à 12 000 ans</i> , 64 pages | Fr. 15.— |
| N° 16 | M. Garin, Ph. Graef, <i>Le Gor du Vauseyon et la Maison du Prussien</i> , 56 pages | épuisé |
| N° 17 | Roger Boss, <i>Promenade musicale dans le Pays de Neuchâtel</i> , 40 pages | Fr. 12.— |
| N° 18 | M.-L. Montandon, R.-M. Girard, <i>La dentelle aux fuseaux en Pays de Neuchâtel</i> | Fr. 15.— |
| N° 19 | Marcel Rutti, <i>La mosaïque en pays neuchâtelois</i> , 56 pages | Fr. 15.— |
| N° 20 | <i>L'Affiche neuchâteloise: le Temps des Pionniers (1890-1920)</i> par M. Schlup, 64 pages | Fr. 20.— |
| N° 21 | A. Jeanneret, <i>Histoire de la pêche dans les lacs jurassiens (XVIII^e-XX^e siècle)</i> , 32 pages | Fr. 9.— |
| N° 22 | P. Huguenin, S. Musy-Ramseyer, D. de Rougemont, <i>Médaille, Mémoire de métal</i> , 64 p. | Fr. 15.— |
| N° 23 | Jean-Marc Barrelet, Catherine Renaud, Roger-Louis Junod, <i>40 ans de création en Pays neuchâtelois: histoire, peinture, littérature</i> , 88 pages | Fr. 15.— |
| N° 24 | Karin Vuilleumier-Tobler et Pierre Hirsch, <i>Jean-Paul Zimmermann</i> , 64 pages | Fr. 15.— |
| N° 25 | Ariane Brunko-Méautis, <i>Liliane Méautis, peintre de la lumière</i> , 64 pages | Fr. 15.— |
| N° 26 | R. Cop, <i>1853 - 1876 - La Chaux-de-Fonds vue par Charles-E. Tissot</i> , 40 pages | Fr. 15.— |
| N° 27 | Eric-André Klausner, <i>Le bestiaire de la montagne des Ruillères sur Couvet</i> , 48 pages | Fr. 18.— |
| N° 28 | R. Faessler et O. Bauermeister, <i>L'art monumental dans les bâtiments publics</i> , 96 p. | Fr. 20.— |
| N° 29 | <i>Promenade: Valangin - La Borcarderie - Boudevilliers</i> , 48 pages | Fr. 15.— |
| N° 30 | Alain Corbellari, <i>Confiseries et confiseurs</i> , 48 pages | Fr. 15.— |
| N° 31 | <i>Jules Humbert-Droz et la Suisse</i> , 48 pages | Fr. 15.— |
| N° 32 | Evard, Mesot, Gillardin, Schlup, <i>Autour de la carte de D.-F. de Merveilleux</i> , 48 p. | Fr. 15.— |
| N° 33 | Elzingre, <i>Childéric le lutin</i> , 56 pages | Fr. 15.— |
| N° 34 | Cathy Gfeller, <i>Lessor de l'Art nouveau à La Chaux-de-Fonds</i> , 48 pages | Fr. 15.— |
| N° 35 | Caroline Neeser, <i>Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma</i> , 48 pages | Fr. 15.— |
| N° 36 | Eric-André Klausner, <i>Le closel Bourbon de Thielle-Wavre</i> , 56 pages | Fr. 15.— |
| N° 37 | Caroline Neeser, <i>Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma (2)</i> , 56 pages | Fr. 15.— |
| N° 38 | Michel Schlup, <i>Don Quichotte, illustré par Marcel North</i> , 128 pages | Fr. 27.— |
| N° 39 | Charlotte Goët, Jacques De Cock, <i>Marat</i> , 96 pages | Fr. 15.— |
| N° 40 | Marcel Garin, <i>Vieilles pierres 1933/1993</i> , 56 pages | Fr. 15.— |
| N° 41 | A. Froidevaux et F. Donzé, <i>Description pittoresque et critique de La Chaux-de-Fonds</i> , par Marin Laracine, 56 pages | Fr. 15.— |
| N° 42 | Jean-Paul Reding, <i>Le Griffon, 50 ans d'édition 1944-1994</i> , 56 pages | Fr. 15.— |
| N° 43 | Christiane Givord, J.-B. Grüning, <i>Douze heures et tant d'art</i> , 64 pages | Fr. 15.— |

Aux Editions de la Nouvelle Revue neuchâteloise

- Carte de la Principauté de Neuchâtel levée aux frais de Sa Majesté dans les années de 1838 à 1845 par J.-F. d'Ostervald*, en 11 feuilles de 52x62 cm, + une feuille de titre, 2^e édition, épuisée
- Frédéric-Samuel Ostervald, *Description des Montagnes et des Vallées qui font partie de la Principauté de Neuchâtel et Valangin*, réédition, 1986.
- Samuel de Chambrier, *Description topographique de la Mairie de Valangin*, réédition, 1988, Fr. 60.—
- Carte géographique de la Souveraineté de Neufchatel et Vallangin en Suisse de D.-F. de Merveilleux (1694)*, 81x52 cm, réédition, 1991, Fr. 84.—



S^T DENIS

Longitude E. 53° 10' 00"
 Latitude S. 20° 51' 41"

